MLLE DE MALEPEIRE

I.

Quand j'étais au collége, — il y a de ceci trente ans et plus, — j'allais chaque année passer une partie de mes vacances chez un oncle de ma mère, lequel habitait une jolie maison de campagne dans la haute Provence, à quelques lieues de la frontière du Piémont. Cet oncle était un ancien bénédictin tout pétri de science et nourri d'in-folios; on s'accordait à dire qu'il aurait été une des gloires de la savante congrégation de Saint-Maur, si la révolution ne l'eût chassé de son couvent lorsqu'il achevait à peine son noviciat.

Dom Gérusac, comme on l'appelait encore dans la famille, n'avait guère que vingt-cinq ans lors de la promulgation du décret qui rompait ses vœux religieux; mais il ne profita pas du bénéfice de cette loi pour rentrer dans le courant des choses humaines. Il n'essaya pas non plus de retourner à la vie monastique, et n'alla pas, comme la plupart des membres de l'ordre, reprendre dans quelque couvent d'Espagne ou d'Italie l'habit de saint Benoît. Quand l'orage révolutionnaire fut un peu apaisé, il réunit les débris de l'héritage paternel, et se réfugia sur un coin de terre qu'il appela Saint-Pierre de Corbie, en souvenir de la célèbre maison où il avait passé les premières années de sa studieuse jeunesse. Ce petit domaine était pour ainsi dire caché dans un pli des Alpes, sur le versant méridional de cette chaîne de montagnes qui va s'abaissant graduellement jusqu'à l'embouchure du Var. C'était un site tout à la fois sauvage et riant; la maison, bâtie sur une petite colline, était dominée par d'immenses

cônes rocheux aux pentes desquels croissaient quelques bouquets de chêne et une multitude d'arbrisseaux. On y arrivait par un chemin sinueux, bordé de saules et de peupliers d'Italie. Ces arbres formaient, des deux côtés, comme un clair rideau de feuillage, à travers lequel on apercevait des prairies, des vergers d'oliviers et des allées de vignes qui ressemblaient à de longs rubans verts de diverses nuances, déroulés sur un sol crayeux.

Ordinairement la diligence me déposait au bord de la grande route, à une bonne lieue de là, et je prenais un chemin de traverse où jamais cocher ni voiturier n'aurait osé lancer son équipage. J'avançais leste et content sur cette voie peu fréquentée; j'étais ravi de m'en aller ainsi tout seul, mes hardes nouées dans un mouchoir et le bâton de voyageur à la main, comme si j'allais faire mon tour de France.

En approchant, je pressais encore le pas, et lorsque j'entrais enfin dans l'allée, je m'arrêtais un moment, regardant de tous côtés et reconnaissant, avec une joie inexprimable, chaque arbre, chaque banc de pierre, chaque petit ruisseau perdu dans l'herbe. C'était toujours le même tableau paisible et charmant : en haut, la maison avec sa façade blanche et son toit rouge, au-dessus duquel tournoyait un long jet de fumée; plus bas, le jardin encore vert et fleuri comme au printemps; à l'entour, le verger où les pommiers tout rouges et les pruniers tout violets ployaient sous le poids des fruits mûrs; puis encore au-delà, les belles montagnes couronnées de chênes où l'on entendait le bêlement des troupeaux.

Le bon vieil oncle venait au-devant de moi les bras ouverts, s'informait avant tout si j'arrivais chargé de lauriers universitaires et ne manquait pas de me complimenter en latin quand je lui avais annoncé mes succès; puis, remarquant que j'étais en nage, il se hâtait de me faire entrer dans le petit salon du rez-de-chaussée et d'appeler Marion, sa vieille servante, pour qu'elle me fît un verre de vin sucré et me débarrassât de mon bagage.

L'impression que faisait sur moi la vue de Marion était comme une compensation désagréable du ravissement que je venais d'éprouver en me retrouvant dans ce charmant séjour. C'était bien la plus laide créature que j'aie jamais envisagée; elle avait je ne sais quoi de rechigné, de tristement vieux qui me causait une invincible répulsion. Quand j'étais un garçonnet de huit ou dix ans, je n'osais la regarder en face, et, plus tard, je ne la voyais jamais sans me rappeler involontairement les personnages de la légende infernale; elle me faisait l'effet d'un vampire, d'une goule, avec sa longue taille raide, ses mains osseuses, son œil éraillé et les rides innombrables qui sillonnaient son front blême. C'était du reste une servante comme on

n'en voit guère, active, exacte, soumise et silencieuse jusqu'à la taciturnité.

Mon oncle avait arrangé son intérieur avec la simplicité recherchée, le luxe commode et solide des anciennes maisons religieuses. Tout chez lui, hormis la vieille Marion, avait un aspect agréable et gai. L'ameublement du petit salon où il se tenait habituellement était d'une élégance modeste dont on ne découvrait que peu à peu les raffinemens. Tout y était calculé pour la vie paisible, studieuse et contemplative. Les fauteuils douillets et profonds glissaient doucement sur leurs roulettes et venaient se ranger presque d'eux-mêmes autour de la cheminée, où dès le mois de septembre on allumait, vers le soir, un petit feu clair. Des vases du Japon, toujours garnis de fleurs, surmontaient les encognures, et les boiseries peintes en gris encadraient quatre grandes toiles qui représentaient des paysages historiques. Une large porte toujours ouverte laissait apercevoir une seconde pièce dont les lambris étaient entièrement tapissés des trésors bibliographiques amassés par mon oncle. Là figuraient, en bel ordre, le bataillon profane des auteurs latins, la savante cohorte des bénédictins de Saint-Maur, et la foule des écrivains moins illustres qui se sont appliqués à l'étude de nos vieilles chroniques nationales. Quelques poètes modernes s'étaient égarés parmi ces gros in-folios, et leur reliure élégante brillait çà et là sur les rayons poudreux. Plusieurs tableaux dont mon oncle faisait grand cas et une suite très curieuse de vieilles estampes ornaient la salle à manger qui précédait le petit salon, et il y avait sur le modeste buffet de noyer quelques pièces d'argenterie d'un beau travail; mais j'avoue que toutes ces raretés attiraient bien moins mon attention qu'une peinture fort médiocre que dom Gérusac avait jugé à propos de placer au-dessus du trumeau de la cheminée. C'était un pastel tant soit peu pâli par le temps et dont la bordure ovale était endommagée en plus d'un endroit. Il représentait une femme dans toute la splendeur de la jeunesse et de la plus éclatante beauté. Son ajustement était à peu près celui des bergères de Vatteau; un long corsage busqué et orné d'une échelle de rubans roses soutenait sa taille ronde et fine; elle portait en guise de bracelet un large velours noir, noué autour de son beau bras nu jusqu'au coude, et ses cheveux poudrés étaient simplement rattachés avec des pompons d'un bleu pâle. Cette figure avait une expression souveraine attrayante; les yeux bleus et légèrement saillans étaient pleins de flammes et de langueur; la bouche, qui s'entr'ouvrait avec un vague sourire, laissait apercevoir des dents du plus pur émail et ressemblait à une fleur de grenade dans le calice de laquelle seraient tombés des jasmins.

Ma place à table était en face de la cheminée, et je ne pouvais

lever la vue sans voir cette ravissante personne, qui de son côté semblait me regarder du haut de son cadre et me sourire avec une tendre langueur; mais si mes yeux s'abaissaient, ils rencontraient inévitablement le visage sec et rechigné de Marion, qui debout derrière le fauteuil de dom Gérusac changeait nos assiettes et nous servait silencieusement à boire. Ce contraste me faisait toujours une certaine impression et augmentait, s'il est possible, l'espèce d'antipathie que m'inspirait la vieille servante. Peut-être me serais-je mieux habitué à sa sombre laideur, si je n'avais eu si souvent devant les yeux ce type idéal, cette fraîche et radieuse beauté. Quant à mon oncle, il avait pour certaines choses la simplicité d'un saint et l'indifférence d'un savant. Jamais, j'en suis convaincu, il n'avait pris garde à la figure de Marion. Un jour que je m'avisai de lui demander s'il se souvenait de l'avoir vue moins sèche et moins ridée, il réfléchit un peu et me répondit ingénument : — Ma foi non; est-ce que tu crois qu'elle est vieille? Je n'ai jamais songé à lui demander son âge. Elle doit avoir une soixantaine d'années, comme moi.

Et comme je me récriais, il ajouta : — Peut-être même est-elle plus jeune; il y a des personnes qui sont ainsi vieilles avant le temps. Depuis dix ans qu'elle est à mon service, il me semble que je lui ai toujours vu la même figure. Du reste elle est active et robuste comme une jeune fille.

Dom Gérusac vivait tout à fait retiré du monde; il n'était en correspondance qu'avec les sociétés savantes auxquelles il adressait ses travaux, et ne recevait guère que quelques membres de sa famille qui de loin en loin venaient le visiter. Un bon vieux prêtre appelé l'abbé Lambert était la seule personne qu'on rencontrât souvent sur le chemin de Saint-Pierre; une fois la semaine, durant les vacances, je le voyais arriver, sa pauvre soutane retroussée dans les poches, son bréviaire sous le bras et son bâton de lambrusque à la main. C'était lui qui desservait la paroisse de Malepeire, sur les confins de laquelle était situé le domaine de mon oncle, et le digne homme était certainement le plus pauvre curé de France. Ses ouailles étaient dispersées sur un vaste territoire, couvert de bois, coupé par des vallées profondes et traversé par des torrens souvent infranchissables. Le village de Malepeire, situé à peu près au centre de la paroisse, n'avait guère qu'une centaine d'habitans; mais, à en juger par ses murs d'enceinte et par les habitations qui s'écroulaient, la population avait dû être jadis plus considérable. L'église, dont la flèche gothique dominait encore tous les alentours, était un assez vaste édifice où l'on retrouvait les traces d'une ancienne splendeur; de magnifiques vitraux décoraient le sanctuaire, et des sculptures mutilées, des cadres brisés, indiquaient la place où l'on voyait jadis des œuvres d'art.

Le village de Malepeire était situé à une lieue de Saint-Pierre, par delà une haute montagne que nous gravissions tous les dimanches pour aller entendre la messe, car dom Gérusac ne se dispensait pas de ce devoir, bien qu'il eût renoncé depuis longtemps aux pratiques de la vie religieuse. Par un phénomène ordinaire dans les contrées alpestres, nous jouissions d'une température égale et douce sur le versant méridional de la montagne, tandis que de fréquens orages crevaient sur les terres hautes et que le froid se faisait sentir dans le reste de la paroisse. Aussi ne manquions-nous pas de prendre nos précautions avant de gravir ces plateaux élevés; Marion partait la première, chargée de nos manteaux, et allait nous attendre à l'entrée d'une gorge qui coupait le sommet de la montagne, et où soufflait ordinairement un courant d'air glacé. La vieille servante avait en outre un panier passé au bras et une lourde besace sur l'épaule : c'étaient notre déjeuner et les aumônes de mon oncle qu'elle s'obstinait à transporter ainsi, au lieu de les placer en manière de porte-manteau sur le pacifique bourriquet que montait dom Gérusac.

Ordinairement nous faisions une petite halte en arrivant à la gorge dont je viens de parler. Cet endroit qu'on appelait le pas de Malepeire avait un aspect sombre et sauvage qui me plaisait singulièrement. Le rocher, coupé par quelque convulsion du monde antédiluvien, présentait un écartement dont les parois étaient presque perpendiculaires, et sa double crête, profondément déchiquetée, se dessinait en noirs festons sur le ciel d'un bleu pâle. Le fond de cette fente prodigieuse était entièrement couvert d'une multitude de plantes et d'arbrisseaux dont les enlacemens inextricables cachaient des abîmes. Le chemin était tracé entre le rocher stérile et ces masses de verdure sous lesquelles on entendait murmurer les eaux rapides d'un torrent. Une telle voie de communication était impraticable en hiver, quand la neige nivelait tous les accidens de terrain; mais durant l'été on y marchait à l'ombre, sur un tapis de mousse et de gazon, en respirant les vives fraîcheurs qui s'élevaient des gouffres de verdure que côtoyait le sentier. Un immense bloc de rochers barrait l'entrée de ce défilé, et s'avançait comme un promontoire au-dessus des terrains bouleversés qui formaient le versant septentrional de la montagne. Au sommet de cette espèce d'arête, dont les pentes arides tombaient presque à pic sur le village, on apercevait les murailles à jour et les tours ruinées du château de Malepeire.

Lorsque nous arrivions à l'entrée de la gorge, Marion, qui nous attendait assise au pied des rochers, venait au-devant de nous pour aider dom Gérusac à mettre pied à terre; ensuite elle déployait nos manteaux, les jetait silencieusement sur nos épaules, et poursuivait aussitôt son chemin en tirant le bourriquet par la bride.

— En vérité cette fille a les jambes de l'autruche, qui fait, dit-on, sept lieues à l'heure! s'écriait mon bon oncle en la suivant du regard; la voilà déjà hors de vue.

— Tant mieux! disais-je en moi-même, car la figure de Marion me gâtait le paysage; mon imagination se révoltait à l'aspect de cette bergère des Alpes en toilette du dimanche, avec sa grosse chaussure, son affreux chapeau de paille noire, relevé sur son vieux chignon, et son déshabillé d'indienne dont les manches coupées au coude laissaient à nu ses longs bras décharnés. Quand elle avait disparu, je suivais plus lentement le sentier; mon imagination s'éveillait au milieu de ces agrestes solitudes, et je contemplais avec un vague enthousiasme le tableau qui s'offrait à mes regards lorsque j'atteignais l'extrémité de la gorge. J'étais alors en face du rocher à la cime duquel s'élevait jadis le château seigneurial; au pied de ce bloc gigantesque, j'apercevais la petite église et les maisons du village irrégulièrement groupées à l'entour, et devant l'église une place assez vaste, ombragée par deux ormeaux, dont les troncs très rapprochés étaient soudés en quelque sorte, de manière à ne former qu'un seul arbre, le plus grand et le plus beau qu'il y eût dans toute la contrée. Par delà le hameau s'ouvrait une immense perspective où l'œil ne saisissait aucun détail; on eût dit que dans quelque convulsion de notre globe ces terrains bouleversés et mouvans s'étaient solidifiés tout à coup et avaient formé les vagues immobiles d'un océan de montagnes. Les ruines qui dominaient ce sévère paysage formaient une masse imposante où l'on retrouvait l'architecture de plusieurs époques. Dom Gérusac n'avait pas manqué de m'expliquer, en passant, le caractère de ces diverses constructions; selon lui, la tour principale avait vu camper sur ce plateau les légions romaines; le mur d'enceinte qui l'environnait datait des temps féodaux, tandis que la façade cantonnée de deux pavillons élégans était tout à fait moderne. Quoi qu'il en soit, toutes ces constructions, sans portes ni toitures, avaient un aspect également délabré.

Parfois j'avais interrogé mon oncle sur les anciens seigneurs de Malepeire; mais le digne homme ne s'était pas occupé des traditions locales, et il me répondait en hochant la tête : — C'est le chaos à débrouiller que l'histoire de ces grandes familles. Pourtant les documens ne manquent pas, il y en a de très précieux dans le cartulaire de l'église de Saint-Maurin, lequel est en ma possession. Dernièrement j'ai jeté les yeux, par hasard, sur un titre qui fournit la preuve incontestable que Ferrand, septième baron de Malepeire, fut un des seize seigneurs provençaux qui passèrent en Terre-Sainte avec Godefroy de Bouillon. Quelque jour j'entreprendrai une notice sur ce sujet, et je te promets de te la faire lire.

En attendant la chronique de ce Ferrand le Croisé, je tentai de me faire raconter par Marion l'histoire plus récente du pays. Un jour que nous montions à Malepeire, je la rejoignis à l'entrée de la gorge, et au lieu de l'éviter comme de coutume, je commençai résolument l'entretien. — Voilà une belle matinée, lui dis-je en l'abordant; je me sens léger comme un chamois, et j'ai marché si vite sans m'en apercevoir, que j'ai laissé mon oncle là-bas, là-bas. Voulez-vous me permettre de m'asseoir à côté de vous, pour l'attendre, ma chère Marion?

Elle se rangea un peu pour me faire place, détourna la tête avec sa mauvaise grâce ordinaire, et se mit à fouiller et à arranger son panier, évidemment pour se dispenser de m'adresser la parole; mais je repris aussitôt sans me déconcerter : — Il y a bien des années déjà que vous faites ce chemin, ma chère Marion; est-ce que vous ne commencez pas à le trouver un peu long et difficile pour vos pauvres jambes?

— Non, monsieur, me répondit-elle avec cet accent bref et ce son de voix fêlé particulier aux vieilles femmes de méchante humeur.

Je ne me rebutai pas cependant. — Avant la révolution, il y avait là-haut un beau château, continuai-je en regardant les ruines; l'avez-vous vu en ce temps-là, Marion, du temps qu'il était encore habité par les anciens seigneurs?

Comme elle ne répondait pas, j'ajoutai poliment : — Vous deviez être bien jeune alors?

— Si jeune, que je ne me rappelle rien de tout cela, fit-elle d'un ton rogue, et, ramassant la besace et le panier, elle alla au-devant de mon oncle.

Cette réponse me parut une coquetterie comique dans la bouche de Marion; évidemment elle avait pour le moins l'âge de discrétion à l'époque où finissait l'ancien régime. Je questionnai non moins inutilement l'abbé Lambert; le digne homme ne desservait la cure de Malepeire que depuis le rétablissement du culte. Les paysans n'étaient pas mieux au fait de l'histoire locale; ils se souciaient fort peu de ce qui s'était passé autrefois, et la jeune génération ne savait pas, j'en suis convaincu, s'il y avait trente ans ou trente siècles que le château des barons de Malepeire avait été démoli. Une fois cependant que je m'étais arrêté sous l'ombrage, à la porte de l'église, un petit paysan dit en me montrant les ormeaux d'un air glorieux : — N'est-ce pas, monsieur, que voilà deux beaux arbres, bien droits, bien feuillés? Il y a pour le moins cinquante nids de pies dans les plus hautes branches. Je me suis laissé dire qu'on n'en trouverait pas de pareils dans toute la Provence et même encore plus loin.

— Ils ne me semblent pas très vieux, dis-je en considérant les bran-

chages vigoureux dont les entrelacemens formaient un impénétrable dôme de verdure.

— Eh! eh! qui sait? reprit le petit paysan, qui sait combien il y a d'années qu'ils ont été plantés et baptisés?

— Baptisés? m'écriai-je.

— Oui, monsieur; celui de ce côté s'appelle monsieur le marquis et l'autre monsieur le baron.

— Et pourquoi, mon garçon?

— Ah! pourquoi? fit-il en haussant les épaules d'un air insouciant, ma foi, je ne l'ai jamais entendu dire; il y a si longtemps de cela, que personne n'en sait rien.

II.

J'ai dit qu'il y avait dans la salle à manger de mon oncle un pastel qui captivait singulièrement mon attention; cette peinture figurait au-dessus d'un antique miroir où l'on se voyait affreusement vert. Il y avait en outre, sur la cheminée, deux petites tasses de Sèvres enjolivées de chiffres et de guirlandes en miniature, deux vrais bijoux où Marion fourrait ses paquets d'allumettes. Je ne sais comment j'en étais venu à me figurer que le miroir, les tasses et le pastel avaient fait partie du même mobilier; que l'original du portrait s'était regardé souvent dans la glace verdâtre et que ses lèvres purpurines avaient touché plus d'une fois le rebord des tasses de porcelaine. Cette idée s'étant emparée de mon imagination, je fus tourmenté d'une véhémente curiosité, et je formai une foule de conjectures, qui ressemblaient à des chapitres de roman. Peu à peu, un sentiment étrange, inoui, naquit de cette préoccupation. A force de contempler ce vieux portrait, dont le regard chargé de languissantes ardeurs semblait s'arrêter sur moi, j'en devins éperdument amoureux. J'éprouvais à son aspect les secrets transports où m'aurait jeté la présence d'une maîtresse vivante. Tous les objets qui décoraient la cheminée étaient devenus pour moi de mystérieuses reliques; dans l'ingénuité de mon amour, je leur rendais une espèce de culte : j'avais jeté les allumettes de Marion, et chaque jour je mettais à la place les plus belles fleurs que je pouvais trouver dans le parterre. Tandis que dom Gérusac me croyait absorbé dans la lecture de ses in-folios, je rêvais, les coudes sur mon pupitre, et les emportemens de ma passion allaient jusqu'à me rendre poète : je faisais des vers pour cette beauté qui n'existait qu'en peinture. Quand cette folie me prit, j'avais dix-sept ans et je venais de finir ma rhétorique. Au milieu de ces troubles intérieurs, je conservais

assez d'empire sur moi-même pour dissimuler les émotions continuelles, l'amour bizarre, extravagant, auquel j'étais en proie; l'idée seule qu'on pourrait le soupçonner me causait une mortelle honte. Ma curiosité était devenue un insupportable tourment d'esprit; j'en étais venu aux suppositions chimériques; je cherchais sans cesse l'origine et le nom de cette beauté fatale, qui s'était fait peindre, il y avait cent ans peut-être, pour le bonheur et le tourment de ma vie. Rien n'eût été plus simple que de chercher à éclaircir un tel fait, je n'avais qu'à interroger mon oncle; mais ma tête se troublait à la seule idée de cette explication, je tremblais d'aborder ce sujet et de trahir par quelque signe involontaire ce qui se passait au fond de mon cœur... Un jour cependant que nous étions à table, le courage me vint tout à coup, je levai les yeux et m'écriai en feignant de rire : — Eh! eh! mon cher oncle, vous avez là un vieux miroir qui donne aux gens un visage de cire verte.

— C'est un bien joli meuble pourtant, répliqua dom Gérusac, le cadre est d'ébène incrusté d'argent et de nacre; par malheur le couronnement a été brisé; je suppose que c'étaient des armoiries avec supports et cimier. J'ai trouvé cela à D..., dans la boutique d'un fripier, le pastel et les tasses aussi; le tout pêle-mêle avec de vieilles ferrailles.

Le cœur me battait, je repris d'une voix étranglée : — Ces objets provenaient de quelque maison riche, pillée à la révolution?

— Très probablement, répondit mon oncle, mais je ne vois nul indice auquel je puisse reconnaître les possesseurs de ces vieilleries, comme vous appelez avec dédain, vous autres jeunes gens, tout ce qui n'est pas à la dernière mode.

Dom Gérusac s'était tourné pour considérer le dessus de sa cheminée, et il ajouta en me montrant le portrait : — N'est-ce pas, Frédéric, que ce cadre aussi est charmant?

— Le portrait? oh! oui! m'écriai-je.

— Eh! non, répliqua dom Gérusac : c'est très effacé et d'un dessin détestable; mais le cadre est un vrai chef-d'œuvre. Quelque jour je le ferai restaurer, et je donnerai ce portrait à Marion, afin qu'elle le cloue, dans sa chambre, à côté de celui du Juif-Errant.

Ce mot me donna le frisson; je devins tout pâle, mais je n'osai demander à mon oncle cet objet de mes secrètes adorations, et je me résignai à le voir passer entre les mains de Marion, en songeant qu'il ne me serait pas impossible de le lui acheter.

Sur ces entrefaites, mon oncle reçut une nouvelle qui le combla de joie et bouleversa toute sa maison, ordinairement si réglée et si tranquille: un grand personnage, le marquis de Champaubert, ambassadeur près d'une cour étrangère, annonçait à dom Gérusac que, pas-

sant par Toulon, il se détournait de son chemin pour lui rendre visite et renouveler leur ancienne amitié.

Mon oncle assembla aussitôt son conseil privé, c'est-à-dire qu'il appela Marion et lui signifia la lettre qu'il venait de recevoir. — Que tout le monde se mette à la besogne, lui dit-il ensuite; faites préparer la chambre bleue par Babelou, et vous, mettez-vous à vos fourneaux. M. de Champaubert sera ici demain; que tout soit prêt de bonne heure. Je vous recommande spécialement le dîner. Il y a des plats que vous réussissez en perfection, la tourte aux pigeons par exemple; tâchez de nous en servir une; donnez-nous aussi des œufs à la neige, un chapon au gros sel, enfin ce que vous pourrez imaginer de meilleur.

— Je ferai de mon mieux, répondit laconiquement Marion. Et sans attendre de plus amples instructions, elle retourna à sa cuisine.

— Ce bon Maximin, que je serai heureux de le revoir! me dit alors dom Gérusac. C'est mon plus ancien ami, nous avons commencé nos études ensemble chez les oratoriens; mais j'étais prédestiné pour Saint-Maur, et deux ans après j'allai à la Chaise-Dieu. Champaubert obtint d'y venir avec moi. Il n'avait point d'attrait pour l'état religieux; mais c'était un bon écolier, fort appliqué à l'étude des langues anciennes. Sa famille voulait qu'il fût d'église; mais la mort de son frère aîné l'ayant rendu fils unique, il rentra dans le monde, pour ainsi dire avant de l'avoir quitté. J'allais commencer mon noviciat quand il partit. C'était pour la fête de tous-les-saints; il me semble le voir encore avec sa roupe gros bleu et son chapeau à l'américaine, prêt à monter à cheval et nous faisant ses adieux: quel air! quelle bonne grâce! quel beau cavalier!

— Il y a longtemps de cela? dis-je étourdiment.

— Eh! eh! attends un peu, répondit mon oncle, c'était en 87, la seconde fête de Pâques; il y a par conséquent trente-cinq ans passés. Depuis cette époque, je n'ai pas revu Champaubert, et je n'ai guère reçu de ses nouvelles que par les papiers publics. Dès le commencement de la révolution, il avait émigré, et il n'est rentré qu'à la paix. Alors ses talens et sa fidélité ont eu leur récompense. Le roi l'a comblé d'honneurs et de biens; il est pair de France, ambassadeur; il a je ne sais combien de titres et de dignités : que Dieu le maintienne dans cette grande fortune! Il en est digne.

L'idée de voir de près un si haut personnage, de lui être présenté, m'empêcha de dormir toute la nuit, et dès le matin je me mis en observation sur la terrasse, fort en peine de savoir comment le carrosse de son excellence se tirerait des ornières et des fondrières du chemin vicinal. La réception qu'on lui préparait ne me causait pas

non plus un médiocre souci; il me semblait qu'elle était tout à fait indigne de l'hôte que nous attendions. Je supposais que le marquis de Champaubert voyageait avec une suit enombreuse, et je me figurais l'effet que ferait notre vieille servante au milieu de tout ce monde-là; la rougeur me montait au front quand je songeais qu'elle viendrait intrépidement, la serviette au bras, se placer derrière le fauteuil de son maître, et que de son affreuse main crochue elle verserait à boire à l'illustre convive de dom Gérusac.

Dans l'après-midi, Babelou, la petite servante qui aidait à la cuisine, parut à l'entrée de la terrasse et me cria de sa voix la plus perçante : — Venez, monsieur Frédéric; voilà ce monsieur qui arrive... il est là, dans l'allée.

— Et sa voiture?... Par quel chemin a-t-elle donc passé? dis-je tout étourdi; elle aura versé dans quelque ravin!

— Sa voiture! fit la Babelou en riant, sa voiture est comme celle de votre oncle; elle passe aisément par toutes les routes où un âne peut poser ses quatre pieds.

En effet, M. l'ambassadeur venait d'arriver sur un petit baudet harnaché à la mode du pays, avec une bardelle sans étriers, et toute sa suite se réduisait à un paysan qui portait sa valise et chassait le baudet avec une branche de noisetier.

Le marquis mit lestement pied à terre et se jeta avec effusion au cou de mon oncle, qui pleurait de joie, le digne homme, et balbutiait en lui serrant les mains : — Ah! je ne m'attendais pas à une telle visite... Quel bonheur pour moi, monseigneur!...

— Qu'est-ce à dire, monseigneur! interrompit le marquis en le prenant sous son bras; appelle-moi Maximin, comme autrefois. Sais-tu, mon cher Thomas, que je t'ai tout de suite reconnu!

— Moi de même, répondit vivement mon oncle; tu n'es pas changé vraiment.

— Eh! eh! il est pourtant tombé bien des neiges depuis que nous ne nous sommes vus! fit le marquis en passant la main dans ses cheveux grisonnans.

— Si ta lettre m'était parvenue un jour plus tôt, je serais allé t'attendre à C..., reprit mon oncle; tu dois avoir été bien embarrassé pour arriver jusqu'ici?

— Pas le moins du monde, répondit son excellence. J'ai laissé tout simplement ma voiture sur la grande route, et je suis allé demander à la bastide la plus prochaine une monture et un paysan pour me conduire chez toi.

— Mais qui t'avait renseigné sur le chemin que tu devais prendre? demanda encore mon oncle.

— Personne; je connaissais ce pays déjà, répondit M. de Cham-

paubert en parcourant la vallée et les montagnes du regard; je suis venu ici autrefois.

— Après avoir quitté la Chaise-Dieu?

— Environ deux ans après.

— Ah! s'écria dom Gérusac étonné, d'où vient que je n'en ai rien su?

Le marquis sourit d'un air presque triste et lui répondit en baissant la voix : — Tu étais alors à Saint-Pierre de Corbie; tu allais faire tes vœux; il y avait des choses que je ne pouvais pas t'écrire.

— Est-il possible? murmura mon pauvre oncle avec ingénuité.

Je me tenais à l'écart tout surpris et confondu, ne pouvant me persuader que j'avais devant les yeux un homme qui représentait le roi de France et adressait souvent la parole à des têtes couronnées. Au premier coup d'œil, on aurait pu le prendre pour un petit rentier. Son habit bleu croisé sur sa poitrine ne laissait pas passer le moindre bout de ruban, et toute sa toilette était d'une parfaite simplicité. Ses manières étaient aisées et naturelles, et sa physionomie exprimait une bonhomie mêlée de finesse. Pourtant il avait, à son insu peut-être, certains airs de tête imposans, et par momens une fierté, une assurance singulière brillait dans son regard. Sa figure était encore belle, et, chose étrange, il paraissait bien plus jeune que mon oncle. Celui-ci, dont la vie s'était écoulée dans les tranquilles labeurs de la science, avait déjà l'allure pesante d'un vieillard, tandis que l'homme du monde qui avait subi le rude choc des passions et suivi sa carrière à travers tant de vicissitudes marchait encore d'un pas ferme et viril.

Dom Gérusac m'appela et me présenta; ce fut l'affaire d'un moment. Ensuite les deux amis entrèrent, bras dessus, bras dessous, dans la maison. Le marquis se dirigeait vers le jardin.

— Il fait trop chaud là-dehors, dit dom Gérusac en l'entraînant; viens plutôt voir ma bibliothèque.

— Je le veux bien, répondit-il gaiement; c'est là ton monde à toi, ta société, ta famille. Tu vas m'introduire dans l'illustre compagnie des auteurs anciens et modernes; mais avant fais-moi donner à boire, je t'en prie, car j'ai grand' soif.

— Marion! cria mon oncle en allant vers la porte de la cuisine.

Je crus qu'elle allait paraître, et j'attendais avec une anxiété comique l'effet qu'elle produirait sur le marquis; par bonheur elle ne se montra pas : ce fut Babelou qui vint chargée d'un immense plateau où il y avait une bouteille de vin vieux, du sucre, une corbeille de fruits magnifiques et une assiette de petites pêches velues et d'un jaune orangé.

— C'est parfait! dit M. de Champaubert en aidant lui-même Ba-

belou à déposer le plateau sur la table encombrée de manuscrits et de bouquins. Cette petite a deviné que j'aime les pêches jaunes du pays, un petit fruit aigrelet qui n'a pas son pareil dans le reste du monde, je te le jure!

— Je le crois bien, répondit mon oncle en riant; il y a longtemps que ce produit sauvage ne se trouve plus que dans nos pauvres montagnes.

— Viens çà, mon vieux camarade, reprit le marquis en montrant à dom Gérusac une place à côté de lui; nous allons avoir bien des choses à nous raconter.

Mon oncle s'assit; je lui demandai ses ordres à voix basse et me retirai discrètement en refermant la porte sur moi.

Un peu avant l'heure du dîner, Babelou vint me trouver dans la salle à manger : — Jésus-Dieu! comment allons-nous faire? me dit-elle d'un air effaré. Marion a pris tant de peine depuis hier, que la voilà malade; elle vient de s'aliter.

J'avoue que j'eus un mouvement de satisfaction. — Eh bien! tu feras le service à sa place, répondis-je à la fillette. Cours mettre ta plus belle robe avec un tablier blanc, et dis à Marion de se tenir tranquille dans son lit. Je vais avertir mon oncle.

Les deux amis avaient passé de la bibliothèque dans le jardin, et mon oncle promenait glorieusement le marquis à travers ses carrés de fleurs et de légumes. Celui-ci paraissait enchanté de tout ce qu'il voyait; il s'extasiait avec une bonhomie charmante devant une belle plante d'œillet ou devant un chou colossal, et picorait le raisin des treilles comme un franc écolier. J'annonçai tout bas à mon oncle l'incident fâcheux survenu dans la maison; l'excellent homme voulut aussitôt aller voir lui-même comment se trouvait Marion, et je restai seul avec M. de Champaubert, lequel, après avoir fait encore un tour dans le jardin, me dit familièrement :

— Mon jeune ami, je crois que nous ferons bien d'aller voir si le dîner est servi.

La salle à manger avait une porte-fenêtre qui donnait sur le parterre; j'ouvris la persienne du dehors, et me rangeai pour donner le pas au marquis. Les rideaux étaient tirés; un jour clair illuminait tous les détails de l'appartement, et la dorure des vieux cadres resplendissait sous les rayons du soleil couchant. Le marquis entra, fit quelques pas en regardant autour de lui, et s'arrêta tout à coup en face de la cheminée, les yeux fixés sur le pastel; puis il se retourna et me dit vivement : — Savez-vous d'où vient ce portrait?

Je rougis jusqu'aux oreilles et balbutiai d'une voix troublée : — Oui, monseigneur..., mon oncle l'a acheté à D..., dans une boutique de bric-à-brac.

— Avec ce miroir et ces petites tasses? reprit le marquis.

— Je crois que oui, monseigneur.

Dom Gérusac rentra en ce moment.

— Mon cher Maximin, excuse-moi, dit-il; le service laissera peut-être quelque chose à désirer; la moitié de mes gens me manque, c'est-à-dire que ma vieille servante est tombée malade tout à coup.

— Eh bien! nous nous servirons nous-mêmes, répondit M. de Champaubert en se mettant à table; crois-tu que pareille chose ne m'est jamais arrivée durant l'émigration?

Heureusement Marion avait pu rester à ses fourneaux toute la journée et diriger son aide de camp, la petite Babelou; le couvert était parfaitement dressé et le dîner excellent. J'avais en outre déterré dans un coin de la cave quelques bouteilles de vin vieux qui véritablement eussent été dignes de figurer sur la table d'un roi. Le marquis mangeait sobrement et vite, en continuant la conversation, tandis que mon oncle dînait comme d'habitude, avec un appétit calme et solide, qu'excitait encore la joie qu'il éprouvait d'avoir en face de lui un tel convive. Quant à moi, je ne touchais à rien; j'étais bouleversé. Les questions du marquis me prouvaient clairement qu'il avait reconnu cet adorable visage devant lequel j'étais en extase depuis six semaines, qu'il savait quelle était cette femme dont j'avais désespéré de connaître jamais le nom, qu'il pouvait me dire enfin la chose du monde que je désirais le plus ardemment savoir; mais comment oser l'interroger à mon tour? comment aborder seulement un tel sujet de conversation?

Tout à coup, pendant le dessert, à travers un entretien où s'entrecroisaient les questions politiques et les réminiscences du collége, mon oncle s'avisa de dire au marquis :

— Les grandes affaires ont absorbé toute ton existence; tu n'as jamais songé à te marier?

— Si fait, répondit-il en levant les yeux vers le pastel, j'ai dû épouser cette belle personne dont tu as là le portrait.

— Comment! comment! ce portrait anonyme? s'écria dom Gérusac.

— C'est un étrange hasard, poursuivit M. de Champaubert; je ne m'attendais certes pas à revoir aujourd'hui le bel objet de mon premier amour.

— Tu vas me raconter cette histoire, dit dom Gérusac; puisque nous sommes en train de rappeler nos souvenirs de jeunesse, je suis bien aise que tu aies retrouvé ici celui-là.

Le marquis sourit avec amertume. — Aujourd'hui, répondit-il, je peux en parler tranquillement, et, puisque tu le veux, je te raconterai cette époque de ma vie; je la raconterai, non pour ton édifica-

tion, mon sage ami, mais pour l'instruction de ce petit jeune homme, qui contemple ma fiancée d'un air troublé, comme si ces yeux de basilic eussent insinué leur poison jusqu'au fond de son âme.

A cette espèce d'apostrophe, je perdis tout à fait contenance; il me sembla que le marquis lisait dans les plus secrets replis de mon cœur, et une petite toux convulsive fut ma seule réponse. Mon oncle ouvrit de grands yeux, vida son verre d'un trait et appuya ses deux mains sur la nappe, ce qui chez lui était le signe d'une profonde attention.

— Fais servir le café et renvoie Babelou, reprit le marquis; nous resterons ici; il faut que je te fasse cette histoire en face de ce portrait.

III.

Le jour tombait; j'allumai les bras de cheminée qui étaient aux côtés de la glace. Alors les bougies, illuminant de bas en haut le pastel, firent ressortir ses teintes affaiblies, et donnèrent un vague relief à cette ravissante figure, qui semblait se montrer en souriant à travers le verre opaque, comme les blondes têtes de Greuze derrière le rideau entr'ouvert d'une fenêtre.

Le marquis considéra un moment ce tableau d'un œil fixe, puis, comme s'il eût deviné ma violente et secrète curiosité, il dit en s'adressant à moi : — Ce portrait est celui de Mlle de Malepeire, la fille unique du baron de Malepeire.

— Du dernier seigneur? m'écriai-je, et elle demeurait dans le vieux château, là-haut sur la montagne?...

— Oui, mon jeune ami; c'est là que se sont passés tous les événemens que je vais vous raconter, répondit le marquis. — Et après un silence il poursuivit, en se tournant vers dom Gérusac :

— Te rappelles-tu, mon cher Thomas, une lettre dans laquelle je t'annonçais que je quittais Paris pour faire un voyage dans le midi de la France?

— Oui certes, je m'en souviens, répondit dom Gérusac; c'est la dernière lettre que tu m'aies écrite, et, soit dit sans reproche, elle date d'avant la révolution; si je ne me trompe, elle est du mois d'août 1789.

— Tu es un homme incomparable pour la chronologie! s'écria M. de Champaubert; en effet, j'arrivai dans ces montagnes quelque temps après la fameuse nuit du 4 août; mais d'abord il faut que je t'explique pourquoi j'avais fait ce voyage et comment les Champaubert, d'une ancienne maison de Normandie, étaient en relations avec les Malepeire de Provence. Il y a plus de cent ans, du temps des

guerres avec le Piémont, le corps d'armée du maréchal de Tessé occupait cette frontière. Mon trisaïeul, Guillaume de Champaubert, servait dans le régiment d'Auvergne avec un gentilhomme du pays, le baron de Malepeire, lequel devint bientôt son ami et son frère d'armes. Ils étaient l'un et l'autre à la fleur de l'âge et mariés à deux jeunes femmes qui les avaient suivis jusque sur le théâtre de la guerre, c'est-à-dire qu'elles s'étaient retirées dans le château de Malepeire, qui était une forteresse imprenable. Il y eut plusieurs combats entre les Français et les Piémontais qui dévastaient le bas pays. Le marquis de Champaubert fut blessé dans une de ces rencontres; l'action s'était passée à deux lieues d'ici seulement; sa jeune femme accourut jusque sur le champ de bataille et parvint à le faire transporter au château de Malepeire, où il mourut le lendemain. A quelque temps de là, le baron de Malepeire fut tué sous les murs de C..... Après ce double malheur, les deux dames restèrent à Malepeire, enfermées par les neiges qui couvrent ces montagnes six mois de l'année, et elles y mirent au monde deux fils qui naquirent le même jour et furent baptisés ensemble à l'église du village. En mémoire de cet événement, on planta deux ormeaux auxquels on donna les noms des nouveau-nés. De mon temps, leur ombrage couvrait toute la place : existent-ils toujours?

— Oui, monseigneur, répondis-je vivement, et même on les appelle encore le marquis et le baron, mais personne ne sait pourquoi.

— Les deux veuves passèrent ensemble l'année de leur deuil, continua M. de Champaubert. Plus tard, elles durent se séparer; mais la conformité de leur destinée avait fait naître entre elles une amitié qui ne finit qu'avec leur vie, et elles élevèrent leurs fils dans les mêmes sentimens. Ceux-ci continuèrent et transmirent ces relations à leurs enfans. Quoiqu'on habitât en quelque sorte aux deux extrémités du royaume, on se faisait part réciproquement de tous les événemens domestiques un peu importans, et on ne manquait pas de s'écrire pour les anniversaires. Le désir d'une alliance entre les deux familles existait chez elles par tradition; mais la Providence semblait vouloir ajourner éternellement ces projets et ces vœux : pendant trois générations, il n'y eut point de filles dans la maison de Champaubert, et celles qui naquirent dans la maison de Malepeire moururent toutes au berceau. J'avais entendu raconter tout cela dans mon enfance, autour du foyer; je savais aussi que le dernier baron de Malepeire avait eu enfin une fille, et qu'elle était à peu près de mon âge. Je ne fus donc pas étonné lorsque, deux ans après que j'eus quitté la Chaise-Dieu, mon père m'annonça qu'il avait arrangé mon mariage avec Mlle de Malepeire. — Mon cher enfant, me dit-il, je crois que cette

union réunit toutes les convenances. J'ai connu le baron de Malepeire lorsqu'il vint à Paris pour épouser Mlle d'Herbelay, la plus charmante personne du monde; c'est un gentilhomme des temps anciens, un peu ignorant et simple d'esprit, mais loyal, plein d'honneur et de grandeur d'âme. La fortune est solide et suffisante. Quant au nom, il n'y a pas à s'enquérir, c'est un des plus beaux du nobiliaire de Provence. Je ne me suis pas informé de l'esprit et de la beauté de la demoiselle, tu verras; je sais seulement qu'elle a près de vingt ans.

Mon père dit ceci avec un sourire qui me fit soupçonner qu'il me ménageait une agréable surprise, et qu'il savait que Mlle de Malepeire était d'une beauté accomplie. Vous voyez d'après ce portrait que je ne me trompais pas.

— C'était une jolie personne en effet, dit mon bon oncle en relevant ses gros sourcils de l'air d'un paysan qui s'efforcerait d'admirer une médaille antique ou un manuscrit en langue pali.

— J'arrivai ici aux derniers jours d'août, comme je vous le disais tantôt, continua M. de Champaubert. Depuis huit jours, je roulais dans une incommode chaise de poste sur la poussière des grands chemins, et je me rappelle encore la sensation de joie que j'éprouvai à l'aspect de ces montagnes verdoyantes et de ces fraîches vallées, où j'entendais de tous côtés le murmure des eaux. J'avais laissé ma chaise à C.... Le chemin vicinal n'existait pas alors; il n'y avait qu'un sentier pour les bêtes de somme. J'étais à cheval, et un muletier venait derrière moi avec mon bagage. Cet homme avait un peu voyagé, et il parlait français, quoiqu'il fût du pays. Il me nommait tous les hameaux que nous apercevions au loin, et me faisait des histoires sur chaque localité. Quand nous fûmes à l'entrée de la gorge qu'on appelle le *Pas de Malepeire*, il s'arrêta en me montrant une pierre plate qui fait saillie au bas du sentier. Peut-être cette espèce de siége subsiste-t-il encore?

— Oui, certainement, dit mon oncle; c'est là que Marion, ma vieille servante, se repose le dimanche quand nous allons à la messe.

— Je m'attendais à quelque histoire de voleur arrivée dans ce coupe-gorge, reprit M. de Champaubert; mais le muletier me dit simplement : — Tenez, monsieur, voilà l'endroit où la fille de monsieur le baron a été ressuscitée...

— Quelle fille? m'écriai-je.

— Eh! eh! celle qui est encore pleine de vie et de santé, répondit-il. Figurez-vous, monsieur, qu'à l'âge de sept ans elle tomba malade et mourut comme ses autres frères et sœurs, qui depuis longtemps sont devant le bon Dieu. Elle mourut si bien, qu'on la mit dans la bière avec une couronne blanche sur la tête et le crucifix entre les mains; ensuite on partit pour aller l'enterrer là-bas, dans

une vieille chapelle où les seigneurs ont leur sépulture. Quand les filles qui portaient le corps arrivèrent ici, elles se sentirent fatiguées, et elles posèrent la bière sur cette pierre plate pour se reposer un peu. M. le curé ne récitait plus le *Libera*, chacun gardait le silence, et l'on n'entendait que le bruit de l'eau qui coule dans le ravin. Tout à coup une petite voix sortit de la bière; l'enfant se releva et dit en cherchant des yeux le ruisseau : — J'ai bien soif! Tous les assistans eurent grand'peur en la voyant soulever son linceul; mais M. le curé la prit dans ses bras et la reporta bien vivante à Mme la baronne.

Cette histoire me donna le frisson. Je ne sais quelle folie troublait déjà mon cœur. Je m'étais habitué à ces pensées d'amour et de mariage, et je tremblai en apprenant que j'avais été si près de perdre ma fiancée inconnue. D'irrésistibles influences agissaient en ce moment sur mon imagination; l'aspect de la nature me jetait dans une sorte de ravissement; j'étais enivré par le sauvage parfum des plantes alpestres, par la solitude, par les bruits doux et confus qui s'élevaient du fond des bois, par l'air que je respirais.

Ce fut dans ces dispositions que j'arrivai à Malepeire.

Le château était à cette époque une vieille forteresse entourée de formidables murailles, flanquée de tours crénelées, sur laquelle on avait plaqué quelques constructions modernes. Une façade neuve masquait le pied du donjon, qui se dressait sur un rocher à pic, au bord d'un précipice; des persiennes vertes garnissaient les fenêtres, et la plateforme avait été transformée en un petit parterre exposé à tous les vents. Mais ces embellissemens ne changeaient rien au caractère primitif de la vieille enceinte féodale; l'entrée principale était au nord, et de ce côté le château avait tout à fait conservé la physionomie sombre et guerrière des édifices du moyen âge. Un large fossé entourait le rempart, et la porte s'ouvrait entre deux tourelles encore munies de leurs fauconneaux. Le pont-levis existait tel qu'au temps des guerres de Provence, mais depuis nombre d'années on ne relevait plus cet engin, dont les planches solides formaient une sorte de passerelle, sans chaînes ni garde-fou.

Le soleil se couchait quand j'arrivai; je mis pied à terre devant le pont-levis, et, jetant la bride de mon cheval au muletier, je m'avançai seul en cherchant des yeux quelqu'un à qui parler. Après avoir franchi un passage voûté, j'entrai dans une vaste cour, environnée de bâtimens très anciens, dont les fenêtres à croisillon étaient toutes fermées. Personne ne se montrait; le plus profond silence régnait autour de moi; on eût dit que le château était inhabité. Après avoir fait le tour de la cour d'honneur, je me hasardai à pousser une porte entr'ouverte, et je vis devant moi les premières marches d'un esca-

lier en limaçon, et dans la muraille une niche où il y avait une image de la Vierge avec des bouquets à l'entour. Je montai presque à tâtons; en arrivant au premier étage, je me trouvai à l'entrée d'une grande salle dont l'ameublement datait pour le moins du temps de la ligue. Une lampe brûlait déjà au coin d'une table, et elle jetait une clarté suffisante pour que j'aperçusse d'un coup d'œil la tapisserie de Bergame, les fauteuils à grand dossier, les torchères de cuivre qui sortaient de la muraille, chargées d'énormes bougies de cire jaune, et la cheminée dont le vaste chambranle s'avançait comme un dais de pierre au-dessus du foyer. Cette salle paraissait servir d'antichambre à une seconde pièce, où j'entendis l'aigre fausset d'un petit chien qui, flairant sans doute un étranger, aboyait avec fureur. Au premier coup que je frappai pour annoncer ma présence, je vis accourir une grosse fille habillée de drap vert et coiffée d'un béguin de toile rousse, laquelle n'attendit pas que je me fusse nommé et courut vers la porte du fond en criant : Mlle Boinet! Mlle Boinet!

Une personne d'un certain âge, et dont le costume était celui d'une suivante de bonne maison, parut aussitôt et vint à moi en me faisant la révérence. Lorsque j'eus décliné mon nom, elle se prit à sourire discrètement comme pour me faire entendre qu'elle connaissait le motif de mon voyage, et me dit avec un accent parisien qui prouvait qu'elle était née non loin des tours de Notre-Dame : — Monsieur, agréez mes très humbles services, je cours avertir Mme la baronne.

Un moment après, les deux battans de la porte s'ouvrirent, et la baronne elle-même vint au-devant de moi en disant : — Monsieur de Champaubert, je vous fais mes excuses... Je suis on ne peut plus mortifiée que vous n'ayez trouvé personne en bas pour vous recevoir; c'est qu'on ne vous attendait que demain.

Je m'excusai à mon tour d'arriver ainsi à l'improviste, et, la baronne m'ayant invité à entrer, je lui donnai la main pour la ramener dans son appartement. Quand j'eus franchi la porte qui séparait la grande salle du salon où Mme de Malepeire passait sa vie, je fus si frappé du contraste, que je m'arrêtai en disant : — Ceci tient du prodige, madame la baronne; vous avez transporté au sommet de cette montagne le salon d'un des beaux hôtels de Versailles ou du faubourg Saint-Germain!

— Eh! oui monsieur, me répondit-elle en soupirant; je suis venue à bout de m'arranger dans un coin de ce vieux château. Quand les rideaux sont baissés et les bougies allumées, je puis me croire encore à Paris; mais si je mets la tête à la fenêtre, l'illusion n'est plus possible. Au lieu des jardins du Luxembourg, je vois là-dessous les toits du village, et de tous côtés les rochers, les bois et les montagnes. En vérité, j'ai été souvent tentée de dire ce que feu ma belle-

mère, une Forbin-Mandols, qui venait d'épouser le père de M. le baron, écrivait en arrivant ici à son oncle le cardinal : « Me voici casée de manière à avoir les aigles sur le dos et à pouvoir prendre la lune avec les dents. »

Elle se mit à rire à ces mots et se renfonça dans sa bergère avec un geste nonchalant, après m'avoir montré un siége auprès d'elle et attiré sur ses genoux le carlin qui s'obstinait à japper sourdement contre moi. La baronne était une petite femme mince et fluette qui paraissait jeune au premier abord, quoiqu'elle fût sur le retour de l'âge. Sa toilette était un peu surannée, mais elle allait bien à ses traits mignards; le rouge et la poudre lui donnaient l'éternelle fraîcheur d'un joli portrait de famille; elle portait en grande dame l'incommode attirail d'une jupe à falbalas, étalée sur d'énormes poches de crin, et marchait avec une aisance incomparable dans des souliers à talons d'une hauteur prodigieuse. Je fis vaguement toutes ces remarques; j'avais l'imagination trop préoccupée, le cœur trop profondément troublé, pour suivre une autre idée que celle qui m'absorbait. A chaque instant je prêtais l'oreille, et je regardais autour de moi, espérant que Mlle de Malepeire allait paraître, et n'osant m'informer d'elle ni prononcer seulement son nom. — Le baron est à la chasse, comme d'habitude, reprit Mme de Malepeire, mais il ne tardera pas à rentrer; en attendant, je vais vous faire servir ici quelques rafraîchissemens; un peu de vin, n'est-ce pas, avec une rôtie? ou bien un verre d'eau sucrée.

Je remerciai; mais elle insista.

— Vous allez prendre du café avec moi, poursuivit-elle; une tasse de café, cela ne se refuse jamais. Mlle Boinet! apportez le tête-à-tête, et sonnez pour avoir de l'eau bouillante.

La caméristé poussa devant sa maîtresse un petit guéridon sur lequel elle plaça, entre deux bougies, un coffret de bois des îles. Mme de Malepeire ouvrit cette espèce d'écrin où étaient disposés, dans des compartimens de velours bleu, un sucrier, une cafetière et les deux tasses de porcelaine de Sèvres que voilà sur la cheminée...

— Ah! murmurai-je en serrant mon front dans mes mains, je me l'étais toujours figuré!...

Le marquis me regarda, sourit légèrement et reprit :

— Quand le café fut prêt, Mme de Malepeire le versa elle-même dans les deux tasses et m'en présenta une; ensuite elle dit en prenant l'autre : — Mlle Boinet, avertissez ma fille que je l'attends; rien de plus, entendez-vous.

Je tressaillis et demeurai muet; mon trouble fit sourire la baronne, et elle me dit avec une expression presque railleuse : — Si vous étiez une fille, passe encore? Et après un moment de silence elle

ajouta d'un ton plus sérieux : — Cette enfant ne s'attend pas à vous trouver ici. Ne vous étonnez pas si au premier abord elle ne vous fait pas l'accueil que vous méritez.

— Je ne mérite rien encore, dis-je vivement; j'espère seulement, j'espère me rendre digne à ses yeux du bonheur qui m'est promis.

Presque au même instant Mlle de Malepeire entra par une porte opposée à celle qui s'ouvrait sur la grande salle. Je l'avais entendue venir d'un pas léger; mais en m'apercevant elle s'arrêta brusquement, il me sembla même qu'elle était tentée de s'enfuir. Sa mère comprit apparemment cette hésitation, car elle se leva et l'amena par la main en me disant d'un ton enjoué : — C'est ma fille, monsieur, une petite personne très sauvage; la solitude où nous vivons l'a rendue ainsi, mais je crois qu'elle sera tout à fait aimable quand elle aura un peu vu le monde.

Je balbutiai un compliment auquel Mlle de Malepeire ne répondit que par une révérence; puis elle s'assit le front sérieux, la contenance froide, presque hautaine. Évidemment cette humeur sauvage que sa mère tâchait d'excuser allait jusqu'à une réserve excessive, jusqu'à l'absence la plus complète du désir de plaire; mais tel était le charme répandu sur toute sa personne, que malgré cette visible indifférence elle attirait irrésistiblement les cœurs. Le portrait que vous avez sous les yeux ne donne qu'une faible idée de cette belle créature; quel pinceau aurait pu rendre la fraîcheur de son teint, les douces flammes de son regard, la langueur de son sourire? Oui, elle était belle à miracle; elle avait cet attrait invincible qui séduisit le premier homme, et qui aurait fasciné le serpent lui-même, s'il eût été pétri de notre argile mortelle. J'étais comme ébloui par tant de charmes; le trouble de mon cœur était si grand, qu'il m'ôtait ma liberté d'esprit : en vérité, je dus paraître un sot pendant toute cette soirée, où je sentis pour la première fois que je devenais éperdûment amoureux.

Mme de Malepeire prenait son café à petites gorgées, et faisait, elle seule, presque tous les frais de la conversation.

— Mon cher cœur, dit-elle en jetant un coup d'œil sur la toilette fort simple de sa fille, je ne vous aime pas ainsi en déshabillé d'indienne et en souliers plats. Pourquoi ce chignon bas et ces cheveux sans poudre? On voit bien que ce n'est pas Mlle Boinet qui vous a coiffée aujourd'hui; vous êtes à faire peur.

— En vérité, ma mère! murmura Mlle de Malepeire en levant les yeux sur une glace qui se trouvait en face d'elle, et dans laquelle je contemplais moi-même depuis un quart d'heure ses beaux cheveux blonds négligemment bouclés et retenus par un peigne d'écaille, la transparence, l'éclat naturel de son teint et l'élégance de sa taille à peine serrée dans un corsage d'indienne bleue à grands ramages.

Son regard ayant rencontré le mien dans la glace, elle détourna aussitôt la tête d'un air embarrassé plutôt que timide.

— Excusez le négligé de ma fille, continua Mme de Malepeire en s'adressant à moi; elle ne savait pas que nous aurions un convive ce soir; autrement elle se serait habillée pour le souper. Je voudrais bien qu'elle mît habituellement plus de recherche dans sa toilette, mais je ne puis la gagner sur ce point; elle prétend qu'on ne peut marcher qu'avec une chaussure plate.

— Mademoiselle n'a pas tout à fait tort, répondis-je; il me paraît très difficile de se tenir en équilibre avec une chaussure comme la vôtre, madame la baronne.

— Point du tout, répliqua-t-elle vivement, ce n'est qu'une habitude à prendre; je ne saurais faire un pas hors de ma chambre avec mes mules de marocain, et je me promène fort bien dans ces souliers mignons.

A ces mots, elle avança son petit pied enfermé dans cette chaussure extravagante qui ne permettait de poser sur le sol que le gros orteil, et fit sonner ses hauts talons de bois recouverts de canepin blanc. — J'ai dansé avec des souliers pareils, ajouta-t-elle en soupirant; c'était dans un ballet, à l'hôtel de Richelieu, où je figurais en habit de bergère; il y a longtemps de cela.

Puis, passant sans transition de ces puérilités à des idées plus graves, elle reprit : — C'est une terrible chose, monsieur, de vivre comme nous vivons ici, loin de toute compagnie et presque sans aucun commerce avec le monde! Je ne me suis jamais accoutumée à cette espèce d'exil. Quand j'arrivai dans ce pays sauvage, il ne m'était jamais venu à l'esprit que j'y resterais toujours. Je prenais mon isolement et mon ennui en patience, parce que j'étais jeune; il me semblait qu'ayant un si grand nombre d'années devant moi, il m'en resterait encore assez pour le monde, et je laissais sans effroi le temps s'écouler et ma jeunesse s'enfuir. M. le baron est la bonté, la complaisance même; quoique nous n'ayons pas les mêmes goûts et que la vie qu'il mène ici lui convienne infiniment, il m'aurait volontiers ramenée à Paris. Chaque printemps et chaque automne il était question de ce voyage; mais j'ai eu beaucoup d'enfans, et quand il aurait fallu partir, je me trouvais toujours empêchée. Si je n'étais parvenue à m'arranger, comme vous voyez, dans cet appartement, et si je n'avais eu près de moi cette pauvre Boinet, je crois que je serais morte de langueur et d'ennui.

— Par une faveur du ciel, il vous est resté un enfant, madame la baronne, dis-je timidement; en vous occupant de l'éducation de mademoiselle votre fille, vous avez dû vous apercevoir bien moins de votre isolement.

— Il est vrai, répondit-elle en se penchant vers Mlle de Malepeire pour lui mettre dans les cheveux un nœud de ruban qu'elle venait de trouver sous sa main, cette petite personne ne m'a jamais quittée; c'est moi qui lui ai appris à lire. J'ai voulu aussi lui enseigner un peu de musique et à jouer du clavecin, mais je n'ai guère réussi... Son éducation s'est faite un peu au hasard. Parmi les meubles que je fis venir de Paris, il se trouva une petite bibliothèque remplie de livres choisis par feu mon oncle, le bailli d'Herbelay, un philosophe, un savant, qui était lié avec tous les beaux esprits de ce siècle. Ma fille s'est emparée de tous ces ouvrages anciens ou modernes; son plus grand plaisir est de les lire, bien qu'ils ne soient pas fort amusans. Aujourd'hui elle a passé toute l'après-midi en tête-à-tête avec un gros volume.

J'osai m'adresser à Mlle de Malepeire et lui demander quel était le livre qui l'intéressait si vivement.

— L'*Histoire philosophique des deux Indes*, par M. l'abbé Raynal, me répondit-elle; c'est un beau livre; je suis fâchée seulement d'y trouver certains passages favorables aux jésuites.

— Vous avez pris parti contre eux! dis-je alors; vous êtes janséniste, mademoiselle?

—Non, monsieur, répliqua-t-elle avec vivacité; je ne suis rien du tout.

— Je suis charmée que ma fille aime la lecture; c'est une grande ressource contre l'ennui, poursuivit la baronne en jouant avec sa tabatière; quant à moi, je n'ai pas l'esprit capable d'application, et je ne puis souffrir les livres sérieux.

— Mais il y aurait peut-être ici d'autres moyens de distraction, dis-je étonné de cette frivolité incurable; si vous vouliez me permettre un conseil, madame la baronne, je vous engagerais à aller vous promener sur ces belles montagnes pastorales où il y a maintenant moins d'herbe que de fleurs; assurément les plus beaux parterres n'offrent pas un si riant coup d'œil.

— Oui, c'est joli, dit-elle négligemment; mais on n'arrive pas là comme dans les jardins de Versailles par un chemin tout uni, et pour gagner ces lieux champêtres il faut traverser je ne sais combien de précipices.

— Alors il faut chercher plus près, répondis-je; à votre place, madame la baronne, j'essaierais de m'intéresser à ce qui se passe autour de moi; je m'occuperais des détails de la vie rurale; je descendrais au village, j'entrerais parfois dans les maisonnettes où demeurent les tenanciers...

—Pouah! fit-elle en riant; vous ne savez pas ce que vous me conseillez là! Tous les dimanches à l'église, j'aperçois à distance ces bonnes gens, et je vous jure que cela suffit pour m'ôter l'envie de les voir de plus près.

Il me sembla qu'un éclair d'indignation brillait dans le regard de

Mlle de Malepeire, et qu'en entendant ce propos elle avait fait un imperceptible mouvement comme pour s'éloigner de sa mère. Elle parut au contraire approuver tacitement mes paroles, et un instant après elle dit en tournant vers moi un front moins sévère : — Il est donc vrai, monsieur, qu'on trouve sur nos montagnes pastorales de bien belles fleurs?

— Les plus belles fleurs de nos jardins! m'écriai-je; il y a des pentes recouvertes d'immenses tapis de pensées bleuâtres, d'aconits au casque violet, et d'autres plantes rares et charmantes. Mais, mademoiselle, vous vous êtes souvent promenée, sans doute, dans cette partie du domaine de Malepeire?

— Jamais, monsieur, répondit-elle froidement; ma mère ne sort d'ici que pour aller à l'église, et elle ne permettrait point que je fisse un seul pas sans elle.

— Voici le baron, dit Mme de Malepeire en se tournant vers la fenêtre entr'ouverte; il entre dans la cour.

En effet, on entendait de ce côté un certain fracas, et les aboiemens des chiens. Presque aussitôt le parquet de la grande salle cria sous une lourde chaussure, et le baron parut la carnassière au dos et son fusil de chasse à la main. En vérité, si je l'avais rencontré ailleurs, je l'aurais pris pour un braconnier. Il jeta son chapeau sur la bergère, essuya son visage hâlé et m'embrassa cordialement en me demandant des nouvelles de mon père.

— Bonjour, ma femme, bonjour, ma fille, dit-il ensuite; devinez le gibier que je vous apporte?

— Gibier à poil ou gibier à plume? demanda Mlle de Malepeire en glissant la main dans la carnassière.

— L'un et l'autre, répondit le baron triomphalement; j'ai là trois gelinottes blanches, deux bartavelles et deux levrauts qui m'ont fait courir toute la matinée; je n'aurais pas eu celui-ci sans ce grand garçon qui a gagné le plat d'étain à la lutte l'an dernier.

— Pinatel? demanda Mlle de Malepeire.

— Lui-même, répondit le baron en étalant sa chasse; il s'est trouvé là avec son chien, un chien dont je donnerais bien dix écus, quoiqu'il ait l'air d'un blaireau. Ce lièvre avait reçu mon coup de fusil dans les reins, et il était allé tomber sous la barre de Piedfourcha, au fond d'un précipice. Mes chiens n'ont pas voulu descendre; Léandre lui-même a refusé. Alors ce Pinatel s'est mis en quête avec son roquet, et il m'a rapporté la bête que voilà. — Tiens! tiens! ajouta-t-il en achevant de vider sa carnassière, qu'est-ce que c'est que ce marmouset?

— Voyons! s'écrièrent les deux dames.

C'était une figure en buis, dans le genre des poupées de Nuremberg, grossièrement façonnée à la pointe du couteau.

— Que représente ce morceau de bois? dit Mme de Malepeire en le regardant sans y toucher.

— Un chasseur, je pense, répondit le baron; il a son fusil à la main.

— Vous vous trompez, mon père, c'est un berger qui garde les troupeaux, appuyé sur son bâton, interrompit Mlle de Malepeire en s'emparant de la figurine.

— Ma fille, mettez vos gants pour toucher à cela! s'écria la baronne; qui sait par quelles mains cette vilaine petite image a passé? C'est quelque pâtre qui l'aura fabriquée dans une étable, assis sur la litière de ses moutons.

— Oui, probablement, répondit Mlle de Malepeire en serrant la figurine dans sa poche.

— C'est quelque image de saint que Choiset, mon garde-chasse, aura glissée au fond de ma carnassière pour me porter bonheur, — dit naïvement le baron; puis il se débarrassa de sa bandoulière, jeta sa poire à poudre sur le guéridon, et s'enfonça dans la bergère en reposant ses coudes sur les carreaux de damas gris de perle. Mme de Malepeire, assise en face de lui, jouait avec son éventail et puisait de temps en temps une prise de tabac d'Espagne dans une petite boîte d'or bruni. Vous pouvez imaginer le contraste que formaient ces deux personnages : l'un avec sa grosse veste de drap bleu, ses guêtres de cuir qui lui allaient au-dessus des genoux, sa figure brûlée par le soleil, ses larges mains velues et sa stature colossale; l'autre avec ses pompons, ses dentelles, sa taille menue, son air mignard et ses délicatesses de grande dame. Quant à moi, j'en étais stupéfait.

Le baron s'informa de ce qui se passait à la cour, comme nous disions encore, et naturellement la conversation roula sur les derniers événemens. Le vieux gentilhomme ne comprenait pas la portée de ce qu'il appelait une audacieuse sédition, et il en parlait avec une indignation méprisante. — Monsieur, nous n'avons rien à craindre, me dit-il avec force; le roi est le maître; il le prouvera quand il voudra; d'un geste, d'un seul mot il écrasera les factieux.

— Qui sait? murmura Mlle de Malepeire avec une expression singulière.

Je remarquai ce mouvement, et dès lors je pensai que la lecture de l'*Histoire philosophique des deux Indes* avait porté ses fruits; mais je considérai comme le rêve d'un esprit généreux cette tendance aux opinions nouvelles, et je ne m'inquiétai nullement des conséquences qu'elle pouvait avoir. On passa dans la grande salle pour souper. Sur un signe de la baronne, j'offris la main à Mlle de Malepeire et je pris place à ses côtés; mais elle ne tourna plus les yeux vers moi, et quand je lui adressais la parole, elle me répondait d'un ton bref et avec une froideur marquée; pourtant je voyais clairement qu'elle n'était

ni attristée, ni mécontente; je lui trouvais au contraire un air souriant et rêveur qui la faisait encore plus belle et achevait de me rendre fou.

Après le souper, on rentra dans le salon, qui était fort éclairé et arrangé comme si l'on eût attendu nombreuse compagnie. Les fauteuils, disposés en demi-cercle, faisaient face à la cheminée, dont le foyer était masqué par un écran brodé or et pourpre, avec l'écusson des Malepeire au milieu. Le clavecin était ouvert, et la table de jeu préparée devant la bergère. La baronne se mit au clavecin et joua une petite sonate facile en regardant au plafond et en balançant la tête d'un air vainqueur. Pendant cette musique, le baron s'était endormi profondément, et Mlle de Malepeire avait reculé peu à peu jusque dans l'embrasure d'une fenêtre dont les rideaux la cachaient à demi. Je la voyais ainsi de profil; elle était debout, le front appuyé sur sa main, et regardait à travers les persiennes l'espace sombre au fond duquel deux ou trois points lumineux indiquaient l'emplacement du village et les maisons où la veillée durait encore.

— Voulez-vous faire une partie, monsieur? me demanda la baronne en quittant le clavecin; je vous propose un cent de piquet : c'était le jeu de prédilection du bailly d'Herbelay, et il y avait une chance surprenante. J'ai été son écolière; mais il y a si longtemps, que je crains d'avoir oublié ses leçons.

La table de jeu était près de la fenêtre, et, en m'asseyant, je me trouvai placé de manière que le rideau seul me séparait de Mlle de Malepeire; elle quitta alors la fenêtre et vint s'asseoir derrière sa mère. — Vous ne jouez donc jamais, madame la baronne? dis-je en mêlant les cartes.

— Au piquet? non, monsieur, répondit-elle. Le baron ne saurait tenir les yeux ouverts après souper. Quant à ma fille, elle n'a jamais pu apprendre à distinguer le roi de cœur du valet de carreau. N'ayant personne pour faire ma partie, je m'amuse quelquefois à la *patience;* c'est une manière de tirer les cartes et de lire dans l'avenir.

— M'accorderez-vous une séance? dis-je en plaisantant.

— Très volontiers! s'écria-t-elle du même ton et en regardant sa fille; nous consulterons les cartes pour savoir si c'est prochainement qu'un beau jeune homme brun deviendra l'époux d'une belle blonde.

Mlle de Malepeire rougit à cette allusion directe, et ses sourcils déliés se contractèrent légèrement. Un moment après, elle se leva en demandant à sa mère la permission de se retirer, et sortit après m'avoir fait une muette révérence.

— Ah! madame, dis-je à la baronne, je crains bien que les cartes ne me fassent pas une réponse favorable!

— En ce cas, elles auront menti, répliqua-t-elle vivement et en me présentant le jeu. Coupez, mon gendre!

Nous fîmes cinq ou six parties de piquet. Mme de Malepeire était aux anges; il lui semblait, disait-elle, qu'elle était allée en soirée à Paris.

Au premier coup de minuit, le baron s'éveilla et me dit en regardant la pendule : — Vous devez être fatigué; pardon de vous avoir gardé si tard! C'est la faute de la baronne : elle m'a fait prendre l'habitude de veiller ainsi tous les soirs.

Selon les usages de l'antique hospitalité, le vieux gentilhomme marcha devant moi avec un flambeau pour me conduire lui-même à l'appartement qui m'était destiné. Avant de se retirer, il me serra la main en me disant d'un air attendri : — Votre arrivée m'a comblé de joie; bonsoir, mon cher comte; demain, à votre réveil, je vous parlerai.

Malgré les fatigues de la journée, je ne dormis pas beaucoup cette nuit-là. L'image de Mlle de Malepeire me poursuivait sous les rideaux de mon grand lit à quenouilles. Dès que je fermais les yeux, je la voyais en songe, et si je m'éveillais, ma pensée continuait ce rêve. Je me complaisais dans ce trouble, dans cette ivresse de mon propre cœur, et c'était avec une sorte de joie que je me sentais entraîné, vaincu, entièrement subjugué par un penchant plus fort que toutes les puissances de ma raison et de ma volonté. Cette fièvre d'esprit se dissipa pourtant avec les ténèbres. Le fantôme charmant qui m'obsédait disparut aux premiers rayons du jour, et je passai tout à coup d'un espoir exalté à un abattement mélancolique. J'étais dans cette disposition, lorsque le baron entra dans ma chambre le lendemain matin. Quoique l'horloge du château n'eût pas encore sonné sept heures, j'étais levé déjà. Le baron prit un siége, s'assit près de moi et me dit sans préambule :

— Mon cher comte, l'accueil que vous avez reçu ici suffit pour vous faire connaître nos dispositions à votre égard. Vous avez déjà gagné le cœur de la baronne : elle est enchantée de votre esprit, de votre figure, de vos manières. Quant à moi, je vous ai aimé à première vue, parce que vous ressemblez trait pour trait à votre père, qui est le plus honnête homme que j'aie jamais connu. A présent il faut à votre tour me faire connaître vos sentimens et me dire si notre fille n'a rien en sa personne qui vous déplaise, si vous la trouvez suffisamment belle et agréable.

— Ah! monsieur, m'écriai-je, pouvez-vous en douter? Elle me paraît d'une beauté sans égale, et je m'estimerai le plus heureux des hommes si j'obtiens sa main!

— En ce cas, reprit gaiement le baron, il ne nous reste plus qu'à rédiger le contrat et à fixer le jour de votre mariage.

— Ne prévoyez-vous aucun obstacle? dis-je timidement.

— Quel obstacle? fit-il étonné; vous avez mon consentement et celui de la baronne.

Je serrai la main qu'il me tendait en signe de promesse, et après avoir ainsi accepté cet engagement d'honneur qui nous liait l'un et l'autre mieux qu'un contrat, je lui demandai comme une grâce de différer mon bonheur. — Je vous en supplie, lui dis-je, ne déclarez pas encore à Mlle de Malepeire que vous avez agréé ma demande; accordez-moi quelques jours pour obtenir d'elle-même son consentement!

— Je n'ai rien à vous refuser, me répondit-il en riant. Faites votre cour, bel Amadis; il faudrait que ma fille eût un cœur d'acier pour ne pas se rendre bientôt à vos vœux... Maintenant, ajouta-t-il, nous allons déjeuner, puis je vous ferai visiter le château; nous en avons tout le temps : la baronne ne se lève qu'à midi, pour le dîner.

Le château de Malepeire ne doit plus être aujourd'hui qu'un monceau de ruines; mais à cette époque, pas une pierre ne s'était détachée de ses vieux remparts, et il renfermait un mobilier précieux. La salle d'armes et les archives surtout contenaient des raretés d'une grande valeur. Je vis dans la tour du donjon des drapeaux rapportés de la première croisade par un des seigneurs de Malepeire : c'étaient des lambels de soie jaune attachés à une simple hampe de bois noir. Le baron s'arrêta devant ce trophée et me dit en le considérant : — La loi qui abolirait les titres de noblesse ne saurait faire que ces vieilles bannières sarrasines ne fussent plus que de méprisables chiffons; c'est comme nous : tant que notre race subsistera, elle restera noble de droit et de fait malgré les révolutions.

Je vous rapporte ces paroles du vieux gentilhomme pour vous donner une idée de ses principes et vous faire comprendre la terrible inflexibilité dont il fit preuve plus tard.

Un peu avant l'heure du dîner, la baronne m'envoya Mlle Boinet pour me prier de passer dans son appartement. Je la trouvai seule, à mon grand déplaisir.

— Monsieur, je vous souhaite le bonjour, dit-elle en me donnant gracieusement sa mitaine à baiser. Le baron vient de me toucher un mot de votre entretien de ce matin; j'étais impatiente de vous voir pour vous dire combien j'ai été charmée de votre procédé. Cette délicatesse est d'un galant homme. Je vous approuve fort d'avoir voulu avant tout gagner le cœur de ma fille.

— J'essaierai, madame, dis-je en soupirant.

— Les occasions de faire votre cour ne vous manqueront pas, reprit la baronne. Pour commencer, je vous engage à descendre dans le parterre, où vous trouverez ma fille. Allez bien vite, c'est un quart d'heure de tête-à-tête que je vous ai ménagé.

Mlle de Malepeire marchait lentement à l'ombre d'une charmille qui bordait le parterre, et à l'extrémité de laquelle il y avait un berceau de verdure, si toutefois on peut appeler ainsi un treillis peint

en vert céladon où serpentaient les rameaux chétifs de quelques plantes grimpantes. Je m'avançai, le cœur palpitant, dans une petite allée parallèle à la charmille; mais telle était la préoccupation de Mlle de Malepeire, qu'elle ne s'aperçut pas de ma présence. Je la vis entrer dans le cabinet de verdure, et se rasseoir pensive sur le banc où elle avait laissé sa corbeille à ouvrage. Un instant elle resta la tête baissée, le front appuyé sur sa main, puis elle se mit à travailler à l'aiguille avec application. J'osai l'aborder alors. Elle s'était levée en m'apercevant. Je compris qu'elle allait s'éloigner, et je me hâtai de lui dire : — Madame votre mère m'a permis de venir vous chercher. Ne me ferez-vous pas la faveur d'accepter ma main pour remonter au salon? Elle s'inclina avec un geste qui n'exprimait ni un consentement ni un refus, et continua son ouvrage sans lever les yeux sur moi. J'étais trop ému pour trouver le premier mot de ce que je voulais lui dire, et je gardais de mon côté un silence embarrassé qui devait lui paraître étrange. J'étais assis sur le banc, tout auprès d'elle, et j'avais pris par contenance le bout d'une large bande de taffetas bleu-de-ciel qu'elle était occupée à enjoliver avec des passementeries d'or et d'argent. Cette espèce de broderie était d'un goût fort médiocre, pourtant je me mis à la considérer comme si j'avais sous les yeux un chef-d'œuvre digne de toute mon admiration, et après l'avoir suffisamment regardée, je replaçai respectueusement le coin d'étoffe que je tenais devant Mlle de Malepeire, en lui demandant à qui elle destinait ce travail de ses mains.

— A celui qui le méritera, répondit-elle en l'étalant sur ses genoux pour voir l'effet d'une frange qu'elle venait de mettre au-dessus de la broderie.

— Est-il donc question d'un tournoi? dis-je en plaisantant. En ce cas, mademoiselle, j'entrerai en lice pour disputer à tous venans le prix que vous destinez au vainqueur.

— Je ne crois pas, monsieur, fit-elle en souriant.

— Pourquoi donc, mademoiselle? répliquai-je avec feu. Quand même il s'agirait de ma vie, je la risquerais volontiers pour moins que ceci, pour un ruban, une fleur qui vous aurait appartenu!

Elle me punit sur-le-champ de cette fadeur en détournant la tête d'un air effarouché.

— Je vous en supplie, ajoutai-je, dites-moi ce qu'il faut faire pour mériter une chose si précieuse à mes yeux.

— Il faut l'emporter sur une foule de concurrens, me répondit-elle d'un air de raillerie sournoise.

— Je l'emporterai! m'écriai-je plein de confiance.

Elle sourit de nouveau et me dit tranquillement : — Vous n'essaierez même pas.

— Qui m'en empêchera? répliquai-je.

— C'est dimanche prochain la fête du pays, poursuivit-elle, toujours du même ton. Toute la jeunesse des environs y sera pour prendre part aux jeux. Dans l'après-midi, les hommes lutteront sur la place du village, et c'est le plus agile et le plus fort qui gagnera cette écharpe. Vous voyez bien, monsieur, que vous ne pouvez pas vous mesurer avec de tels concurrens, et que j'ai raison de dire qu'il ne vous prendra pas même l'envie de leur disputer le prix.

J'eus la faiblesse d'être confus et piqué de cette explication, et je répliquai aussitôt : — Ainsi, mademoiselle, cette écharpe que vous avez brodée doit figurer à côté du plat d'étain qui est aussi le prix de la lutte, d'après ce que disait hier monsieur votre père? Je trouve que c'est faire beaucoup d'honneur à cet ustensile de cabaret.

Je l'avais blessée à mon tour, et plus profondément que je ne pensais; elle rougit, et me dit d'un air d'indignation, de secrète menace : — Vous méprisez les amusemens du peuple! votre orgueil dédaigne ces hommes laborieux et simples dont le travail vous nourrit; mais patience, patience...

Ce n'était guère le moment de lui faire ma profession de foi philosophique et politique; je lui répondis simplement :

— Soyez persuadée que je ne méprise ni ne dédaigne personne, pas même les plus humbles. Cependant j'ai, je vous l'avoue, des sympathies et des répugnances qui tiennent à mon éducation.

— A vos préjugés, murmura-t-elle.

Je ne relevai pas ce mot, qui aurait pu devenir le texte d'une discussion, et je me contentai d'ajouter : J'aime exclusivement, il est vrai, le monde dans lequel je vis, et, j'en suis convaincu, vous serez du même sentiment lorsque vous y aurez pris rang, à côté de vos pareilles, parmi les plus belles, les plus admirées, les plus honorées.

Elle secoua la tête, et dit sourdement : — Jamais!

— Eh quoi! m'écriai-je, n'avez-vous aucun désir de connaître cette société d'élite dont votre éducation vous a déjà donné une idée? ne voudriez-vous pas sortir de votre solitude, ne fût-ce que pour voir cette grande ville de Paris dont vous avez si souvent entendu parler?

— Non, monsieur, me répondit-elle; j'appréhende au contraire tout ce qui peut m'éloigner d'ici, et ce serait avec une douleur inexprimable que je quitterais nos pauvres montagnes.

Cette déclaration, articulée d'un ton net et ferme, ne me découragea pas : il était évident que si Mlle de Malepeire s'obstinait à passer sa vie au fond du vieux château où elle était née, son choix devait nécessairement tomber sur moi, ne fût-ce que faute d'autre prétendant. J'entrevoyais d'ailleurs dans l'avenir des orages qui menaçaient l'existence calme et brillante que j'aurais voulu lui assurer

en l'emmenant, et l'idée de m'enfermer avec elle dans ce coin du monde ne m'épouvanta pas.

— Vous avez raison peut-être, lui dis-je après un silence; vous avez raison de préférer à tout la tranquillité, la sécurité dont on jouit ici. Partout ailleurs votre vie pourrait être troublée par des événemens dont aucune prévoyance humaine ne saurait vous garantir. Si la révolution ne s'arrête pas, qui sait, grand Dieu! ce que deviendra le monde élégant, spirituel et poli dont je vous parlais tantôt? Mieux vaudrait sans doute s'ensevelir dans la plus profonde retraite que d'assister à la décadence et à la dissolution de cette vieille société française à laquelle le nouveau régime a déjà porté de si terribles atteintes. Les rangs sont éclaircis, la noblesse émigre ou se disperse dans les provinces. En retournant à Paris, je trouverai peut-être bien des salons déserts, bien des maisons fermées. Dans ces prévisions, moi-même je me résignerais aisément à me retirer du monde et à vivre en simple gentilhomme campagnard.

— Vous, monsieur? interrompit-elle brusquement. Eh! le pourriez-vous? Allez! vous feriez comme ma mère, vous regretteriez éternellement les assemblées, les visites, le jeu, le bal, toutes les dissipations et tous les plaisirs auxquels vous êtes accoutumé.

— Il dépendrait de vous que je ne regrettasse rien, lui répondis-je avec un élan involontaire de tendresse et d'amoureux dévouement.

Elle recula jusqu'à l'autre extrémité du banc en haussant les épaules d'un certain air fier et revêche qui eût enlaidi toute autre femme, et qui par un diabolique prestige la rendait encore plus charmante. Puis, sans se soucier de ma présence et comme fatiguée de l'entretien, elle s'accouda contre le treillage et se mit à regarder la campagne à travers cette espèce de jalousie. Ce mouvement avait dérangé sa capeline de gaze, et, quoiqu'elle détournât la tête, je voyais à travers ses cheveux blonds l'adorable contour de son visage, sa tempe satinée et son cou de cygne, derrière lequel flottaient deux bouts de ruban noir. Il y eut un assez long silence, durant lequel je la regardais inquiet, soucieux et charmé, attendant qu'elle tournât de nouveau les yeux vers moi et n'osant lui adresser la parole. Elle n'avait pas changé d'attitude et semblait plongée dans une boudeuse rêverie. Tout à coup je la vis tressaillir et rougir; on aurait pu compter à travers les plis raides de son fichu de mousseline les battemens précipités de son cœur, et elle s'appuya tremblante contre le treillage, comme si elle se sentait près de succomber à l'excès de son émotion. Je m'étais levé avec un saisissement inexprimable, et, debout derrière elle, je regardais par dessus son épaule pour tâcher de découvrir la cause d'un si grand trouble; mais ce fut inutilement: personne ne passait sous les murs du château; tout était muet et désert aux alentours, et, en jetant les yeux plus loin, je ne vis rien que

des lavandières occupées à sécher leur linge près de la fontaine où mon muletier faisait boire ses bêtes de somme, et par delà le village quelques paysans dispersés dans la campagne, quelques pauvres chevriers errans à la suite de leurs troupeaux vagabonds.

Tout cela ne dura qu'un moment: Mlle de Malepeire respira profondément, passa son mouchoir sur ses joues, dont la rougeur brûlante s'était déjà dissipée, et se retourna d'un air tranquille et fier, qui marquait bien qu'elle croyait que je n'avais rien vu. En effet, je restai dans le doute, ne sachant comment expliquer ce fait étrange, et tout près de croire que je m'étais trompé.

Un moment après, le premier coup de midi sonna et en même temps une cloche carillona pour annoncer le dîner. Mlle de Malepeire s'était levée. J'allais lui offrir la main; mais elle me devança sous prétexte de faire un bouquet dans le parterre. Je ne la rejoignis qu'à la porte de la salle; alors elle me fit une révérence, posa le bout de ses doigts sur la manche de mon habit, et nous entrâmes ensemble.

Pendant le dîner, la conversation revint naturellement sur les affaires publiques et sur les événemens qui s'étaient accomplis depuis quelques mois.

— Le contre-coup de ces désordres s'est fait sentir jusqu'ici, me dit le baron; nos paysans sont animés d'un mauvais esprit, la jeunesse surtout. Une certaine agitation règne dans tout le pays, et les nouvelles politiques entretiennent cette effervescence.

— Les nouvelles politiques! m'écriai-je; eh! comment parviennent-elles à ces braves gens?

— Par des messagers nombreux et infatigables, me répondit le baron; par ces artisans nomades qui parcourent les hameaux et les campagnes leur fond de boutique sur le dos; par ces hercules vagabonds dont l'unique métier est de hanter les foires et les fêtes de village pour faire assaut à la course et à la lutte. Les nouvelles qu'ils débitent se transmettent de proche en proche avec une inconcevable rapidité; ce sont des agens de désordre qui ont déjà fait beaucoup de mal. Dernièrement, ils répandirent le bruit que l'assemblée avait décrété la démolition de toutes les habitations seigneuriales, depuis les châteaux-forts munis de remparts jusqu'aux petits manoirs ayant colombier et garenne. Aussitôt les paysans remuèrent comme une fourmillère dans le bas pays, et ils marchèrent à l'assaut du château de Maussane, un beau château bâti à la moderne, et où l'on entrait de plain-pied, comme dans une salle de bal. Le lendemain un détachement du régiment de Bourgogne, cantonné à D..., arriva pour réprimer cette sédition; mais tout était fini déjà : les paysans s'étaient dispersés après avoir dévasté, pillé et incendié le château.

— Le pays où l'on commet impunément de telles violences est un pays perdu, dis-je tristement.

— Les temps sont difficiles; mais je suis tranquille sur l'issue des événemens, ajouta le baron avec une imperturbable confiance; ce n'est pas la première fois que les factions ont désolé le royaume, et nos pères savaient ce que c'est que les guerres civiles. Nous ferons comme eux; nous défendrons notre foi, notre loi, notre droit. Ces vieilles murailles ont été assiégées plus d'une fois au temps de la ligue; mais les huguenots ne les ont jamais escaladées!

En sortant de table, le baron prit son fusil pour aller faire le tour de ses guérets, comme il disait en plaisantant; c'était une promenade de trois lieues, et elle durait ordinairement jusqu'à la nuit close. Je restai donc en tête-à-tête avec la baronne, car Mlle de Malepeire avait disparu au moment où nous entrions dans le salon. J'avais pu la suivre des yeux; elle s'était retirée dans un cabinet dont la porte était restée entr'ouverte, et lorsqu'elle marchait, je voyais son ombre se dessiner vaguement sur le parquet de chêne.

— Eh bien! monsieur, avez-vous essayé de faire votre cour? me demanda Mme de Malepeire en reprenant sa place dans la bergère.

— Hélas! oui, madame, répondis-je; mais je suis fort découragé.

— Bah! fit-elle; je ne vois pas pourquoi. Ma fille est, je le sais, d'un naturel peu sensible; elle ne vous traitera pas favorablement d'abord, quoique au fond elle rende justice à votre mérite. Il vous faudra longtemps peut-être pour vous faire aimer de cette belle indifférente; mais qu'importe? vous l'épouserez en attendant, je n'y vois aucun obstacle.

Le fait inexplicable qui m'avait inquiété le matin me revint à la mémoire, et je dis en hésitant : — Mais si un autre, plus heureux, avait déjà touché son cœur?

A cette supposition, la baronne leva les mains au ciel en s'écriant : — Eh! monsieur, il n'y a pas à dix lieues à la ronde un homme sur lequel une fille bien née puisse jeter les yeux : vous n'avez pas l'ombre d'un rival. Personne ne fréquente ici, car je ne compte pas quelques vieux gentilshommes du voisinage qui nous font parfois l'honneur d'accepter à dîner après avoir chassé avec le baron : c'est M. de la Tusette, co-seigneur de Piedfourcha; M. de Verdache, noble verrier; M. de Cadarasse, ancien gruyer des forêts du roi, tous fort honnêtes gens et de bonne noblesse, j'en conviens, mais de très maussade compagnie.

Tandis que la baronne me rassurait ainsi, je regardais machinalement un cadre ovale du plus beau travail dans lequel figurait une méchante gravure anglaise dont le format n'était nullement approprié aux dimensions de cette magnifique bordure, et qui représentait l'héroïne de Richardson au moment où elle s'enfuit de la maison paternelle.

— Vous trouvez qu'on a fait trop d'honneur à cette estampe? dit la baronne en changeant tout à coup de propos avec sa mobilité ordinaire; je suis fort de votre avis, et pourtant c'est moi qui l'ai fait mettre là : vous allez voir si j'avais mes raisons. Figurez-vous, monsieur, que la première année de mon mariage il me prit un ennui si profond, que je faillis en mourir. Le baron cherchait sans cesse les moyens de me récréer. Ayant entendu dire qu'il y avait un peintre italien qui parcourait les châteaux en cherchant de l'ouvrage, il imagina de le mander pour lui faire faire mon portrait. En même temps il écrivit pour qu'on lui envoyât de Paris un beau cadre et une boîte de couleurs, car je n'aime que les portraits au pastel, et je ne voulais pas qu'on fît le mien d'une autre manière. L'Italien ne vint qu'au bout de deux ou trois mois. J'étais si amaigrie et si défaite, que je ne pouvais me soutenir ni faire un pas; cependant, par complaisance pour le baron, je consentis à me faire peindre, mais dès la première séance il fallut y renoncer; ma santé devint tout à fait mauvaise, et durant six semaines il me fut impossible de quitter le lit. La première fois que je sortis de ma chambre, le baron m'amena ici et me fit asseoir en face de ce cadre, en me disant d'un air satisfait : — Notre peintre italien n'a pas eu besoin de vous voir plus d'une fois pour se mettre à l'œuvre. Levez les yeux, mon cher cœur, et dites-moi si vous reconnaissez vos traits dans cette figure. Je jetai un cri : le maudit homme avait fait mon portrait à l'huile; de plus il avait eu la belle imagination de m'habiller à la turque, à la romaine, que sais-je? avec une draperie jaune en guise de corps de jupe, et une façon de turban sur mes cheveux sans poudre. — Ah! monsieur, dis-je au baron, je ne saurais me souffrir ainsi, même en peinture, et avec votre permission je vais faire monter cette toile au garde-meuble. En effet, on l'y transporta aussitôt; le cadre resta en place, et Boinet eut l'idée d'y mettre cette gravure. J'avais serré aussi la boîte de pastel, espérant que quelque autre peintre passerait par ici; mais on ne voit plus venir de ces artistes forains, et me voilà remplacée définitivement par cette mijaurée de Clarisse Harlowe.

— Peut-être, madame la baronne, lui dis-je alors. Je sais un peu de dessin, et, si vous le permettez, j'essaierai de faire votre portrait.

— Non, non, je vous rends grâces; il n'est plus temps, répondit-elle avec une vivacité mélancolique; pour se faire peindre, il faut avoir vingt ans, comme ma fille : c'est son portrait que je voudrais voir dans ce cadre.

— Si elle le permet, je commencerai dès demain, dis-je ravi de cette insinuation.

— Tout de suite! s'écria la baronne; il ne s'agit que de prévenir ma fille.

Et en même temps elle m'invita d'un signe de tête à la suivre dans le cabinet. Mlle de Malepeire lisait debout près d'une petite bibliothèque, celle du bonhomme d'Herbelay, sans doute. En nous voyant, elle jeta vivement son livre, mais sans essayer de le dérober à nos regards. Lorsque sa mère lui eut annoncé que j'allais commencer son portrait, elle ne manifesta ni satisfaction ni déplaisir, et répondit laconiquement, en relevant avec nonchalance les longs anneaux de sa chevelure : — Me voilà prête.

— Non pas, non pas, mademoiselle! s'écria la baronne; je veux que vous soyez coiffée en nymphe, avec un œil de poudre sur vos cheveux. Vous mettrez aussi des rubans bleu céleste.

— Oui, ma mère, répondit-elle d'un air résigné.

— Passez dans votre chambre avec Boinet, continua la baronne; tandis qu'elle vous coiffera, je ferai tout préparer ici.

Me trouvant seul un moment, j'eus la tentation de jeter les yeux sur le livre que lisait Mlle de Malepeire : c'était *la Nouvelle Héloïse*. Je me rappelai aussitôt cette phrase de la préface : « Celle qui osera lire une seule page de ce livre est une fille perdue. » — Par bonheur, dis-je en moi-même, il n'y a point de Saint-Preux ici! — J'étais trop jeune et trop amoureux pour que cette découverte fît naître dans mon esprit de plus graves réflexions, et je remis le volume à sa place en regrettant seulement que le hasard l'eût fait tomber entre les mains de Mlle de Malepeire.

Comme toutes les personnes dont la vie est excessivement désœuvrée, la baronne était d'une activité singulière dans les rares occasions où elle trouvait à s'occuper de quelque chose. Elle présida elle-même à l'arrangement du cabinet, qu'elle transforma en une espèce d'atelier de peinture où elle fit apporter la boîte de couleurs, les feuilles de vélin et tous les accessoires qui jadis avaient dû servir à l'artiste italien; Mlle de Malepeire, habillée et pomponnée comme l'avait ordonné sa mère, assistait d'un air indifférent à tous ces préparatifs. Quand ils furent terminés, elle fit remarquer à la baronne que déjà le jour baissait, et que je n'aurais pas le temps d'esquisser son portrait.

— Vous avez raison, ma fille, dit celle-ci, d'autant plus que c'est l'heure du goûter; sonnez, je vous prie, pour que Boinet fasse servir les gâteaux et le fruit.

On dressa un petit couvert dans le salon, et l'on apporta le goûter. Ce que la baronne appelait le fruit consistait en une assiette de ces mauvaises petites pêches jaunes dont je me suis régalé cet après-midi avec un plaisir sans pareil. Mlle Boinet les prit l'une après l'autre au bout d'une fourchette, les pela avec une lame d'argent et les accommoda au vin et au sucre. La baronne m'en servit quelques

quartiers de sa main, et me dit en soupirant : — C'est le seul fruit qui mûrisse ici.

— Je le trouve délicieux, lui répondis-je sans flatterie.

— Vous êtes bien honnête! s'écria-t-elle. Il ne serait pas mangeable, si Boinet n'avait le talent de lui faire perdre son âpreté en l'accommodant au vin de Malvoisie. Dans la saison, elle me prépare aussi des cerneaux. C'est une fille incomparable : elle fait toutes choses avec de petites manières propres et adroites qui me rendent ses services extrêmement agréables. J'aurais voulu la marier avec quelque villageois qu'elle serait peut-être parvenue à façonner un peu et dont j'aurais fait un valet de chambre; mais elle n'a jamais pu se résoudre à épouser un de ces rustres!

— Eh! madame, c'eût été trop d'honneur pour elle! dit Mlle de Malepeire avec animation; ces rustres sont des hommes libres, et elle est de condition servile!

— Ah! ciel! que signifient ces grands mots? fit dédaigneusement la baronne. Où avez-vous pris ces sottises-là, ma fille? Sachez que par son savoir-vivre et ses sentimens, Mlle Boinet s'est depuis longtemps élevée au-dessus de cet état que vous qualifiez de condition servile. Sachez encore qu'elle aurait réellement dérogé en s'alliant à son inférieur sous le rapport de l'intelligence et de l'éducation, en épousant un de ces paysans stupides et malappris que vous appelez des hommes libres.

A cette espèce de leçon, Mlle de Malepeire rougit vivement et baissa la tête avec un mouvement de confusion, de sourde colère. Je m'étonnai qu'une simple contradiction la jetât dans un trouble d'esprit si violent; mais ma pensée n'alla pas plus loin. Pourtant j'aurais dû comprendre dès lors quels abîmes mettait entre nous l'espèce d'éducation qu'elle s'était faite en secret. J'aurais dû m'effrayer davantage des sentimens, des convictions qu'elle manifestait parfois, et prévoir jusqu'où ils l'entraîneraient. Oui, il fallait partir alors et renoncer pour toujours à cette fille odieuse et charmante. Peut-être l'aurais-je sauvée ainsi d'un grand malheur... Mais je restai, et sa destinée s'accomplit...

Mme CHARLES REYBAUD.

(*La seconde partie au prochain numéro.*)

CHANNING

ET

LE MOUVEMENT UNITAIRE

AUX ÉTATS-UNIS

Œuvres sociales de W. E. Channing, traduites de l'anglais, précédées d'un essai sur la vie et les doctrines de Channing, et d'une introduction, par M. E. Laboulaye, membre de l'Institut.

Il est dans la destinée du protestantisme de partager la loi commune des choses humaines, je veux dire de vivre et de se développer sans atteindre jamais un point fixe et un état permanent. C'est là son privilége, ou si l'on veut son anathème. Si l'on croit qu'il y a ici-bas un système complet et donné une fois pour toutes de vérités révélées, il est clair que Bossuet a raison, dans son orgueilleuse *Histoire des Variations,* quand il présente cette perpétuelle mobilité comme le signe assuré de l'erreur. Que si l'on pense au contraire qu'aucun système religieux ou philosophique ne peut prétendre à une valeur exclusive et absolue, il faut louer évidemment celui qui possède en lui-même des ressources de flexibilité pour s'accommoder au mouvement de l'humanité, se modifier avec elle et poursuivre avec elle des conséquences toujours nouvelles et un but inconnu.

Cette tendance du protestantisme vers un idéal religieux de plus en plus épuré s'est montrée jusqu'ici sous deux aspects assez distincts, selon le génie divers des deux grandes fractions de la ré-

forme. L'Allemagne d'une part, appliquant à la théologie sa profondeur d'esprit, sa haute imagination, sa merveilleuse aptitude aux recherches de la critique, est arrivée à la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci à l'une des formes religieuses les plus grandes et les plus poétiques qu'il soit donné de concevoir. Ce ne fut qu'un moment; mais quel moment dans l'histoire de l'esprit humain que celui où Kant, Fichte, Herder étaient chrétiens, où Klopstock traçait l'idéal du Christ moderne, où s'élevait ce merveilleux édifice de l'exégèse biblique, chef-d'œuvre de critique pénétrante et de rationalisme élevé! Jamais sous le nom de christianisme ne tinrent tant et de si grandes choses; mais le vague et l'indétermination, condition essentielle de la poésie en religion, condamnaient cette belle apparition à ne durer qu'un jour et à ne rien asseoir pour l'avenir : le schisme des élémens divers qui s'étaient un moment conciliés dans son sein ne tarda pas à se manifester. Le sentiment religieux pur aboutit à un piétisme étroit, le rationalisme et la critique à des formules négatives et tranchantes assez analogues à celles de notre XVIIIe siècle; le catholicisme, qui veille sans cesse pour profiter de toutes les défaillances, envahit le terrain de toutes parts.

La race anglaise de son côté, en Europe et en Amérique, s'attachait à la solution du grand problème posé par la réforme et poursuivait à sa manière la formule d'un christianisme qui pût être accepté par l'esprit moderne. Elle ne porta dans cette œuvre ni la puissance de facultés intellectuelles, ni la haute poésie, ni la liberté de critique, ni la science vaste et pénétrante que l'Allemagne seule, dans les temps modernes, a su appliquer aux choses religieuses. Une grande droiture d'esprit, une admirable simplicité de cœur, un sentiment exquis de moralité, telles furent les données avec lesquelles cette sérieuse et forte race chercha le Christ. L'unitarisme, sorte de compromis assez analogue à celui que tenta au IVe siècle le diacre Arius, fut le plus haut résultat de sa théologie; d'excellentes applications pratiques, un esprit vraiment évangélique dans le sens le plus élevé qu'on s'est habitué à donner à ce mot, compensent ce qui manque à son œuvre en poésie et en profondeur. On peut dire sans hésiter que de cette direction sont sorties les plus excellentes leçons de morale et de philosophie sociale qu'ait jusqu'ici entendues le monde. Servie par de bonnes et solides natures, étrangères d'une part aux raffinemens et aux caprices de l'artiste, de l'autre aux exigences et aux scrupules du savant, cette honnête et sage école a prouvé une fois de plus combien les dons de l'esprit sont divers, et quel abîme sépare les vues du génie de la sagesse pratique qui organise d'une manière efficace l'amélioration du genre humain.

Channing, dont le nom, bien nouveau parmi nous, groupe déjà tant

de sympathies et de précoces admirations, a été sans contredit le représentant le plus complet de cette tentative tout américaine de religion sans mystères, de rationalisme sans critique, de culture intellectuelle sans haute poésie, qui semble l'idéal auquel aspire la religion des États-Unis. S'il n'est pas le fondateur, Channing est vraiment le *saint* des unitaires. Les bruits qui nous arrivent d'Amérique nous montrent l'opinion de sa sainteté grandissant de jour en jour et confinant déjà à la légende. Le charme qui opère autour de lui a subitement attiré vers ses écrits un certain nombre d'âmes d'élite en France et en Angleterre. On ne peut donc qu'applaudir à la pensée qui a porté un de nos publicistes les plus distingués, M. Laboulaye, à attacher son nom à l'introduction parmi nous de ces curieux écrits. Divers travaux (1), des études remarquables de M. Laboulaye lui-même, avaient déjà appelé en France l'attention sur le nom de Channing et inspiré aux esprits éclairés le désir de connaître de plus près l'excellent docteur dont la renommée remplit toute l'Amérique. Le volume de traduction qui vient de paraître répond à ce désir : il renferme la partie la plus excellente des œuvres de Channing, ses œuvres sociales. Au début d'une apparition religieuse vraiment propre à notre temps et qui semble assurée d'un avenir, il est bon d'étudier avec la sympathie que méritent les bonnes et belles choses, mais sans prédilection décidée, la physionomie de cet illustre réformateur, et de rechercher le rôle que ses idées peuvent être appelées à jouer parmi nous.

I.

William Ellery Channing naquit à Newport, dans l'état de Rhode-Island, le 7 avril 1780, d'une famille honnête et aisée. On ne peut dire que son éducation ait été fort distinguée, ni le milieu dans lequel il se forma très propre à développer un esprit élevé. Newport était une ville de commerce et de plaisir, et les détails mêmes dans lesquels entre naïvement son biographe pour relever la société qu'on y trouvait nous en donnent une assez pauvre idée. « De riches marchands, dit-il, des capitaines de marine retirés du service et d'autres personnes attirées par des motifs de santé y formaient une société raffinée et même dissipée. La présence des officiers anglais et français durant la guerre de l'indépendance acheva de polir les manières; il faut même ajouter que, par l'effet du libéralisme français et de la licence de discours si commune parmi les

(1) La *Revue*, à plusieurs reprises, avait eu l'occasion de signaler le rôle de Channing dans le mouvement intellectuel et religieux des États-Unis.

gens de mer, l'impiété était assez répandue dans la plupart des classes... » Nous comprenons difficilement comment au milieu de marchands et d'officiers retraités, loin des grands centres d'instruction, eût pu se former une de ces puissantes et hautes individualités auxquelles nous donnons le nom de génies. Dès lors en effet apparaît ce qui manque essentiellement à Channing, cette délicatesse d'esprit qui résulte du contact d'une aristocratie intellectuelle, et que peut-être le milieu populaire, mieux que la société bourgeoise, saurait développer.

Chez un homme voué spécialement aux travaux de l'esprit, ce serait là certes une irréparable lacune; mais chez un homme destiné, comme Channing, à un apostolat tout pratique, ce fut peut-être un bonheur. Il faut reconnaître que les qualités de finesse et de flexibilité qui s'acquièrent par une culture variée des facultés intellectuelles ne feraient que nuire à l'entraînement de l'apôtre. A force de voir les différens côtés des choses, on devient indécis. Le bien ne passionne plus, car on le voit compensé par une dose presque équivalente de mal. Le mal dégoûte toujours, mais n'irrite plus autant qu'il le devrait; car on s'accoutume à l'envisager comme nécessaire, et parfois même comme la condition du bien. L'apôtre ne doit pas connaître toutes ces nuances. L'honnête Channing dut peut-être à son éducation sobre et peu dissolvante l'avantage de conserver toute sa vie l'énergie de ses tendances morales et le tour absolu de ses convictions. Il eut cet heureux privilége des bons esprits de côtoyer l'abîme sans être pris de vertige, et de voir le monde sous un angle assez réduit pour n'avoir jamais été effrayé de son immensité. En spéculation, il ne dépassa point l'école écossaise, dont il porta la sage modération dans sa théologie. Il ne connut pas bien l'Allemagne et ne la comprit qu'à demi. Ses idées littéraires et ses connaissances scientifiques étaient celles d'un homme instruit et cultivé, mais sans don spécial de pénétration et d'originalité.

Au contraire, sur toutes les questions de l'ordre social, moral, politique, il pensa de très bonne heure et avec beaucoup de force. L'idée du communisme, la première et par conséquent la plus fausse qui se présente à l'esprit quand on commence à réfléchir sur la réforme de la société humaine, traversa un moment son esprit; il eut même la tentation de se joindre comme ministre à une société d'émigrans dont le principe était la communauté des biens. Son enfance et sa jeunesse furent travaillées par de grandes inquiétudes qui contrastent étrangement avec le calme profond du reste de sa vie. Quarante ans après cette période d'épreuve, il y reportait avec douceur sa pensée et en parlait en ces termes : « Je vivais seul, consacrant mes nuits à construire des plans et des projets, et n'ayant

personne sous mon toit, excepté aux heures des leçons que je donnais; là je travaillai comme je ne l'ai jamais fait depuis. N'ayant pas un être humain à qui je pusse communiquer mes pensées et fuyant les sociétés ordinaires, je passai par des combats intellectuels et moraux, par des émotions de cœur et d'esprit assez vifs et assez absorbans pour m'enlever le sommeil et pour altérer sensiblement ma constitution. J'étais réduit presque à l'état de squelette; cependant, c'est avec bonheur que je me rappelle ces jours d'isolement et de tristesse. Si jamais j'ai aspiré de toute mon âme vers la pureté et la vérité, c'est bien alors. Au milieu de rudes combats, se posa au dedans de moi cette grande question : Obéirai-je aux principes les plus élevés ou les plus humbles de ma nature? serai-je la victime des passions du monde ou l'enfant et le serviteur de Dieu? Je me souviens que ce grand conflit se passait en moi sans qu'aucune des personnes qui m'entouraient pût même soupçonner ce que j'éprouvais. »

Ses réflexions sur la religion l'amenèrent de très bonne heure à un profond mécontentement de l'église établie et à une forte antipathie contre les dogmes absolus et terribles du calvinisme. Sa mauvaise humeur contre *cette vulgaire et effroyable théologie,* ainsi qu'il l'appelle, éclate à chaque page de ses écrits. Toute sa théologie se résuma dès lors en un mot : « Dieu est bon. » La manière sévère d'envisager la religion, qu'on regarde comme favorable à la piété, lui semblait un rigorisme cruel qui étend une morne obscurité sur Dieu, sur la vie présente, sur la vie future, et conduit fatalement par la tristesse aux superstitions du paganisme. « La théologie anglaise, écrivait-il vers 1801, me semble, en somme, de bien peu de valeur. Une église établie me paraît le tombeau de l'intelligence. Imposer une croyance fixe, invariable, c'est élever les murs d'une prison autour de l'âme... La timidité, la froideur et la pesanteur qui distinguent généralement tous les livres de théologie doivent être attribuées principalement à la cause dont nous parlons. » Et quelques années après : « Je sais que le calvinisme est embrassé par beaucoup d'hommes excellens; mais je sais aussi que sur quelques cœurs il a les plus tristes effets, qu'il étend sur eux d'impénétrables ténèbres, qu'il donne naissance à un esprit de servitude et de crainte, qu'il refroidit les meilleures affections, qu'il arrête les plus vertueux efforts, qu'il ébranle quelquefois le siége de la raison. Sur les esprits impressionnables, l'influence de ce système est toujours à redouter. Si on y croyait, on y trouverait les motifs d'un découragement qui irait jusqu'à la démence. Si moi et tous mes amis bien-aimés et toute ma race nous sommes sortis des mains du Créateur totalement dépravés, irrésistiblement entraînés vers le mal et détestant le bien; si une partie seule du genre humain peut se

sauver de ce misérable état, et que le reste soit condamné par l'Être qui nous donna une nature perverse et dépravée à des tourmens sans fin et à des flammes éternelles, alors je pense qu'il ne reste qu'à se lamenter dans l'angoisse du cœur; l'existence est une malédiction, et je n'ose dire ce qu'est le Créateur... O Père miséricordieux, je ne puis parler de toi avec le langage que ce système suggère. Non, tu m'as donné trop de preuves de ta bonté pour que ce reproche se trouve sur mes lèvres. Tu m'as créé pour être heureux; tu m'as appelé à la vertu et à la piété, parce que dans la piété et dans la vertu consiste le bonheur, et tu n'attends de moi que ce que tu m'as rendu capable d'accomplir. »

L'état religieux auquel Channing se trouva ainsi amené était une doctrine assez analogue à celle des ariens et des pélagiens. Il ne regardait pas l'homme comme entièrement corrompu par le péché, et ne voyait pas dans le Christ le Dieu incarné, descendu sur la terre pour porter le fardeau de nos fautes et pour obtenir par ses propres souffrances notre justification; mais il ne regardait pas non plus l'homme comme étant dans un état normal et s'avançant naturellement vers le bien; il ne voyait pas seulement dans Jésus-Christ une personne d'un génie religieux supérieur qui, par l'effet d'un tempérament délicat, et sous le stimulant de l'enthousiasme de sa nation, avait atteint l'union la plus parfaite avec Dieu. Il se joignait plutôt à ceux qui considèrent le genre humain comme actuellement dégénéré par un abus de la libre volonté. En Jésus-Christ il reconnaissait un être sublime, qui avait opéré une crise dans la condition de l'humanité, renouvelé le sens moral et touché avec une salutaire efficacité les sources du bien cachées au fond du cœur de l'homme.

Ces doctrines avaient beaucoup d'analogies avec celles de l'unitarisme, qui comptait déjà en Amérique quelques églises. Channing se rallia aux unitaires, et, dès l'âge de vingt-trois ans, il accepta une fonction de pasteur, qu'il exerça le reste de sa vie dans l'église de *Federal-Street*, à Boston; mais jamais il n'y porta un esprit de secte ou de parti. Son aversion pour tout établissement officiel en religion lui fit craindre que même la plus large des sectes ne fût encore trop étroite. A peine est-il un de ses sermons où il ne revienne sur cette pensée fondamentale : « Je vous prie de vous souvenir, dit-il, que dans ce discours je parle en mon propre nom. Je ne vous donne les opinions d'aucune secte; je vous donne les miennes. Moi seul je suis responsable de ce que je dis; que personne ne m'écoute pour savoir ce que d'autres pensent! J'appartiens, il est vrai, à cette société de chrétiens qui croient qu'il n'y a qu'un seul Dieu, le Père, et que Jésus-Christ n'est pas ce Dieu unique; mais mon adhésion à cette secte est bien loin d'être entière, et je ne cherche pas à y attirer de nouveaux

prosélytes. Ce que croient d'autres hommes est pour moi de peu d'importance. Leurs argumens, je les écoute avec reconnaissance; leurs conclusions, je suis libre de les accepter ou de les rejeter. Je prends, il est vrai, avec joie le nom d'unitaire, parce qu'on essaie de le décrier, et que je n'ai point appris la religion du Christ pour reculer devant les reproches des hommes. Si ce nom était plus honoré qu'il ne l'est, je serais heureux peut-être de le rejeter, car je crains les chaînes qu'impose un parti. Je veux appartenir non point à une secte, mais à la communauté de ces esprits libres qui aiment la vérité et qui suivent le Christ et sur cette terre et dans le ciel. Je désire m'échapper de l'étroite enceinte d'une église particulière, pour vivre sous le ciel ouvert, en pleine lumière, regardant au loin et tout autour de moi, voyant avec mes propres yeux, écoutant avec mes propres oreilles, et suivant la vérité humblement, mais résolument, quelque ardue ou solitaire que soit la voie où elle conduit. Je ne suis donc point l'organe d'une secte; je parle pour moi seul, et je remercie Dieu de vivre dans un temps et dans des circonstances qui me font un devoir d'ouvrir mon âme tout entière avec franchise et simplicité. »

La véritable originalité de Channing est dans cette idée d'un christianisme pur, dégagé de tout lien de secte, dans son aversion contre tout despotisme spirituel, même librement accepté, dans sa haine contre ce qu'il appelle une *dégradante uniformité d'opinions*. Personne n'a trouvé de plus fortes paroles pour condamner la foi officielle et de commande; personne n'a mieux compris qu'une vérité que l'homme n'a pas tirée de son propre cœur, et qu'il s'applique comme une sorte de topique extérieur, est inefficace et sans valeur morale. Le mot croire est antipathique à Channing. Il voit dans l'obéissance requise pour la foi un reste du vieux système qui reposait sur la crainte et l'oppression des consciences individuelles par l'autorité constituée. Il croit qu'il vaut mieux soulever quelques mauvaises passions que de perpétuer l'esclavage et la léthargie. L'unité telle que l'église l'a entendue depuis son origine lui paraît désormais impossible à poursuivre. L'unité dans la variété, telle est pour lui la loi de l'église future, et il se berça de ce beau rêve, que la catholicité, imposée par un clergé distinct des fidèles et gardant pour lui le monopole des choses religieuses, serait remplacée dans l'avenir par la communion universelle des chrétiens animés du pur amour.

Cette tolérance libérale et élevée est le côté qui plaît le plus en Channing, et lui fait trouver les plus nobles accens; on ne se lasse pas de le citer sur ce sujet : « Votre principal devoir à l'endroit de la croyance, dit-il, peut se résumer en deux préceptes : *Respect à ceux qui diffèrent de vous; respect à vous-mêmes*. Honorez les

hommes des différentes sectes. Ne vous figurez point que vous ayez le privilége exclusif de la vérité et de la bonté. Ne considérez jamais l'église du Christ comme renfermée dans les limites d'une invention humaine, mais comme comprenant toutes les sectes. Honneur à tous les hommes! En même temps, respect à vous-mêmes. Ne souffrez jamais que vos opinions soient traitées avec mépris; mais puisque vous ne les imposez à personne, laissez voir que vous les révérez comme la vérité, et que vous attendez le respect et la courtoisie de ceux qui conversent avec vous sur ce point. Placez-vous toujours sur un pied d'égalité vis-à-vis de chaque secte ou parti, et n'enhardissez personne, par votre timidité, à prendre envers vous un ton de dictature, de supériorité ou de mépris. »

Une conséquence singulière de cette largeur indéfinie, de cette exclusion de toute exclusion, fut de le rendre particulièrement tolérant pour la plus intolérante de toutes les sociétés religieuses. Il vit autour de lui le catholicisme calomnié, à demi persécuté, il l'aima. La vive sympathie qu'il conçut pour les écrits de Fénelon, l'influence des beaux souvenirs que Cheverus avait laissés aux États-Unis, et surtout l'avantage qu'avait à ses yeux le catholicisme de n'être pas officiel autour de lui, déterminèrent ses pensées en ce sens. Il crut à l'avenir des tentatives du catholicisme en Angleterre, et en particulier du mouvement d'Oxford, parce qu'il y vit une réaction de la conscience individuelle contre l'église établie. Il s'indigne contre les théologiens qui s'alarment des progrès du catholicisme, et se croient eux-mêmes aussi infaillibles que le pape. « Ne sentent-ils pas, dit-il, que si les hommes doivent choisir entre deux infaillibilités, ils choisiront le pape comme la plus ancienne et celle qui est soutenue par le plus grand nombre de voix? Ce système n'a pu durer si longtemps ni s'étendre si loin sans avoir quelque fondement profond dans notre nature. Les idées et les mots d'*église* et d'*antiquité* ont un charme puissant. Les hommes, dans leur faiblesse, leur ignorance et leur paresse, aiment l'abri où ils trouvent une vaste organisation que le temps a consacrée. Que nous devenons forts et fiers quand nous sommes soutenus par la foule, par un grand nom et par l'autorité des âges! Il n'est pas étonnant que l'église romaine revive en ce moment, quand une crainte maladive des innovations réagit contre l'esprit de réforme et entraîne les hommes vers le passé. Ce mouvement d'Oxford a beaucoup de chances de s'étendre, parce qu'il semble être moins l'œuvre de la police ou de l'ambition du clergé que d'un fanatisme réel. »

Tel fut Channing durant quarante ans dans sa chaire de *Federal-Street*. Possédé par l'idée exclusive du bien, il vit peu de chose en dehors de ce but suprême. Il visita l'Europe, ne la comprit pas et ne

chercha pas à la comprendre. Sa vie extérieure fut simple et douce. En France, où toute vocation exceptionnelle consacrée aux choses divines est mise hors du droit commun et implique le célibat, ce serait un spectacle étrange que celui d'un apôtre, d'un saint, vivant de la vie de tout le monde : l'empire de la vulgarité est si fort parmi nous qu'aucune jeune fille n'eût consenti à épouser Channing. — Nul incident ne traversa cette calme et sereine existence. L'optimisme infatigable qui fut toute sa religion ne l'abandonna pas un moment. « La terre, disait-il, devient plus jeune avec les années, l'homme meilleur en vieillissant. » Dans le dernier été qu'il passa sur la terre, on se demandait en sa présence à quel âge on devait placer la période la plus heureuse de la vie; il sourit et répondit que c'était à *environ soixante ans!* Il avait cet âge alors. Il mourut peu après, en octobre 1842, sans douleur ni tristesse, au coucher du soleil, heure qu'il avait toujours aimée et qu'il fêtait comme sacrée. Il avouait lui-même qu'en avançant dans la vie il avait été de plus en plus heureux. « La vie, écrivait-il, me paraît un don qui acquiert chaque jour une plus grande valeur. Je n'ai pas trouvé que ce fût une coupe écumeuse et pétillante à la surface, mais devenant insipide à mesure qu'on l'épuise. En vérité je déteste cette comparaison surannée... La vie est une bénédiction pour nous. Si je pouvais voir les autres aussi heureux que je le suis moi-même, quel monde serait le nôtre! Mais ce monde est bon, malgré l'obscurité qui l'entoure. Plus je vis, plus je vois la lumière percer à travers les nuages. Je suis sûr que le soleil est au-dessus. »

II.

Ce fut sans préméditation que Channing devint écrivain. Ses ouvrages ne témoignent aucune prétention littéraire; il n'en est pas un seul où se remarque la moindre préoccupation de composition et de style. Channing est un ministre évangélique et un prédicateur : ses œuvres ne sont que des sermons, des lettres spirituelles, ou des articles insérés dans un journal religieux, le *Christian Examiner*. L'idée d'écrire un livre ne lui vint qu'assez tard, et heureusement il ne la réalisa pas. Le plan de ce livre n'était ni neuf ni original. C'eût été un *essay* comme tant d'autres, sur l'homme et la nature humaine, le thème perpétuel de la philosophie anglo-écossaise. Je suis bien porté à croire que l'essai de Channing n'eût pas fait exception à l'ennui de ces sortes de livres, excellens sans doute pour certains degrés de culture intellectuelle, mais qui n'apprennent rien, et ont bien peu de valeur depuis que l'histoire et les considérations

générales sur le développement de l'espèce humaine ont presque fait oublier cette mesquine philosophie.

Si Channing n'est pas un écrivain, ce n'est pas davantage un savant ou un philosophe. Il manque d'instruction; ses connaissances historiques sont toutes de seconde ou de troisième main. Il n'a pas ce sentiment délicat des nuances qui s'appelle la critique, et sans lequel il n'y a pas d'entente du passé, ni par conséquent d'intelligence étendue des choses humaines. Il est surprenant de voir à quel point les Anglais sont en général dépourvus de ce don d'intuition historique, si richement départi à l'Allemagne, si largement possédé en France par quelques esprits, pourvu qu'il ne s'agisse pas d'une antiquité trop reculée, ni d'un état intellectuel trop différent du nôtre. A l'heure qu'il est, l'histoire s'enseigne encore à Oxford comme elle s'enseignait chez nous du temps de Rollin, moins bien peut-être. Pour certaines parties de l'histoire politique, cette médiocre pénétration peut produire des ouvrages estimables et suffisamment vrais; mais pour l'histoire littéraire, religieuse, philosophique, qui est destinée à devenir de plus en plus la grande histoire, et à rejeter dans l'ombre ce qu'on appelait autrefois de ce nom, il faut une tout autre puissance de divination, et telle est l'importance qu'ont prise de nos jours les recherches de cet ordre, qu'on ne peut plus être penseur ni philosophe sans avoir cette qualité-là. Heureusement on peut fort bien sans cela être un honnête homme. Voilà ce que Channing est par excellence; il l'est à ce degré qui devient presque du génie, et vaut au moins mille fois mieux que le talent. Comme tous les hommes nés pour la pratique de la vertu plutôt que pour la spéculation, il a peu d'idées, et des idées fort simples. Il croit à la révélation, au surnaturel, aux miracles, aux prophètes, à la Bible. Il cherche à prouver la divinité du christianisme par des argumens qui ne diffèrent en rien de ceux de l'ancienne école. Ce puritain, qui marchande si chèrement sa foi, est au fond très crédule en tout ce qui est de l'histoire, faute d'être rompu à cette gymnastique que donne une longue habitude des problèmes de l'esprit humain.

En même temps qu'il manque de critique, Channing manque aussi du sentiment de la haute poésie. Quand on compare cette âme excellente, ce saint de l'Amérique contemporaine, à ceux qui comme lui, dans le passé, ont été possédés du zèle de la gloire de Dieu ou du bien de leurs frères, un sentiment de tristesse et de froid saisit d'abord. Au lieu de la splendide théologie des âges antiques, au lieu de ce grand enivrement d'un François d'Assise, qui parle si puissamment à l'imagination, on se trouve ici en face d'un honnête gentleman, bien posé, bien vêtu; enthousiaste et inspiré à sa manière, mais sans l'auréole du merveilleux; dévoué, mais sans grandeur; noble et

pur, mais sans poésie, si ce n'est d'une poésie toute domestique et privée. Loin de nous ces paradoxes d'esprits incomplets qui, parce qu'ils ont compris la beauté du passé, voudraient reconstruire un monde évanoui avec des regrets d'archéologues, comme si la première condition de l'admiration sérieuse n'était pas d'envisager chaque chose dans son milieu naturel, c'est-à-dire dans son époque. Les éblouissantes fantaisies des religions anciennes ne seraient de nos jours que chimériques. On ne refait pas un rêve par la réflexion et la volonté, et on ne saurait sans injustice reprocher aux hommes modernes de n'avoir pas les qualités dont l'homme des époques naïves était redevable à son ignorance et à sa simplicité. Il ne serait pas moins injuste de reprocher à Channing la pauvreté de sa théologie, puisque cette humilité même est une condition pour être raisonnable. Sa théologie est au fond tout ce que peut être la théologie au XIXe siècle et en Amérique, — plate, simple, honnête, pratique; une théologie à la Franklin, sans grande portée métaphysique ni visées transcendentales. Ceux qui apprécient une religion par sa simplicité et son degré de transparence doivent être enchantés de celle-ci. Il est certain que si l'esprit moderne a raison de vouloir une religion qui, sans exclure le surnaturel, en diminue la dose autant que possible, la religion de Channing est la plus parfaite et la plus épurée qui ait paru jusqu'ici.

Mais est-ce là tout, en vérité, et quand le symbole sera réduit à croire à Dieu et au Christ, qu'y aura-t-on gagné? Le scepticisme se tiendra-t-il pour satisfait? La formule de l'univers en sera-t-elle plus complète et plus claire? la destinée de l'homme et de l'humanité moins impénétrable? Avec son symbole épuré, Channing évite-t-il mieux que les théologiens catholiques les objections de l'incrédulité? Hélas! non. Il admet la résurrection de Jésus-Christ et n'admet pas sa divinité; il admet la Bible et n'admet pas l'enfer. Il déploie toutes les subtilités d'un scolastique pour établir contre les trinitaires en quel sens le Christ est fils de Dieu et en quel sens il ne l'est pas. Or si l'on accorde qu'il y a eu une existence réelle et miraculeuse d'un bout à l'autre, pourquoi ne pas franchement l'appeler divine? L'un ne demande pas un plus grand effort de croyance que l'autre. En vérité, dans cette voie il n'y a que le premier pas qui coûte; il ne faut pas marchander avec le surnaturel; la foi va d'une seule pièce, et, le sacrifice accompli, il ne sied pas de réclamer en détail les droits dont on a fait une fois pour toutes l'entière cession.

Là serait, à mon sens, le côté étroit et contradictoire de Channing. Qu'est-ce qu'un rationaliste qui admet des miracles, des prophéties, une révélation? A quoi sert-il de me dire que cette révélation doit être jugée par la raison, et qu'en cas de conflit la raison

doit être préférée? Tout point d'arrêt dans le rationalisme est arbitraire. Le fait de cette révélation, que l'on suppose tout d'abord comme démontré, n'est-il pas d'ailleurs le point essentiel qu'il faudrait établir? Et avec les exigences de la critique moderne, on ne peut pas dire que ce soit là chose facile. On se trouve donc ramené à la diversité des opinions, à laquelle on voulait remédier par l'hypothèse d'une révélation. Or si l'on suppose qu'il y a une formule absolue de la vérité, comment espérer qu'on puisse y arriver par des efforts individuels? Comment pousser la confiance dans son propre jugement au point de s'attribuer l'infaillibilité et de croire qu'on trouvera le point fixe que personne n'a encore rencontré jusqu'ici?

Je n'ignore pas que j'adresse ici à Channing l'objection que les théologiens catholiques adressent au protestantisme en général. C'est qu'en effet l'argumentation des controversistes catholiques sur ce point m'a toujours paru sans réplique. Quand le protestantisme n'aboutit pas à un christianisme purement rationnel, il me semble inconséquent. Que cette inconséquence soit excusable et souvent honorable, je suis le premier à le reconnaître; mais il faut avouer que si le protestantisme n'aspire qu'à remplacer un ensemble de croyances dogmatiques par un autre, il n'a plus de raison d'être : le catholicisme alors vaut bien mieux que lui. Faute de rigueur d'esprit, Channing n'arriva jamais, sur ce point, à une formule claire de sa propre pensée. Si d'une part il prêche la plus entière liberté de symbole, de l'autre il s'arrête bien en-deçà de la critique pure. S'il s'élève avec énergie contre l'église établie, il ne renonce nullement à l'espoir de trouver la forme véritable de la doctrine évangélique. S'il ordonne de chercher par soi-même, il n'imagine pas qu'on puisse être porté par la recherche indépendante hors du christianisme. Et pourtant, si l'on admet la réalité d'une révélation faite à un certain moment de l'histoire, si l'on admet des vérités divinement manifestées, et s'imposant par conséquent à la conscience de celui qui les croit révélées, quelle difficulté y a-t-il à reconnaître un établissement extérieur, une église enseignant avec des lumières surnaturelles? Un miracle arrivé il y a dix-huit cents ans n'est ni plus facile ni plus difficile à admettre qu'un miracle qui se continuerait de nos jours. Le catholique a quelque droit de dire à Channing : « Vous n'êtes pas plus libre que moi, et vous obéissez à une autorité bien moins claire : vous obéissez à la Bible; moi, j'obéis à l'église. » J'avoue que, pour ma part, j'accepterais plus volontiers l'autorité de l'église que celle de la Bible. L'église est plus humaine, plus vivante; quelque immuable qu'on la suppose, elle se plie mieux aux besoins de chaque époque. Il est, si j'ose le dire, plus facile de lui faire entendre raison qu'à un livre clos depuis dix-huit siècles.

Channing ne vit jamais bien clairement que la conséquence du fait de l'admission d'une révélation est l'admission d'une autorité, en d'autres termes le catholicisme. Il ne comprit jamais l'institution politique de la religion comme l'entendent les nations issues de Rome. Préoccupé de cette inquiète recherche, qui est la conséquence du protestantisme, il méconnut la poésie et la grandeur de la religion moins tourmentée des peuples du midi (et la France devient de plus en plus un pays du midi). Parce que ces peuples, au lieu de comprendre la religion comme une poursuite sans fin, l'entendent comme un repos; parce que, fuyant la peine, ils savourent à loisir une religion qu'on leur donne toute préparée, est-ce une raison pour les dédaigner et les exclure du royaume de Dieu? Qui sait si au fond ils ne sont pas plus sages que ceux qui cherchent la vérité théologique? S'ils n'agitent pas le problème, n'est-ce pas parce qu'ils sentent vaguement et par instinct qu'il est insoluble? Le catholique prenant le dogme tel que le temps l'a fait est, en un sens, bien plus près de la grande philosophie que le protestant, qui cherche à revenir sans cesse à une prétendue formule primitive du christianisme. Il y a dans la manière catholique de laisser faire le dogme par le courant de l'opinion dominante, par une sorte d'entente tacite des fidèles, quelque chose de plus profond que dans l'appel à une révélation immuable, faite à un moment de l'histoire et où l'on s'oblige à trouver une foi pour tous les temps.

Il est tout simple que l'âme hautement pénétrée de la sainteté des choses religieuses se récrie contre cette religion extérieure, reste du paganisme romain, qui ne commandait pas la foi, mais le respect. Je me souviendrai toujours de la profonde horreur que me témoigna un missionnaire américain qui venait d'assister à une cérémonie officielle à la Madeleine. Cet appareil tout profane, ces uniformes dans le lieu saint, ces places marquées comme dans un théâtre, toute cette préoccupation qui certes n'était pas de Dieu, cette foule où personne ne songeait à prier, tout cela lui fit l'impression d'un affreux paganisme. Mais on ne peut nier que le paganisme n'ait de très profondes racines dans la nature humaine et n'exige, dans une certaine mesure, qu'on lui fasse sa part. Si une religion abstraite, purement monothéiste, était la meilleure, aucune religion ne pourrait être comparée à l'islamisme. Par ses mystères variés, et surtout par le culte des saints et de la Vierge, le catholicisme répond à ce besoin de démonstrations extérieures et d'arts plastiques qui est si fort dans le midi de l'Europe. D'ailleurs la conséquence naturelle d'une religion officielle, c'est de commander moins impérieusement la croyance, précisément parce qu'elle ne se pose que comme une institution à laquelle on peut se conformer sans y accorder une foi absolue, de

même que pour obéir aux lois de l'état il n'est pas nécessaire de croire qu'elles sont les meilleures du monde. De là vient qu'au fond les pays protestans, où la religion est prise tout à fait au sérieux, sont plus intolérans, au moins pour le libre examen, que les pays catholiques; de là vient enfin ce singulier phénomène que les pays catholiques seuls ont connu la liberté de penser. Y a-t-il un pays qui ait été moins gêné par sa religion que l'Italie du moyen âge et de la renaissance? La philosophie du XVIIIe siècle ne pouvait naître que dans un pays catholique; ces deux choses sont de même ordre et se tiennent par une foule d'analogies secrètes qu'il serait trop long d'énumérer ici.

La critique impartiale ne peut donc partager sur ce point tous les scrupules de l'école américaine. Elle sait que tout ici-bas confine au bien et au mal; elle voit d'un côté l'indifférence religieuse comme conséquence du système officiel, de l'autre les aberrations individuelles comme suites de la manie théologique. Sans doute, s'il y avait une vérité absolue qui fût la récompense des efforts faits pour l'atteindre, il faudrait prêcher à tous la recherche et l'examen; mais de bonne foi peut-on espérer qu'on sera plus heureux que tant d'autres et que seul on jouit d'un privilége pour retrouver le véritable symbole de la religion du Christ? Jusqu'à quel point même est-il avantageux qu'un pays se passionne ainsi pour la recherche théologique? Voyons-nous, après tout, que l'Angleterre et les États-Unis, où chacun se fait de la théologie une affaire personnelle, possèdent une culture intellectuelle supérieure à celle de la France, où personne ne fait de théologie? La lecture habituelle de la Bible en particulier, conséquence nécessaire du système protestant, est-elle donc un si grand bien, et l'église catholique est-elle si coupable d'avoir mis un sceau à ce livre et de l'avoir dissimulé? Non certes, et je suis tenté de dire que le plus magnifique coup d'état de cette grande institution est de s'être substituée, elle vivante, agissante, à une autorité muette. C'est une admirable littérature sans doute que la littérature hébraïque, mais pour le savant et le critique qui peuvent l'étudier dans l'original et restituer leur vrai sens à chacun des curieux morceaux qui la composent. Quant à ceux qui l'admirent de confiance, le plus souvent ils y admirent ce qui n'y est pas; le caractère vraiment original des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament leur échappe. Que dire des personnes peu lettrées qui s'enfoncent dans cette obscure antiquité? Qu'on s'imagine le renversement d'esprit que doit causer à des gens simples, sans critique et sans instruction, la lecture habituelle d'un livre comme l'Apocalypse? On sait les étranges aberrations qui, à l'époque de la révolution d'Angleterre, sortirent de cette méditation malsaine. En Amérique, la source de ces folies n'est pas

encore tarie. J'ose dire que, pour le peuple, la lecture de la Bible est peu profitable et même dangereuse. C'est au moins un triste spectacle que celui d'une nation intelligente passant son temps à lire un monument d'un autre âge et cherchant tout le jour des symboles dans un livre où il n'y en a pas.

Les efforts de Channing pour échapper à cette pression de la Bible l'amènent parfois à de singulières subtilités. L'enfer, tel que l'a entendu l'orthodoxie, répugne à sa mansuétude. L'enfer pour lui n'est que dans la conscience, de même que le ciel n'a rien de local et n'est autre chose que l'union avec Dieu et avec tous les êtres bons et grands. Je le veux bien; mais quelle puérilité de se mettre à compter combien de fois l'enfer est nommé dans la Bible, de remarquer avec satisfaction qu'il ne l'est que cinq ou six fois, et que même une *bonne* traduction trouverait moyen de se débarrasser de ce mot désagréable! Il n'y a pas d'à peu près pour le Saint-Esprit : ce qui est révélé l'est tout à fait ou ne l'est pas. — En histoire, ce sont les mêmes contre-sens. Channing est amené à se faire un christianisme primitif tout idéal auquel il ne s'agirait que de revenir. « La religion, dit-il, qui fut donnée pour élever l'homme, on s'en est servi pour le rendre abject. La religion qui fut donnée pour créer en nous une généreuse espérance, on en a fait un instrument d'intimidation servile et de tortures. La religion révélée de Dieu pour enrichir l'âme humaine a été employée à la renfermer dans l'étroite enceinte d'une secte, à fonder l'inquisition, à allumer les bûchers des martyrs. La religion donnée pour rendre libres l'intelligence et la conscience a servi, par une criminelle perversion, à les briser l'une et l'autre pour les soumettre aux prêtres, aux symboles purement humains. » Cette théorie protestante d'un âge d'or du christianisme, suivi d'un âge de fer où la pensée primitive se serait obscurcie, est inacceptable. Le christianisme n'a jamais été ni si parfait que les protestans le supposent à l'origine, ni si dégradé qu'ils le font à son déclin. Il n'y a aucun siècle de sa longue carrière qui puisse être pris comme l'idéal, comme il n'en est aucun où il ait précisément manqué à sa mission. Une histoire critique des origines du christianisme montrerait les singulières illusions que l'on se fait sur cet âge primitif, encore si peu connu, parce qu'on ne l'a guère étudié qu'avec un parti pris et avec l'intention d'y chercher des argumens pour ou contre des dogmes dont le germe était dès lors à peine entrevu.

En général il a manqué à Channing ce qui manque à l'Amérique, la haute culture intellectuelle, la finesse, la grande science critique. Il n'est pas parfaitement au courant des choses de l'esprit humain; il ne sait pas tout ce qu'on sait de son temps, quant au résultat général. Comme religion de l'esprit, sa religion ne vaut pas celle

de l'Allemagne du nord; comme grande institution, elle ne vaut pas le catholicisme; elle demande trop de sacrifices au critique, et elle n'en demande pas assez à ceux qui éprouvent le besoin de croire. Que la tendance des temps modernes semble appeler une religion de cette sorte, formée du résidu commun de toutes les religions après l'élimination des particularités dogmatiques propres à chacune d'elles, des faits nombreux ont pu porter à le croire. L'Asie entière, depuis deux ou trois siècles, semble arriver par la simplification de ses vieux cultes au déisme. L'Inde, fatiguée d'errer dans le dédale de sectes infinies, y aboutit de toutes parts. Rammohun-Roy, le plus illustre représentant de la race brahmanique dans notre siècle, mourut unitaire à la manière de Channing. Voltaire, traduit en guzarati, sert de nos jours à la controverse des derniers disciples de Zoroastre, devenus déistes purs, contre les missionnaires protestans. Sous la révolution de la Chine se cache évidemment un appel au monothéisme contre la dégradation dont les vieilles religions du Céleste Empire semblent frappées. Est-ce là un signe qui doit nous montrer dans le déisme le terme final des évolutions de l'humanité? Cela pourrait être, si l'esprit humain à côté de la raison ne renfermait des instincts beaucoup plus capricieux. Ce grain de fantaisie, qu'on ne saurait détruire, dérangera toujours les combinaisons en apparence les plus sensées. Le besoin de croire à quelque chose d'extraordinaire est inné dans l'homme; une religion trop simple ne le contentera jamais. Au lendemain des plus sévères exclusions, les bizarreries, les croyances particulières, les pratiques mesquines reprendront leurs droits. La religion n'est pas seulement philosophie, elle est art; il ne faut donc pas lui demander d'être trop raisonnable. Que signifiaient Adonis et Sabazius, dont s'éprenait l'antiquité? Rien en soi, mais tout par le sentiment qu'on y mettait. La foi veut l'impossible; elle n'est satisfaite qu'à ce prix. Aujourd'hui encore, tous les ans, les Hindous marchent sur des charbons ardens pour attester la virginité de Draupadi, l'épouse commune des cinq fils de Kourou.

III.

La véritable mission de Channing était évidemment toute morale. Sa théologie est de tous points très attaquable; quant à sa morale, on peut la louer sans réserve : c'est par là qu'il est pour nous original et neuf. Rien, en effet, dans notre organisation européenne, ne peut nous donner une idée d'un tel apostolat. A nos yeux, l'ardeur de prosélytisme qui fait l'apôtre ou le missionnaire ne va pas

sans une religion positive et compliquée, chargée de dogmes et de pratiques. Ici nous avons un Vincent de Paul moins la dévotion, un Cheverus moins le sacerdoce. Il faut lire la biographie que Channing lui-même nous a donnée du révérend Tuckermann, son maître et son guide dans cette voie de charité, pour se représenter la forme nouvelle de la sainteté laïque, telle que les États-Unis paraissent destinés à la révéler au monde. La nature éminemment anglaise de Channing, ses délicatesses de gentleman, son optimisme aussi, qui faisait de la vue du mal un véritable supplice pour lui, rendaient d'autant plus méritoire son ministère de charité. « Mon esprit cherche le bon, le parfait et le beau, écrivait-il. Je ne puis sans une sorte de torture présenter vivement à mon imagination ce que l'homme souffre de ses propres crimes et des torts ou des cruautés de ses frères. Toute la perfection de l'art répandue sur des sujets horribles ou purement tragiques ne peut me réconcilier avec ces sujets. C'est seulement par un sentiment de devoir que je lis dans les journaux le récit des crimes et des malheurs... Vous voyez qu'il y a en moi peu d'étoffe pour un réformateur. »

Je ne connais vraiment de nos jours rien qui rappelle ces belles et grandes prédications morales et cette manière élevée de prendre les questions sociales. Les problèmes, qui chez nous ont troublé l'esprit humain, et dont la solution n'est pas encore entrevue, sont tous résolus chez Channing par la charité, l'estime de l'homme, la croyance que la nature humaine est bonne et qu'en se développant elle va au bien. Jamais on n'a cru plus fermement au progrès, aux influences bienfaisantes des lumières et de la civilisation sur toutes les classes. Channing est un démocrate, en ce sens qu'il n'admet d'autre noblesse que celle de la vertu et du travail, qu'il ne voit de salut pour l'humanité que dans la culture intellectuelle des masses populaires et dans leur introduction au sein de la grande famille civilisée. « Je suis un niveleur, écrivait-il en 1831, mais je voudrais accomplir ma mission en élevant ceux qui sont au dernier rang, en tirant les travailleurs de l'indigence qui les dégrade et de l'ignorance qui les abrutit. Si je comprends ce que signifient christianisme et philanthropie, il n'y a pas de précepte plus clair que celui-là. »

En politique, Channing est peu raffiné. Il est libéral, et, chose assez rare, libéral par motif religieux. La révolution de 1830 lui causa une vive joie. Il en apprit la nouvelle à Newport, et repartit immédiatement pour Boston, afin d'échanger ses félicitations avec des amis de la liberté constitutionnelle et de communiquer du haut de la chaire les espérances dont son cœur était rempli. Il fut fort étonné de ne trouver que peu de réponse à son enthousiasme, et maudit plus énergiquement que jamais l'engourdissement de l'opinion

causé par les intérêts. La froideur de la jeunesse surtout le surprit et l'affligea. Il se reportait aux processions et aux feux de joie de son enfance et ne comprenait pas que les hommes libres de l'Amérique vissent avec indifférence la réapparition de Lafayette, la fermeté, le calme du peuple et l'avenir de liberté qui semblait s'ouvrir pour l'Europe. Un soir, vers cette époque, il rencontra une personne de sa connaissance : « Eh bien! monsieur, dit-il avec un accent de sarcasme qui ne lui était pas habituel, êtes-vous aussi trop *vieux*, trop *sage*, comme les jeunes gens du collége, pour avoir quelque enthousiasme à témoigner en faveur des héros de l'École polytechnique? — Monsieur, répondit son interlocuteur, vous me semblez être le seul jeune homme que je connaisse. — Toujours jeune pour la liberté! » repartit Channing d'une voix vibrante et en serrant chaleureusement la main de son ami.

Voilà de nobles sentimens dont il est bien de ne jamais rougir. Et pourtant les idées politiques et sociales de Channing, qui sont assurément le côté par lequel il est le plus acceptable, sont-elles à l'abri de la critique? Un peuple qui réaliserait l'idéal de Channing serait-il vraiment un peuple organisé d'après les principes de la civilisation moderne? Nous ne le pensons pas. Ce serait un peuple honnête, rangé, composé d'individus bons et heureux; ce ne serait pas un peuple grand. La société humaine est plus complexe que Channing ne le suppose. En présence de calamités comme celles du moyen âge, on se laisse aller à croire que l'essentiel serait de rendre la vie le moins malheureuse possible; en présence d'un relâchement moral comme celui dont nous sommes les témoins, on se figure volontiers que l'œuvre de la réforme sociale consisterait à donner au monde un peu d'honnêteté; mais ce sont là des vues exclusives conçues sous l'empire de nécessités momentanées. L'homme n'est pas ici-bas pour être heureux; il n'y est même pas pour être simplement honnête : il y est pour réaliser de grandes choses par la société, pour arriver à la noblesse (à la sainteté, comme disait le christianisme) et dépasser la vulgarité où se traîne l'existence de presque tous les individus. Le moindre inconvénient du monde de Channing serait qu'on y mourrait d'ennui; le génie y serait impossible, le grand art inutile. L'Italie est certainement le pays où l'idéal de Channing a été le moins réalisé : au XVe et au XVIe siècle, païenne, sans morale, livrée à tous les emportemens de la passion et du génie; puis abattue, superstitieuse, sans ressort; dans le présent, sombre, irritée, privée de sagesse. Et pourtant, s'il fallait voir s'abîmer l'Italie avec son passé ou l'Amérique avec son avenir, laquelle laisserait le plus grand vide au cœur de l'humanité? Qu'est-ce que l'Amérique tout entière auprès d'un rayon de cette gloire infinie dont brille en Italie une ville de

second ou de troisième ordre, Florence, Pise, Sienne, Perugia? Avant de tenir dans l'échelle de la grandeur humaine un rang comparable à ces villes-là, New-York et Boston ont bien à faire, et je doute que ce soit par les sociétés légumistes et la propagation de la pure doctrine unitaire qu'elles arrivent à s'en approcher.

Persuadé que le perfectionnement de la société humaine consiste uniquement dans l'amélioration de l'individu, Channing s'attache avec passion à des détails qui nous font presque sourire. Il a vu avec raison que l'intempérance est la principale cause de la misère et de la grossièreté des classes inférieures, d'où il conclut que guérir l'intempérance serait attaquer à sa racine le mal social : une grande partie de sa vie et de son activité fut en effet consacrée à cette œuvre très louable assurément. Mais en vérité un peuple qui ne boira que de l'eau en sera-t-il plus grand? réalisera-t-il une plus belle page de l'histoire humaine? trouvera-t-il un plus haut idéal de l'art, de la pensée? Cette manière d'attacher une importance sociale à une chose que nous ne pouvons envisager que comme relevant de la morale individuelle montre bien l'abîme qui sépare la pensée américaine de la nôtre, et combien il est difficile qu'en suivant des vues si différentes le nouveau et le vieux monde se rencontrent jamais dans une même politique et une même foi.

Des deux façons en effet de concevoir le progrès humain, — soit comme résultant de l'élévation graduelle de l'ensemble de l'humanité, et par conséquent des classes inférieures, vers un état meilleur, — soit comme réalisé par une aristocratie, supposant au-dessous d'elle un vaste abaissement, — Channing s'attacha très décidément à la première. A Dieu ne plaise que je lui en fasse un reproche : ce sera évidemment la destinée de l'Amérique d'essayer l'œuvre du progrès de l'esprit humain sur ce pied inconnu jusqu'ici : belle et grande destinée, mais qu'il faut se garder d'envisager comme absolue et d'opposer à la manière toute différente dont l'Europe continuera vraisemblablement d'envisager la civilisation! Si l'on prend son parti une fois pour toutes sur le sacrifice de quelques-uns aux besoins de l'œuvre commune, si l'on admet, comme le faisait l'antiquité, que la société se compose essentiellement de quelques milliers d'individus vivant de la vie complète, les autres n'existant que pour la leur procurer, le problème est infiniment simplifié et susceptible d'une bien plus haute solution. On n'a pas à tenir compte d'une foule d'humilians détails auxquels la démocratie moderne est obligée de songer. L'élévation d'une civilisation est d'ordinaire en raison inverse du nombre de ceux qui y participent; la culture intellectuelle cesse de monter dès qu'elle aspire à s'étendre; la foule, en s'introduisant dans la société cultivée, en abaisse presque toujours le niveau.

Telle est la véritable raison pour laquelle nous croyons que les idées de Channing seraient peu applicables en France. Ces idées supposent ou du moins aspirent à créer une population éclairée, mais non pas précisément une grande culture. Or, sous le rapport de l'intelligence, la France est un pays essentiellement aristocratique. Le tempérament moral de la France réunit les extrêmes : une vulgarité générale au-dessous du médiocre et une aristocratie intellectuelle à laquelle aucune autre peut-être ne saurait être comparée. Nulle part on ne trouve à la fois tant d'esprit et si peu de goût pour les choses libérales. L'éducation, telle que l'entend Channing, serait chez nous trop forte pour les uns, trop faible pour les autres. — En religion, les idées de Channing ne me semblent pas mieux appropriées à notre pays. La France est dénuée d'initiative religieuse. Si la France avait été capable de se créer un mouvement religieux qui lui fût propre, elle serait devenue protestante. Jamais les circonstances ne seront aussi favorables qu'elles le furent au XVIe siècle. Eh bien! la France, il faut le dire, a vomi le protestantisme comme antipathique à sa nature. La France est le pays du monde le plus orthodoxe, car c'est le plus indifférent en religion. Innover en théologie, c'est croire à la théologie. Or la France a trop d'esprit pour être jamais un pays théologique. L'*hérésie* n'a rien à y faire; le seul grand hérésiarque qu'elle ait produit, Calvin, ne fit fortune qu'au-delà de ses frontières. Le misérable avortement de toutes les tentatives faites plus récemment pour modifier chez nous les formes et l'esprit du catholicisme est l'indice manifeste du sort réservé aux essais du même genre dans l'avenir.

En religion comme en toutes choses la France veut l'universel, et se soucie peu du délicat et du distingué. Elle n'aime pas les petites sectes, les *a parte*, ces religions de chapelles et de coteries où se complaît si fort la race anglaise. Toute controverse religieuse paraît en France de mauvais goût; on ne comprend pas qu'on se divise pour si peu de chose. L'argument des théologiens, reprochant au protestantisme ses perpétuelles divisions et les sectes nouvelles qu'il ne cesse de produire (comme si ce n'était pas là en réalité un signe de vie et d'activité religieuse, comme si l'uniformité de la croyance n'avait pas presque toujours pour cause l'abaissement des esprits), cet argument, dis-je, est trouvé en France tout à fait décisif (1). Voilà pourquoi, après chaque effort tenté pour secouer son indifférence, la France retombe plus lourdement que jamais dans le catholicisme ou l'incrédulité. Ce pays est absolu en toute chose : il lui faut

(1) Je n'insiste pas sur ce point, qui a été si habilement touché par M. de Rémusat dans la *Revue* du 15 juin 1854.

des thèses tranchées, qui lui donnent occasion de placer sa rhétorique et de satisfaire son goût pour les déclamations générales. Les sages voient et veulent quelque chose de mieux; mais les sages ne sont pas de leur pays. La philosophie du XVIIIe siècle, qui est bien quelque chose d'éminemment français, est en un sens profondément *catholique* par sa tendance universelle, son manque de critique, son peu de souci des nuances et sa prétention de substituer à l'infaillibilité théologique une autre infaillibilité.

On ne peut donc espérer, ce nous semble, que les idées de Channing soient destinées à réunir parmi nous une bien nombreuse famille d'adhérens. Lui-même le comprit. Ses lettres à MM. de Sismondi et de Gérando trahissent une perpétuelle préoccupation de la France, et, au milieu des sentimens d'une vive sympathie, laissent percer peu d'espoir. « Je désire, écrivait-il à ce dernier, vous poser une question à laquelle vous répondrez, je l'espère, avec une entière franchise. Les vues religieuses développées dans mon volume sont-elles en quelque chose applicables aux besoins et à l'état de la France? Je ne suis pas fâché de lire dans votre lettre que les sectes anglaises ne réussissent point à s'étendre parmi vous. Elles ne peuvent donner qu'une pauvre forme de religion. Depuis quelque temps, l'Angleterre a fait peu de progrès dans les hautes vérités. Ses missionnaires, si on leur prêtait l'oreille, feraient reculer la France de trois siècles. Je crois que la religion, quand elle reparaîtra parmi vous, se montrera sous une forme plus divine. Je crois que la France, après tant d'efforts vers le progrès, ne reprendra point la théologie vermoulue des âges d'antiquité. » — « Je n'espère ni ne désire, écrit-il à M. de Sismondi, que le christianisme revive en France sous ses anciennes formes. Quelque chose de mieux est nécessaire... Un des plus grands moyens pour restaurer le christianisme, c'est de rompre l'habitude presque universelle en France de l'identifier avec le catholicisme ou le vieux protestantisme. Un autre moyen, c'est de montrer combien il est en harmonie avec l'esprit de liberté, de philanthropie, de progrès, et de faire voir que ces principes exigent, pour leur entier développement, l'aide du christianisme. L'identité de cette religion avec la bienveillance la plus étendue a particulièrement besoin d'être comprise. A moins que le christianisme ne remplisse toutes ces conditions, je n'en puis désirer le succès. » — « D'où nous viendra le salut? dit-il encore. C'est la question qui s'élève sans cesse dans mon esprit. Le monde recevra-t-il l'impulsion de réformateurs individuels ou de nouvelles institutions? L'œuvre s'accomplira-t-elle par une action silencieuse s'exerçant au sein des masses? ou bien de grandes convulsions, renversant l'état de choses actuel, seront-elles nécessaires, comme à la chute de l'empire romain, pour

introduire une réforme digne de ce nom? Quelquefois je crains que ce dernier moyen ne l'emporte, tant la corruption de l'église et de la société me semble profonde. »

Ces doutes sur l'avenir religieux de l'ancien monde ne se dissipèrent jamais pour lui. Il comprit que son christianisme libéral et sans tradition était bon pour une terre jeune, où se fonde un autre plan de l'humanité, mais serait inapplicable à nos vieilles civilisations, où tout le monde est antiquaire à sa guise. Il resta fidèle à l'Amérique. Là, en effet, ses idées nous semblent avoir un immense avenir. Les États-Unis sont peut-être destinés à réaliser pour la première fois aux yeux du monde une religion éclairée, purement individuelle, faisant d'honnêtes gens, et tout à fait exempte de prétentions métaphysiques. Le nom de Channing s'attachera sans doute à cette fondation, non comme celui d'un chef de secte (il aurait été le premier à repousser cet honneur), mais comme celui d'un des hommes en qui l'esprit nouveau arriva d'abord à une complète et attrayante expression.

Si le problème du monde devait être résolu par la droiture du cœur, la simplicité, la modération de l'esprit, Channing l'aurait résolu; mais d'autres dons sont pour cela nécessaires, et Channing, qui les reçut peut-être de la nature autant que la nature les donne, ne se trouva pas dans le milieu intellectuel qui les développe et les fait fructifier. Disons tout d'abord que rien ne vaut l'honnêteté, la bonté, la piété véritable, ces dons essentiels des belles âmes. « Lorsque Dieu forma le cœur de l'homme, il y mit premièrement la bonté, comme le propre caractère de la nature divine, et pour être comme la marque de cette main bienfaisante dont nous sortons (1). » La bonté ne suffit pas cependant pour résoudre le problème des choses. Sa part est assez belle : consoler cette vie, mais non en révéler le secret. Ceci appartient à la science et au génie. Savoir l'hébreu ou savoir le sanscrit est aussi nécessaire pour cela que d'avoir le cœur simple et l'âme honnête. Un monde sans science et sans génie est aussi incomplet qu'un monde sans bonté. Channing ne comprit guère que la seconde condition, et cette fois pécha encore pour avoir entrevu le monde comme beaucoup plus simple qu'il ne l'est en réalité.

A Dieu ne plaise que je veuille décourager les nobles esprits qui, justement frappés de l'imperfection de notre état religieux, en désirent la réforme et appellent de leurs vœux un culte mieux approprié à leurs besoins! Quand leurs efforts n'aboutiraient qu'à améliorer et consoler quelques âmes d'élite, ne seraient-ils pas assez récompensés? Mais je n'ose espérer pour eux d'action étendue et

(1) Bossuet.

véritablement sociale. Il ne paraît pas qu'il y ait place désormais pour des spéculations nouvelles et originales dans le champ de la théologie, ni que l'état religieux de l'humanité soit susceptible de changer d'une manière notable. Le bouddhisme semble, il est vrai, destiné à disparaître, et l'islamisme ne sera éternel que dans la race arabe; mais il est difficile de croire que l'équilibre des trois grandes branches du christianisme fondées par les siècles (église latine ou catholique, église grecque ou orthodoxe, protestantisme) doive désormais être troublé d'une manière notable. Les relations de la philosophie et du christianisme changeront-elles? L'une de ces deux formes de la pensée humaine réussira-t-elle à absorber l'autre? ou bien une paix durable réunira-t-elle leurs prétentions contraires? Nous ne le pensons pas davantage. La philosophie sera toujours le fait d'une minorité imperceptible quant au nombre, mais qu'il serait impossible de détruire à moins de déraciner en même temps la civilisation. Maintenir en face l'une de l'autre ces puissances rivales, ne pas décourager ceux qui veulent les réconcilier, et cependant ne pas trop croire à la réconciliation d'ennemis qui se brouilleront le lendemain, tel est le seul programme que puisse se proposer dans le temps où nous sommes un esprit vraiment critique. Il serait injuste de reprocher au passé de n'avoir pas pratiqué une tolérance qui n'est que le résultat bon ou mauvais de l'état intellectuel que nous traversons; mais il n'est pas moins certain que la liberté est le seul code religieux des temps modernes, et on ne conçoit guère comment, après s'être accoutumée à envisager ses croyances d'une façon toute relative, l'humanité s'habituerait de nouveau à les prendre comme la vérité absolue.

ERNEST RENAN.

LA PHYSIQUE

DEPUIS LES RECHERCHES D'HERSCHEL

I.

MELLONI ET SES TRAVAUX SUR LA CHALEUR RAYONNANTE.

La physique expérimentale, qui n'a été longtemps qu'une science de curiosité, cultivée par un petit nombre d'hommes spéciaux, a conquis depuis quelques années une place plus importante dans l'opinion publique. Des applications qui ont changé la face du monde, des découvertes ingénieuses qui s'adressent aux besoins des arts ou aux usages de la vie, lui ont mérité le respect de ceux mêmes qui ne la connaissent pas, et ceux qui l'étudient, prévoyant les ressources qu'offriront les forces naturelles alors qu'elles seront mieux connues, poursuivent les études commencées avec une pleine confiance dans les bienfaits qu'on peut en attendre.

On se tromperait beaucoup cependant, si l'on pensait que le but unique des savans est de subordonner la physique à l'utilité que l'on peut en tirer. Ils ont une préoccupation plus sérieuse peut-être, quoique moins directement profitable : c'est de connaître le mécanisme des actions naturelles, et de découvrir les agens qui les produisent. Ce but tout philosophique est le seul qu'aient poursuivi les Newton, les Volta, les Ampère, les Fresnel, et peut-être s'étonneraient-ils s'ils pouvaient voir comment la société a matériellement tiré parti des spéculations qu'ils avaient uniquement en vue. Les

physiciens veulent donc avant tout étudier les lois de la nature, et la science qu'ils construisent si laborieusement ne vise qu'à l'interprétation des règles qui gouvernent la matière; les applications aux besoins des hommes en sont le corollaire, mais non le principe. Cette science purement spéculative, dont l'attrait est invincible, ne sera complétée que lorsqu'il ne restera rien d'inconnu dans le monde physique. S'il est désespérant de s'avouer que cette perfection ne sera jamais atteinte, on peut se consoler en songeant à la suite indéfinie de créations utiles que l'humanité devra aux progrès futurs de la science.

Dans tous les temps, la physique a fait des découvertes; seulement elles étaient rares autrefois, et de nos jours elles sont fréquentes. Elles sont loin d'avoir toutes la même valeur, et l'on peut dire qu'elles sont de deux sortes. Les unes, réservées aux talens modestes, portent sur des faits de détail; elles ne changent rien aux idées générales du moment, mais, acceptant les théories comme vraies, elles les complètent en élucidant les points obscurs, en perfectionnant les procédés, en simplifiant les démonstrations. Les autres, plus rares et d'un ordre plus élevé, viennent brusquement révéler un principe nouveau ou un phénomène primordial qui agrandit ou transforme les théories; elles sont le point de départ de travaux prolongés et de découvertes successives qui en sont les conséquences : telle a été l'invention de la vapeur ou de la pile de Volta. Ces grandes découvertes, qui datent dans l'histoire, se personnifient le plus souvent dans le nom des inventeurs qu'elles illustrent, et que les annales de la science conservent avec un respect proportionné à l'importance des résultats. L'homme dont nous allons étudier les travaux a été un de ces inventeurs privilégiés. Sans avoir un génie de tout point égal à celui des grands maîtres, Macedonio Melloni était doué d'une persévérance opiniâtre qui en tient lieu quelquefois. Il n'a découvert aucun agent nouveau, mais il a contribué pour une large part à analyser la nature de la chaleur. Il n'a point déduit de ses études quelqu'une de ces applications qui font d'un savant un bienfaiteur de l'humanité, mais la science lui doit un de ces rares progrès philosophiques qui la transforment. On peut regretter qu'il n'ait point achevé seul l'œuvre qu'il avait entreprise, et qu'il se soit laissé dépasser par des rivaux ou des élèves; mais il avait créé un instrument et donné des modèles qu'il n'y avait plus qu'à employer et à suivre.

L'histoire de la vie scientifique de Melloni résume en quelque sorte le mouvement des sciences physiques au XIXe siècle dans une de leurs directions les plus fécondes, c'est-à-dire dans la voie de ces études sur les propriétés comparées de la chaleur et de la

lumière dont Herschel et Ampère signalèrent les premiers l'importance. Raconter les travaux du savant italien, c'est retracer une des plus remarquables évolutions de la physique moderne, et pour la faire comprendre, il importe de montrer où en était avant Melloni la science de la chaleur et de la lumière. L'histoire générale d'abord, puis les faits nouveaux qui la complètent, telles sont les deux parties du sujet que nous avons à traiter; telles seront aussi les divisions de cette étude.

I.

Pour faire mieux apprécier l'intérêt qui s'attache aux recherches poursuivies depuis un demi-siècle sur les phénomènes de la chaleur et de la lumière, il faut rappeler d'abord quelques faits généraux et quelques expériences bien connues. Le soleil verse sur la surface de la terre des rayons de lumière et des rayons de chaleur : les premiers sont appréciés par nos yeux, les seconds sont rendus sensibles par l'impression générale qu'ils développent sur nos organes, par l'échauffement des corps qu'ils rencontrent et par une multitude d'actions naturelles dont nous sommes les témoins.

Cette chaleur nous arrive en même temps que la lumière, car si un obstacle intercepte celle-ci, il arrête en même temps celle-là; il est donc infiniment probable que les rayons calorifiques se propagent avec la vitesse des rayons lumineux, et qu'ils nous viennent du soleil en huit minutes et quelques secondes, après avoir parcouru environ quarante millions de lieues.

La chaleur et la lumière ont donc une origine commune et une vitesse égale de propagation; elles ont encore d'autres ressemblances plus précises. — Recevons par exemple les faisceaux solaires sur un miroir concave de verre étamé ou de métal poli : ils se réfléchissent et se concentrent en un point que l'on nomme le foyer; l'œil y voit une lumière vive, et en même temps le thermomètre y accuse une très haute température, quelquefois même les combustibles y prennent feu. Nous apprenons par là que la chaleur se réfléchit avec la lumière, et que les deux rayonnemens ne cessent pas de s'accompagner.

On produit des résultats semblables avec un de ces verres lenticulaires dont on fait usage en optique. Les rayons solaires que l'on reçoit sur sa surface le traversent en s'inclinant sur leur direction primitive, et se dirigent vers un espace étroit où l'on trouve accumulées à la fois et la lumière et la chaleur. Si la lumière s'est réfractée, la chaleur a subi la même action et l'a suivie dans sa nouvelle direction. L'expérience prend plus d'intérêt et devient plus significative quand la lentille est taillée pendant l'hiver dans un large mor-

ceau de glace. La glace se laisse alors traverser par les rayons solaires, et sans s'échauffer, sans se fondre sensiblement, elle les concentre en un foyer où le bois s'enflamme et où les métaux se liquéfient.

Il y a ainsi, à côté des radiations qui éclairent les objets, d'autres radiations analogues qui les échauffent. Nous sommes habitués à les attribuer à deux causes que nous nommons *lumière* et *chaleur*, sans être précisément bien certains qu'elles soient distinctes. Nous reconnaissons ensuite que les deux espèces de rayons se propagent avec une énorme vitesse, se réfléchissent toutes deux sur les miroirs polis, traversent toutes deux, sans s'y arrêter, les substances transparentes, de telle façon que la chaleur et la lumière semblent toujours s'accompagner et subir les mêmes actions, et que toutes deux méritent au même degré l'attention des physiciens.

Cependant les deux agens n'ont pas été étudiés avec un soin égal. La lumière a d'abord presque seule attiré les expérimentateurs : Descartes a trouvé les lois de sa transmission; Newton l'a décomposée en ses élémens simples; Huyghens, Young, Fresnel ont achevé d'en découvrir les propriétés, et l'on n'avait presque plus rien à apprendre sur la lumière, qu'on ignorait encore tout sur la chaleur. On avait l'idée préconçue que les deux agens n'ont rien de commun; on s'obstinait à séparer les deux ordres de phénomènes dans les études que l'on en faisait et dans les théories que l'on imaginait; loin de se laisser guider par des analogies évidentes, on refusait pour ainsi dire de les apercevoir.

Il y a une raison qui explique comment la lumière était si bien et la chaleur si peu étudiée; la nature nous a donné un organe merveilleusement délicat qu'elle a rendu sensible à tous les phénomènes lumineux; c'est pour ainsi dire un instrument de physique toujours prêt, qui nous accompagne toujours, et rappelle à chaque instant notre attention sur des phénomènes qui ne cessent jamais de se produire; c'est ce qui a conduit les philosophes à étudier les propriétés et la nature de la lumière. Nous ne sommes pas aussi bien doués pour la chaleur; nous n'avons pas un œil qui la voie; elle nous impressionne, il est vrai, mais d'une manière vague, et sans être analysée par un nerf particulier. A défaut d'un organe spécial qui leur avait été refusé, les physiciens ont dû attendre l'invention d'un instrument capable de remplacer, par ses indications, les sensations qui les auraient dirigés; de là l'inégalité que nous observons entre les progrès de deux sciences si voisines.

Quand on se mit à étudier la chaleur rayonnante, on ne connaissait que le thermomètre. On s'en servit; mais cet appareil, qui suffit pour mesurer les grandes variations de température, est loin de posséder la sensibilité qu'une étude si délicate rend nécessaire, et en

supposant même qu'on eût pu la lui donner, il y a toujours entre les indications d'un pareil instrument et celles d'organes comme l'œil ou l'oreille une différence caractéristique. Ces organes ne se bornent point à nous révéler l'existence de la lumière ou des sons, ils distinguent entre les impressions qu'ils reçoivent des qualités particulières; l'œil nous avertit que la lumière peut affecter des couleurs très variables, et l'oreille saisit des sons plus graves qu'elle distingue de sons plus aigus. Le thermomètre au contraire, en nous accusant les rayons calorifiques, les confond tous, ne saisit aucune différence entre ceux qui nous arrivent de foyers différens, et nous laisse indécis sur la question de savoir s'il y a plusieurs espèces de chaleur, comme il y a plusieurs espèces de lumières, et si ces chaleurs se distinguent l'une de l'autre par une qualité spéciale rappelant la coloration.

On comprend maintenant quelles difficultés ont rencontrées les physiciens qui ont voulu suivre la chaleur dans le détail de toutes ses modifications. Ces difficultés ont été surmontées cependant, mais par quelle suite d'efforts persévérans et d'expériences ingénieuses, c'est ce qu'il nous reste à dire.

En parcourant les ouvrages des savans qui les premiers ont effleuré cette importante étude, on trouve qu'en 1686 Mariotte avait vu la chaleur du soleil traverser aisément une lame de verre, et la chaleur d'un foyer ordinaire s'y arrêter en presque totalité. L'illustre Scheele, un siècle plus tard, reprit cette même expérience et fit la même remarque. Tous deux convinrent que les chaleurs rayonnantes, pouvant éprouver des actions inégales, devaient n'être pas identiques quand elles venaient d'origines différentes : c'était là le germe de découvertes capitales.

En 1800, la question fit des progrès subits et inattendus par les travaux admirables de W. Herschel. Cet homme, illustre déjà par des découvertes astronomiques, fut conduit aux études que nous allons raconter par une circonstance fortuite. Il voulait observer le soleil avec le grand télescope qu'il avait inventé; mais les rayons de l'astre, concentrés par un immense miroir, venaient se réunir à l'espace étroit où se pose l'œil; ils y apportaient une telle lumière et une telle chaleur, que le papier pouvait s'y enflammer. Il fallait les éteindre dans une grande proportion, en interposant des verres colorés dans leur trajet jusqu'à rendre l'image du soleil inoffensive. « Ce que je reconnus alors, dit Herschel, fut remarquable. Quand j'employais certains verres, j'éprouvais une sensation de chaleur, quoique j'eusse peu de lumière, pendant que d'autres me donnaient beaucoup de lumière et une chaleur à peine sensible, et comme avec ces diverses combinaisons de verres l'image du soleil était différemment colorée, il me vint

à l'esprit que les rayons prismatiques pouvaient avoir une propriété calorifique inégale (1). »

Un observateur ordinaire, s'il avait rencontré ces différences entre l'effet optique et l'effet calorifique des rayons du soleil, aurait pu les consigner comme une singularité et passer à d'autres recherches; mais c'est le propre des esprits éminens de s'emparer des plus légers indices pour deviner l'insuffisance des idées admises et se décider à des expériences qui doivent confirmer les doutes et corriger les erreurs. Herschel, abandonnant les graves spéculations de l'astronomie, se mit avec une ardeur extrême à étudier les propriétés de la chaleur et à rechercher sa nature, car il soupçonnait qu'un même rayon parti du soleil pourrait bien être la cause unique de deux actions jusqu'alors attribuées à des principes différens, — l'action d'échauffer et celle d'illuminer les objets.

Pour se diriger dans les études qu'il allait entreprendre, Herschel avait l'analogie connue des effets, cette croyance vague à l'identité des causes, et l'exemple des travaux dont l'optique avait été l'objet. Il pensa judicieusement qu'il fallait rechercher dans la chaleur les propriétés que l'on connaissait à la lumière, afin de savoir jusqu'où s'étendaient les analogies et où commençaient les dissemblances. Il fit cette comparaison en essayant de décomposer la chaleur comme Newton avait décomposé la lumière. Il convient de rappeler à ce propos l'expérience de Newton.

Quand on fait passer la lumière solaire par un trou très étroit percé dans le volet d'une chambre fermée, elle se propage en un faisceau de rayons qui suivent une route commune et peignent l'image du soleil sur la paroi opposée; mais quand on la reçoit sur un prisme de verre, elle le traverse et en sort dans des conditions toutes différentes.

On remarque d'abord que le nouveau faisceau n'est pas la continuation du premier; il fait un angle avec lui, et chaque rayon, changeant sa direction à l'intérieur du prisme, se dévie en le traversant.

Avec plus d'attention on voit ensuite que les rayons ne suivent plus une route commune; les uns sont plus déviés que les autres, si bien qu'ils vont très sensiblement en s'écartant, et se séparent de plus en plus en forme de gerbe lumineuse.

Mais ce qui frappe le plus dans ce phénomène, c'est que les rayons séparés n'ont pas la même couleur : ceux qui sont le moins déviés sont rouges, ceux qui le sont le plus sont violets, et entre ces limites extrêmes on en remarque d'autres dont les déviations sont intermédiaires et dont les colorations sont orangée, jaune, verte, bleue,

(1) *Philosophical Transactions*, année 1800, page 256.

indigo. En recueillant ce faisceau sur un écran, on y voit se peindre une magnifique image, illuminée des teintes les plus pures, qui passent de l'une à l'autre par des dégradations insensibles : cette image se nomme le spectre solaire.

L'expérience de Newton montre avec évidence que la lumière envoyée par le soleil est le mélange d'une infinité de rayons simples superposés, rouges ou jaunes, bleus ou violets; en passant dans le prisme, ils se dévient tous, mais inégalement; ils ont, pour parler le langage des physiciens, des *réfrangibilités inégales* : c'est pourquoi ils se séparent et s'étalent dans le spectre.

La question qui se posait pour Herschel était de rechercher les mêmes propriétés et d'arriver aux mêmes conséquences pour la chaleur. Ayant donc reçu sur le prisme un faisceau solaire et dirigé le spectre dans une chambre obscure, il introduisit dans l'image un thermomètre très sensible, le plaçant en premier lieu dans le violet, l'amenant ensuite dans le bleu, et le faisant marcher successivement dans toutes les couleurs jusqu'au rouge : partout le thermomètre s'élevait, partout il y avait de la chaleur. Toutefois, si l'œil nous avertit que les diverses couleurs étalées dans le spectre jouissent de propriétés spéciales, le thermomètre qu'on place dans ces couleurs ne nous apprend rien de pareil sur les chaleurs dont il nous révèle l'existence, et l'on serait tenté au premier abord de les croire identiques. Herschel ne tomba point dans cette erreur, car, dit-il, ces chaleurs diffèrent par une propriété physique très caractérisée, l'inégale réfrangibilité : la chaleur du rouge dévie moins que la chaleur du violet, et si elles étaient les mêmes, elles n'auraient pu quitter une route commune pour se séparer dans le prisme et s'étaler en des endroits différens du spectre (1).

Si les observations d'Herschel s'étaient terminées à ce point, on aurait pu exprimer entre la chaleur et la lumière une relation fort simple, on aurait pu dire : L'ensemble de tous les rayons lumineux qui se trouvent dans la nature se rapporte à sept types de couleurs principales, et il en est de même pour l'ensemble des rayons calorifiques; le soleil nous envoie sept types de chaleurs, rouge, jaune...; ces mots auraient désigné les espèces particulières de chaleurs qui accompagnent les lumières du même nom. Il n'en est point ainsi cependant; outre ces chaleurs, il en existe encore d'au-

(1) « The prism refracts radiant heat so as to separate which is less efficacious from which is more so. The whole quantity of radiant heat contained in a sun-beam, if this different refrangibility did not exist, must inevitably fall in a space equal to the area of the prism; and if radiant heat were not refrangible at all, it would fall upon an equal space where the shadow of the prism, when covered, may be seen. » *Philosophical Transactions*, année 1800, page 272.

tres, et c'est toujours Herschel qui nous l'apprend. Après avoir promené le thermomètre dans le spectre depuis le violet jusqu'au rouge, il continue de le pousser dans le même sens, atteint la limite visible, la dépasse et s'avance dans l'endroit obscur qui la suit. L'effet thermométrique ne diminue pas avec l'éclat lumineux; loin de là, il augmente, prend son maximum quand déjà la lumière est nulle, et ne disparaît qu'à une grande distance du spectre que nous voyons.

Que des corps non lumineux, comme un poêle ou l'eau chaude, nous envoient de la chaleur, c'est un fait incontestable; mais que le soleil, outre l'immense proportion de chaleurs lumineuses qu'il lance, pût encore envoyer des chaleurs obscures, distinctes et séparées des premières, c'est ce que l'on n'avait jamais soupçonné. Aussi la découverte d'Herschel eut-elle dans le monde savant un long retentissement.

Ce que nous avons peine à comprendre, c'est que, tout en gardant le souvenir de ce résultat capital, les physiciens aient laissé tomber dans l'oubli les raisonnemens qu'il avait inspirés à Herschel; ils ont signalé la découverte des chaleurs obscures dans tous leurs ouvrages, ils ont passé sous silence la signification théorique des expériences. Entre les mains d'Herschel, cette découverte ne fut pas seulement un fait : elle avait dans son esprit la même valeur que la décomposition de la lumière dans celui de Newton. Elle établissait que la chaleur du soleil est multiple comme sa lumière, qu'elle se compose de radiations différentes, caractérisées par leurs réfrangibilités, les unes superposées aux lumières simples du spectre, les autres s'en écartant et composant, pour employer son expression, une *lumière invisible*. Tel était, on le verra bientôt, le point de vue élevé où se plaçait Herschel.

Après avoir raconté les expériences qu'il vient de faire, l'astronome anglais transporte ses pensées du domaine des faits à celui des généralisations, et dit : « Il se peut que les mêmes rayons aient à la fois la propriété d'éclairer et celle d'échauffer, que la lumière et la chaleur soient deux effets différens d'une même cause; mais il se peut aussi que la chaleur et la lumière soient les manifestations de deux rayonnemens distincts, marchant ensemble, se réfléchissant ensemble, sortant ensemble du prisme, mais n'ayant rien de commun dans leurs principes, rien de commun dans leurs propriétés. »

A cet égard, Herschel fait remarquer que nous ne sommes pas autorisés par les règles de la philosophie à admettre deux causes pour expliquer certains effets quand ils peuvent être attribués à une seule (1), et, partant de ce sage principe, il s'efforce de montrer qu'il n'y a

(1) *Philosophical Transactions*, année 1800, page 291.

aucune impossibilité à concevoir tous les faits qu'il a découverts en admettant l'existence d'un principe unique. Pour les rayons qui sont à la fois lumineux et calorifiques, pour les chaleurs qui accompagnent les lumières du spectre, la difficulté est nulle; mais elle existe tout entière et elle est grave quand il s'agit des chaleurs obscures, c'est-à-dire de rayons qui viennent des corps non lumineux ou qui se placent dans le spectre à la suite du rouge. Alors Herschel, qui croyait, comme tous les physiciens de son temps, que la lumière est due à des molécules en mouvement, Herschel raisonne de la manière suivante : « On peut supposer, dit-il, que les molécules lumineuses envoyées par le soleil ont des masses très différentes; les unes sont petites, les autres plus grosses; elles suivent le même chemin dans la radiation solaire, mais elles prennent des routes différentes dans le prisme, et se séparent suivant l'ordre de leur grosseur. Il y en a qui peuvent à la fois échauffer les corps et les éclairer, ce sont les *moyennes;* mais celles dont les masses sont ou trop ou trop peu considérables peuvent perdre la propriété d'éclairer tout en conservant celle d'échauffer; elles seront, s'il est possible de parler ainsi, de la *lumière invisible,* elles produiront la *chaleur obscure* (1). Il suffirait d'admettre que ces molécules sont arrêtées par les enveloppes et les humeurs de l'œil pour comprendre qu'elles ne produisent aucune impression sur le nerf optique, tout en gardant la propriété d'échauffer (2). »

C'est par ces mémorables paroles qu'Herschel terminait ses premières recherches sur la chaleur rayonnante. Il venait de prouver jusqu'à l'évidence qu'il ne faut point attribuer à la chaleur une homogénéité complète; que ces rayons qui nous affectent d'une sensation commune, qui produisent sur le thermomètre un effet identique, sont cependant très distincts, et qu'on peut les séparer l'un de l'autre en les réfractant par un prisme. Il avait vu que certains de ces rayons suivent la même route que les couleurs de la lumière, que d'autres

(1) « In this case radiant heat will at least partly, if not chiefly, consist, if it may be permitted the expression, of invisible light, that is to say, of rays coming from the sun, that have such a momentum as to be unfit for vision. And admitting, as is higly probable, that the organs of sight are only adapted to receive impression from particles of a certain momentum, it explains why the maximum of illumination, should be in the middle of refrangible rays; as those which have greater or less momenta are likely to become equally unfit for impressions of sight. » *Philosophical Transactions*, 1800, page 272.

(2) « It remains only for us to admitt that such of the rays of the sun as have the refrangibility of those which are contained in the prismatic spectrum, by the construction of the organs of sight are admitted under the appearance of sight and colours, and that the rest being stopped in the coats and humours of the eye, act upon them as they are known to do upon all the other parts of our body by in occasionning a sensation of heat. » *Philosophical Transactions*, 1800, page 292.

prennent une direction différente. Alors il se demande si la chaleur est distincte de la lumière, et sans faire aucune expérience de vérification ou d'infirmation, il s'abandonne à cette pensée séduisante, que la même cause pourrait produire les deux effets; il suffirait pour cela d'admettre que certains rayons sont arrêtés par l'œil. Il devait arriver un moment où des physiciens plus heureux feraient de cette hypothèse une réalité.

Ce ne sont là, il est vrai, que les premiers travaux d'Herschel, et il eût mieux valu peut-être pour sa gloire qu'il ne cherchât pas à les continuer. Herschel voulut par des expériences irrécusables établir l'identité des deux causes, et il essaya de démontrer que les effets calorifiques étaient numériquement égaux aux effets lumineux. Alors il exécuta une immense série de mesures; il les fit avec les appareils qu'il connaissait, que l'on connaissait à son époque, et dont les indications, plus souvent inexactes que justes, devaient égarer un grand esprit; il prit naturellement ses résultats pour des vérités; il en tira des conséquences qu'il crut fondées et qui n'étaient que des erreurs. Bientôt ses illusions s'évanouirent, ses opinions se transformèrent, et au lieu de ces pensées fécondes qu'il avait si clairement exprimées, nous le voyons soutenir avec embarras et sans transition une opinion entièrement opposée. On comprend qu'il ait montré la contradiction de ces expériences avec la théorie de l'identité; mais ce dont on a droit de s'étonner, c'est qu'il ait réfuté lui-même et dans des termes presque violens les raisonnemens que lui-même avait produits.

Il avait dit : « Quand une seule cause suffit, nous ne sommes pas en droit d'en imaginer deux. » Il reprend maintenant : « La nature n'est pas dans l'habitude d'user d'un seul et même mécanisme avec deux de nos sens différens, témoin les vibrations qui font le son, les effluves qui occasionnent l'odorat, les particules qui produisent le goût, la résistance des corps qui affecte le toucher; tous ces moyens sont particuliers à chaque organe spécial des sens. Allons-nous maintenant supposer qu'un même mécanisme puisse causer deux sensations si différentes, la perception si précise de la vision et la moins délicate de toutes nos affections, celle qui est commune aux plus grossières parties de notre corps quand elles sont exposées à la chaleur (1) ? » Il continue : « Ceux qui veulent admettre l'identité des deux causes sont obligés d'accepter les propositions suivantes, qui sont arbitraires et révoltantes, qu'en étudiant le spectre du violet au rouge, on trouve d'abord des chaleurs et des lumières croissant en même temps; — du jaune au rouge extrême, une chaleur crois-

(1) *Philosophical Transactions*, 1800, page 507.

sante et une lumière diminuant jusqu'à l'extinction; — au-delà du rouge, de la chaleur sans lumière. Quelle supposition pourrait-on faire pour expliquer des résultats si inconséquens (1) ? »

Il serait facile de prolonger ces citations en opposant à Herschel ses propres argumens; nous aimons mieux faire connaître les expériences qui avaient si profondément modifié ses croyances.

Le physicien anglais avait rassemblé une série considérable de lames différentes; les unes étaient les verres blancs que l'on fabriquait de son temps; les autres, des cristaux naturels; les dernières, les verres colorés dont on garnit les vitraux des églises. Chaque substance interposée dans le trajet de la lumière en arrêtait une partie et laissait passer l'autre. Herschel mesura avec toute l'exactitude possible la portion qui passait et la portion qui était interceptée. Arrivant aux mêmes épreuves pour la chaleur, il trouva que les mêmes substances en arrêtaient une partie (il la détermina), et qu'elles en éteignaient une autre qu'il calcula. Pour varier ces recherches autant qu'il le pouvait, il employa les diverses sources calorifiques connues : le soleil, une chandelle, un foyer ordinaire ou un poêle de fer chauffé sans être rouge. Ce travail considérable comprend deux cent vingt expériences diverses : Herschel les résuma dans des tableaux, et plaça en regard de chaque substance les nombres qui expriment les proportions de chaleur et de lumière qu'elles arrêtent.

Nous l'avons déjà dit, il ne faut pas chercher dans ces expériences une exactitude parfaite. Quand on discute les méthodes d'observation, on reconnaît qu'elles ne pouvaient pas être précises, et cependant, quand on parcourt l'ensemble des résultats, on y reconnaît un caractère général de vérité. Si on se contente de raisonner d'une manière générale sur les indications ainsi obtenues, on est conduit à des conséquences vraies; mais si on les prend comme des expressions numériques exactes et qu'on en déduise des lois mathématiques, ces mêmes indications cessent d'être justes. Supposez qu'on ait donné à Herschel, au lieu d'un thermomètre paresseux, un instrument plus délicat, plus propre à suivre les phénomènes et à les mesurer : il est incontestable que la question eût été résolue finalement par lui, et que, raisonnant sur des bases vraies au lieu d'appuyer ses argumens sur des valeurs peu exactes, il n'aurait point si brusquement abandonné la véritable théorie, qu'il avait prévue et devinée, pour une opinion sans fondement, qu'il a finalement et malheureusement adoptée.

Une des premières remarques que l'on puisse faire sur le résumé de ces expériences, c'est que les rayons calorifiques émanés des

(1) *Philosophical Transactions*, 1800, page 508.

sources différentes ne traversent pas avec la même abondance une même substance. Herschel ne s'en étonne point et ne le fait point remarquer à son lecteur. Il ne s'en étonne point, parce qu'il a démontré et qu'il répète à chaque instant que les chaleurs des diverses sources ne sont pas les mêmes, et qu'elles doivent inévitablement se comporter différemment. Il ne le fait point remarquer, mais le lecteur ne peut s'empêcher de saisir ces différentes actions, et de reconnaître cette inégalité du pouvoir de transmission d'une même substance sur les rayons calorifiques envoyés par diverses sources, puisqu'elle est inscrite dans tous les nombres d'Herschel.

Mais, dans le résumé qu'Herschel fait lui-même de ses résultats, il insiste tout spécialement sur un autre point, sur un autre fait général surabondamment démontré aussi par tous les nombres : c'est que l'on voit certains verres parfaitement transparens arrêter presque toute la chaleur, tandis que d'autres, qui sont pour ainsi dire opaques, sont très aisément traversés par la chaleur des sources qu'il emploie. En un mot, il n'existe aucune relation entre la facilité plus ou moins grande possédée par les corps d'être traversés par la chaleur ou par la lumière, entre ce que nous appelons la *transparence* et ce que nous pouvons nommer la *transcalescence*. Cette loi générale, sur laquelle appuie Herschel, et dont il tire des argumens, a une grande valeur; elle lui appartient, elle a depuis été vérifiée par des expériences plus précises, mais elle ressort et des résultats et des paroles d'Herschel (1).

Cette observation générale conduit Herschel à la conclusion suivante : s'il n'y a point égalité entre les actions d'une même substance pour arrêter les deux pouvoirs calorifique et éclairant, il ne peut y avoir d'identité entre les causes qui les produisent. Cette conséquence hâtée et regrettable peut être immédiatement combattue, et Herschel le reconnaît. Il formule lui-même l'objection à peu près en ces termes : « On peut dire que les chaleurs émises par les sources se composent à la fois de rayons éclairans et de rayons obscurs. Il peut arriver que les ingrédiens qui composent les verres employés les disposent à arrêter plus ou moins aisément l'une ou l'autre de ces deux espèces de chaleur. S'ils arrêtent les rayons obscurs en laissant passer les chaleurs lumineuses, ils seront transparens comme le verre, et pourtant éteindront une notable portion de chaleur; si au contraire ils laissent passer les rayons obscurs et arrêtent les chaleurs lumineuses, ils seront opaques à l'œil, et pourtant transmettront la chaleur. »

Pour se décider entre sa conclusion, qui n'est pas logique, et cette

(1) *Philos. Trans.*, page 509. « Now, by casting an eye on the above table, it will be seen immediately that no kind of regularity takes place among the proportions of rays of one sort and of another which are stopped in their passage, heat and light seem to be entirely unconnected, etc. »

objection, dont il sent toute la valeur, Herschel fait appel aux résultats de ses travaux. Il n'y aurait aucun intérêt ni aucun agrément à le suivre dans la discussion de certains cas particuliers. Nous nous bornerons à dire qu'il trouva dans cette discussion des raisons de persister dans sa nouvelle croyance, et nous arriverons à un argument qu'il croit être sans réplique et qui l'est en effet.

Il recueille à la sortie du prisme un faisceau de rayons rouges, il les isole de tous les autres et les étudie spécialement. Comme ils possèdent une réfrangibilité unique, ils contiennent une seule espèce de lumière simple et une seule chaleur élémentaire, c'est-à-dire deux radiations distinctes et superposées, si on attribue les deux propriétés à des causes différentes, et un seul rayon, si la chaleur et la lumière dérivent d'une cause unique. Dans le premier cas on pourra éteindre la radiation calorifique sans toucher à la radiation lumineuse, puisqu'elles sont indépendantes; dans le second, on ne pourra altérer la chaleur sans produire un effet égal sur la lumière, puisqu'elles sont deux manifestations d'un même rayon. Herschel n'avait plus qu'à faire passer les rayons rouges à travers une même lame transparente et à constater l'égalité ou l'inégalité des deux transmissions (1).

Avoir posé ce dilemme, c'est avoir fait connaître la seule méthode qui puisse amener une solution irrécusable de la question; malheureusement il eût fallu des expériences bien précises pour reconnaître l'égalité des extinctions lumineuses et calorifiques, et celles d'Herschel étaient très imparfaites : il répondit négativement et se prononça pour l'hétérogénéité des deux agens.

En résumé, Herschel avait fait de grandes découvertes et émis de grandes idées. Il avait proclamé la diversité des rayons calorifiques, et les avait distingués les uns des autres par leur différente réfrangibilité; il avait fait voir que le soleil, outre les radiations qui sont lumineuses, envoie des chaleurs qui n'ont pas de pouvoir éclairant, et ce sont les plus abondantes; celles-là sont les moins réfrangibles. Puis il avait montré que si on reçoit sur un verre un faisceau de rayons calorifiques et lumineux, il n'y a aucune relation entre la transparence et la transcalescence. Il avait ensuite posé une grande question philosophique, celle de savoir si la cause de la chaleur et de la lumière est la même, ou si elle est différente. Primitivement partisan de l'identité, il avait donné tous les argumens que l'on pou-

(1) *Philosophical Transactions*, page 521. « The question which we are discussing at present may therefore at once be reduced to this single point. Is the heat which has the refrangibility of the red rays occasioned by the light of these rays? For should that be the case, as there will be only one set of rays, one fate only can attend them in being either transmitted or stopped according to the power of the glass applied to them.»

vait faire valoir pour la soutenir; il donna ensuite tous ceux qui la combattent, et termina par un dilemme qui remettait la question à l'expérience. Il fit cette expérience, il la fit mal, parce que ses appareils étaient mauvais; elle lui donna un résultat inexact, il conclut inexactement que la chaleur était distincte de la lumière.

Depuis l'année 1800, cette féconde et importante question fut abandonnée. D'autres préoccupations entraînèrent les savans, qui parurent oublier et le sujet et les études dont il avait été l'objet. Aussi voyons-nous peu à peu disparaître la notion de l'hétérogénéité de la chaleur. On étudie sa réflexion, sa diffusion, son absorption, son émission, sans se préoccuper de spécifier l'espèce particulière de chaleur que l'on emploie, et comme si elle n'avait aucune influence sur les résultats : des erreurs s'introduisent, des assertions inexactes sont acceptées, et la question arrive à un déplorable état d'obscurité, de confusion. Si de temps à autre quelques expériences intéressantes se produisent, elles demeurent stériles et ne reçoivent aucune explication.

Vers 1832, le célèbre Ampère, à qui la préoccupation des détails ne cachait point les idées générales, reprit la question qu'Herschel paraissait plutôt avoir abandonnée que résolue. C'est d'un point de vue très-élevé qu'il l'envisagea.

Des deux théories qui avaient essayé d'expliquer la lumière et qui pendant si longtemps avaient séparé les philosophes en deux camps, l'une, celle de Newton, venait d'être mise en contradiction avec les expériences; l'autre, que Descartes avait développée, expliquait et prévoyait toutes les propriétés de la lumière, et se faisait accepter de tous les physiciens. Ampère essaya d'établir sur des principes voisins une théorie de la chaleur.

On sait que la lumière est un mouvement. Ce mouvement prend naissance dans les corps lumineux, se propage à travers l'éther et vient apporter à l'œil, en ébranlant le nerf optique, l'impression de la lumière. Ces actions sont comparables à celles du son, qui, se développant dans les vibrations du corps sonore, se propage par l'air, et se perçoit par l'ébranlement de l'oreille. Seulement les vibrations lumineuses se font avec une immense rapidité, celles du son s'exécutent assez lentement pour être comptées; les premières se transmettent par un fluide extrêmement subtil, et les secondes par un corps plus grossier. Une autre analogie rapproche les qualités du son et celles de la lumière : les notes graves proviennent de vibrations lentes, les sons aigus dérivent de mouvemens plus vifs; dans la lumière, la rapidité plus ou moins grande des oscillations entraîne aussi la diversité des couleurs, les plus lentes vibrations donnent le rouge, les plus précipitées produisent le violet, et en général

elles sont d'autant plus déviées par le prisme, qu'elles se font plus rapidement.

Cela posé, Ampère remarque que la chaleur rayonnante suit, dans les diverses modifications qu'elle éprouve, des lois identiques à celles de la lumière. Il en conclut que si l'on voulait exprimer la cause de ce fait par une théorie, il faudrait la trouver dans des vibrations de l'éther qui ne pourraient différer des ondulations lumineuses. Il admet dès lors que ces vibrations possèdent à la fois la propriété d'agir sur l'œil pour y développer l'impression lumineuse, et sur un thermomètre pour en élever la température; il conçoit des mouvemens rapides pour la chaleur et la lumière violette, des vibrations lentes produisant la lumière et la chaleur rouge, et des ondulations plus lentes encore et moins refrangibles occasionnant les rayons obscurs.

Jusqu'ici Ampère et Herschel expriment au fond la même idée, mais ils la vêtissent différemment, avec les mots et les principes des théories qu'ils avaient acceptées, Ampère plaçant des vibrations où Herschel supposait des molécules lumineuses. Tous deux arrivent bientôt à la véritable difficulté, à savoir comment les chaleurs obscures ne sont pas lumineuses, et tous deux pensent qu'elles n'arrivent pas au fond de l'œil; la différence, c'est qu'Herschel supposait et qu'Ampère prouve. L'expérience qu'il décrit est très ingénieusement choisie.

Que l'on suppose un boulet de fer placé dans l'obscurité, s'échauffant peu à peu et d'une manière continue : il est d'abord obscur, quoique chaud, puis il devient rouge sombre, rouge clair, et enfin blanc. Pendant les diverses phases de l'expérience, il émet des chaleurs qui se transforment progressivement, et cela s'accorde avec l'idée d'Ampère, puisqu'il suffit d'admettre que les vibrations envoyées se précipitent peu à peu, et s'accélèrent sans changer de nature. Pendant toute la durée de l'expérience on a fait passer la chaleur émise à travers une couche d'eau, et on a observé l'effet produit sur un thermomètre situé derrière elle. L'action a été nulle tant que le boulet était obscur, elle est devenue sensible aussitôt qu'il est devenu lumineux. La chaleur obscure s'est donc peu à peu transformée en lumière; elle ne traverse l'eau qu'après cette transformation, et comme l'œil est un globe plein d'eau, elle n'arrive à la rétine et ne nous impressionne qu'au moment où elle prend une vitesse d'oscillation suffisante.

Des objections de détail contre cette théorie devaient encore se produire, mais elles ont été facilement réfutées.

Il était utile de passer en revue tous ces travaux et d'exposer toutes ces idées. Dans l'histoire scientifique d'un homme, il faut essentiellement comprendre l'état de la science quand il arrive, et le point où on la retrouve quand il disparaît; c'est seulement par la compa-

raison de ces deux époques que l'on juge avec connaissance de cause les résultats qu'on lui doit et le rôle qu'il a joué; c'est alors que l'on classe l'homme en appréciant les progrès qu'il a déterminés et les idées qu'il a répandues. Nous savons maintenant où en était la chaleur rayonnante quand arriva Melloni.

II.

Melloni naquit à Parme; il y fit ses études avec succès et montra dès ses premières années pour les sciences physiques un goût qui était une vocation. Il raconte lui-même que le spectacle de la nature, où d'autres ne trouvaient à son âge qu'un sujet de poétique contemplation, éveillait en lui le désir d'en connaître et d'en expliquer les lois. Le rôle que joue la chaleur excitait avant tout sa curiosité; l'écolier se posait des problèmes sur la fonction de cet agent dans le mécanisme du monde, et comme il n'en trouvait point la solution dans les ouvrages qu'il lisait, il ne cessait de la chercher dans ses méditations. C'est ainsi qu'il préludait aux occupations qui remplirent sa vie, s'abandonnant dès le jeune âge à une de ces impulsions providentielles dont on connaît, dont on a cité tant d'exemples.

Tout jeune encore et quand il quittait les bancs de l'université, Melloni reçut de ses maîtres, comme un témoignage de leur estime et une preuve des espérances qu'il faisait naître, l'honorable mission de professer la physique aux lieux mêmes où il l'avait apprise. L'histoire des sciences nous montre quelquefois des hommes à chaque instant détournés de leur but par les occupations que la société leur impose. Melloni n'eut point ce malheur; les devoirs de sa position étaient ses plus chers plaisirs, et les travaux qu'elle lui imposait le ramenaient sans cesse vers les méditations qu'il s'était choisies. Il profita de ses premiers loisirs pour commencer des expériences; mais il avait avant tout le goût et pour ainsi dire le besoin de la précision. Les appareils thermométriques qu'il avait à sa disposition ne satisfaisaient point ces tendances : il interrompit ses recherches et attendit.

Il y avait alors à Reggio un physicien éminent, c'était Nobili. Il avait une réputation européenne, et la méritait; il ne connaissait pas la jalousie trop souvent reprochée aux adeptes de la science, ni cette personnalité envieuse qui voit un ennemi dans chaque élève qui se fait célèbre. Il entretenait obligeamment une correspondance avec Melloni, l'encourageait en le conseillant, recevait l'avis de ses découvertes, qu'il publiait quelquefois lui-même en leur donnant le poids de son autorité et les faisant valoir par des éloges complaisans. Bientôt, l'abandon du disciple provoquant la confiance du maître, Melloni fut à son tour instruit des recherches de Nobili, et dans cet échange mutuel de confidences scientifiques, il apprit la découverte

d'un appareil propre à étudier les lois de la chaleur rayonnante. C'est à l'habile emploi de cet instrument que Melloni doit son illustration, et la philosophie naturelle une de ses plus belles pages.

L'appareil inventé par Nobili a exercé une trop grande influence sur la destinée scientifique de Melloni pour que nous ne le décrivions pas avec quelque détail. On prend deux métaux particuliers, l'un est le bismuth, l'autre l'antimoine; on les façonne en barreaux allongés ayant la grosseur des aiguilles à tricoter, puis on les coupe en petites tiges à deux centimètres de longueur environ. Cela fait, on soude à l'extrémité d'un barreau de bismuth le bout d'un morceau d'antimoine; à celui-ci on soude un deuxième barreau de bismuth, et on continue ainsi de façon à former une chaîne continue dont les parties sont alternativement composées des deux métaux réunis bout à bout. On replie alors la chaîne sur ses soudures, on ramène le long du premier barreau de bismuth le morceau d'antimoine qui lui est soudé, sur celui-ci le deuxième cylindre de bismuth, et ainsi de suite. La chaîne finit par prendre l'aspect d'un faisceau dont tous les élémens sont couchés l'un sur l'autre; elle a la forme d'un paquet d'allumettes, et sur ses deux extrémités se rangent les soudures destinées à faire adhérer entre elles les diverses aiguilles des deux métaux réunis. Les deux bouts de cette chaîne sont alors mis en communication par un fil métallique auquel on peut donner telle longueur que l'on veut.

Cet instrument jouit d'une très remarquable propriété : quand on garantit l'une de ses faces de tout rayonnement, et que l'on fait tomber sur l'autre la chaleur émanée d'un foyer quelconque, il devient une pile de Volta : un courant d'électricité prend naissance, circule dans les parties hétérogènes qui constituent la chaîne et se prolonge dans le fil métallique qui en joint les extrémités.

Voilà donc un effet produit par la chaleur; elle donne naissance à un courant d'électricité; quand elle est intense, le courant est énergique; quand elle diminue, il décroît; quand elle cesse, le courant disparaît, et on comprend que si on peut trouver un moyen de mesurer l'intensité du courant électrique développé dans ces circonstances, on aura par cela même un procédé pour en mesurer la cause, c'est-à-dire la quantité de chaleur qui échauffe la pile.

Or il est un moyen général et très simple d'apprécier la force d'un courant électrique, c'est de placer dans le voisinage du fil métallique qui réunit les deux bouts de la pile une aiguille aimantée : quand un courant traverse le fil, l'aiguille est impressionnée et se déplace; s'il est fort, la déviation est considérable; s'il diminue, elle décroît; s'il est nul, la déviation disparaît. L'aiguille aimantée que l'on emploie est ordinairement disposée dans un appareil construit à cet effet et que l'on nomme *galvanomètre*.

On peut dès lors ne pas se préoccuper de l'électricité qui sert pour

ainsi dire de lien entre l'effet obtenu et la cause que l'on veut apprécier, on peut s'arrêter aux deux phénomènes extrêmes et dire : Quand la chaleur arrive sur une des faces de la pile, l'aiguille aimantée du galvanomètre se déplace, et le moyen de constater et de mesurer la chaleur qui tombe sur la pile, c'est de constater et de mesurer le déplacement qu'elle imprime à l'aiguille aimantée.

Melloni, nous l'avons dit, n'avait point inventé cet appareil : il le devait à Nobili; il n'avait point découvert l'influence de l'électricité sur l'aiguille aimantée : c'est OErsted qui l'avait reconnue le premier; mais il sut, en s'emparant de résultats jusqu'alors inutiles, créer des applications qui n'étaient point soupçonnées. Il ne recula ni devant les dépenses lourdes que nécessitaient des essais nombreux, ni devant l'ennui de tentatives souvent stériles. Il rencontra des artistes ingénieux qu'il forma et ne découragea point; il donna à son appareil une forme élégante et presque coquette. A chaque besoin des expériences, il fit correspondre un mécanisme qui les facilite et les mesure; il s'attacha surtout à obtenir une sensibilité extraordinaire, et il y réussit au point qu'elle gêne les expérimentateurs moins habiles qu'il ne l'était lui-même. Melloni avait doté dès lors la physique d'un œil qui voit la chaleur, qui peut en accuser les plus insensibles traces et en mesurer toutes les variations; il ne fallait plus que de la patience pour en étudier toutes les lois : Melloni se mit à l'œuvre.

Veut-on démontrer que la chaleur se propage avec une grande vitesse, on dispose la pile dans une chambre vis-à-vis d'une lampe que l'on couvre d'abord par un écran : au moment même où l'on enlève cet obstacle, l'aiguille se met en mouvement. Un thermomètre n'aurait commencé ses indications dans un essai semblable qu'au bout d'un temps assez long. Veut-on savoir si le rayonnement se transmet à travers les corps transparens, on intercale entre la lampe et la pile ou un carreau de verre, ou une lame de glace, ou une petite caisse de verre remplie d'eau froide, et cette expérience, conduite comme la précédente, accuse à l'instant la transmission de la chaleur à travers le corps interposé.

L'appareil imaginé par Nobili, mais perfectionné par Melloni, se prête, on le voit, aussi bien que les anciens instrumens thermométriques à montrer que la chaleur se propage, se réfléchit, se transmet, se réfracte comme la lumière; mais il a sur eux des avantages précieux, il a des mouvemens tellement subtils, que l'on ne peut apprécier aucun intervalle entre le moment où le rayon est lancé et celui où son effet se montre. Il a tellement de précision dans ses indications, que si l'on agite périodiquement la flamme d'une bougie qui l'influence, on voit périodiquement se déplacer l'aiguille; il a tant de sensibilité, que les moindres courans d'air, les rayonnemens calorifiques les plus imperceptibles sont indiqués par les effets qu'ils dé-

veloppent. Si vous vous approchez de la pile, le galvanomètre vous accuse; si votre main la touche, il bondit; la lune elle-même, qu'un préjugé généralement adopté considère comme une source de froid, envoie sur l'appareil de Melloni assez de chaleur pour l'affecter.

On comprend aisément quelle révolution fit dans les études sur la chaleur un instrument si impressionnable. Quand Herschel voulait mettre en mouvement de quelques fractions de degré des thermomètres d'une *exquise sensibilité*, il lui fallait un large poêle, un boulet de fer rougi, un vaste feu de charbon, sources bien incommodes et à peine suffisantes d'une chaleur variable. Melloni les remplace par des foyers simples, portatifs, délicats, fournissant une chaleur égale et de qualité identique. C'est une lampe de petit format, à mèche carrée, dite de Locatelli; c'est une flamme d'alcool, un vase plein d'eau qui bout, ou une lame de cuivre chauffée à l'esprit de vin; on les place ou on les enlève, on les allume ou on les éteint, on les change ou on les remplace, et les expériences se font simplement, rapidement, sans dépenses et sans ce cortége de soins ennuyeux ou de préparations grossières, quelquefois forcées, mais toujours pénibles.

Possédant enfin l'appareil qu'il avait tant rêvé, touchant le but qu'il s'était proposé, le physicien de Parme venait de commencer, avec Nobili, d'importantes recherches, quand des événemens d'un autre ordre apportèrent à ses travaux une funeste interruption. Italien, jeune, aussi inflexible dans ses opinions politiques que dans ses convictions scientifiques, Melloni fut entraîné dans les mouvemens qui suivirent la révolution de 1830. Contraint d'abandonner sa chaire, il se réfugia en France : « J'emportais avec moi, dit-il, mon appareil thermoscopique, dont je prenais autant de soin que le spéculateur du faible capital sur lequel repose l'espoir de sa fortune. »

Alors commença pour lui une vie plus pénible, et qu'il n'avait point encore connue; alors vinrent les privations, les luttes contre les nécessités de l'existence et contre l'inattention des hommes de science dont il dérangeait les vues. Il résista avec un courage qui ne s'est jamais démenti, poursuivant son but avec le zèle de ses premières années, soutenant ses idées avec obstination, s'abandonnant à un esprit de discussion que la nature avait fait ardent, que l'infortune rendit quelquefois injuste. Une certaine communauté d'opinions, jointe à celle des études qu'ils cultivaient tous deux, rapprocha Melloni d'Arago. L'illustre secrétaire de l'Académie des sciences avait l'âme aussi bienveillante qu'il avait l'esprit élevé; il offrait ses services aussi aisément que ses conseils, et prodiguait les bienfaits comme les encouragemens; il comprit ce que valait Melloni, et crut de son devoir de rouvrir au savant exilé sa carrière in-

terrompue : il le fit nommer professeur de physique au collége de Dole. Cependant les nécessités du physicien ne se bornent pas aux satisfactions de la vie matérielle; il lui faut un cabinet bien peuplé d'appareils de recherches, il a besoin d'artistes qui puissent les exécuter avec précision, et Melloni s'aperçut bientôt qu'il était chargé d'enseigner la physique sans avoir un instrument pour la démontrer; il prit patience, amassa quelques épargnes, et partit pour Genève.

Genève offrit abondamment à Melloni toutes les ressources qu'il n'avait point trouvées à Dole; il termina rapidement ses premières et ses plus remarquables recherches, et, pressé d'en recueillir le fruit, il revint à Paris communiquer à l'Institut le premier de ses mémoires. Les vues développées dans cet important travail étaient par malheur en désaccord avec des idées qu'une longue habitude avait rendues respectables. Melloni proposait l'introduction d'un appareil nouveau dont on ne connaissait ni la valeur ni l'exactitude; ses idées avaient le tort de toutes les innovations; elles eurent à l'origine le destin des découvertes inattendues. Des objections furent présentées, des dénégations se produisirent, et la commission nommée pour l'examen des travaux de Melloni, comprenant la responsabilité qui pesait sur elle, fit attendre le rapport que l'auteur réclamait avec une impatience extrême. Il résolut alors de se passer du suffrage qu'il avait sollicité, et publia ses travaux. Ce qu'il faut regretter, ce ne sont point les sages lenteurs de l'Académie, ce n'est pas cette résolution de Melloni : chacun était dans son rôle, Melloni comme l'Académie; ce qu'il faut regretter, c'est un ressentiment injuste que Melloni n'a pas caché et qu'il n'a jamais oublié.

Les publications de Melloni furent lues par les savans français comme par les savans étrangers, et accueillies avec une extrême faveur. Les mémoires qui les suivirent, confirmant la réputation de l'auteur, achevèrent de convaincre les corps savans, et l'Académie chargeant une nouvelle commission de l'examen général de ces mémoires, M. Biot accepta le rôle de rapporteur. Si Melloni avait eu primitivement, ce dont il est permis de douter, des motifs pour se plaindre, il eut cette fois des raisons incontestables pour se féliciter; il put attendre avec confiance le jugement du rapporteur. Le public comptait sur un chef-d'œuvre, et son attente ne fut pas trompée.

Mieux renseigné que personne sur les travaux antérieurs, habile surtout dans la discussion et l'appréciation des expériences délicates, M. Biot avait sans doute été attentif aux procédés employés par Herschel, et ce qu'ils laissaient à désirer au point de vue de l'exactitude ne lui avait point échappé. Dès lors, ce qu'il devait étudier spécialement dans les résultats soumis à son examen, c'était leur degré de précision. Là était en effet la question capitale, car, s'il avait reconnu

dans les mesures de Melloni quelque imperfection notable, il eût considéré les conséquences qu'on en tirait comme hasardées. Il se condamna dès lors à une revue minutieuse des appareils et des procédés, et, ne se contentant pas d'accepter les assertions de l'auteur, il ajouta des problèmes nouveaux à ceux qu'il avait résolus; il lui demanda des séries entières d'expériences, les soumit au calcul, et ne se déclara satisfait qu'après avoir constaté un accord rigoureux entre les résultats de l'expérience et ceux de la théorie. Une fois convaincu de la précision des moyens d'observation, de l'exactitude des faits annoncés, M. Biot en fit ressortir toute l'importance, et couvrit de son autorité toutes les découvertes qu'il avait vérifiées avec tant de patience et d'abnégation.

S'il est un regret que l'on puisse exprimer après la lecture d'un rapport aussi complétement admirable, c'est que M. Biot, se retranchant dans une modestie dont il avait bien le droit de s'affranchir, ait décliné la tâche d'apprécier les travaux antérieurs comme il avait apprécié ceux de Melloni. « Outre qu'il est toujours assez périlleux, nous dit-il, de fixer la part des inventeurs dans une science qui marche, ce que chacun ne peut jamais faire que dans la limite d'idée personnelle, il serait comme impossible de remplir cette tâche avant d'avoir fait connaître tout ce que les découvertes de M. Melloni apportent d'élémens nouveaux dans cette appréciation, et les physiciens l'achèveront aisément quand nous les aurons fait connaître. » Malheureusement les physiciens ne possèdent pas tous au même degré l'érudition que M. Biot paraît leur accorder; cela est si vrai, que l'opinion générale fait honneur à Melloni de tout ce qu'on sait sur la chaleur rayonnante, et que cette opinion, consacrée par la plupart des traités de physique, constitue pour Herschel en particulier une injustice qu'il n'est pas convenable de laisser subsister.

Il est temps de suivre maintenant Melloni dans le détail des expériences qu'il a faites et dans les conclusions qu'il en a tirées. On pourra remarquer que sa méthode diffère essentiellement de celle qu'avait adoptée Herschel; il commence précisément par où son devancier finissait, nous le verrons finir par où avait commencé Herschel, et l'opposition des deux méthodes sera pour nous le sujet de remarques qui ne manqueront pas d'intérêt.

Melloni présente une des faces de sa pile au rayonnement de la lampe de Locatelli; il mesure la déviation qu'il communique à l'aiguille aimantée; puis, sans toucher à la pile, sans déranger la lampe, il intercale entre elles une lame mince de verre; elle éteint une portion de la chaleur envoyée, elle laisse passer l'autre, et naturellement l'effet observé sur l'aiguille se montre sensiblement diminué. Si la nouvelle déviation était la moitié de la première, on admettrait

que la moitié de la chaleur a passé ; si elle était réduite au tiers, on dirait que le tiers des rayons envoyés a été transmis, et en général le rapport des déviations mesurées dans les deux cas marquera la proportion de chaleur qui a franchi la lame. On trouve, dans le cas du verre, que cette proportion est supérieure à la moitié du rayonnement total.

Cela posé et conservant les mêmes dispositions de l'expérience ainsi que le même verre, Melloni enlève la lampe et la remplace par un vase rempli d'eau bouillante; rien n'est changé que la source calorifique, mais tout est transformé dans le résultat; aucune trace de la nouvelle chaleur ne pénètre le verre.

L'expérience que nous venons de raconter en détail est le type de toutes celles que Melloni a exécutées. Voulant accumuler des résultats très nombreux pour les passer tous en revue dans une discussion minutieuse, il s'est mis à la recherche de substances transparentes diverses prises dans les produits des arts ou dans la nature, diaphanes comme le verre ou obscurcies comme le cristal de roche enfumé ou colorées comme les vitraux. Il les a fait tailler en lames d'épaisseurs égales, et a répété sur chacunes d'elles les épreuves auxquelles il avait soumis le verre, puis il a réuni tous les résultats dans un tableau synoptique. Ce sont là, j'en conviens, les expériences d'Herschel, mais plus nombreuses, mais exactes, exécutées avec des substances mieux choisies, et qui vont fournir bientôt des élémens irrécusables à la discussion.

Le premier coup d'œil que l'on jette sur le tableau synoptique tracé par Melloni montre des irrégularités inattendues : des corps bien transparens sont à peine perméables à la chaleur, pendant que des substances noircies que la lumière ne franchit pas se laissent traverser par des chaleurs convenablement choisies. Tous les résultats obtenus avec la lampe à huile se transforment quand on la remplace par la lampe à alcool ou tout autre foyer. Les différences, les complications se multiplient, et aucune loi simple ne se révèle. C'est de ce dédale que Melloni va sortir. Nous ferons porter la discussion sur l'exemple particulier que nous avons décrit, et nous la réduirons à deux points essentiels : l'hétérogénéité des chaleurs émises par les divers foyers calorifiques, et la diversité des actions exercées sur elles par un même corps.

Nous voyons d'abord le verre arrêter la chaleur d'eau chaude et transmettre en partie celle de la lampe à huile, c'est-à-dire exercer dans les deux cas une action inégale, ce qui ne pourrait avoir lieu si les deux chaleurs étaient identiques, ce qui permet de conclure qu'elles ne sont pas les mêmes. Et comme la généralité des expériences a étendu la même propriété à tous les foyers calorifiques, il

faut généralement admettre que chacun de ces foyers émet un rayonnement spécial qui ne doit pas se confondre avec celui d'un foyer différent. Ainsi se trouve établie la notion de l'hétérogénéité des chaleurs émises, et sans faire pour le moment aucune hypothèse, on peut dire qu'il doit exister dans la nature des espèces très diverses de rayons, caractérisées chacune par des propriétés personnelles, mais possédant toutes indistinctement le pouvoir de chauffer les corps. Tous sont des rayons de chaleur. Si on les réunissait tous, on aurait l'ensemble des chaleurs naturelles confondues en un même faisceau; si on les superpose partiellement en groupes ne contenant qu'une partie seulement des diverses chaleurs naturelles, on aura les divers rayonnemens émis par les diverses sources; mais combien y a-t-il d'espèces différentes? quelle est la propriété physique qui les caractérise? C'est ce que les expériences ainsi dirigées ne permettent pas d'établir.

Melloni considère en second lieu les mêmes expériences à un autre point de vue; il remarque que le verre laisse passer la chaleur de la lampe et éteint celle de l'eau chaude; il agit inégalement sur les diverses espèces de rayons calorifiques, et toutes les autres substances se comportent d'une manière identique; elles décomposent pour ainsi dire les *flux calorifiques* qu'elles reçoivent, font un choix de certains rayons qu'elles éteignent, de certains autres qu'elles laissent passer, se montrant opaques ou mieux *athermanes* pour les premiers, diaphanes, c'est-à-dire *diathermanes*, pour les autres.

Melloni avait donc montré l'existence de diverses espèces calorifiques et l'action spéciale qu'elles éprouvent sous l'influence des corps qui les reçoivent. Cependant il ne lui suffisait point d'avoir fait ces deux importantes remarques : il fallait expliquer à la fois ce qui fait cette diversité des chaleurs et ce qui produit cette action élective des corps sur chacune d'elles. Pour arriver à cette explication, Melloni a judicieusement pensé qu'il fallait continuer le parallèle déjà commencé entre la chaleur et la lumière, chercher des analogies entre les deux agens et fixer les idées sur les diverses espèces de chaleur en les comparant aux diverses espèces de lumière. Voyons donc comment se produisent et s'expliquent les phénomènes lumineux du même ordre.

Le soleil émet un faisceau de rayons lumineux composé, et qu'on peut séparer en ses élémens simples, si on les dirige à travers un prisme. On trouve alors que les lumières élémentaires sont en nombre infini, et qu'elles affectent nos yeux d'impressions spéciales variant progressivement du rouge extrême au violet foncé, mais qui peuvent se rapporter aux sept types principaux des couleurs prismatiques. Or ce qui distingue ces élémens lumineux, c'est précisé-

ment leur coloration; c'est en la nommant que l'on spécifie et que l'on fait connaître l'espèce particulière de lumière simple que l'on veut désigner.

Si après le soleil on étudie les flammes ou les lumières quelconques envoyées par les objets, on les trouve encore composées des mêmes rayons élémentaires, séparables par le prisme; mais ce qui les distingue de la lumière blanche, c'est qu'elles ne renferment pas les mêmes proportions de couleurs simples; il est des lumières qui envoient un excès des élémens rouges, elles apparaissent avec une teinte dominante rouge; d'autres sont vertes ou bleues quand elles émettent des proportions excessives de ces teintes, et en général, quand une couleur domine dans le mélange des rayons simples envoyés à l'œil, son effet domine dans l'impression. C'est à ces différences dans la composition élémentaire de la lumière totale qu'il faut attribuer la coloration des flammes de Bengale, des fusées d'artifice, des feux colorés que la chimie nous enseigne à préparer, et en général des lumières envoyées par les fleurs ou les objets peints.

Après cet exposé des phénomènes lumineux, Melloni se laisse guider par les analogies : il admet que les élémens calorifiques sont, comme les élémens lumineux, en nombre infini, et qu'ils diffèrent l'un de l'autre par un caractère analogue à la couleur, et qu'il nomme *thermochrose* ou coloration calorifique, qualité que nous percevrions indépendamment de la lumière, si un organe particulier nous était donné. Quant aux divers foyers de chaleur, ils émettront des faisceaux de rayons diversement composés d'une infinité de rayons élémentaires, mais dans lesquels se trouveront en proportion dominante certains rayons d'une *thermochrose* particulière, et ces différentes constitutions des flux émanés de diverses sources expliqueront aisément les diverses propriétés qu'ils présentent.

Pour reconnaître l'exactitude de ce rapprochement, il suffit d'étudier l'effet optique des verres colorés. Si l'on place un verre rouge devant les yeux, tous les objets extérieurs deviennent rouges; si on interpose un verre bleu, ils prennent une couleur bleue, et quand on observe le passage des rayons du soleil à travers une fenêtre garnie de vitraux colorés, on les voit sortir avec la couleur propre à chacun des verres qu'ils ont traversés. C'est que ces verres ne transmettent pas avec une égale facilité tous les élémens de la lumière solaire. Il en est qui absorbent tous les rayons, à l'exception du rouge, d'autres qui éteignent toutes les couleurs qui ne sont pas vertes : chacun d'eux choisit dans une radiation multiple certains rayons simples qu'il transmet et certains autres qu'il arrête, et par suite le faisceau qui était blanc au moment de son entrée est coloré à l'instant de sa sortie. Il arrivera ainsi qu'un verre rouge transmet-

tra la lumière d'une flamme rouge et éteindra celle d'un feu vert, et en général il sera transparent ou opaque pour des lumières de coloration semblable à la sienne ou différente. Melloni suppose que les lames sont thermocolorées pour la chaleur comme les vitraux sont colorés pour la lumière, et dès lors elles doivent être perméables aux chaleurs de même thermochrose qu'elles et infranchissables aux sources dont la coloration calorifique est opposée.

Nous n'avons voulu que résumer succinctement ces principes sans suivre l'auteur dans l'examen particulier des effets de chaque substance sur chaque source calorifique; mais ses mémoires contiennent une telle accumulation de preuves, que s'il est possible de reprocher quelque chose à Melloni, c'est de les avoir trop multipliées. Nous citerons cependant quelques vérifications que ces idées théoriques ont inspirées, et qui les justifient de la manière la plus heureuse.

Quand la lumière du soleil est reçue sur un verre rouge, elle se dépouille dans son passage de tous les rayons de coloration contraire, subit un affaiblissement considérable et se réduit, quand elle sort, à un faisceau qui renferme tous les rayons rouges de la lumière incidente; or ceux-là sont aptes à traverser un second et un troisième verre de même espèce sans y être éteints. Cette action peut être grossièrement assimilée au tamisage d'une poudre à travers plusieurs toiles identiques : la première retient les fragmens de grosse dimension, et les grains qui la traversent passent aussi à travers toutes les autres. Il y avait longtemps que Delaroche avait prouvé le même résultat pour la chaleur. Celle qui a traversé une première lame de verre passe plus aisément à travers une seconde et une troisième.

Toutefois, si on vient à superposer deux verres rouge et vert, on constitue un ensemble que la lumière ne peut franchir, car le second éteint ce que le premier transmet : ainsi dans la chaleur on peut réunir un morceau d'alun et un cristal de roche noir, et tous deux forment un système impénétrable aux rayons calorifiques.

Voilà certes et des expériences complètes et une discussion bien approfondie. S'il est vrai de dire qu'Herschel et Melloni se sont rencontrés sur le même sujet pour arriver à des résultats généralement concordans, ce qui enlèverait à Melloni le mérite de l'invention, il faut au moins accorder à celui-ci la supériorité que prennent des expériences précises sur des essais approximatifs; il faut en outre remarquer qu'Herschel est loin d'avoir déduit de ses observations toutes les conséquences qu'elles renfermaient. — Après avoir été éclairés par la vive lumière qu'a répandue Melloni sur ces phénomènes compliqués, nous trouvons dans les résultats d'Herschel tous les élémens de la dicussion précédente, et nous inclinons naturel-

lement à penser que les idées qu'elle nous a données étaient aussi claires dans l'esprit de l'astronome anglais que dans le nôtre. En cela, nous pouvons être mauvais juges, et c'est ce que l'on perd trop souvent de vue dans ces sortes de débats sur la priorité des découvertes. Ce qui le prouve jusqu'à un certain point dans l'exemple présent, c'est l'oubli dans lequel étaient tombées ces expériences d'Herschel, oubli qui atteint rarement les principes bien établis et clairement exprimés.

La notion de thermochrose établie par Melloni paraît, nous devons en convenir, aussi naturelle que facile à comprendre. Il y a cependant quelques raisons pour regretter qu'elle ait été introduite, d'autant que l'on pouvait exprimer les phénomènes d'une autre manière qui aurait eu pour elle l'avantage d'une plus grande simplicité.

Quand on étudie la lumière, on l'analyse avec les yeux, et on en différencie les espèces par la diversité des impressions qu'elles produisent : leur couleur est ici un caractère appréciable, une propriété physique que chacun saisit; mais il n'en est point de même dans la chaleur. Nous sommes aveugles sur ce point, et la notion de couleur calorifique n'existe que dans notre esprit, où elle prend naissance par une généralisation philosophique fondée sur l'analogie, et qui n'est établie sur aucun caractère physique apprécié. On pouvait au contraire remarquer, d'après Newton, que chaque lumière simple éprouve, en traversant un prisme, une déviation spéciale qui la sépare de toutes les autres, tellement que nous avons pour la définir une autre propriété que sa couleur : nous avons sa réfrangibilité, c'est-à-dire une propriété physique indépendante de nos sens et des illusions ou des imperfections de l'œil. Cette manière de définir un rayon de lumière s'applique avec le même degré de rigueur et absolument la même signification à un rayon de chaleur. L'expérience primitive d'Herschel a démontré qu'un flux calorifique se sépare comme un flux lumineux en traversant le prisme, et se résout en une infinité de radiations diversement déviées, dont chacune a pour propriété spéciale une réfrangibilité distincte qui peut servir à la définir.

En disant avec Melloni qu'il y a des chaleurs d'un *thermochroïsme* différent, on exprime une qualité que l'on conçoit, mais qui ne se réalise point, et qui ne pourrait être perçue qu'avec un organe dont nous ne sommes point doués. En établissant au contraire leur distinction sur la réfrangibilité particulière de chacune d'elles, on les représente sans qu'il reste aucun vague par une propriété saillante et toujours observable. Alors il sera permis de remarquer que certaines d'entre ces chaleurs accompagnent les rayons rouges, bleus ou verts, et on pourra les nommer chaleurs *rouge, bleue* ou *verte*, sans atta-

cher à ces mots d'autre sens que celui qui résulte de l'identité de direction.

En suivant ces idées, la tâche de l'expérimentateur eût été singulièrement simplifiée. On aurait pu prendre en particulier chacune des chaleurs simples, fournie par un prisme, et on aurait montré dans quelle proportion elle se propage ou s'éteint à travers une substance, et quand on aurait ainsi apprécié l'effet individuel de chacune d'elles, on aurait connu l'effet total exercé par la substance employée sur l'ensemble des rayons calorifiques. Au lieu de cette marche, qui part du simple pour arriver au composé, Melloni partit du cas complexe; il fit tomber sur une lame le flux tout entier des rayons de chaleur, c'est-à-dire l'ensemble de tous les rayons dont les uns sont rouges, violets et en général lumineux, et dont les autres sont obscurs; chacun d'eux éprouva une action spéciale, et du résultat général Melloni ne put que très péniblement déduire les actions individuelles éprouvées par chaque rayon.

Cette critique nous est aujourd'hui facile; elle serait bien injuste si elle signifiait un blâme, car si nous la pouvons faire, c'est grâce aux travaux de Melloni lui-même. Quand on commence des recherches sur les sujets que l'on connaît peu, la marche que l'on doit suivre ne se présente pas toujours la première. On est entraîné souvent en aveugle par l'enchaînement des découvertes qui se suivent. Et quand tous les faits ont été observés, que le moment de les coordonner arrive, alors seulement on s'aperçoit qu'au lieu de la route que l'on a si laborieusement parcourue, il existe un chemin plus droit que l'on se reproche de n'avoir point suivi. C'est ce qui arriva à Melloni, et plus d'une fois. Ce n'est qu'après avoir avancé beaucoup ses études qu'il revint à l'expérience d'Herschel. Il la refit, et en la perfectionnant grandement; mais, pour faire comprendre la valeur de ses perfectionnemens, nous devons faire connaître une de ses plus heureuses découvertes.

La nature ou les arts nous livrent une quantité considérable de substances absolument pénétrables aux rayons lumineux : nous les appelons *transparentes;* elles n'éteignent aucune des lumières, et leur interposition entre l'œil et les objets extérieurs n'en diminue aucunement l'éclat : tels sont le verre et l'eau. Jusqu'à Melloni, on n'avait rencontré aucun corps qui fût doué de la transparence calorifique, disons mieux, de la *transcalescence;* les plus purs à l'œil éteignent une très grande proportion des chaleurs solaires, comme Herschel, comme Melloni l'avaient démontré, si bien que ces deux ordres de phénomènes paraissaient entièrement indépendans. Heureusement Melloni parcourut avec une patience louable toutes les substances connues et rencontra le sel gemme, qui se laisse égale-

ment pénétrer par tous les rayons, qui agit sur la chaleur comme les verres transparens sur la lumière. C'est le seul qui offre cette propriété d'une manière à peu près absolue.

Cette découverte fut une bonne fortune pour Melloni; elle lui causa une joie qu'il aimait à raconter, car elle était le point de départ de travaux plus importans que lui ou ses successeurs devaient exécuter. Il vit clairement que l'expérience d'Herschel était incomplète. Ce physicien avait en effet décomposé la chaleur avec un prisme de verre; mais, comme cette substance est *thermocolorée*, elle arrête au passage une notable portion du rayonnement primitif, et ceux des rayons que l'on retrouve à la sortie ne sont point la totalité de ceux qui étaient dirigés sur l'appareil. « On trouverait certainement absurde, dit Melloni, le procédé de celui qui voudrait comparer entre elles les intensités relatives des élémens lumineux séparés au moyen des différences de réfraction d'un prisme de verre fortement coloré en bleu ou doué de toute autre coloration énergique; c'était tout juste l'œuvre que l'on avait accomplie jusqu'alors en étudiant la distribution de la chaleur sur les spectres donnés par les prismes ordinaires... Il fallait évidemment décomposer le rayon solaire avec le prisme de sel gemme, qui, étant perméable à toute espèce de radiation calorifique, constituait, pour ne pas sortir de notre comparaison, le verre blanc de la chaleur (1). »

Melloni fit cette expérience, elle confirma tout ce qu'avait reconnu Herschel, elle ajouta même aux résultats obtenus par l'astronome anglais des résultats nouveaux. Il se trouva que ceux des rayons qu'arrêtait le prisme de verre sont précisément ceux de la chaleur obscure, et qu'Herschel, loin d'en avoir mis en évidence la totalité, en avait arrêté au passage la plus notable partie. Melloni les vit se prolonger dans l'espace obscur qui borde le rouge, et put s'assurer que la moitié au moins de la chaleur totale du soleil était obscure. C'est cette partie que le verre, l'eau et l'alun arrêtent si aisément, tandis que ces substances sont pénétrées par les chaleurs lumineuses aussi aisément que par la lumière elle-même.

Nous arrivons à une question qui a tenu une grande place dans les études de Melloni; il s'agit de l'identité des causes qui produisent les effets lumineux et calorifiques. Il y a cela de remarquable, qu'Herschel et Melloni ont d'abord embrassé une opinion pour se convertir ensuite à la croyance opposée; mais il y a cette différence entre eux, que le premier quitta la vérité pour accepter l'erreur, tandis que le second soutint l'erreur, mais pour en sortir. Nous avons vu Herschel produire dans sa première phase des argumens

(1) *Thermochrose*, première partie, page 255.

qu'il combat dans la seconde; nous trouvons maintenant Melloni dans une situation identique, au sens près, — et comme si la matière des raisonnemens avait été épuisée par Herschel, Melloni les reproduit, les discute, les soumet au contrôle de l'expérience, et ne quitte le sujet qu'après avoir fait disparaître l'incompatibilité apparente des faits et de la théorie d'identité.

« ...Ces vues théoriques, dit Melloni, paraissent les seules admissibles dans l'état actuel de la science; si l'on voulait en embrasser d'autres, il faudrait, suivant les principes de la philosophie naturelle, démontrer d'abord l'impossibilité de rallier à une cause unique tous les faits qui constituent les sciences de l'optique et de la chaleur rayonnante. Cependant, malgré les analogies qui se rencontrent entre deux sciences si voisines, malgré les actions communes auxquelles les deux agens se soumettent, nous voyons des différences se produire, et les mêmes corps se comportent quelquefois d'une manière complétement opposée sur les deux espèces de radiations. Cette opposition ne suffit-elle point pour donner le droit d'admettre que la chaleur rayonnante est un agent distinct de la lumière (1)? »

Cette question, on se le rappelle, était une de celles qu'avait agitées Herschel. Melloni, après l'avoir posée, répond : « On le dirait au premier abord, et j'ai été moi-même de cet avis pendant longtemps; » mais après un examen attentif il explique ces différences par un raisonnement que nous avons déjà trouvé sous la plume de son devancier. Je cite textuellement Melloni :

« Imaginons trois milieux parfaitement incolores, — l'un perméable à toute sorte de rayons, l'autre perméable aux rayons lumineux et à une partie des rayons obscurs, l'autre enfin perméable aux seuls rayons lumineux.

« Il est facile de se convaincre que ces trois milieux si limpides et privés de toute couleur apparente auront, relativement à la somme des radiations lumineuses et des radiations obscures, des propriétés de coloration très distinctes, car le premier sera un corps. Véritablement incolore pour la série entière des rayons, le second constituera une substance colorée par rapport au groupe des rayons obscurs, et le troisième sera un milieu opaque à l'égard de ces derniers rayons, malgré sa transparence parfaite par les radiations lumineuses. Tous trois agiront inégalement, mais cette inégalité résultera d'actions égales sur les rayons lumineux et inégales sur les rayons obscurs (2). »

Dans toutes les questions controversées, il y a toujours certains

(1) *Thermochrose*, page 236.
(2) *Ibid*, page 244.

points délicats sur lesquels les opinions se rencontrent. Il y a deux argumens qui se combattent et deux conclusions opposées qui s'en déduisent. Ce sont ces points qui méritent l'attention la plus spéciale. Nos deux physiciens sont arrivés chacun à ce moment critique, à ces deux argumens qu'ils produisent chacun de son côté, à ce dilemme qui va décider la conclusion, et chacun d'eux hésite pendant si longtemps, qu'à deux époques séparées de leur existence ils admettent alternativement l'une et l'autre des solutions. C'est donc là le nœud qu'il faut trancher, et Melloni le fait nettement par des épreuves irrécusables. Je cite la plus simple.

Il examine l'effet que produit une lame d'alun sur les rayons calorifiques obscurs, et il reconnaît qu'elle les arrête tous indistinctement. Alors il tamise à travers cette lame le rayonnement envoyé par une lampe, et le faisceau qui en sort se réduit à un ensemble de couleurs lumineuses dépouillées de tout rayon obscur. Ce faisceau peut être dirigé sur des verres transparens, et il les traverse en totalité sans éprouver aucun affaiblissement dans son intensité lumineuse ou dans son intensité calorifique. Toute inégalité entre les deux effets a disparu : la transcalescence est devenue égale à la transparence.

Pour ne point quitter ce sujet sans avoir épuisé toutes les réponses que l'expérience peut nous donner, il convient de rappeler le dilemme par lequel Herschel terminait ses recherches. Nous le généraliserons ainsi. On peut prendre à la sortie du prisme les radiations qui suivent une direction déterminée, celle des couleurs rouges ou jaunes ou bleues, pourvu qu'on les isole avec soin de celles qui les précèdent et de celles qui les suivent. Dans la direction choisie, il peut se faire qu'il y ait un seul rayon ayant à la fois la propriété calorifique et le pouvoir lumineux, ou bien il peut se trouver deux rayonnemens distincts, l'un produisant la lumière, l'autre la chaleur. Dans le premier cas, on ne pourra jamais affaiblir l'effet optique sans exercer une action égale sur l'effet calorifique; dans le second, au contraire, il sera possible d'éteindre la lumière sans toucher à la chaleur, puisque dans la direction considérée il y aurait deux rayons distincts. Or les expériences ont été reprises sur ce point et dans cet esprit; on faisait passer le rayon à travers un verre, on mesurait par des appareils d'optique l'affaiblissement de la lumière, on cherchait avec la pile de Melloni la diminution de la chaleur : on a toujours trouvé les deux effets égaux.

Il ne reste plus maintenant aucune objection sérieuse à faire contre la théorie de l'identité des causes qui produisent les effets lumineux et calorifiques; mais il convient d'examiner encore certaines observations générales et de faire connaître des faits d'un autre ordre qui complètent ce vaste sujet.

Le spectre lumineux qu'avait étudié Newton commence au rouge et finit au violet, mais il n'a pas dans toute son étendue une égale visibilité; les deux extrémités sont très sombres, et le pouvoir éclairant qui s'y manifeste à peine se développe et s'accroît peu à peu quand on marche de ces limites à la partie moyenne, où se place le jaune et où se trouve le maximum d'éclairement.

Nous savons maintenant, au moins nous admettons, que chacun des rayons simples qui s'étalent ainsi possèdent, en même temps que la propriété d'affecter l'œil, celle de chauffer les objets, et quand nous étudions les variations de cette nouvelle propriété, nous voyons qu'elle commence au violet, qu'elle croît progressivement jusqu'au jaune, mais que, loin de diminuer au-delà de cette couleur, elle continue sa marche ascendante jusqu'à une grande distance du rouge, pour diminuer enfin et s'éteindre à son tour.

En même temps que l'on étudiait les propriétés calorifiques des rayons, d'autres expériences, entreprises dans une pensée différente, conduisaient à des découvertes intimement liées à celles d'Herschel. On chercha s'il n'existait pas un nouvel ordre de rayons dépassant l'extrémité violette du spectre solaire, comme les radiations de chaleurs obscures dépassent la limite rouge, et on parvint à en démontrer l'existence.

Que l'on prenne une lame préparée à l'effet d'obtenir une image daguerrienne, et qu'on reçoive sur sa surface le spectre solaire bien épuré : il s'y peindra comme une épreuve photographique avec les plus délicates particularités, qui s'y voient à l'œil. Chaque rayon impressionne donc la couche sensible déposée sur la lame, et jouit ainsi d'une troisième propriété qu'il faut ajouter à celles d'éclairer et d'échauffer; mais ce nouveau pouvoir, comme les précédens, n'a pas la même intensité dans sa manifestation pour tous les rayons indistinctement. Il est à peu près nul pour les rayons rouges, et il s'accroît progressivement jusqu'au violet. Il ne se termine pas là; l'image obtenue se prolonge au-delà de la limite visible et ne s'éteint qu'à une très grande distance d'elle. Il y avait donc encore après le violet des rayons que l'œil ni le thermomètre ne faisaient pas découvrir, mais dont l'existence est révélée par les impressions photographiques.

Après cette découverte, dont l'importance est immédiatement appréciée, les idées que nous nous faisons sur les radiations solaires se transforment et s'agrandissent; nous généralisons les conceptions de Newton, d'Herschel et de Melloni, et nous voyons que le soleil est la source de rayons en nombre infinis, différens tous entre eux, quoique dus à une cause commune, et pouvant se séparer dans un prisme qu'ils traversent avec des réfrangibilités inégales. Ceux dont

la réfrangibilité est moyenne se montrent entre le rouge et le violet; ceux qui se réfractent plus s'étalent après cette couleur; ceux qui se dévient moins bordent et dépassent la couleur rouge.

Ces rayons ont en général une triple propriété, celle d'échauffer, d'éclairer et de produire les impressions daguerriennes, mais ils ne la possèdent pas tous à un même degré d'intensité; le pouvoir d'échauffer commence avec les moins déviés, s'exagère jusqu'à un certain rayon obscur voisin du rouge, et diminue ensuite dans les rayons lumineux pour cesser aux rayons violets et ne se plus retrouver dans ceux qui les suivent. Le pouvoir d'éclairer ne commence qu'aux rayons rouges, il grandit jusqu'au jaune et s'éteint au violet obscur. Enfin le pouvoir d'impressionner commence après les rayons rouges, et se termine à une grande distance du violet.

La théorie qui explique les phénomènes lumineux va maintenant se généraliser elle-même et s'appliquer à tous les rayons dont l'existence nous est connue. Chacun d'eux est le produit d'une vibration éthérée qui se propage en ligne droite; elle peut être lente, et alors elle donne de la chaleur obscure; elle peut s'accélérer peu à peu, et le rayon qui prend naissance devient lumineux; puis, l'accélération des vibrations se continuant encore, il sera un rayon chimique. La question s'est ainsi considérablement agrandie, et la théorie des ondulations se transportant naturellement du domaine de la lumière à celui de la chaleur, tous les faits de l'optique moderne que cette théorie a expliqués ou fait découvrir ne doivent plus être particuliers à la lumière et deviennent des propriétés communes à tous les rayons solaires. Une multitude de travaux s'est ainsi offerte aux expérimentateurs avec l'exemple de ceux qui ont été faits dans l'optique, et la presque certitude de résultats que l'on pouvait calculer à l'avance. Ces travaux ont été exécutés avec beaucoup de précision, et la conséquence générale a été celle qu'on en devait attendre : la chaleur se polarise, elle éprouve la double réfraction dans les cristaux, elle suit les lois numériques de la réflexion et de la réfraction que l'on avait trouvées pour la lumière. En un mot, toutes les modifications que l'on fait subir à une ondulation éthérée peuvent se manifester indifféremment ou par son pouvoir calorifique, ou par sa faculté d'impressionner, ou par sa propriété éclairante. Dans ces travaux qui complétaient si heureusement une si longue série d'expériences et de discussions, Melloni eut sa part : elle ne fut pas aussi grande qu'elle aurait dû l'être; ce n'est plus lui qui joua le principal rôle. Il semble que son premier, son unique soin, après avoir accepté la théorie de l'identité, aurait dû se porter sur les importantes vérifications dont nous venons de parler, et qu'il aurait pu les esquisser à grands traits en montrant généralement qu'il n'y a pas une seule

des propriétés de la lumière qui ne se retrouve dans la chaleur. Malheureusement Melloni paraît avoir été absorbé par le soin des détails plus qu'il n'était attiré par les généralisations des principes.

Les travaux que nous venons d'énumérer avaient cependant obtenu leur récompense. Les plus illustres académies s'étaient associé Melloni. Son appareil était dans toutes les collections, ses découvertes étaient enseignées dans tous les cours de physique. Il ne manquait rien à sa gloire, et bientôt rien ne manqua plus à son bonheur : il fut rappelé en Italie, non comme un exilé que l'on amnistie, mais comme un enfant célèbre que sa patrie réclame. Il professa à l'université de Naples, et ne cessa de continuer ses travaux par une suite de mémoires instructifs. Il voulut les résumer tous et laisser un monument de ses œuvres. Il publia la *Thermochrose*. Il écrivit cet ouvrage en français, et c'était peut-être une marque de reconnaissance pour un pays qui l'avait longtemps adopté. On regrette, en lisant ce livre, une trop grande prolixité. La science a besoin d'être développée, mais elle ne gagne rien à se noyer dans des longueurs qui la dissimulent : elle demande les détails qui la complètent, elle repousse ceux qui sont inutiles à son but. Peut-être aussi eût-on été en droit de demander à Melloni un résumé plus complet des recherches qui avaient précédé les siennes. L'auteur a trop parlé de lui-même et trop peu des autres.

C'est au milieu de cette période plus calme de sa vie que des préoccupations étrangères à la science vinrent encore assaillir Melloni. De nouveaux orages politiques troublèrent ses dernières années, comme ils avaient agité sa jeunesse : il fut une seconde fois privé de sa chaire, vécut plus retiré, et ne s'occupait plus que de compléter la publication de son ouvrage, dont la première partie seulement avait paru; mais cette tâche ne fut point achevée, il fut emporté à Naples par l'épidémie dont nous sortons à peine.

Le moment est venu maintenant de résumer cette étude sur la vie et les travaux de Melloni, et je me rappelle involontairement les graves paroles que j'ai déjà citées : « Il est toujours périlleux de vouloir fixer la part des inventeurs dans une science qui marche. » L'opinion publique toutefois a déjà marqué cette part en ce qui touche Melloni, et nous essaierons de préciser ses jugemens.

La lecture des mémoires de Melloni laisse croire aisément que les travaux exécutés par ses devanciers étaient de faible portée. Elle apprend, il est vrai, qu'Herschel avait découvert les rayons obscurs du spectre, qu'il avait trouvé le maximum de chaleur auprès du rouge, que Delaroche avait fait une expérience intéressante; mais elle laisse ignorer les vues générales d'Herschel, toutes ses expériences sur la transmission et toutes ses discussions sur la théorie de la chaleur.

On est bientôt conduit à penser que s'il existait avant Melloni des expériences de détail, des faits isolés, il n'y avait aucune idée d'ensemble, et dès lors les travaux de Melloni se présentent comme une série remarquable de découvertes que l'on n'avait point soupçonnées avant lui. Cette opinion est très répandue, elle est une injustice pour Herschel.

Quelques personnes, mieux instruites de l'histoire des sciences, ont raisonné d'une manière opposée. Elles ont remarqué qu'Herschel avait démontré l'hétérogénéité de la chaleur, et caractérisé chaque rayon simple par sa réfrangibilité; qu'il avait prouvé l'inégale transmissibilité des diverses chaleurs par une même substance, et la différence qui existe entre la transparence et la transcalescence. Elles ont admis que les principales découvertes de Melloni dérivaient de ces faits généraux; elles lui ont reproché de s'être approprié des découvertes qu'il fallait rendre à son devancier; elles ont pensé que les principes de la chaleur rayonnante étaient connus avant lui, et qu'il lui restait uniquement le mérite d'avoir utilisé l'appareil de Nobili et découvert les propriétés du sel gemme. Cette nouvelle opinion est une injustice pour Melloni.

C'est entre ces appréciations, toutes deux vraies, quoique exagérées, toutes deux fondées, bien qu'elles soient toutes deux injustes, qu'il faut asseoir un jugement impartial. Melloni n'a point eu le bonheur bien rare de prendre à son origine une science ignorée pour la développer tout entière. Il a eu des devanciers, tous les savans en ont; il a recommencé leurs travaux, retrouvé des vérités qui s'étaient perdues, corrigé des erreurs qui s'étaient enracinées, et porté la lumière où il n'y avait que confusion. Il apportait dans les détails l'attention minutieuse qui mène à la précision : il généralisait peu, mais il le faisait sûrement, et personne ne le surpassait dans l'art d'interpréter et de faire parler les faits. Il exposait longuement, supposait que tout était inconnu pour tout expliquer, et se faisait lire des plus savans comme des moins instruits. En répétant souvent, sous des formes différentes, des idées identiques, en accumulant des démonstrations variées des mêmes principes, en occupant souvent l'attention des mêmes sujets, il a rendu familière à tous la science qu'il développait. Il fut un des physiciens qui ont le plus instruit ses contemporains. S'il n'a pas tout découvert dans la chaleur rayonnante, au moins a-t-il tout fait connaître. Son succès a été immense; il était mérité.

JULES JAMIN.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

SA VIE ET SES OUVRAGES.

XI.[1]

ROUSSEAU ET L'*ÉMILE*.

I. — L'ÉDUCATION DOMESTIQUE ET L'ENFANT SELON ROUSSEAU.

I.

L'éducation naturelle, c'est-à-dire l'éducation du sauvage, qui serait la meilleure, est impossible dans la société actuelle, Rousseau le reconnaît; l'éducation publique, selon Platon, qui serait fort bonne, est impraticable aussi. Que reste-t-il donc à faire? Une éducation qui suive la nature de loin, ne pouvant pas la suivre de près, qui s'en rapproche autant qu'il est possible, une éducation enfin qui du bourgeois refasse un homme. C'est là, ne l'oublions pas, la façon dédaigneuse dont Rousseau exprime le problème qu'il veut résoudre dans l'*Emile*.

Cette expression dédaigneuse ne nous empêche pas de reconnaître ici le procédé habituel de Rousseau, qui est de commencer par le paradoxe pour arriver au lieu-commun. Ainsi, à prendre les premières pages de l'*Emile*, il n'y a de bon que l'éducation de la nature ou l'éducation de *la République* de Platon, et il faut, pour élever un enfant, commencer par détruire la société ou par la refondre;

(1) Voyez les livraisons du 1er janvier, 15 février, 1er mai, 1er août, 15 novembre 1852, 15 juin, 15 septembre, 1er octobre 1853, 1er août et 15 septembre 1854.

mais, comme cela est impossible, l'auteur se calme et se rabat à chercher comment on peut le mieux s'y prendre pour corriger dans l'homme « le vice et l'erreur, qui, étrangers à sa constitution, s'y introduisent du dehors et l'altèrent insensiblement (1). » Et peu importe ici que Rousseau croie à la bonté primitive de l'homme, car que le mal vienne à l'homme de sa nature propre ou de la société, il faut toujours tâcher de l'en corriger, c'est-à-dire combattre le vice et l'erreur. Or c'est là le but de tous les systèmes d'éducation.

Il faut, dit Rousseau, élever l'homme pour la condition humaine. « Qu'on destine mon élève à l'épée, à l'église, au barreau, peu m'importe; avant la vocation des parens, la nature l'appelle à la vie humaine; vivre est le métier que je veux lui apprendre. En sortant de mes mains, il ne sera, j'en conviens, ni magistrat, ni soldat, ni prêtre: il sera premièrement homme. Tout ce qu'un homme doit être, il saura l'être au besoin tout aussi bien que qui que ce soit, et la fortune aura beau le faire changer de place, il sera toujours à la sienne... Vu la mobilité des choses humaines, vu l'esprit inquiet et remuant de ce siècle, qui bouleverse tout à chaque génération, peut-on concevoir une méthode plus insensée que d'élever un enfant comme n'ayant jamais à sortir de sa chambre, comme devant être sans cesse entouré de ses gens? Si le malheureux fait un seul pas sur la terre, s'il descend d'un seul degré, il est perdu. Ce n'est pas lui apprendre à supporter la peine, c'est l'exercer à la sentir. (2). »

Ces réflexions sur les inconvéniens d'une éducation molle et renfermée étaient fort de saison au XVIIIe siècle; elles n'ont rien perdu de leur à-propos dans la société du XIXe siècle. Un des plus grands éloges qu'on puisse faire d'un homme, selon moi, c'est de dire qu'il sait se tirer d'affaire; non pas se tirer d'affaire par un discours habile dans une assemblée, par une conversation spirituelle et aimable dans un salon, par une bonne plaidoirie dans un procès, par une juste appréciation des chances de gain ou de perte dans une spéculation industrielle; non pas se tirer d'affaire seulement par l'intelligence et par l'esprit, mais par l'adresse aussi de ses mains, s'il le faut; non pas seulement se tirer d'affaire dans les grandes choses, mais aussi dans les petites; n'avoir pas besoin de mettre sans cesse les bras des autres au bout de ses bras, n'être embarrassé ni de sa personne ni de son bagage, avoir l'esprit d'expédient et d'activité, n'être ni gauche ni mou, savoir vivre enfin autrement qu'avec une sonnette sous la main et un domestique au bout de la sonnette. Grande science que celle de savoir se tirer d'affaire, ou plutôt bonne

(1) *Troisième dialogue sur Rousseau, juge de Jean-Jacques*, p. 131.
(2) *Émile*, livre Ier.

habitude que ne procure pas le moins du monde l'éducation molle et renfermée que la tendresse irréfléchie des parens donne aux enfans! Je ne parle pas ici des inconvéniens d'une éducation trop lettrée; les lettres ne sont pas en cause, car l'éducation molle et inerte que je critique n'admet pas plus l'activité de l'esprit que celle du corps, elle écarte tout effort et toute peine; elle n'élève pas les enfans pour être des lettrés, elle les élève pour être des oisifs. Heureusement l'état militaire sauve un grand nombre des fils de bonne maison des dangers de cette inaptitude dédaigneuse. Ils désapprennent dans la profession des armes l'oisiveté du corps, sinon celle de l'esprit, et comme il n'y a pas d'activité du corps qui n'amène avec elle une sorte d'activité de l'intelligence, les divers exercices de l'état militaire aident à des degrés différens au développement de l'esprit. Le paysan qui a été soldat revient dans son village plus habile et plus adroit qu'il n'en était parti. Je ne mets pas la parade et la manœuvre au nombre des études intellectuelles; elles valent mieux cependant, même pour l'esprit, que la vie oisive du citadin. Quant à la guerre, c'est un grand art dans Condé et dans Turenne; mais c'est aussi pour chaque sous-lieutenant de notre armée une excellente éducation du corps et de l'esprit, parce que les qualités de notre double nature y sont également en jeu. Il faut à la guerre un corps agile et dispos, des membres alertes; un esprit prompt et vif ne gâte rien. Je ne suis pas suspect de partialité envers l'état militaire; mais, tout examiné, je suis disposé à croire que de toutes les professions, c'est celle qui tire le mieux parti des intelligences médiocres, c'est-à-dire du grand nombre, et c'est celle en même temps qui, par la guerre, développe le mieux les grandes intelligences; elle sert à la fois à l'élite et au grand nombre.

Il n'y a de bonne éducation que celle qui développe dans une juste proportion les qualités de l'esprit et les qualités du corps. *Nec litteras didicit nec natare,* disaient les Romains pour désigner un homme mal élevé et qui n'était bon à rien (1). Cet équilibre entre les qualités du corps et celles de l'esprit faisait le fond de la pédagogie antique. Les anciens ne voulaient pas qu'un poète ou un savant fût nécessairement un maladroit, et ils ne voulaient pas davantage qu'un homme habile dans les exercices du corps fût nécessairement un ignorant. C'est dans l'éducation moderne seulement qu'on s'est habitué à séparer le développement du corps du développement de l'esprit. Veut-on faire un lettré? on fait un homme de cabinet qui ne sait se servir de ses yeux que pour lire et de ses doigts que pour

(1) Locke cite cette maxime romaine et s'en appuie pour défendre le système d'éducation rude et laborieuse qu'il propose. Locke, *de l'Éducation des Enfans*, t. Ier, p. 16.

écrire. Veut-on faire un homme robuste et fort? on fait un ignorant, si bien que dans l'opinion ordinaire qui dit un homme robuste dit un nigaud d'esprit, et qui dit un savant dit un nigaud de corps. Le pire, c'est d'être à la fois nigaud d'esprit et nigaud de corps, ignorant et valétudinaire, comme l'étaient ceux dont les Romains disaient qu'ils n'étaient ni lettrés ni nageurs, comme le sont les enfans élevés trop mollement et qui ne savent se servir ni de leur esprit ni de leur corps.

Rousseau, qui, pour élever un enfant, voulait commencer par refondre la société, ne devait pas hésiter à proposer de refondre tout au moins la famille : il commence donc l'éducation de l'enfant par celle du père et de la mère. Au père il conseille d'élever lui-même son enfant, à la mère il propose de le nourrir. Un mot sur ces deux points.

L'auteur de l'*Emile* n'est point assurément le premier qui ait prescrit à la mère de nourrir elle-même son enfant. Bien d'autres l'avaient dit avant lui, et le bénédictin Cayot (1) est loin d'avoir noté sur ce point tous les plagiats de Rousseau. « Il faut, dit Plutarque dans son traité sur l'éducation des enfans, que les mères nourrissent elles-mêmes leurs enfans et qu'elles leur donnent le sein, parce que, les ayant nourris, elles les aimeront mieux que ne peuvent faire des nourrices mercenaires. » Au XVIe siècle, un poète à la fois latin et français, Scévole de Sainte-Marthe, dans son poème de *la Nourriture des Enfans* (*Pædotrophia*), avait déjà rappelé les mères à leur devoir. — Eh quoi! disait le poète en vers touchans :

Ipsæ etiam alpinis villosæ in cautibus ursæ,
Ipsæ etiam tigres et quidquid ubique ferarum est,
Debita servandis concedunt ubera natis!
Tu, quam miti animo natura benigna creavit,
Exsuperes feritate feras nec te tua tangant
Pignora, nec querulos puerili e gutture planctus,
Nec lacrymas misereris, opemque insueta recuses,
Quam præstare tuum est et quæ te pendet ab unâ?
Dulcia quis primi captabit gaudia risus,
Et primas voces et blæsæ murmura linguæ?
Tune fruenda aliis potes ista relinquere demens?
Tantique esse putas teretis servare mamillæ
Integrum decus et juvenili in pectore florem?

Pendant que le poète du XVIe siècle (2) conjurait les mères de s'acquitter d'un devoir qui devient un plaisir, le grand chirurgien Am-

(1) Cayot, bénédictin, né en 1726, mort en 1779, auteur d'un livre intitulé *les Plagiats de Jean-Jacques Rousseau.*

(2) Voir sur Scévole de Sainte-Marthe la notice intéressante de M. Feugère, placée à la suite de la vie d'Henri Étienne que vient de couronner l'Académie française.

broise Paré leur donnait le même conseil au nom de son art et au nom plus puissant encore des affections naturelles : « L'empereur Marc-Aurèle, disait Ambroise Paré, soutient que les femmes doivent nourrir et allaiter leurs enfans, afin qu'elles soient mères entières et non imparfaites, car la femme est moitié mère pour enfanter et moitié pour la nourriture de son fruit, de manière que la femme se peut appeler mère entière lorsqu'elle a enfanté et nourri son enfant de ses propres mamelles, car les nourrices n'aiment les enfans d'autrui que d'un amour supposé et pour un loyer; mais les mères les aiment par grande amitié et grande affection naturelle (1). » Au XVIIIe siècle enfin, en 1760, deux ans avant la publication de l'*Emile*, un habile médecin de Villers-Coterets, le docteur Dessesartz, dans un *Traité de l'Education corporelle des enfans en bas âge*, prescrivait hardiment aux femmes de nourrir leurs enfans : « Je sais bien, disait-il, que regretter l'exécution de cette loi précieuse de la nature, avancer que les mères sont obligées par la loi naturelle et par la religion de nourrir leurs enfans, quand elles n'ont point d'incommodités réelles qui les en empêchent, c'est s'afficher pour un homme extraordinaire et ridicule, c'est avancer un paradoxe inhumain qui ne tend qu'à prolonger l'ennui, les peines et les douleurs qui les ont déjà si cruellement tourmentées pendant leur grossesse (2). » On voit que nous sommes tout près des idées de Rousseau et tout près aussi de son ton bourru et impérieux contre les femmes du monde, non que je veuille dire par toutes ces citations que Rousseau, pour conseiller aux femmes de nourrir leurs enfans, ait eu besoin d'en emprunter le précepte à Plutarque, à Scévole de Sainte-Marthe, à Ambroise Paré ou à son contemporain Dessesartz. Cependant le médecin Dessesartz, dans la préface de la seconde édition de son ouvrage publiée en 1799, nous révèle une circonstance singulière : « Piron, dit-il, ayant eu connaissance du plan d'éducation que Jean-Jacques Rousseau s'était tracé pour son Émile et qui ne commençait qu'au moment où celui-ci sortait des mains de sa nourrice, exhorta le philosophe à faire remonter ses conseils jusqu'à l'instant où l'enfant sortait du sein de sa mère. Rousseau s'excusa sur ce que les soins qu'exigeait le nouveau-né regardaient plutôt les médecins, les accoucheurs et les sages-femmes que les philosophes, et sur ce qu'il ne s'en était jamais occupé. L'auteur de *la Métromanie* lui remit alors mon ouvrage qu'il venait de lire, lui promettant qu'il y trouverait tout ce qui était nécessaire pour compléter son plan. Rousseau prit le livre. — J'ai su ces détails par

(1) Ambroise Paré, in-4°, p. 603.
(2) *Traité de l'Éducation corporelle des Enfans en bas-âge*, p. 151.

une lettre que Piron me fit écrire en me demandant un nouvel exemplaire (1). »

Rousseau n'est donc pas le premier qui ait dit aux mères de nourrir leurs enfans; mais il le leur dit mieux que les autres, et c'est par-là qu'il fut aussi mieux écouté que les autres. Il revenait sans cesse sur ce point comme sur le point capital de la réforme qu'il avait entreprise de la famille. Je dois remarquer en effet que Rousseau songe bien moins à l'allaitement qu'à l'effet moral d'un devoir rempli et d'un sentiment naturel exercé et accru par l'usage. Il ne veut pas seulement que les mères soient des nourrices, il veut surtout qu'elles soient mères de famille. « Voulez-vous rendre chacun à ses premiers devoirs, commencez par les mères, vous serez étonnés des changemens que vous produirez... L'attrait de la vie domestique est le meilleur contre-poison des mauvaises mœurs. Le tracas des enfans qu'on croit importun devient agréable, il rend le père et la mère plus nécessaires, plus chers l'un à l'autre; il resserre entre eux le lien conjugal. Quand la famille est vivante et animée, les soins domestiques sont la plus chère occupation de la femme et le plus doux amusement du mari. Ainsi de ce seul abus corrigé résulterait bientôt une réforme générale, bientôt la nature aurait repris tous ses droits. Qu'une fois les femmes redeviennent mères, bientôt les hommes redeviendront maris et pères (2). »

Ce n'est pas seulement dans l'*Emile* et sous la forme didactique qu'il prêche aux mères l'accomplissement d'un devoir dont il attend la résurrection de l'esprit de famille, et que l'esprit du monde avait presque entièrement étouffé au XVIIIe siècle; dans sa correspondance, et quand il écrit à quelques-unes de ses dévotes inconnues qui le poursuivaient de leurs lettres, afin d'avoir une réponse à montrer, il est encore plus vif et plus pressant sur ce point, dont il ne se départ jamais. Ainsi en 1770 une dame lui écrit pour le prier de lui enseigner un remède à l'ennui qu'elle se sent dans l'âme, « à ce vide interne qui, selon Rousseau, ne se fait sentir qu'aux cœurs faits pour être remplis, » et qui allait bientôt faire école dans la littérature avec le *Werther* de Goethe et plus tard avec le *René* de M. de Chateaubriand. Rousseau lui répond avec une sagacité admirable qu'elle ne peut guérir de l'ennui qu'elle éprouve qu'en cultivant et en développant son sens moral. « Mais que faire, me direz-vous, pour cultiver ce sens moral? Voilà, madame, à quoi j'en voulais venir : le goût de la vertu ne se prend point par des préceptes; il est l'effet d'une vie simple et saine : on parvient bien-

(1) Préface de la nouvelle édition, p. IX.
(2) *Émile*, livre Ier.

tôt à aimer ce qu'on fait, quand on ne fait que ce qui est bien. Mais pour prendre cette habitude, qu'on ne commence à goûter qu'après l'avoir prise, il faut un motif; je vous en offre un que votre état me suggère : nourrissez votre enfant. J'entends les clameurs, les objections; tout haut, les embarras, point de lait, un mari qu'on importune; tout bas, une femme qui se gêne, l'ennui de la vie domestique, les soins ignobles, l'abstinence des plaisirs. Des plaisirs? Je vous en promets et qui rempliront vraiment votre âme... L'habitude la plus douce qui puisse exister est celle de la vie domestique qui nous tient plus près de nous qu'aucune autre... J'ai beau chercher où l'on peut trouver le vrai bonheur, s'il en est sur la terre, ma raison ne me le montre que là. Les comtesses ne vont pas d'ordinaire l'y chercher, je le sais : elles ne se font pas nourrices et gouvernantes, mais il faut aussi qu'elles sachent se passer d'être heureuses; il faut que, substituant leurs bruyans plaisirs au vrai bonheur, elles usent leur vie dans un travail de forçat pour échapper à l'ennui qui les étouffe aussitôt qu'elles respirent, et il faut que celles que la nature doua de ce divin sens moral, qui charme quand on s'y livre et qui pèse quand on l'élude, se résolvent à sentir incessamment gémir et soupirer leur cœur, tandis que leurs sens s'amusent... Jeune femme, voulez-vous travailler à vous rendre heureuse? commencez d'abord par nourrir votre enfant : ne mettez pas votre fille dans un couvent, élevez-la vous-même. Votre mari est jeune, il est d'un bon naturel; voilà ce qu'il nous faut. Vous ne me dites point comment il est avec vous : n'importe, fût-il livré à tous les goûts de son âge et de son temps, vous l'en arracherez par les vôtres, sans lui rien dire; vos enfans vous aideront à le retenir par des liens aussi forts et plus constans que ceux de l'amour : vous passerez la vie la plus simple, il est vrai, mais aussi la plus douce et la plus heureuse dont j'aie l'idée. Mais, encore une fois, si celle d'un ménage bourgeois vous dégoûte et si l'opinion vous subjugue, guérissez-vous de la soif du bonheur qui vous tourmente, car vous ne l'étancherez jamais (1). »

J'ai cité cette belle lettre, d'abord parce qu'elle est peu connue, et ensuite parce qu'elle pose la question comme l'entendait Rousseau. L'allaitement en effet n'est pas la partie la plus importante des soins d'éducation que Rousseau veut que la mère donne à l'enfant. Soyez nourrice, si vous pouvez, c'est-à-dire si vous avez la force et la santé nécessaires pour bien nourrir votre enfant; lorsque vous n'avez pas vous-même de quoi donner un bon lait à votre enfant, donnez-lui le lait d'une étrangère, et ne le faites pas jeûner sous prétexte de le nourrir; mais avant tout soyez mère, c'est-à-dire occupez-vous de

(1) *Correspondance*, t. IV, édit. Furne, 786-787.

votre enfant (1). Il y a dans la mère deux choses, le lait de la nourrice et l'affection de la mère. Rousseau ne demande l'un que pour avoir l'autre. L'allaitement n'est que le moindre côté du devoir maternel. Il y a beaucoup de femmes qui sont bonnes nourrices et médiocres mères; elles ont les mamelles pleines et le cœur sec. Il y a par contre beaucoup de femmes qui sont mauvaises nourrices et très bonnes mères, c'est-à-dire qui aiment le berceau de leur enfant, ses premiers pas, ses premiers ris et ses premiers bégaiemens, qui ne cèdent à la nourrice que l'allaitement et qui gardent les autres soins, non pas soins ignobles, puisqu'ils sont le signe d'un doux et grand devoir accompli avec patience. Et c'est par l'accomplissement de ce devoir que la famille se régénère et se reforme; c'est par là qu'auprès d'une femme qui sait être mère le mari apprend aussi à être père.

Croire qu'on satisfait au précepte de Rousseau en donnant seulement le sein à son enfant, grande erreur qui fut la transaction que le siècle fit avec les maximes de Rousseau. Comme il devint de mode, après l'*Emile*, de nourrir ses enfans, toutes les femmes se firent nourrices; mais elles ne se firent pas toutes mères, parce que la chose était plus laborieuse et plus grave. Elles concilièrent le monde avec la mode, qui, après tout, ne demande jamais que l'apparence des vertus qu'elle impose. Les belles dames furent à la fois nourrices et femmes du monde. Mme de Genlis, dans *Adèle et Théodore*, roman d'éducation qui veut imiter et réfuter l'*Emile*, nous fait une peinture fort piquante de ces nourrices, « qui allaient aux bals et qui y dansaient, qu'on rencontrait sans cesse aux spectacles ou faisant des visites, bien parées, avec des paniers et des corps. Croyez-vous, dit avec raison Mme de Genlis, que les enfans de ces élégantes nourrices n'eussent pas été beaucoup plus heureux dans le fond d'une chaumière, avec une bonne paysanne assidue à son ménage?... Je me souviens que pendant un hiver je dînais souvent dans une maison où je rencontrais toujours une jeune femme qui nourrissait son enfant. Elle arrivait coiffée en cheveux, mise à peindre, et à peine était-elle assise, qu'elle avait déjà trouvé le secret de parler deux ou trois fois de son enfant. Nous entendions les cris aigus d'un petit au maillot qu'on apportait dans une bercelonnette bien ornée, et sa mère, devant sept ou huit hommes, lui donnait à teter. Je voyais ces hommes rire entre eux et parler bas, et tout cela ne me paraissait qu'indécent et importun (2). »

(1) Voyez sur ce point les réflexions judicieuses de M. Donné, aujourd'hui recteur de l'académie de Montpellier, dans son excellent livre intitulé *Conseils aux mères sur la manière d'élever les enfans nouveau-nés.*

(2) *Adèle et Théodore*, t. Ier, p. 167-168.

Voilà les succès que la mode fit à Rousseau; mais ces succès, tout frivoles qu'ils étaient, ne doivent cependant pas être dédaignés : ils en indiquaient et en précédaient de plus sérieux et de plus durables. Je n'attribue pas seulement à Rousseau et à ses préceptes sur la nourriture des enfans la régénération de l'esprit de famille dans notre pays. Les douloureuses épreuves de la révolution, le malheur, le trouble des fortunes, le bouleversement des rangs, et, même de nos jours, les vicissitudes politiques qui, tous les quinze ou vingt ans, font des loisirs forcés tantôt à une partie de la société, tantôt à une autre, loisirs qui ramènent à la vie domestique et à ses soins paisibles et heureux ceux qui s'en étaient écartés pour un moment, et qui y confirment ceux qui y étaient restés attachés; tout cela, je l'avoue, a plus fait pour la régénération de l'esprit de famille que les conseils éloquens de Rousseau. Il ne faut pas croire cependant que ces conseils n'aient eu aucune part à cet heureux changement. L'éloquence de Rousseau a rendu à la vie domestique le service de l'honorer, de l'accréditer, de la mettre à la mode, et le service n'est pas médiocre dans un pays où la vanité décide des choses même les plus graves, où personne ne veut être singulier, même en ayant raison, et où tout le monde aime mieux se priver d'être heureux que de s'exposer à être ridicule. La nécessité a beaucoup aidé à la restauration de l'esprit de famille chez nous; mais la mode venue de Rousseau avait préparé cette révolution morale.

L'habitude que les femmes ont prise de nourrir leurs enfans ou de les soigner les a amenées aussi peu à peu à vouloir les élever dans leurs premières années, et cela encore a été un grand bien pour les mères et pour les enfans : pour les mères, que les premières leçons qu'elles ont à donner aux enfans ont fait réfléchir sur elles-mêmes. Que de femmes, j'en suis sûr, n'ont commencé à réfléchir que le jour où elles ont eu un enfant à élever! Que de ménages où il n'est entré une idée morale, une idée à la fois douce et sérieuse, que le jour où un enfant est arrivé! Jusque-là, les plaisirs du mariage en cachaient les devoirs. Pour les enfans, l'avantage n'est pas moins grand, car ils ont près d'eux dans leur mère l'institutrice qui sait le mieux les comprendre et qui sait aussi le mieux se faire comprendre par eux. Quelles leçons plus douces et plus aisées que celles qui sont mêlées aux plus tendres soins, et que ces soins même n'interrompent point! Comme la mère s'achemine facilement du cœur de son enfant à son esprit! Avec un instituteur ou une institutrice étrangers, tout est nouveau, tout est inconnu. L'apprentissage que l'enfant a à faire de son maître est déjà une grosse étude. Avec la mère, cet apprentissage est tout fait; rien ne déconcerte l'enfant, rien ne le dépayse. Ajoutez la conformité vraisemblable des natures rendue plus grande

par la conformité des habitudes, le génie imitateur des enfans, qui se forme sur les exemples qu'il a sous les yeux, et qui n'en a pas qui lui soient plus proches que ceux de sa mère. Les docteurs chrétiens, sachant cette vocation naturelle que les mères ont pour élever les petits enfans, n'ont pas manqué de leur en faire un devoir et un mérite auprès de Dieu : non qu'ils veuillent faire des mères des professeurs d'arts et de sciences; ils se défient fort de l'enseignement des femmes. « Mes sœurs, dit saint Chrysostôme, ne vous ingérez point de procurer la gloire de Dieu et le salut du prochain par des instructions publiques. La femme s'est mêlée une seule fois d'enseigner l'homme, et elle a perdu tout le monde. Ne vous laissez pas abattre néanmoins par ce reproche : Dieu vous a donné une occasion de vous sauver, c'est l'éducation de vos fils que vous devez considérer comme autant d'aides qu'il vous procure pour arriver au salut... Oui, Dieu, pour consoler la femme, lui a donné d'élever les enfans qu'elle a enfantés. L'enfantement, dites-vous, est une nécessité de la nature. Il est vrai; mais l'éducation est une œuvre de volonté, et c'est par là que la femme répare la faute primitive. L'enfantement tient du châtiment, l'éducation tient de la rédemption (1). »

Du devoir qu'ont les mères de nourrir leurs enfans, Rousseau passe à celui qu'ont les pères de les élever. « Comme la véritable nourrice est la mère, le véritable précepteur, dit-il, est le père. Qu'ils s'accordent dans l'ordre de leurs fonctions ainsi que dans leur système; que des mains de l'une l'enfant passe dans celles de l'autre. Il sera mieux élevé par un père judicieux et borné que par le plus habile maître du monde, car le zèle suppléera mieux au talent que le talent au zèle. — Mais les affaires, les fonctions, les devoirs... Ah! les devoirs! sans doute le dernier est celui de père? Ne nous étonnons pas qu'un homme dont la femme a dédaigné de nourrir le fruit de leur union dédaigne de l'élever. Il n'y a point de tableau plus charmant que celui de la famille; mais un seul trait manqué défigure tous les autres. Si la mère a trop peu de santé pour être nourrice, le père aura trop d'affaires pour être précepteur (2). »

Rousseau veut-il donc que le père soit véritablement le précepteur et le professeur de son fils? Oui, comme il veut que la mère en soit la nourrice et dans la même mesure. Ce qu'il blâme, ce sont ces familles où les enfans sont envoyés en nourrice quand ils naissent, envoyés au collége quand ils reviennent de nourrice, appliqués à une profession quand ils reviennent du collége, et toujours hors de la maison paternelle. Y a-t-il là vraiment une famille? Il y a un nom commun,

(1) Saint Chrysostôme, t. XI, p. 663. *Homélies sur l'épître à Timothée.*
(2) *Émile*, livre Ier.

mais le nom est le seul lien; dans tout le reste, les enfans sont étrangers au père et à la mère, les frères étrangers aux frères, à moins qu'ils ne soient camarades d'école. Il y avait au temps de Rousseau des familles de ce genre; il n'y en a plus guère de nos jours, grâce à Dieu, non que les pères se fassent les maîtres d'étude et les répétiteurs de leurs fils; ils n'en ont pas le temps, et j'ajoute qu'ils n'en ont pas besoin pour être vraiment les précepteurs de leurs fils. Un père peut être le précepteur de son fils, même quand son fils est au collége, s'il le voit souvent, s'il l'assiste de ses conseils, de ses encouragemens, s'il entre dans ses chagrins d'enfance, s'il prend part à ses succès, si enfin, de même que la mère peut céder l'allaitement à la nourrice en se réservant tout le reste, le père cède l'instruction au collége en se réservant l'éducation. Je sais que l'instruction et l'éducation se tiennent de près; cependant de nos jours surtout l'éducation vient en grande partie des conseils et encore plus des exemples de la famille. L'influence de la famille est toute-puissante, soit en bien, soit en mal, et un de nos plus habiles proviseurs me disait un jour qu'il savait, sans le vouloir, quel était l'intérieur des familles de tous les élèves de son collége, en voyant comme les élèves lui revenaient après un ou deux jours de sortie, ou meilleurs et plus dociles à cause du bon milieu dans lequel ils avaient vécu, ou plus frivoles et plus impatiens du joug à cause des exemples de frivolité et de plaisir qu'ils avaient reçus. L'influence du père est donc grande sur son fils, sans que ce père ait besoin de se faire le précepteur quotidien de son fils; mais il ne doit pas oublier qu'il doit sans cesse l'assister, l'exhorter, le diriger et ne jamais l'abandonner à lui-même. Voilà de quelle manière il s'acquittera du devoir que lui impose Rousseau, voilà comment les liens de la famille se resserreront chaque jour davantage par les soins que la mère donne aux enfans en bas-âge et par l'éducation morale que le père donne à ses fils.

N'hésitons pas à le dire cependant : beaucoup de pères se font justice en n'élevant pas leurs enfans. L'enfant ne peut profiter de l'éducation qui vient de la famille que si la famille elle-même a une règle et si l'ordre moral y est respecté et pratiqué. Juvénal, témoin du désordre moral des familles romaines, disait aux pères de son temps de respecter leurs enfans et de leur épargner la vue du mal.

> Nil dictu fœdum visuque hæc limina tangat,
> Intra quæ puer est : procul hinc, procul inde puellæ
> Lenonum et cantus pernoctantis parasiti!
> Maxima debetur puero reverentia : si quid
> Turpe paras, ne tu pueri contempseris annos,
> Sed peccaturo obsistat tibi filius infans.

Quels admirables vers, et presque dignes d'être chrétiens, tant ils

se rapprochent de la doctrine chrétienne! Eusèbe raconte en effet que le père d'Origène allait souvent découvrir le sein de son fils lorsqu'il dormait et qu'il était encore enfant, pour le baiser avec beaucoup de respect et de révérence, le regardant comme la demeure et le tabernacle de l'esprit. « Devez-vous avoir moins de respect pour vos enfans, qui ont pareillement été remplis de la grâce de Jésus-Christ et consacrés au culte de Dieu par le baptême? dit l'auteur d'un *Traité de l'Education chrétienne des enfans* publié en 1670. Veillez donc soigneusement à leur conservation..... Chérissez-les, nourrissez-les comme les membres de Jésus-Christ, et soyez persuadés que votre maison doit être toute sainte, puisqu'elle renferme ces enfans qu'il a sanctifiés (1). » Ainsi donc il y a dans la maison de chacun de nous, que nous soyons païens ou que nous soyons chrétiens, il y a une sorte d'ange gardien qui protége nos foyers domestiques et qui les préserve du mal, un ange devant qui nous devons nous interdire toute parole et toute action déshonnête, de peur de profaner sa pureté, et l'ange est cet enfant qui dort dans son berceau. Prenez garde, dit la mère attentive à protéger son sommeil; ne faites pas de bruit, *l'enfant dort!* Prenez bien plus garde encore, disent Juvénal et les docteurs chrétiens, attentifs à respecter son innocence; ne faites point, ne dites point de mal: l'enfant veille, l'enfant vous voit et vous entend! Et qui donc, s'il est père, ne s'arrêterait au moment de faire une méchante action ou de dire une méchante parole, à l'idée que cette jeune âme, qui est jusqu'ici le miroir de l'innocence et de la beauté, va s'empreindre et se souiller du mal qu'elle aura vu ou qu'elle aura entendu? Qui donc, s'il est père, trouvant le berceau de son enfant entre le mal et lui, ne reculerait pas devant ce faible obstacle comme devant une barrière toute-puissante? Ah! oui, il est bon qu'il y ait dans la famille des enfans qui la règlent, qui la sanctifient, qui en resserrent et en épurent les liens; mais quand les enfans ne font pas dans la maison tout le bien qu'ils doivent y faire, quand l'insouciance morale des parens ne respecte pas ces images du bien que Dieu avait proposées à leurs respects, quand les enfans ne sont plus la grâce de Dieu dans une maison, il faut qu'ils en sortent, car ils en seraient la condamnation vivante, ils en seraient le reproche quotidien.

Sans vouloir aller jusqu'à cette pieuse sévérité de la doctrine chrétienne, on peut croire que lorsque les parens se décident à se séparer de leurs fils, lorsque surtout, comme de nos jours, ils veulent que leurs enfans reçoivent une éducation très religieuse, et ce sont sou-

(1) *Traité de l'Éducation chrétienne des enfans selon les maximes de l'Écriture sainte et les instructions des saints Pères de l'Église*, 1 vol.; nouvelle édition, 1678, p. 51.

vent les plus frivoles qui ont le plus cette prétention, on peut croire que dans cette résolution il y a deux sentimens, un excellent et un médiocre, qu'il est bon de noter en passant. Le sentiment médiocre, c'est d'aimer mieux éloigner de soi ses enfans que de régler sa vie; c'est de s'affranchir du frein moral que la présence des enfans met à la liberté des parens; le sentiment excellent, c'est de vouloir protéger ses enfans contre l'influence de ses propres faiblesses, c'est de vouloir qu'ils vivent mieux que nous ne vivons nous-mêmes.

J'ai examiné ce qui dans Rousseau tient aux devoirs des parens dans l'éducation; voyons maintenant ce qui concerne l'enfant lui-même dans ses premières années, et comment Rousseau comprend cet être mystérieux et gracieux qui s'appelle un enfant, et où il y a tant et si peu de l'homme.

II.

Nous vivons avec les enfans et nous ne les comprenons pas, parce que nous sommes toujours tentés de nous substituer à eux et de les interpréter d'après nous-mêmes. Quand l'enfant étend la main vers quelque chose, ce n'est pas qu'il commande aux choses de s'approcher, c'est qu'il ne connaît pas encore la distance, et voilà pourquoi il étend la main vers ce qui est loin comme vers ce qui est près. Que font les parens? Ils interprètent le geste comme un vœu d'avoir la chose, et ils la donnent à l'enfant. Où est le mal, direz-vous? Il est grand, selon Rousseau : vous troublez l'éducation naturelle qui se faisait, et vous y substituez l'éducation artificielle. En ne laissant pas l'enfant à sa propre faiblesse, vous ôtez à la nature le procédé qu'elle avait pris pour développer insensiblement la force de l'enfant; vous mettez à la place votre procédé, qui est moins bon et qui donne à l'enfance des désirs plus grands que sa force, désirs qu'il satisfait à l'aide de la complaisance d'autrui. La contradiction entre la nature et la société se manifeste dès ces premiers momens. L'éducation de l'homme s'arrête; celle du bourgeois commence.

Voyez en effet quelle interversion des choses : la faiblesse de l'enfant le rend naturellement dépendant de tous ceux qui l'entourent, et cette dépendance produit un bon sentiment; elle engage l'enfant à l'obéissance. L'idée de sa faiblesse et l'idée de la force du père et de la mère composent déjà à l'enfant un petit monde moral qui lui suffit, qui est vrai, et qui lui enseignera peu à peu le grand monde moral; nous troublons cet ordre admirable. Au lieu de confirmer l'enfant dans l'idée de sa dépendance, nous la lui ôtons par nos complaisances; nous nous empressons de le servir, et sa faiblesse même lui devient par notre indulgence un moyen de pouvoir et d'autorité.

Comme il ne peut rien faire, il fait tout faire, et il s'habitue à la fois à l'inaction et au commandement. Ne servez pas trop l'enfant. Les enfans les plus servis sont les plus mal élevés, et cela du petit au grand. Si les meilleurs rois sont ceux qui dans leur jeunesse ont été malheureux, cela tient à ce que l'adversité, en contrariant l'homme, lui enseigne à ne compter que sur lui-même. Henri IV doit sa grandeur aux épreuves de sa jeunesse, et Louis XIV a beaucoup profité de la fronde; ce fut sa meilleure éducation. Nos complaisances maladroites font de nos enfans de petits tyrans qui nous amusent quand ils ont deux ou trois ans, nous tourmentent quand ils en ont sept, et nous désespèrent quand ils en ont vingt. Si ces tyrans encore étaient heureux! car nous avons beau donner beaucoup aux enfans, il vient un moment où le refus commence, et c'est à ce moment aussi que commence la passion qui est propre à tous les despotes, je veux dire la passion de l'impossible, qui arrive la dernière pour punir toutes les autres. De désirs en désirs, les enfans et les despotes arrivent vite aux bornes de la possibilité humaine, c'est-à-dire au refus, que le refus soit dans les hommes ou dans les choses. Il ne faut pas contrarier inutilement les enfans, disent les mères; il ne faut pas résister inutilement au despote, disent les flatteurs. Oui, mais il faut encore bien moins leur complaire inutilement, et comme il y aura toujours un moment où il faudra dire non, autant vaut le dire plus tôt que plus tard. L'enfant veut un gâteau, vous le donnez; il en veut deux, trois, quatre, vous refusez, et il pleure; il n'aurait pas pleuré davantage au premier gâteau refusé. Voilà l'histoire des tyrans au maillot. Prenez celle des empereurs romains, elle est la même. Rassasiés de tout, ils veulent l'impossible, car il n'y a plus que l'impossible qu'ils aient à désirer, — l'impossible dans le luxe, l'impossible dans la volupté, l'impossible dans la cruauté; mais qu'ils arrivent vite à l'impuissance des arts, à l'impuissance des sens, à l'impuissance des bourreaux, à l'impuissance même de la servitude romaine, quoiqu'il semble que là l'impossible ne soit pas une chimère, et que la servilité puisse aller aussi loin que la tyrannie! Elle s'arrête pourtant, et ce jour-là le despote meurt égorgé et insulté. Il eût vécu et il eût régné, s'il avait pu dès les premiers momens rencontrer un refus.

Et ne dites pas, pour vous excuser de trop servir les enfans, qu'il faut bien deviner et prévenir leur volonté, puisqu'ils ne peuvent pas l'expliquer par la parole. Êtes-vous donc de ceux qui croient que les enfans ne parlent pas quand ils n'ont point encore l'usage de la parole? Ils ont un langage plus expressif que le nôtre : c'est le langage d'action. L'action était tout dans l'éloquence antique, disait Démosthène. Or cette action si chère à l'éloquence antique et qui se com-

pose surtout de l'accent et du geste, voilà le langage des enfans. Ils y excellent, et nous devrions le rapprendre à leur école. « Cette langue n'est pas articulée, dit fort bien Rousseau, mais elle est accentuée, sonore, intelligible. L'usage des nôtres nous l'a fait négliger au point de l'oublier tout à fait... Les nourrices sont nos maîtres dans cette langue; elles entendent tout ce que disent leurs nourrissons; elles leur répondent, elles ont avec eux des dialogues très bien suivis, et quoiqu'elles prononcent des mots, ces mots sont parfaitement inutiles; ce n'est point le sens du mot qu'ils entendent, mais l'accent dont il est accompagné (1). Au langage de la voix se joint celui du geste, non moins énergique. Ce geste n'est pas dans les faibles mains des enfans, il est sur leur visage. Il est étonnant combien ces physionomies mal formées ont déjà d'expression : leurs traits changent d'un instant à l'autre avec une inconcevable rapidité. Vous y voyez le sourire, le désir, l'effroi naître et passer comme autant d'éclairs; à chaque fois vous croyez voir un autre visage (2). »

Puisque les enfans ont un langage fort intelligible pour exprimer leurs pensées dans tout ce qui leur est nécessaire, ne vous pressez pas d'interpréter l'enfant, ne lui prêtez pas vos pensées et vos sentimens, ne lui suggérez point ce qui n'est pas de son âge, ne hâtez pas son développement; laissez faire la nature, et laissez-lui sa marche et ses procédés, n'y substituez pas les vôtres. Dans le bas âge, la meilleure éducation, selon Rousseau, est celle qui élève le moins, celle qui contrarie le moins la nature.

Rousseau a raison quand il veut que les enfans restent enfans; mais qu'est-ce que les enfans? Que sont-ils capables de comprendre? Quel est leur monde? Y a-t-il pour eux un monde moral, ou n'y a-t-il que le monde physique? Grande question que Rousseau tranche sans hésiter en renfermant les enfans dans le monde physique et en leur interdisant le monde moral jusqu'à un certain âge. « Tant que l'enfant, dit-il, n'est frappé que des choses sensibles, faites que toutes ses idées s'arrêtent aux sensations, faites que de toutes parts il n'aperçoive autour de lui que le monde physique; sans quoi, soyez

(1) Je me souviens d'avoir lu dans les *Lettres édifiantes* qu'en Amérique les missionnaires s'aperçurent au bout de quelque temps que les sauvages qu'ils avaient instruits des vérités de la religion et qu'ils interrogeaient, pour mieux fixer ces vérités dans leur esprit, répondaient non pas à la question que les pères leur faisaient, mais selon l'accent de la question, si bien que si on leur demandait : « Y a-t-il un Dieu? » avec l'accent négatif, ils disaient aussitôt « non! » De même, si on disait : « L'homme peut-il être Dieu? » avec l'accent affirmatif, ils répondaient « oui. » Ces pauvres sauvages, n'entendant pas bien leur langue, mal parlée par les missionnaires, entendaient l'accent et non la parole. Nous avons en effet un autre accent pour dire oui que pour dire non, et cet accent est si sensible, que nous pourrions nous passer du mot. Le son de voix suffirait.

(2) *Émile*, livre Ier.

sûr qu'il ne vous écoutera point du tout, ou qu'il se fera du monde moral dont vous lui parlez des notions fantastiques que vous n'effacerez de sa vie (1). »

Nous retrouvons ici encore la prédilection que Rousseau a pour l'éducation naturelle et la peur qu'il a du développement des facultés intellectuelles de l'homme. Il veut retarder l'instant où l'enfant se mettra à réfléchir, parce que l'homme qui réfléchit est un animal qui se déprave; il veut donc que l'enfant reste le plus longtemps possible dans le monde physique, où il n'y a que des sensations, et qu'il n'entre que fort tard dans le monde moral, c'est-à-dire dans le monde des réflexions. Est-ce possible? Voilà ma première objection.

L'enfant est entouré par le monde moral comme par le monde physique, et il ne peut pas plus rester étranger à l'un qu'à l'autre. Étant homme et destiné à vivre dans le monde moral aussi bien que dans le monde physique, l'enfant acquiert peu à peu la connaissance de ces deux mondes, et si en commençant il vit plus dans l'un que dans l'autre, il voit cependant le monde moral s'ouvrir peu à peu pour lui. Rousseau craint qu'il n'y entre par la mauvaise porte, c'est-à-dire par la porte des préjugés et des conventions sociales. Il faut tâcher assurément qu'il n'y entre pas par cette mauvaise porte, mais par la bonne, et ce doit être là l'œuvre de l'éducation. Cependant vouloir lui fermer tout à fait ce monde qu'il voit partout, vouloir le confiner dans le monde physique, des deux connaissances qu'il doit acquérir progressivement lui interdire la plus importante, l'empêcher de marcher de peur qu'il ne tombe et lui ôter le libre développement de son âme après avoir plaidé si énergiquement pour qu'il ait le libre développement de ses membres, c'est une étrange prétention; c'est de plus une impossibilité, et je n'en veux d'autre preuve que les précautions que Rousseau est obligé de prendre pour cacher à son élève ce monde moral que la nature veut lui révéler peu à peu, mais que le philosophe ne veut lui révéler qu'à l'heure qu'il a marquée.

Voici par exemple un homme qui se met en colère devant Émile; la colère est une passion, les passions appartiennent au monde moral. Or Émile doit ignorer tout cela. Que faire? Un pédagogue vulgaire, et qui n'aurait point pour maxime de dérober le monde moral à la connaissance de son élève, profiterait peut-être de cette occasion pour dire à Émile que la colère est un péché capital que Dieu condamne et qu'il faut bien prendre garde de tomber dans la même faute que cet homme. Une passion, un péché, une faute, Dieu, toutes choses qu'Émile doit ignorer encore profondément! Mais pourtant

(1) *Émile*, livre II.

sa curiosité s'est éveillée : si vous n'y prenez garde, il va chercher ce qu'avait cet homme; il va réfléchir, il va entrer dans le monde moral. Que faire dans ce cas? « Eh! nous dit Rousseau, point de beaux discours, rien du tout, pas un seul mot. Laissez venir l'enfant. Étonné du spectacle, il ne manquera pas de vous questionner. La réponse est simple : *elle se tire des objets mêmes qui frappent ses sens.* Il voit un visage enflammé, des yeux étincelans, un geste menaçant, il entend des cris, tous signes que le corps n'est pas dans son assiette. Dites-lui posément, sans affectation, sans mystère : Ce pauvre homme est malade; il a un accès de fièvre (1). » Bon! voilà l'enfant préservé pour cette fois de la connaissance du bien et du mal moral et ramené par un stratagème salutaire à la connaissance du mal physique; mais prenez garde : dans cette comédie que vous jouez autour de l'enfant, il faut que tout le monde sache bien son rôle; qu'il y ait un seul acteur maladroit ou distrait, tout est perdu. Rousseau le reconnaît : « Un éclat de rire indiscret peut gâter le travail de six mois et faire un tort irréparable pour toute la vie... Je me représente mon petit Emile, au fort d'une rixe entre deux voisines, s'avançant vers la plus furieuse et lui disant d'un ton de commisération : — Ma bonne, vous êtes malade; j'en suis bien fâché! — A coup sûr cette saillie ne restera pas sans effet sur les spectateurs et peut-être sur les actrices. Sans rire, sans le gronder, sans le louer, je l'emmène de gré ou de force avant qu'il puisse apercevoir cet effet ou du moins avant qu'il y pense, et je me hâte de le distraire sur d'autres objets qui le lui fassent bien vite oublier. » Quels soins, quelles précautions pour remplacer la vérité! Et notez que si l'enfant s'aperçoit un seul instant qu'on l'a trompé, tout est perdu, ou bien, ce qui est pis encore, l'enfant, sans le dire et même sans s'en rendre un compte exact, prend un rôle dans la comédie qu'on joue autour de lui; il consent à être trompé, parce que l'appareil compliqué qu'on emploie pour le tromper l'amuse et flatte sa vanité. Je dirais volontiers qu'il se fait prince encore de ce côté, c'est-à-dire qu'il se prête de bonne grâce aux efforts qu'on fait pour le mettre en scène.

Les précautions que prend Rousseau pour faire croire à son élève que la colère est la fièvre me font souvenir d'une petite histoire que me contait il y a plusieurs années un médecin de mes amis. Il avait été appelé pour donner des soins à un jeune prince. C'était au mois de janvier. Il trouve l'enfant qui avait devant lui une grande corbeille de dragées qu'il remuait à pleines mains. Ne pensant qu'au mal que l'enfant pouvait se faire en mangeant ces dragées, le médecin lui demanda ce qu'il faisait là. « Je joue avec des haricots, répond l'enfant. —

(1) *Émile,* livre II.

Ah! très bien! » dit le médecin, songeant tout bas qu'il était fort heureux que l'enfant n'eût pas été curieux de mettre dans sa bouche un de ces haricots, car alors tout était perdu : il entrait dans le monde moral par la gourmandise. A quoi cela tenait-il? A un mouvement de curiosité de l'enfant, au sourire d'un domestique, à l'avertissement d'un petit camarade. Quel attirail pour faire vivre ainsi les enfans dans la fiction! quelles machines! quelle mise en scène perpétuelle! Dans l'éducation comme ailleurs, j'admire toujours combien il faut de mensonges pour étouffer la vérité, et combien il faut peu de vérité pour détruire beaucoup de mensonges.

On vient de voir s'il est possible de cacher le monde moral aux enfans. Voyons maintenant s'il est bon de le faire. Ici, au lieu de discuter contre Rousseau, j'aime mieux lui opposer un ouvrage fort justement estimé de Mme Necker-Saussure intitulé *l'Education progressive*. Rousseau croit qu'il faut retarder le plus possible l'entrée de l'enfant dans le monde moral; Mme Necker-Saussure croit au contraire qu'il faut l'y faire entrer de bonne heure et dès que la nature elle-même l'y amène, car la question n'est pas de savoir, comme le pense Rousseau, si l'enfant peut entrer dans le monde moral avant un certain âge; la question est de savoir s'il y entrera avec nous ou sans nous, avec un guide ou sans guide, selon une règle ou au hasard. Quoi que nous fassions ou quoi que nous ne fassions pas, le monde moral est tellement le milieu nécessaire de l'homme, que l'enfant s'y trouvera placé presque sans le savoir. Il vaut donc mieux l'y introduire nous-mêmes. Tel est le système de Mme Necker-Saussure dans son *Education progressive*, système fort opposé, comme on le voit, à celui de Rousseau; mais cette opposition même se rattache à des différences fondamentales de doctrine entre Rousseau et Mme Necker.

Rousseau croit que l'homme est bon primitivement et que la société seule l'a gâté; Mme Necker croit, selon la religion chrétienne, que l'homme est né disposé au mal, et que la nature humaine, pervertie par le péché originel, a besoin d'être redressée par la règle religieuse et morale. De là suit que Rousseau croit que la meilleure éducation est celle qui, ne faisant rien ou presque rien et laissant l'homme se développer lui-même, le laisse le plus près possible de la nature, c'est-à-dire du bien primitif. Point d'instruction religieuse, point d'instruction morale, sinon le plus tard possible. Quand l'enfant aura quinze ans, quand il sera près d'entrer dans la société, alors vous lui parlerez de la religion et de la morale. Encore vous ne lui en parlerez à cet âge que parce que, si vous ne lui en parliez pas, d'autres lui en parleraient. Mme Necker-Saussure au contraire, croyant à la corruptibilité originelle de la nature humaine, pense

que l'éducation morale et religieuse ne peut pas commencer trop tôt. Elle attaque sans hésiter le système d'éducation négative de Rousseau, dont le premier inconvénient à ses yeux comme aux miens est d'être impossible. Vous avez beau faire en effet, l'enfant ne restera pas isolé; il ne vivra pas dans une Thébaïde sans aucun commerce avec les hommes. Rousseau fait vivre son Émile dans un milieu imaginaire ou dans je ne sais quel château solitaire où le maître est seul avec l'enfant, où le précepteur conduit et dirige tout, où les domestiques même parlent et se taisent comme il veut. A ce compte et pour maîtriser ainsi la force des choses, il faut être grand seigneur ou deux ou trois fois millionnaire. Émile est donc une exception qui ne peut pas faire loi. Prenons les enfans du monde ordinaire; ils ont des camarades, ils ont des parens; ces parens ont des domestiques, et tout ce monde-là parle aux enfans et les instruit au bien ou au mal, même sans le vouloir. L'isolement moral des enfans est donc une chimère. De plus, les enfans, outre les suggestions inévitables du dehors, ont des penchans naturels, et ces penchans sont souvent mauvais. Les laisserez-vous se développer librement? ne chercherez-vous pas à les réprimer? L'âme de l'enfant n'est pas aussi indifférente et aussi inactive que veut le croire Rousseau; elle n'attend pas un certain âge pour vivre et pour agir. Le corps grandit, l'âme aussi, et Dieu n'a pas doué la nature morale de l'homme de moins de vitalité et de moins de sève que la nature physique. L'homme croît dans tous les sens. Ne devancez pas l'ordre de la nature : le précepte est excellent; mais suivez cet ordre, avancez quand elle avance, agissez quand elle agit. L'éducation et la nature doivent marcher du même pas. Il ne faut pas que l'éducation en soit encore aux commencemens quand la nature en est déjà au progrès. Trop de retard est aussi mauvais que trop de hâte. Quand le maître va trop lentement, de même que lorsqu'il va trop vite, l'élève finit par aller tout seul.

La meilleure preuve que la nature ne veut pas que l'enfant reste étranger au monde moral, c'est qu'il y a chez l'enfant dès ses premières années des sentimens qui l'introduisent dans le monde moral, — par exemple la sympathie, que Mme Necker-Saussure cite avec raison comme un des sentimens qui ont le plus de part dans l'éducation des enfans. La sympathie est un instinct qui, chez les enfans comme chez les hommes, tient à la fois du moral et du physique, et je dirais volontiers que, selon les divers degrés de l'éducation, la sympathie tient plus du physique que du moral, ou du moral que du physique; mais chez tous les hommes elle garde de sa double nature. Chez les enfans, elle est toute-puissante, et il est visible que ce sentiment est un des moyens que la nature emploie pour l'éducation

des enfans. L'enfant a besoin de s'accorder avec nous; il est triste quand nous sommes tristes, gai quand nous sommes de bonne humeur. Ce n'est pas seulement chez l'enfant la faculté de l'imitation qui fait qu'il se règle ainsi sur nous. Il nous imite, il est vrai, mais il nous ressent, si je puis ainsi parler, encore plus qu'il ne nous imite. Si la mère pleure, l'enfant pleure aussi. Est-ce un simple besoin d'imitation? Non, il ressent le chagrin de sa mère sans en savoir la cause. Mme Necker-Saussure croit, et je crois avec elle, que l'enfant a des affections avant d'avoir des idées, et que le cœur s'éveille dans l'homme avant l'intelligence. S'il en est ainsi, que penser d'une éducation qui négligerait dans l'enfant tout ce qui est sentiment pour s'attacher uniquement à ce qui est sensation, qui des deux parts de l'homme oublierait systématiquement la meilleure, et qui laisserait volontairement en friche ce coin de terre promise que nous avons tous en nous pour ne cultiver qu'un sol médiocre et grossier? Je reviendrai plus tard, dites-vous, vers ce coin de l'Éden. — Oui! mais l'Éden alors sera peut-être couvert de ronces, et cette terre vigoureuse, laissée à sa fécondité naturelle, aura pris la mauvaise végétation pour la bonne; vous aurez à extirper l'ivraie avant de pouvoir semer le froment.

La sensibilité des enfans, et je dirais volontiers l'aimable docilité de leur cœur, est une grande prise que nous avons sur eux; il ne faut pas la négliger, il ne faut pas non plus en abuser, car cette sensibilité a sa portée; elle n'est que celle d'un enfant, et par conséquent courte et limitée. Nous nous trompons souvent sur ce point. Ayant reconnu que les enfans ont de la sympathie et qu'ils ressentent ce que nous ressentons, nous en concluons à tort qu'ils ont toute la sensibilité d'un homme, et qu'on peut se servir de cette sensibilité comme d'un ressort dans l'éducation; mais en nous servant trop du ressort, nous le forçons. Que de parens qui, lorsque l'enfant a mal fait, lui disent d'un air affligé : Vous me faites de la peine, mon enfant! Et comme la première fois le moyen a réussi parce que l'enfant a vu que sa mère en lui parlant avait l'air sérieux et triste, et qu'il a ressenti l'émotion qu'il croyait voir à sa mère, les parens triomphent et disent qu'avec les enfans bien nés (et quels parens n'ont pas des enfans bien nés?) il suffit de s'adresser à la sensibilité pour empêcher ou corriger le mal. Qu'ils y prennent garde; quand ils disent à l'enfant, chaque fois qu'il fait une faute : Vous m'affligez, — l'enfant s'aperçoit que cette affliction est une manière de le gronder, et que ses parens prennent cet air grave et triste quand ils le veulent. Alors sa sympathie s'arrête, il ne ressent plus un chagrin dont on veut lui faire un châtiment. Il aurait pleuré si vous l'aviez grondé, parce qu'alors ce lui aurait été un chagrin d'être grondé. Il ne pleure plus

de votre tristesse, qui lui semble préméditée, ou, ce qu'il y a de pis, de même que vous prenez un air affligé, il prendra aussi un air triste et se tirera d'affaire avec quelques larmes. Dans le premier cas, sa sensibilité s'est émoussée à force d'être excitée, et ce sera désormais une prise de moins que vous aurez sur lui; dans le second, sa sensibilité se sera tournée en affectation et en simagrées, ce qui est une des maladies que prend le plus aisément la sensibilité.

Ce ne sont pas là les seuls inconvéniens de la sensibilité prise comme moyen d'éducation morale. La sensibilité et la sympathie sont de leur nature des facultés capricieuses et mobiles; elles dépendent du temps, du moment, de l'individu, de je ne sais combien de circonstances. Pourquoi étais-je sensible hier à telle ou telle émotion? Pourquoi ne le suis-je plus aujourd'hui? Pourquoi ai-je de la sympathie pour les douleurs et pour les joies de Paul et point pour celles de Pierre? Je ne sais. La sensibilité, à cause de la mobilité même de sa nature, ne peut point être une base solide pour la morale : elle est trop vacillante et trop personnelle. La morale doit toujours garder son caractère de règle et de loi; elle blâme ou elle approuve les actions, selon qu'elles sont mauvaises ou bonnes, et non pas selon qu'elles font peine ou plaisir, tandis que le propre de la sensibilité est de juger les choses selon qu'elles plaisent ou qu'elles déplaisent. Quand le père ou la mère dit à l'enfant : Ne faites point cela, parce que c'est mal, ou bien parce que je ne le veux pas, j'entends et j'approuve ce langage. Dans le premier cas, ils parlent au nom de la morale, et dans le second, au nom de leur autorité, deux choses que l'enfant n'a point à discuter, et dont le père et la mère n'auront à lui rendre compte que plus tard. Quand au contraire ils disent à l'enfant, à propos de ce qu'il fait ou de ce qu'il dit : Vous me faites de la peine ou vous me faites du plaisir, l'enfant, qui s'aperçoit bien vite qu'il y a d'autres choses que ses actions, bonnes ou mauvaises, qui font plaisir ou peine à ses parens, n'attribue plus aux paroles du père et de la mère l'autorité toute particulière qu'elles doivent avoir; il ne s'habitue pas à l'idée d'une règle inflexible comme est la loi morale, ou d'un pouvoir sacré comme est le pouvoir domestique; il s'habitue à croire qu'il n'y a dans le monde moral que des émotions de joie ou de peine, et non des préceptes et des devoirs. Les enfans élevés à l'aide de la sensibilité n'ont point l'idée du devoir.

Il ne faut donc pas trop user de la sensibilité; il ne faut pas non plus la négliger. Il faut la cultiver comme les autres facultés morales de l'enfant, sans lui donner ni trop de soins, ni pas assez, et en suivant la marche de la nature elle-même. Il y a d'ailleurs, et c'est là une juste et touchante observation de Mme Necker-Saussure,

il y a dans les événemens ordinaires de la vie de quoi développer suffisamment la sensibilité de l'enfant. Les coups que la mort et la fortune frappent dans la famille, voilà d'inévitables occasions qui excitent la sensibilité de l'enfant sans la forcer. Voilà les momens où il ressent les chagrins du père et de la mère, où il tâche de les consoler par ses caresses, parce qu'il comprend que ses parens souffrent véritablement, et que, sans savoir la cause de leurs souffrances, il en voit et il en sent l'effet. Même dans ces tristes occasions, ne cherchez pas à trop vous consoler en partageant votre douleur avec vos enfans; épargnez-leur encore l'apprentissage de la douleur humaine; laissez-leur la douleur enfantine. C'est par leur douce et gracieuse présence qu'ils doivent vous consoler; ce n'est point par leurs larmes. Surtout contentez-vous de ces inévitables initiations à la douleur que Dieu ménage aux enfans de toutes les familles, aux enfans des rois comme à ceux des pauvres, et n'allez pas, pour exciter la sensibilité des enfans, inventer des épreuves morales. Ne cherchez point à développer plus vite et plus fort que ne le veut la nature ou la sensibilité — l'activité ou la moralité de l'enfant par des scènes inventées à plaisir. Le XVIIIe siècle aimait fort ces petits drames d'éducation qui se jouent autour de l'enfant, où tout le monde prend un rôle, le jardinier, le valet de chambre, le précepteur, et où l'enfant en a un lui-même sans le savoir (et Dieu veuille qu'il ne le sache jamais!). Il y a de ces scènes dans l'*Emile*, il y en a encore plus dans *Adèle et Théodore*, de Mme de Genlis, qui les défend comme utiles dans l'éducation. « Vous ne sauriez croire, dit la mère d'Adèle et de Théodore, écrivant à une de ses amies, vous ne sauriez croire combien cette manière de donner des leçons est amusante; au lieu de ces froids sermons, si ennuyeux à répéter et à entendre, et qui fatiguent également les instituteurs et les élèves, nous avons le plaisir d'inventer de jolis plans que nous mettons en action, et de faire jouer les principaux acteurs, sans qu'ils aient la peine d'apprendre leurs rôles. Et je vous assure que ces petites comédies, qui durent souvent dix ou douze jours, ont pour nous un intérêt et nous procurent un plaisir dont vous ne pouvez vous faire une idée (1). » Je ne sais pas si ces scènes amusent les parens qui les jouent, mais elles risquent d'énerver les enfans, s'ils les prennent pour vraies, et de fausser pour longtemps leur jugement, s'ils s'aperçoivent que ce sont de petites comédies.

Rien n'est beau que le vrai; le vrai seul est aimable.

Cette maxime est de mise dans l'éducation encore plus que dans la

(1) *Adèle et Théodore*, t. II, p. 102.

littérature, et si je cherchais à déterminer quel est l'avantage particulier de la vérité dans l'éducation, je dirais qu'elle calme et qu'elle affermit les esprits parce qu'elle est simple, tandis que la fiction et le drame les agitent, parce que la fiction et le drame sont compliqués de leur nature.

Rien n'est si bon aux enfans que le calme et la simplicité. « Un habile médecin allemand était frappé, en arrivant en France, dit Mme Necker, de voir à quel point on y cherchait à exciter la vivacité des enfans. — Il m'a paru, dit-il, que les mères jouaient trop avec leurs enfans dans la première époque de leur vie, et qu'elles excitaient trop tôt leur vivacité. En Allemagne, on entend souvent les mères recommander à leurs enfans de se tenir tranquilles.... Je crois en effet, continue Mme Necker, que bien souvent nous agitons trop les enfans. Il ne faut pas les laisser s'ennuyer, je l'accorde: l'ennui est une léthargie de l'âme; mais ce qui ramène sans cesse une telle maladie, c'est l'excès des distractions que nous croyons devoir donner aux nouveau-nés (1). » L'excès de la distraction pour les enfans nouveau-nés, l'excès de l'amusement pour les enfans et pour les jeunes gens introduit de fausses idées dans l'esprit de l'homme, et c'est là le principal reproche que je fais à la méthode qu'ont les parens de trop amuser les enfans. Ils commencent par s'en amuser beaucoup eux-mêmes, quand les enfans sont tout petits; ils finissent par se plaindre que les enfans, à mesure qu'ils grandissent, ne soient plus amusables qu'à grands frais. Le mal va plus loin que cette plainte. La vie humaine est un cercle de devoirs et de travaux, non de plaisirs. Or qu'arrive-t-il quand vous habituez l'homme de si bonne heure à tant s'amuser? Vous lui faites une enfance qui est le contre-pied de la vie, et qui par conséquent n'en est pas l'apprentissage; vous l'accoutumez à demander à la vie plus qu'elle ne peut lui donner, et vous lui préparez les plus cruels désappointemens. Les enfans ont une qualité charmante, c'est leur sérénité, et leur sérénité tient à ce qu'ils n'ont que des impressions et des distractions mesurées à leur force, tant qu'ils sont laissés à eux-mêmes. Les hommes à leur tour ont une qualité admirable, c'est leur patience, et la patience de l'homme tient à l'expérience qu'il fait chaque jour de la vie; il sait ce qu'elle donne et ce qu'elle refuse. Quand vous donnez à l'enfant l'habitude de la distraction, je veux dire de la distraction qui lui vient de l'empressement des autres et non de son activité enfantine, vous ôtez à l'enfant sa sérénité, que vous remplacez fort mal par la joie turbulente et affairée que vous lui procurez. L'enfant qui n'a pas eu de sérénité risque fort d'être un homme qui

(1) *Éducation progressive* de Mme Necker-Saussure, t. Ier, p. 175-177.

n'aura pas de patience, et cela par la même raison. Il demandera à la vie les amusemens qu'on a donnés à son enfance, et comme il ne les trouvera pas, comme il rencontrera les devoirs et les travaux au lieu des plaisirs, il s'impatientera contre la condition humaine ou plutôt contre la société, qui ne l'amusera pas assez. Les enfans amusés sont en général des jeunes gens tristes et mécontens.

L'art de l'éducation de l'enfance est donc d'étudier attentivement quelle est la nature de l'enfant, de ne rien lui refuser de ce qui est à sa portée naturelle, soit dans le monde moral, soit dans le monde physique, mais de ne point ajouter à la portée de ses mains, de ses idées et de ses affections par un empressement indiscret. Ne supprimez rien de ce qu'il y a dans l'enfant, n'y ajoutez rien, n'y substituez rien. Point d'inertie et d'inaction, sous prétexte d'aider à l'éducation naturelle; point de développement systématique et prématuré, sous prétexte d'avancer l'éducation morale de l'enfant.

Pourquoi Mme Necker-Saussure a-t-elle mieux compris l'enfant que ne l'a fait Rousseau? C'est qu'elle a vu qu'il y avait dans l'enfant deux choses : une création et une ébauche, quelque chose d'achevé et quelque chose de commencé, une perfection qui en prépare une autre, un enfant et un homme. Dieu, qui a composé la vie humaine de plusieurs pièces, a voulu, il est vrai, que toutes ces pièces se rapportassent l'une à l'autre; mais il a voulu aussi que chacune de ces pièces fût complète en soi, si bien que chaque âge de la vie a ce qu'il lui faut pour le but de sa saison et ce qu'il lui faut aussi pour amener la saison prochaine. Admirable combinaison de buts et de moyens qui se manifeste à tous les degrés de la création ! Tout est but et tout est moyen; tout est absolu et tout est relatif. Prenez l'homme, et considérez-le en lui-même : c'est une création complète, une œuvre qui a en elle son but et ses moyens; il est, par son âme immortelle, une personne indépendante, soit dans le temps, soit dans l'éternité. Prenez l'humanité; l'homme n'est plus que l'élément d'un grand tout, et l'humanité elle-même n'est dans le monde qu'une des parties de la création. Les générations s'enfantent et se préparent les unes les autres, et quand je considère cette loi de la continuité humaine, je me prends à croire que mon père n'a existé que pour que j'existasse, et que je n'existe moi-même que pour que mon fils existe à son tour. Que suis-je donc? Un germe sorti d'autres germes, et d'où sortiront à leur tour d'autres germes. Suis-je pour eux? suis-je pour moi? Je suis pour eux et je suis pour moi; je suis en même temps un tout et une partie, un monde et l'élément d'un monde.

Ce qu'est l'homme à l'égard des générations humaines, chaque âge l'est à l'égard de la vie tout entière. Chaque âge est un tout organisé pour vivre, et qui a en soi ce qu'il lui faut pour atteindre

son but. Cela est visible et admirable dans l'enfant. L'enfant est une créature ignorante; mais cette créature a en elle tout ce qu'il faut pour s'instruire, et ses organes sont si bien disposés pour cet effet, que nous ne retrouvons pas après l'enfance la délicatesse et la vivacité d'organes que nous avions alors. Nous apprenons moins vite dans la jeunesse et dans l'âge mûr que dans l'enfance, parce que nous avons moins besoin d'apprendre. L'enfant est une créature faible et dépendante; mais cette créature a ce qu'il faut pour obtenir le secours qui lui est nécessaire. Elle a le don d'inspirer la pitié et l'affection; tout enfin dans l'enfance est disposé pour faire vivre l'enfant et pour le faire croître. De ce côté, rien ne manque à l'enfant; il est complet. Essayez de concevoir l'enfant autrement que l'a fait la nature : tantôt vous lui donnerez moins qu'il n'a, ce que fait Rousseau, qui lui refuse la nature morale; tantôt vous lui donnerez plus qu'il n'a, en le traitant comme s'il avait une intelligence déjà mûre et une raison déjà formée. Vous en faites enfin, ou bien un animal gracieux et vif, ou bien un homme, trop ou trop peu. L'enfant au contraire est un être parfait comme enfant, et il a au plus haut degré toutes les facultés et toutes les grâces qui conviennent à son âge.

Nous voyons bien toutes les facultés de l'enfant, nous avons même l'idée de sa perfection; mais cette perfection nous trompe, ou plutôt elle nous cause une illusion singulière. Comme nous sommes toujours disposés à voir l'homme dans l'enfant, nous jugeons de l'un sur l'autre, et nous croyons que ces qualités merveilleuses que nous découvrons dans l'enfant, cette délicatesse d'organes, cette grâce de mouvemens, cette singulière facilité à apprendre, que tout cela se conservera dans l'homme en s'accroissant chaque jour davantage, et de là l'habitude que les parens ont de se promettre un brillant avenir pour leurs enfans. Quels hommes ce seront, se disent-ils, étant de si gracieux enfans! Grande erreur que n'expliquent pas seulement les préjugés de l'amour paternel et maternel! Les parens se trompent moins qu'on ne le croit quand ils trouvent que leurs enfans sont vifs, aimables, ingénieux, intelligens. Ils sont tout cela en effet, mais ils le sont comme enfans. Le tort est de croire qu'ils le seront comme hommes, et de conclure de l'enfance à la jeunesse ou à l'âge mûr. Si l'homme devait toujours grandir, il finirait par toucher au ciel. Il en est de la taille de son esprit comme de celle de son corps; elle s'arrête quand elle a atteint sa stature. Il grandit; donc il grandira toujours! fort sotte manière de raisonner, dont tout le monde se moquerait s'il s'agissait du corps de l'homme, et que tout le monde adopte plus ou moins, quand il s'agit de l'esprit. L'enfant arrive vite à la perfection de son âge et s'y arrête; c'est nous qui, dans nos prédilections paternelles, prenons cette perfection de l'enfant pour

un progrès qui doit continuer. Il n'en est rien. S'il y avait autant d'hommes distingués qu'il y a d'enfans ingénieux, le monde n'y suffirait pas. Dieu y a mis ordre, si je puis ainsi parler; il a donné à l'enfant d'arriver promptement à tout ce qu'il doit être comme enfant. Alors commence à se faire le jeune homme, mais déjà la marche est moins rapide et les progrès sont moins grands, et cependant, quoique le jeune homme retarde déjà sur l'enfant, qu'est-ce que ce retard sur celui qui se fait de la jeunesse à l'âge mûr? Nous serions encore trop heureux si la maturité donnait dans tous les hommes tout ce que promet la jeunesse. Que de désappointemens encore! Combien d'hommes s'arrêtent à vingt-cinq ans et restent toujours des jeunes gens qui promettent, de même que beaucoup de jeunes gens sont déjà restés et resteront toujours des enfans de belle espérance! Que d'étapes dans la vie humaine, et qu'il y a peu d'hommes qui les font toutes! Il n'y a de grands hommes que ceux qui grandissent toujours, qui ajoutent les progrès de la jeunesse à ceux de l'enfance, les progrès de l'âge mûr à ceux de la jeunesse, et qui, comme des chênes vigoureux, ne se couronnent que dans leur extrême vieillesse. Mais aussi combien parmi les hommes il y a peu de ces sèves vivaces à qui chaque année donne une nouvelle feuille et chaque âge une nouvelle force!

J'ai aimé à comparer l'éducation que Rousseau veut donner à Émile enfant avec l'éducation que Mme Necker-Saussure veut donner au petit enfant, et à signaler la supériorité de l'une sur l'autre. Cette supériorité, selon moi, tient à ce que Mme Necker voit l'enfant tel qu'il est, tout entier, avec sa double nature morale et physique, et croit que l'éducation doit s'appliquer également dès les premiers momens à ces deux natures de l'homme, tandis que Rousseau, accommodant l'enfant à son système, croit que les deux natures de l'homme sont séparées, qu'il faut retarder le développement de l'une et aider au développement de l'autre. De cette façon, son élève dans le commencement n'est que la moitié de l'homme, c'est-à-dire l'homme animal, et Rousseau attend que la seconde moitié de l'homme, l'homme moral, soit près d'éclore pour s'en occuper. «Grande erreur, dit avec raison Mme Necker-Saussure, de croire que la nature procède dans cet ordre systématique! Avec elle, on ne saisit de commencement nulle part; on ne la surprend point à créer, et toujours il semble qu'elle développe (1).»

Nous en avons fini avec l'enfant comme le conçoit Rousseau, c'est-à-dire avec l'homme animal; voyons maintenant l'homme moral, c'est-à-dire l'instruction morale et religieuse d'Émile, ou la profession de foi du vicaire savoyard.

(1) *Éducation progressive*, t. Ier, p. 261.

II. — L'INSTRUCTION ET L'ÉDUCATION MORALE.

I.

La conduite de la vie dépend de l'instruction de l'esprit presque autant que de l'éducation du cœur. Avant donc de s'occuper particulièrement de l'éducation morale d'Émile, avant de lui révéler les idées religieuses qui devront lui servir de règles et d'appuis, Rousseau s'occupe de la manière d'instruire Émile et de former son esprit. Il ne cherche pas si Émile doit être appliqué aux lettres plutôt qu'aux sciences, aux sciences plutôt qu'aux lettres, toutes questions dont Rousseau ferait grand fi : il explique seulement de quelle façon il veut s'y prendre pour développer l'esprit de son élève. Cette méthode d'instruction a ses avantages et ses inconvéniens, qui méritent d'être examinés.

De même que l'enfant a sa sensibilité, sa moralité et son activité, mais que tout cela est d'un enfant et non d'un homme, de même il a aussi de la mémoire, de l'intelligence et du raisonnement, mais tout cela aussi dans la mesure d'un enfant et non d'un homme : voilà le principe qu'il ne faut jamais oublier. De ce côté, la faculté la plus intéressante à étudier dans les enfans est la mémoire, parce que nous y pouvons voir plus clairement qu'ailleurs la méthode naturelle d'instruction que suivent les enfans. Rousseau croit que « les enfans, n'étant pas capables de jugement, n'ont point de véritable mémoire. Ils retiennent des sons, des figures, des sensations, rarement des idées, plus rarement leurs liaisons (1). » Les enfans n'ont pas la mémoire des hommes, mais ils ont la mémoire des enfans, celle qu'il leur faut, celle qui les initie le plus vite possible aux connaissances qui leur sont le plus nécessaires, celle qui leur apprend la langue et l'écriture, celle qui les met en communication avec le monde qui les entoure.

Rousseau ne semble pas d'avis de faire apprendre plusieurs langues aux enfans. « L'enfant, dit-il, ne peut apprendre à parler qu'une langue. Il en apprend plusieurs, me dit-on : je le nie. J'ai vu de ces petits prodiges qui croyaient parler cinq ou six langues. Je les ai entendus successivement parler allemand en termes latins, en termes français, en termes italiens; ils se servaient à la vérité de cinq ou six dictionnaires, mais ils ne parlaient toujours qu'allemand (2). » Rousseau a mille fois raison. A prendre la langue comme l'expression de l'intelligence propre à chaque homme et à chaque peu-

(1) *Émile*, livre II.
(2) *Ibid.*

ple, on n'a jamais qu'une langue, celle de sa nature et de sa nation, eût-on vingt idiomes différens à sa disposition. Cependant il y a dans les langues deux choses à considérer, l'étude grammaticale et l'étude littéraire d'une part, la pratique de l'autre. Les enfans n'apprennent les langues que par la pratique. Donnez-leur une seule langue à apprendre ou donnez-leur-en plusieurs, c'est pour eux à peu près la même chose. Leur mémoire suffira à plusieurs comme à une seule; mais ne croyez pas qu'il y ait autre chose que la mémoire qui soit en jeu dans l'apprentissage qu'ils font d'une ou de plusieurs langues. Il n'y a là pour eux aucune étude littéraire, et ce serait une grande erreur que de croire que l'intelligence s'accroît à mesure que s'accroît le nombre des mots dont elle peut se servir. La meilleure preuve que cet apprentissage des langues est une pure affaire de mémoire, c'est que les enfans ne sont pas dispensés de rapprendre plus tard les langues qu'ils se sont habitués à parler dans leur enfance, pour peu qu'ils veuillent en savoir la grammaire et la littérature; ils ne gardent de la pratique de leur enfance qu'une plus prompte et plus facile connaissance du dictionnaire de la langue : c'est quelque chose assurément, mais ce n'est pas tout; car des trois parties fondamentales de toute langue, la grammaire, le dictionnaire et la littérature, le dictionnaire est la moins importante et celle qui est le moins une science. Cette nécessité de rapprendre par l'intelligence ce qu'on avait appris par la mémoire n'existe pas seulement pour les langues : elle existe pour toutes choses, et Rousseau a raison de dire « qu'il faut que les enfans rapprennent, étant grands, les choses dont ils ont appris les mots dans l'enfance (1). »

Si l'apprentissage de plusieurs langues dans l'enfance ne fortifie pas l'esprit des enfans, l'affaiblit-il? Ne fait-il pas prévaloir de trop bonne heure les mots sur les choses? Mme Necker-Saussure fait à ce sujet une juste et curieuse observation. Elle commence par faire remarquer que les enfans apprennent les langues avec une extrême facilité, et que jamais les idiomes divers ne se mêlent dans leurs petits discours. « Il n'y a surtout aucun risque de confusion, dit-elle, quand la même personne s'adresse toujours à l'enfant dans la même langue. Alors, l'idée de cette personne se liant dans son souvenir à celle d'une certaine manière de parler, il emploie cette manière en lui répondant. » Mme Necker ajoute : « C'est là sans doute un moyen commode de faciliter à l'enfant une acquisition importante; mais je ne crois pas qu'il puisse en résulter un bien grand développement d'intelligence, du moins n'est-il pas comparable à celui que fait obtenir l'étude régulière d'une langue. Il est douteux que la connaissance purement pratique d'un idiome contribue beaucoup à former

(1) *Émile*, livre II.

l'esprit. Aussi l'on ne voit pas que les habitans des pays frontières, qui savent toujours deux langues à la fois, aient l'esprit plus délié que les autres hommes; et chez ces peuples du Nord, où les enfans apprennent dès le berceau à s'exprimer dans plusieurs idiomes, les génies transcendans ne semblent pas plus abondans qu'ailleurs, quoiqu'il règne généralement une facilité de compréhension très remarquable. Il y aurait à cet égard des faits intéressans à observer. L'union de la pensée et de la parole est si intime, que les effets de leur première association ne sauraient être indifférens. L'influence d'une éducation *polyglotte* serait en conséquence utile à étudier (1). »

Mme Necker pose la question comme elle doit, selon moi, être posée. L'apprentissage de plusieurs langues dans l'enfance est une commodité que l'enfance ménage à la jeunesse; mais il ne faut prendre cette acquisition que pour ce qu'elle vaut. Avoir plusieurs mots dans la bouche, ce n'est pas avoir plusieurs idées dans l'intelligence. Cela est vrai même pour les gens qui ne parlent qu'une seule langue avec abondance, et vrai aussi pour ceux qui en parlent plusieurs. L'homme qui sait plusieurs langues, c'est-à-dire qui en sait la grammaire et la littérature, vaut, selon un vieil adage, plusieurs hommes; mais l'homme qui parle seulement plusieurs langues, et qui n'en sait que le dictionnaire, cet homme-là ne vaut que ce que vaut son intelligence. Je serais même tenté de dire qu'au lieu de croire augmenter l'intelligence par les instrumens multipliés que vous lui donnez, il faut fortifier autant que possible l'intelligence pour la rendre capable de suffire à ces nombreux instrumens. Il ne faut pas être un esprit médiocre pour supporter de parler plusieurs langues; autrement on n'est qu'un sot polyglotte qui a plus de moyens que tout autre de prouver sa sottise.

Rousseau ne veut pas non plus qu'on enseigne l'histoire aux enfans. Les enfans, selon lui, ne sont point capables de goûter l'histoire, parce que « la véritable connaissance des événemens n'est point séparable de celle de leurs causes, de celle de leurs effets, et que l'historique tient de si près au moral, que l'on ne peut pas connaître l'un sans l'autre (2). » Cette histoire des causes et des effets est l'histoire faite pour les hommes; mais il y a aussi une histoire faite pour les enfans, ou plutôt une histoire qu'ils se font eux-mêmes, et de même que leur mémoire, quoique incapable de jugement, est pourtant une mémoire qui leur sert beaucoup, de même l'histoire qu'ils se font, quoiqu'elle ne rapporte pas les effets à leur cause, n'en est pas moins expressive et animée. Il est bien entendu que je ne parle pas ici de ces histoires où l'auteur, sous prétexte de se pro-

(1) *Éducation progressive*, livre II, p. 237-238.
(2) *Émile*, livre II.

portionner à l'esprit des enfans, se fait niais et plat de propos délibéré; je parle de l'histoire telle que les enfans se la représentent. Si vous leur racontez Abraham, Isaac, Jacob, Joseph, soyez sûrs qu'ils ne comprendront pas la grandeur et la beauté de la vie patriarcale comme vous la comprenez; ils s'en feront cependant une image, et ils n'oublieront aucun des traits principaux de l'histoire que vous leur racontez. Je sais bien qu'ils seront forcés plus tard de rapprendre cette histoire, mais y a-t-il là de quoi nous étonner? N'est-ce pas notre sort, pendant notre vie, de rapprendre sans cesse ce que nous avons appris? Je croyais connaître Tacite; je viens de le relire, je l'ai mieux entendu, j'y ai pénétré plus profondément. Nous passons notre vie à apprendre ce que nous savons. Chaque âge fait la science à sa taille. Les enfans ont aussi une histoire, une philosophie, une théologie à leur taille. Ces diverses sciences n'entrent pas toutes faites dans l'esprit des enfans, elles s'y font au contraire peu à peu, s'y développent, y grandissent, et passent de l'enfance à l'âge mûr avec l'intelligence même de l'enfant. L'histoire n'est d'abord qu'une image et un tableau, et l'enfant ne s'inquiète pas si c'est conte ou vérité. Plus tard, le triage se fait dans son esprit entre les événemens et les fictions, et une de ses premières questions, quand vous lui racontez quelque chose, est de demander si c'est vrai. Plus tard enfin il s'inquiète des causes et des effets, et il mêle la philosophie à l'histoire. Voilà les diverses phases de l'histoire telle qu'elle se fait dans l'esprit de l'enfant et dans l'esprit de l'homme. Il en est ainsi de toutes nos connaissances. Rousseau les interdit à l'enfance, parce qu'il ne les conçoit qu'à leur plus haut degré; il oublie que l'enfant, quand il les apprend, les proportionne à son intelligence. Singulière histoire! direz-vous. Petite assurément, mais qui contient la grande, comme l'esprit de l'enfant contient l'esprit de l'homme.

Rousseau a horreur des livres dans l'éducation. Cependant il faut bien lire ou tout au moins savoir lire et écrire : quelle méthode prendrons-nous pour apprendre à lire et à écrire à Émile? Ici écoutons le philosophe. Il y a, si je ne me trompe, un singulier mélange d'erreur et de vérité dans ses réflexions : « On se fait, dit-il, une grande affaire de chercher les meilleures méthodes d'apprendre à lire; on invente des bureaux, des cartes; on fait de la chambre d'un enfant un atelier d'imprimerie. Locke veut qu'il apprenne à lire avec des dés. Ne voilà-t-il pas une invention bien trouvée? Quelle pitié! Un moyen plus sûr que tous ceux-là, et celui qu'on oublie toujours, est le désir d'apprendre. Donnez à l'enfant ce désir, puis laissez là vos bureaux et vos dés; toute méthode lui sera bonne (1). » Tout dépend

(1) *Émile*, livre II.

donc du désir d'apprendre, et l'intelligence ne se met en mouvement que par le désir de savoir; mais comment faire naître le désir? Alors vient cette mise en scène dont Rousseau fait un si fréquent usage dans l'éducation de son élève. Émile reçoit quelquefois de son père, de sa mère, de ses parens, de ses amis, des billets d'invitation pour un dîner, pour uue promenade, pour une partie sur l'eau, pour voir quelque fête publique. Il faut lire ces billets. Lisez-les-moi, mon ami, dit Émile. — Je n'ai pas le temps! Ou bien : Non! vous m'avez refusé hier quelque chose; c'est à mon tour aujourd'hui. — Ah! si je savais lire! Il commence; autre billet qui vient et qu'il déchiffre à moitié. Il s'agit d'aller demain manger de la crême..., on ne sait où ni avec qui. Combien on fait d'efforts pour lire le reste! Voilà la manière de donner à Émile le désir de savoir lire. Examinons-la un instant.

Défions-nous, j'y consens, comme le veut Rousseau, des méthodes abrégées d'enseignement et des recettes ingénieuses à l'aide desquelles on apprend tout en peu de temps. Ces inventions sont toutes fondées sur le principe absurde de *faire apprendre les choses sans y penser*. J'aimerais autant inventer un moyen d'exercer le corps sans le remuer. Comme c'est la pensée qu'il s'agit de développer par l'instruction, c'est elle qui doit agir. C'est la peine et le travail qui instruisent, et l'homme profite toujours moins de ce qu'il apprend que de la manière dont il l'apprend. Le travail a deux effets dont l'un est bien plus grand que l'autre : il crée une œuvre, mais il crée surtout un ouvrier, et c'est là sa plus grande efficacité. Gardons-nous donc bien de supprimer la peine dans l'étude; nous en supprimerions la plus grande utilité. « Boileau se vantait, dit Rousseau, d'avoir appris à Racine à rimer difficilement. Parmi tant d'admirables méthodes pour abréger l'étude des sciences, nous aurions grand besoin que quelqu'un nous en donnât une pour les apprendre avec efforts (1). »

Faire du travail un jeu ou du jeu faire un travail, c'est du même coup défigurer le travail et le jeu : le travail alors devient frivolité, ou le jeu devient ennui; mais c'est surtout troubler l'ordre établi par la loi divine et ôter au travail le caractère grave et sacré que Dieu lui a donné. Le travail est pour l'homme un châtiment, mais un de ces châtimens *médicinaux* dont parle saint Augustin dans *la Cité de Dieu*, c'est-à-dire un châtiment qui corrige et qui purifie ceux qu'il frappe. Le travail est même un tel bien, quoiqu'il soit un châtiment, que saint Augustin croit qu'Adam dans le paradis terrestre, avant sa faute et sa punition, a travaillé par plaisir et par

(1) *Émile*, livre III.

goût. Il reste dans le travail, tout pénible qu'il est d'abord, un peu de cette joie qui l'aurait accompagné dans le paradis terrestre.

Jusqu'ici je suis tout à fait de l'avis de Rousseau : le travail est bon à l'homme, l'effort est utile à l'esprit, et vouloir apprendre les choses sans y penser n'est qu'un moyen compliqué de rester ignorant; mais je ne suis plus de l'avis de Rousseau, quand il prétend qu'il faut donner à l'enfant le désir du travail et ne jamais lui en imposer la nécessité. Rousseau oublie ici que le travail est un devoir. Il n'y a pas de mal assurément que le travail soit un goût, pourvu qu'il soit bien entendu que le travail n'a pas seulement le goût pour cause et pour principe. La distinction est importante : on n'est pas coupable de n'avoir pas tel ou tel goût, mais c'est une faute que d'admettre ou d'éluder un devoir, et voilà ce qu'il faut que l'enfant apprenne de bonne heure. L'apprentissage du devoir est une partie essentielle du travail et la partie qu'il faut le moins négliger dans l'éducation. Dites que le travail est utile, oui! Dites qu'il est agréable, oui, j'y consens! Mais dites surtout que le travail est obligé et qu'il est la loi imposée à tout le monde, car c'est la vérité fondamentale de la vie. Quand le travail en effet n'est pas une nécessité matérielle comme pour le grand nombre, il est une nécessité morale. Le riche doit travailler pour ne pas mourir des vices de l'oisiveté, comme le pauvre pour ne pas mourir de faim.

Je m'arrangerai, dit Rousseau, pour donner à mon élève le désir d'apprendre : qui vous dit que la paresse de l'élève ne sera pas plus ingénieuse encore pour désirer ne pas apprendre? Si c'est une lutte d'habileté, je parie d'avance pour la paresse; elle sera plus industrieuse à se défendre que le maître à la combattre. Voyez dans le conte de Voltaire, *Jeannot et Colin*, le programme de l'éducation du jeune marquis de la Jeannotière. — Point de latin, « car il est clair qu'on parle beaucoup mieux sa langue, quand on ne partage pas son application entre elle et des langues étrangères. » — Point de géographie : « à quoi cela servirait-il? Quand M. le marquis ira dans ses terres, les postillons ne sauront-ils pas les chemins? » — Point d'histoire : « toutes les histoires anciennes ne sont que des fables convenues, et pour les modernes, c'est un chaos qu'on ne peut débrouiller. » — Point de géométrie : « si M. le marquis a besoin d'un géomètre pour lever le plan de ses terres, il les fera arpenter pour son argent..... Enfin, après avoir examiné le fort et le faible des sciences, il fut décidé que M. le marquis apprendrait à danser. » Ne prenez pas cette scène charmante pour une comédie : c'est le tableau vif et piquant de la victoire de la paresse sur les désirs d'apprendre qu'on veut lui donner. Voici, dit un précepteur ingénieux, une bonne raison pour savoir. — Oui, mais voici, répond la

paresse plus ingénieuse encore, une meilleure raison pour ne pas savoir. Qui décidera, puisque, selon Rousseau, il faut que le désir vienne à l'élève? Revenons-en au devoir; là, il n'y a pas de détours possibles. Quand je dis à l'élève : Travaillez, le travail est une loi, — il ne peut pas me répondre que cette loi n'est pas de son goût; la loi n'a pas la prétention d'être du goût des gens : elle est leur règle, et non leur plaisir. Mais quand je dis à l'élève d'avoir le désir du travail, s'il me répond qu'il ne l'a pas, le voilà quitte avec moi.

Préoccupé de l'idée de mettre l'homme aux prises avec les choses et non avec les livres, il y a un livre pourtant que Rousseau excepte de la condamnation et qu'il regarde comme un excellent traité d'éducation naturelle. « Ce livre, dit Rousseau, sera le premier que lira mon Émile; seul il composera durant longtemps toute sa bibliothèque... Il servira d'épreuve durant nos progrès à l'état de notre jugement, et tant que notre goût ne sera pas gâté, sa lecture nous plaira toujours. Quel est donc ce merveilleux livre? Est-ce Aristote? est-ce Pline? est-ce Buffon? Non, c'est *Robinson Crusoé* (1)! » Ce qui frappe et ce qui enchante Rousseau dans *Robinson*, c'est de voir un homme retrouvant peu à peu par son travail et par son industrie les arts de la civilisation les plus nécessaires à l'homme. Robinson, pour se vêtir, se loger, se nourrir, se défendre, se fait tour à tour tailleur, maçon, menuisier, potier, vannier, forgeron, armurier, que sais-je? Son esprit et ses mains sont sans cesse en jeu, et cet apprentissage de tous les arts utiles semble à Rousseau une admirable méthode d'éducation. « Dans ce livre, dit-il, tous les besoins naturels de l'homme se montrent d'une manière sensible à l'esprit d'un enfant, et les moyens de pourvoir à ces mêmes besoins s'y développent successivement avec la même facilité. » Rousseau a raison : nous nous intéressons à tous les efforts, à tous les essais de Robinson, et quand il tâche de faire cuire de la poterie, nous suivons avec une grande attention les progrès de la cuisson; mais à côté de cette éducation naturelle qu'admire Rousseau, à côté de cette industrieuse reprise des arts utiles à l'homme, il y a une éducation morale dont je suis les progrès avec bien plus d'attention encore : c'est celle de Robinson lui-même. N'oublions pas en effet que Robinson, comme l'a fait l'auteur, n'est pas seulement un homme isolé qui va retrouver peu à peu l'art de bâtir, de forger et de tisser; c'est un marin mécréant qui vit dans un profond oubli des choses divines, et qui va aussi retrouver peu à peu Dieu et la religion. Rousseau estime singulièrement l'habileté que Robinson met à refaire le monde industrieux dans lequel nous sommes habitués à

(1) *Émile*, livre III.

vivre. Robinson ne s'en tient pas là, grâce à Dieu; il refait aussi le monde moral, et c'est par là que l'exemple qu'il donne est complet, puisque nous n'assistons pas seulement au développement des besoins et de l'industrie de l'homme, mais au développement de ses sentimens et de ses idées. De cette manière, tout l'homme est dans Robinson, c'est-à-dire non pas seulement un corps à nourrir et à vêtir, mais une âme à soutenir et à épurer. La lutte de Robinson contre son dénûment physique est curieuse et intéressante; la lutte contre son dénûment moral est plus belle et plus touchante.

La conversion de Robinson se fait de cette manière simple et naturelle qui est le grand art de l'auteur du roman, et de même qu'il n'y a ni singularité ni invraisemblance dans la façon dont Robinson trouve des expédiens pour pourvoir à ses besoins, il n'y a rien non plus de merveilleux ni de théâtral dans son retour à Dieu, qui se fait peu à peu et par le mouvement naturel des pensées de Robinson. Il y a certes plus d'apparat dans la profession de foi du vicaire savoyard, et Émile est initié à la religion avec plus de pompe que Robinson n'est ramené à la connaissance et au respect de Dieu. Ce n'est pas que Robinson n'ait cru un instant qu'il était l'objet d'un miracle; il a trouvé près de son rocher des épis de blé et de riz qu'il ne se souvenait pas d'avoir semés, et il a pensé que Dieu avait fait croître ce blé miraculeusement pour le faire subsister dans sa misérable solitude; mais bientôt il se rappelle « qu'il avait secoué dans cet endroit un sac où il y avait eu du grain pour les poulets, et j'avoue, dit-il, que ma pieuse reconnaissance envers Dieu s'évanouit aussitôt que j'eus découvert qu'il n'y avait rien que de naturel dans cet événement. » Quelle vérité! et que l'auteur a bien retracé ici le mouvement du cœur humain! Robinson est ému de reconnaissance et de piété quand il croit que Dieu a opéré un prodige en sa faveur; mais aussitôt que le prodige s'explique par une cause naturelle, la piété cesse et l'indifférence religieuse reprend ses droits. Ce qui est d'une vérité aussi grande et plus profonde, c'est que pour un homme vivant dans la solitude comme Robinson et n'ayant d'entretiens qu'avec ses sentimens et avec ses pensées, un pareil mouvement de cœur, tout fugitif qu'il est, ne peut pas être perdu. « Oui, il y avait du grain dans ce sac que j'ai secoué; mais je ne l'avais pas vu, mais comment est-il resté douze grains entiers dans ce sac abandonné aux rats? mais comment sont-ils tombés justement dans un endroit propre à les faire germer, à l'abri des trop grandes pluies et du trop grand soleil? » Voilà où est la faveur que Dieu a faite à Robinson. Cependant ces pensées ne suffisent pas pour accomplir la conversion de Robinson : ce sont des émotions pieuses plutôt que des résolutions. Ce qui ramène Robinson à la religion, c'est la Bible, comme il

sied à un véritable protestant, la Bible qu'il trouve en cherchant du tabac dans un coffre de matelot, la Bible qu'il ouvre machinalement, et où il rencontre ces paroles : « Invoque-moi au jour de ton affliction, je te délivrerai et tu me glorifieras. » Voilà le livre qui vient peupler sa solitude. Depuis ce jour, il n'a plus seulement ses pensées pour s'entretenir : il a la parole sainte, il cause avec Dieu, il le prie, il le bénit des biens qu'il lui a donnés, et le travail moral qui lui fait retrouver Dieu et la religion dans son île déserte n'est pas moins bien décrit que le travail industrieux qui lui fait retrouver les arts nécessaires à la vie. Il y a donc deux éducations dans *Robinson Crusoé :* une éducation naturelle comme le veut Rousseau, et une éducation morale. Rousseau a eu soin de ne pas dire un mot de cette éducation morale, parce que, dans son système, l'enfant doit rester le plus longtemps possible dans le monde physique, même quand il s'agit de l'instruction; mais il est si difficile de dérober le monde moral à la connaissance de l'enfant, que dans le livre même de prédilection de Rousseau, dans *Robinson Crusoé,* le monde moral a la grande part, et que si Émile le lit, il entendra parler de Dieu avant l'heure marquée par le précepteur.

II.

Nous avons vu comment Rousseau veut instruire Émile; il veut que l'instruction lui vienne par les choses plutôt que par les livres, afin de retarder autant que possible l'éducation morale. Il faut bien pourtant se décider à commencer enfin cette éducation. Il y a quatre grandes influences qui font le caractère moral de l'homme : ses mœurs, le monde qu'il fréquente, la profession qu'il entreprend, la religion qu'il suit. Reprenons rapidement ces quatre points.

J'ai dit, en commençant l'examen de l'*Emile,* ce qui faisait que j'aimais cet ouvrage de Roussau, malgré ses défauts, et je lui ai trouvé deux mérites principaux : l'idée qu'il y a une éducation pour chaque âge de la vie, et l'idée que l'homme ne peut point se passer de Dieu et de religion. Il y a dans l'*Emile* un troisième mérite qui est grand : c'est le respect qu'il a pour les bonnes mœurs, c'est l'éloge et la prédication qu'il n'hésite pas à faire de la chasteté et de l'innocence, et cela au milieu du XVIIIe siècle, en face des romans de Crébillon le fils : non que l'éloge des bonnes mœurs dans un traité d'éducation soit une nouveauté et une invention, tous les traités d'éducation chrétienne recommandent la chasteté et préconisent l'innocence; mais il semblait que la chasteté était la vertu des cloîtres, et qu'elle ne pouvait pas être prêchée aux mondains. Le mérite de Rousseau, c'est d'avoir rompu avec cette fausse honte et d'avoir hardiment

vanté les avantages de la chasteté dans un traité d'éducation fait pour le monde et non pour le couvent. J'ai quelque plaisir à rendre ce témoignage à Rousseau, car je n'ai pas hésité à commenter devant mes étudians de la Sorbonne l'apologie que Rousseau fait de l'innocence des mœurs. Je ne dis pas que je n'aie pas pris pour cela quelques précautions oratoires : l'auditoire n'était guère approprié à la leçon: mais j'ai commencé par dire avec Horace que je haïssais et repoussais loin de moi le profane vulgaire; puis, pour que l'auditoire ne se prît pas lui-même pour le profane vulgaire, j'ai dit quels étaient mes profanes, que j'ai cherchés d'abord loin de la Sorbonne et du quartier latin, parmi les roués et les libertins du grand monde, parmi les viveurs de l'Opéra, tous gens dont on peut fort commodément se moquer en Sorbonne, parce qu'ils n'y viennent pas. De ces profanes de la Chaussée-d'Antin et du quartier Saint-George, j'ai passé à des profanes plus voisins, aux mauvaises mœurs de l'estaminet et de la tabagie, aux coureurs de bals masqués, aux étudians qui n'étudient pas et qui consument en sottises grossières l'argent de leurs pauvres et honorables familles; et sur ce point encore, trouvant l'assentiment de mon auditoire, quoique mes blâmes déjà passassent plus près de lui, sans avoir, grâce à Dieu, à s'y arrêter, j'ai lu sans hésiter cette belle page de Rousseau : « J'ai toujours vu que les jeunes gens corrompus de bonne heure et livrés aux femmes et à la débauche étaient inhumains et cruels; la fougue du tempérament les rendait impatiens, vindicatifs, furieux; leur imagination, pleine d'un seul objet, se refusait à tout le reste; ils ne connaissaient ni pitié ni miséricorde; ils auraient sacrifié père, mère et l'univers entier au moindre de leurs plaisirs. Au contraire, un jeune homme élevé dans une heureuse simplicité est porté par les premiers mouvemens de la nature vers les passions tendres et affectueuses; son cœur compatissant s'émeut sur les peines de ses semblables; il tressaillit d'aise quand il revoit son camarade; ses bras savent trouver des étreintes caressantes, ses yeux savent verser des larmes d'attendrissement; il est sensible à la honte de déplaire, au regret d'avoir offensé. Si l'ardeur d'un sang qui s'enflamme le rend vif, emporté, colère, on voit le moment d'après toute la bonté de son cœur dans l'effusion de son repentir; il pleure, il gémit sur la blessure qu'il a faite, il voudrait au prix de son sang racheter celui qu'il a versé; tout son emportement s'éteint, toute sa fierté s'humilie devant le sentiment de sa faute. Est-il offensé lui-même? Au fort de sa fureur une excuse, un mot le désarme; il pardonne les torts d'autrui d'aussi bon cœur qu'il répare les siens. L'adolescence n'est l'âge ni de la vengeance ni de la haine; elle est celui de la commisération, de la générosité. Oui, je le soutiens et je ne crains pas d'être démenti par l'expérience, un enfant qui n'est

pas mal né, et qui a conservé jusqu'à vingt ans son innocence, est à cet âge le plus généreux, le meilleur, le plus aimant et le plus aimable des hommes. On ne nous a jamais rien dit de semblable, je le crois bien; nos philosophes n'ont garde de savoir cela (1). »

Mes jeunes gens, à cette lecture, applaudissaient, ou, ce qui vaut mieux, il y avait dans l'auditoire ce léger frémissement qui dénote les consciences honnêtes qui se sentent averties ou redressées. La bonne et salutaire vérité des paroles de Rousseau pénétrait dans tous les cœurs comme un reproche ou comme un encouragement, et je sentais que je n'avais plus à craindre de prendre çà et là dans les docteurs chrétiens et même dans la Bible les conseils qui s'y rencontrent partout sur l'innocence des mœurs. Ce que j'aime en effet à montrer par le rapprochement des moralistes divers, soit ceux qui procèdent du christianisme, soit ceux qui procèdent de la sagesse philosophique, c'est que s'il y a des moralistes différens, il n'y a qu'une morale. Sur la nécessité de la pudeur et de l'innocence dans l'adolescence et dans la jeunesse, saint Bernard parle comme Rousseau, et Salomon dans le livre des Proverbes parle avec plus de force que personne. « Il y a, dit saint Bernard, une fleur d'innocence qui sied surtout à la jeunesse, non que la pudeur ne convienne aussi aux autres âges; mais elle a, si je puis ainsi parler, plus de grâce et de charme dans la jeunesse. Qu'y a-t-il de plus beau et de meilleur qu'un jeune homme chaste et pur? » La sagesse inspirée a un langage plus persuasif encore et en même temps plus hardi quand elle veut détourner les jeunes gens de la débauche. Il y a dans ses paroles l'accent du père et du poète, et c'est ce qui en fait la beauté : « Mon fils, prête ton oreille aux conseils de la prudence. Aime la règle et pratique-la de cœur et de bouche. Défie-toi de la ruse des femmes perdues. Les lèvres de la courtisane distillent le miel, et sa parole est plus douce et plus brillante que l'huile; mais attends un peu, bientôt vient l'amertume de l'absinthe... Ne la suis pas, ses pieds vont à la mort et ses pas descendent vers l'enfer. Elle ne marche pas vers la vie et vers le jour. Sa marche est tortueuse et obscure. Mon fils, écoute-moi; mon fils, ferme l'oreille à sa voix; ne mets point le pied sur le seuil de sa maison, ne livre pas ton honneur aux étrangers, ne donne pas ta jeunesse en proie aux méchans. » *Ne des alienis honorem tuum et annos tuos crudeli.* — Quel verset! disais-je aux jeunes gens qui m'écoutaient; l'honneur! et non-seulement l'honneur tel qu'on l'entend dans le monde honnête, mais l'honneur de la jeunesse, plus pur et plus délicat qu'aucun autre, et qui ressemble à l'innocence! ne jamais faire une action ou basse ou mal-

(1) *Émile*, livre IV.

honnête pour avoir un plaisir! ne jamais souiller ni son nom ni sa signature d'un mensonge! l'honneur qu'il faut que la jeunesse garde intact à la vieillesse, dont c'est la plus belle couronne! et à côté de votre honneur, qu'il ne faut pas livrer aux étrangers, les années de votre jeunesse, qu'il ne faut pas non plus donner en proie aux méchans, car c'est votre patrimoine, et votre âge mûr ne récoltera que ce qu'aura semé votre jeunesse. Défendez donc, défendez votre nom et votre temps, ces deux grands dépôts qui vous sont confiés et dont l'avenir vous demandera compte. Mais comment me défendre, comment me sauver? dites-vous. Écoutez la parole de salut : « Buvez de l'eau de votre citerne et n'allez pas aux puits étrangers, » c'est-à-dire ne quittez pas votre famille, non son séjour, mais son esprit; aimez la vie domestique, et une fois marié avec la femme que vous avez choisie pour votre compagne, qu'elle vous soit toujours chère et sacrée, que son amour soit votre joie et votre honneur! *Lætare cum muliere adolescentiæ tuæ*. Lorsque Salomon a opposé l'amour conjugal à l'amour libertin, rassuré par ce contraste, il ne craint plus de peindre la courtisane, ses amours et ses dangers. Ce n'est plus en vérité le poète ou le prophète qui va parler; c'est un vieillard, un père peut-être, le soir appuyé sur sa fenêtre, songeant à sa vie qui s'écoule et regardant les jeunes gens qui passent, *de fenestrâ enim domûs meæ per cancellos prospexi*. — Et moi-même à ce moment, pourquoi ne le dirais-je pas? m'appuyant sur ma chaire et regardant ces générations de jeunes gens qui se succèdent chaque année sur les bancs et dont les visages toujours frais m'apprennent comme les feuilles de chaque printemps que j'ai une année de plus, moi-même je continuais la lecture, ne sachant plus, pour ainsi dire, si c'était moi ou la Bible qui parlait, tant j'étais dans les sentimens du livre et tant j'y sentais mon auditoire.

Qu'on me pardonne de m'être laissé aller à ces souvenirs du commentaire que je faisais de Jean-Jacques Rousseau à l'aide de la Bible. Il y a dans ces peintures des livres saints tant de vérité et tant de poésie en même temps, elles sont si bien d'un poète et d'un moraliste, que, persuadé comme je le suis que la principale mission du professeur est d'enseigner à la fois ce qui est bon pour l'esprit et ce qui est bon pour le cœur, je ne pouvais pas résister au plaisir de lire soit dans Rousseau, soit dans la Bible, ce qui s'adressait si bien par l'éloquence et par la poésie à l'âme et au cœur des jeunes gens, et leur donnait l'avertissement le plus approprié à leur âge sous la forme la plus appropriée à leur imagination.

Du soin des mœurs, Rousseau passe à l'entrée dans le monde et à l'entrée dans les affaires ou au choix d'un état. Rousseau se plaint du peu de rapport qu'il y a ordinairement entre l'éducation des

jeunes gens et l'état qu'on choisit pour eux. « Quand je vois, dit-il, que dans l'âge de la plus grande activité l'on borne les jeunes gens à des études purement spéculatives, et qu'après, sans la moindre expérience, ils sont tout d'un coup jetés dans le monde et dans les affaires, je trouve qu'on ne choque pas moins la raison que la nature, et je ne suis plus surpris que si peu de gens sachent se conduire. Par quel bizarre tour d'esprit nous apprend-on tant de choses inutiles, tandis que l'art d'agir est compté pour rien? On prétend nous former pour la société, et l'on nous instruit comme si chacun de nous devait passer sa vie à penser seul dans sa cellule ou à traiter des sujets en l'air avec des indifférens (1). » Je reconnais volontiers avec Rousseau que l'art d'agir est le plus important; mais comment peut-on l'enseigner, puisqu'il ne s'apprend qu'en agissant, et que c'est le propre de l'action, quand elle est efficace, de se rapporter si exactement à son œuvre ou à son but, qu'elle ne peut convenir à aucun autre, et que par conséquent il n'y a point de règle générale dans l'art d'agir? On n'agit pas pour ceci comme pour cela, avec celui-ci comme avec celui-là. Tout varie dans l'art d'agir, selon l'œuvre, selon les instrumens, selon le temps, selon les hommes. Il n'y a donc point d'enseignement possible de l'art d'agir. Cela veut-il dire que, comme l'art d'agir ne peut pas s'enseigner, il ne faut pas l'apprendre? C'est tout le contraire : il faut choisir un état qui ait ses degrés, et où l'on commence par obéir avant de commander. J'aime les états dont l'apprentissage est long, et qui ne mettent pas du premier coup l'homme au milieu des affaires, les états où l'exemple des autres et des supérieurs sert d'expérience. Beaucoup d'états, grâce à Dieu, en sont là; le commerce, par exemple, a tous ses degrés, quand le commerce et l'industrie sont bien pratiqués, c'est-à-dire quand on comprend qu'il faut être apprenti avant d'être patron, et commis avant d'être maître.

Les bonnes mœurs, le choix du monde et d'un état importent essentiellement à la conduite morale de l'homme; mais de toutes les influences morales, celle de la religion est, selon Rousseau, la plus importante et la plus durable. Je suis tout à fait de cet avis, et je ne m'arrête point à l'objection que font volontiers les indifférens de nos jours, qui, voyant le peu de part que la religion a dans la conduite des hommes de notre temps, même dans ceux qui prétendent avoir la foi, n'hésitent pas à douter de l'influence morale de la religion en ce monde. Les indifférens peuvent nier aisément l'influence de la religion, mais ils ne peuvent pas s'en séparer, car la morale générale du monde s'est tellement imprégnée depuis dix-huit cents ans de la

(1) *Émile*, livre IV.

morale chrétienne, que ceux même qui n'ont pas la foi suivent sans le savoir la loi chrétienne. Je ne consentirais à prendre l'objection des indifférens comme un argument que s'ils commençaient par retrancher de leur morale tout ce qu'elle doit sans s'en douter à la morale chrétienne : alors ils pourraient avec quelque fondement nier l'influence morale de la religion en ce monde; mais comme ce triage est impossible à faire, nous pouvons croire avec Rousseau que de toutes les influences morales l'influence de la religion est la plus importante; seulement nous n'en conclurons pas avec lui que, comme cette influence est la plus forte, elle doit venir la dernière, et qu'il ne faut enseigner la religion aux hommes que lorsque leur esprit est capable de la comprendre tout entière.

« Les idées de création, dit Rousseau, d'annihilation, d'ubiquité, d'éternité, de toute-puissance, celle des attributs divins, toutes ces idées qu'il appartient à si peu d'hommes de voir aussi confuses et aussi obscures qu'elles le sont, et qui n'ont rien d'obscur pour le peuple parce qu'il n'y comprend rien du tout, comment se présenteront-elles dans toute leur force, c'est-à-dire dans leur obscurité, à de jeunes esprits encore tout occupés aux premières opérations des sens et qui ne conçoivent que ce qu'ils touchent (1)? » Tout cela est la théologie, qui est, je l'avoue, fort au-dessus de l'esprit de l'enfant; mais n'y a-t-il donc que de la théologie dans la religion? et n'est-ce pas le caractère divin de l'enseignement religieux de pouvoir être à la fois le plus élevé et le plus simple du monde? *Sinite parvulos ad me venire*, disait Jésus-Christ; il ne rebutait pas les petits et les faibles. Il y a une religion pour tout le monde, et dans cette vaste échelle qui monte de la terre au ciel, chaque intelligence a son degré, et même où l'esprit manque, la religion trouve sa prise dans le cœur, parce qu'elle répond à toutes les facultés de l'homme et qu'elle se fait toute à tous. On peut donc être religieux sans être théologien, et l'enfant peut avoir sa religion sans avoir aussitôt toute la science de la religion. Peut-être même ne l'aura-t-il jamais tout entière. Cela veut-il dire qu'il ne doit pas en avoir ce qu'il peut? Cela veut-il dire qu'il ne peut pas avoir de Dieu parce qu'il ne peut pas le comprendre tout entier? Et qui donc le peut? Prenez garde, dit Rousseau, « tout enfant qui croit en Dieu est nécessairement idolâtre, ou du moins anthropomorphite, et quand une fois l'imagination a un Dieu, il est bien rare que l'entendement le conçoive (2). » Non! le Dieu de l'enfant ne fait pas tort au Dieu du jeune homme, et le Dieu du jeune homme ne fait pas tort au Dieu de l'homme mûr.

(1) *Émile*, livre IV.
(2) *Ibid.*

L'idée change et se développe avec l'âge; elle grandit avec l'intelligence. Quand elle prend l'homme enfant, elle se fait petite et se proportionne à sa taille, puis elle s'élève à mesure qu'il s'élève et l'accompagne ainsi pendant tout le cours de la vie. Ce que fait l'enfant, l'humanité l'a fait; elle a suivi le même chemin; elle a été d'abord idolâtre, puis déiste, et les déistes, qui sont devenus chrétiens, ont su, quand ils ont adoré à la fois un homme dans un Dieu et un Dieu dans un homme, trouver tour à tour, pour parler le langage de Rousseau, le Dieu nécessaire à l'imagination de l'homme et le Dieu nécessaire à son entendement. Voulez-vous laisser de côté l'acheminement du monde au christianisme? L'homme a passé de l'idolâtrie au déisme, comme le fait l'enfant, par le développement de son intelligence, sans que l'idolâtrie enfantine de ses premières années ait nui au déisme pieux et éclairé de son âge mûr. « A mesure que les hommes sont devenus plus parfaits, les dieux le sont devenus aussi davantage, dit Fontenelle, que je cite ici volontiers, parce qu'il n'est pas un père de l'église. Les premiers hommes sont fort brutaux, et ils donnent tout à la force; les dieux seront presque aussi brutaux et seulement un peu plus puissans: voilà les dieux du temps d'Homère. Les hommes commencent à avoir des idées de la sagesse et de la justice; les dieux y gagnent, ils commencent à être sages et justes et le sont toujours de plus en plus à proportion que ces idées se perfectionnent parmi les hommes. Voilà les dieux du temps de Cicéron, et ils valaient bien mieux que ceux du temps d'Homère, parce que de bien meilleurs philosophes y avaient mis la main (1). » Ainsi, dans l'humanité, l'imagination ébauche l'idée religieuse et la raison l'achève, ou plutôt Dieu se révèle à chaque siècle selon l'intelligence du temps. Ce que Dieu fait pour les divers siècles de l'humanité, il le fait aussi pour les divers âges de l'homme, et il est le Dieu de l'enfant comme il est aussi le Dieu de l'homme mûr; il ne se dérobe à aucun esprit, si petit qu'il soit; il ne se cache à aucun regard, si faible qu'il soit. L'homme arrive à Dieu par l'imagination, par le cœur, par la raison, par tout ce qu'il y a en lui d'idées et de sentimens, sans que ses idées ni ses sentimens aient jamais besoin d'être aussi hauts et aussi grands que leur objet.

Puisque l'enfant, toute faible qu'est son intelligence, est capable de religion, comment la lui enseigner? Il est curieux de voir comment Fénelon veut qu'on enseigne la religion aux enfans : il semble en vérité avoir prévu les objections de Rousseau. Il craint si peu que le Dieu des enfans ne soit le Dieu de l'imagination, qu'il prescrit de leur enseigner la religion à l'aide d'images et de récits.

(1) Fontenelle, *de l'Origine des Fables*, tome III, p. 277.

« Frappez vivement leur imagination, dit-il; ne leur proposez rien qui ne soit revêtu d'images sensibles. Représentez Dieu sur un trône avec des yeux plus brillans que les rayons du soleil et plus perçans que les éclairs; faites-le parler; donnez-lui des oreilles qui écoutent tout, des mains qui portent l'univers, des bras toujours levés pour punir les méchans, un cœur tendre et paternel pour rendre heureux ceux qui l'aiment. Viendra le temps où vous rendrez toutes ces connaissances plus exactes (1). » Voilà assurément de l'anthropomorphisme. Fénelon n'en a pas peur, car il comprend le progrès qui se fait dans l'esprit des enfans, et il sait qu'ils peuvent commencer sans danger par l'idolâtrie : cela ne les empêchera pas d'aboutir aux connaissances exactes et élevées de la théologie chrétienne

Si l'on peut et si l'on doit enseigner la religion aux enfans, ce sont les mères qui, selon Fénelon, ont surtout qualité pour le faire, et le choix même qu'il fait des mères pour institutrices montre quelles leçons il entend. Les mères parleront à l'imagination et au cœur de l'enfant plutôt qu'à son entendement; elles lui apprendront à aimer Dieu et à le prier comme bon et tout-puissant plutôt qu'à le comprendre; elles enseigneront la religion et non la théologie. Pour être simple et familier, cet enseignement maternel n'en sera pas moins élevé et presque divin. Le penseur et l'humoriste allemand Jean-Paul Richter dit quelque part : « Quand ce qui est sacré chez la mère s'adresse à ce qui est sacré chez l'enfant, les âmes s'entendent et se répondent. » Pensée profonde et vraie sous une expression un peu obscure, comme il arrive souvent en Allemagne! Nous avons tous en effet le sens du divin, et c'est par là que tous les hommes sont capables de religion et souvent même de superstition; l'homme a besoin de croire à un être ou à des êtres supérieurs. Quand ce sens divin qui est chez la mère s'adresse au sens divin qui est chez l'enfant, et que l'amour maternel anime et échauffe ce pieux commerce des deux âmes, comment ne s'entendraient-elles pas, et comment l'amour de Dieu ne naîtrait-il pas dans le cœur de l'enfant, s'allumant au foyer des deux plus purs amours de cette terre, l'amour maternel et l'amour filial?

Au lieu d'amener peu à peu l'enfant à la religion, de le conduire des images aux idées, Rousseau, après avoir laissé longtemps ignorer à son élève le nom et l'idée de Dieu, s'arrange pour lui en faire une révélation solennelle. Il choisit le lieu de la scène : ce n'est point dans un simple et modeste intérieur, c'est sur une montagne élevée, en face des Alpes, au lever du soleil, que Dieu va être révélé à Émile. C'est avec cette pompe majestueuse et apprêtée que le vicaire sa-

(1) Fénelon, *Éducation des Filles*, édition de Toulouse, 1810, tome III, p. 69.

voyard initie Émile à la religion. Quelle que soit la magnificence du cadre et la grandeur du tableau, je me laisse aller malgré moi à préférer une de ces scènes de famille qui se rencontrent dans les plus obscures maisons : un enfant agenouillé près de sa mère, répétant d'une voix innocente la prière qu'elle lui enseigne; Dieu entrant familièrement dans l'âme du fils avec les paroles de la mère, rien qui ne soit de tout le monde et de tous les jours, rien qui sente la mise en scène et le coup de théâtre. Je reconnais volontiers que, dans la profession de foi du vicaire savoyard, l'émotion des grands aspects que Rousseau aime à me montrer se mêle heureusement à l'émotion des sentimens religieux qu'il excite dans mon âme; cependant l'humble scène que je me figure en lisant Fénelon, cette scène qu'éclairent à la fois le doux visage d'une mère enseignant son enfant et la majesté du Dieu tout-puissant, ce contraste ou cette union de ce qu'il y a de plus humble et de ce qu'il y a de plus grand, parlent plus à mon cœur que toute la pompe éloquente de Rousseau.

III.

Il y a dans la profession de foi du vicaire savoyard deux choses qu'il faut distinguer : d'une part, ce qui tient à Jean-Jacques Rousseau, ce qui exprime ses opinions, ce qui se rapporte à l'histoire de sa vie; d'autre part, ce qui tient à la question religieuse. La première partie touche au drame, car il y a un drame dans le prologue de la profession de foi; la seconde partie touche à la philosophie et au christianisme.

Voyons d'abord ce que j'appelle le drame dans le vicaire savoyard, et ce qu'il y a de l'âme et des opinions de Rousseau dans ce personnage. Rousseau ne souffrait pas volontiers qu'on attaquât devant lui l'existence de Dieu. Un jour, dans le salon de Mlle Quinault, les beaux esprits du temps s'évertuaient à railler la religion. Mme d'Épinay, qui raconte la scène, « craignant qu'ils ne voulussent détruire toute religion, demanda grâce pour la religion naturelle. — Pas plus pour celle-là que pour les autres, me dit Saint-Lambert; qu'est-ce qu'un Dieu qui se fâche et qui s'apaise? — *Mademoiselle Quinault :* Mais parlez donc, marquis! est-ce que vous seriez athée? — A sa réponse, Rousseau se fâcha et murmura entre ses dents; on l'en plaisanta. — *Rousseau :* Si c'est une lâcheté que de souffrir qu'on dise du mal d'un ami absent, c'est un crime que de souffrir qu'on dise du mal de son Dieu, qui est présent, et moi, messieurs, je crois en Dieu (1)! » Cette profession de foi chez Mlle Quinault me paraît presque plus belle que celle du vicaire en face des Alpes.

(1) *Mémoires de madame d'Épinay*, t. II, p. 63.

Partout dans la correspondance de Rousseau, je trouve des témoignages de sa foi en Dieu, et il ne serait pas difficile de recueillir çà et là dans ses lettres les pensées éparses de la profession de foi du vicaire. « J'ai de la religion, mon ami, écrit-il en 1758 à M. Vernes, et bien m'en prend; je ne crois pas qu'homme au monde en ait autant besoin que moi. J'ai passé ma vie parmi les incrédules sans me laisser ébranler, les aimant, les estimant beaucoup sans pouvoir souffrir leur doctrine... Mon ami, je crois en Dieu, et Dieu ne serait pas juste, si mon âme n'était pas immortelle. Voilà, ce me semble, ce que la religion a d'essentiel et d'utile; laissons le reste aux disputeurs. — Je vous l'ai dit bien des fois, nul homme au monde ne respecte plus que moi l'Évangile, dit-il encore à M. Vernes dans une autre lettre écrite aussi en 1758; c'est à mon gré le plus sublime de tous les livres. Quand tous les autres m'ennuient, je reprends toujours celui-là avec un nouveau plaisir; et quand toutes les consolations humaines m'ont manqué, jamais je n'ai recouru vainement aux siennes. »

La profession de foi du vicaire savoyard n'est donc pas dans Rousseau une fiction romanesque; il y exprime sa pensée et son sentiment; mais il n'a pas pris son vicaire et l'élève qu'il lui donne dans l'histoire de sa vie seulement et de ses sentimens; il les a pris aussi dans son imagination. Il a fait pour eux comme pour Saint-Preux et comme pour Julie, où il a mis beaucoup de sa personne, en substituant souvent ce qu'il aurait voulu être à ce qu'il avait été. Ce disciple qu'il met près du vicaire pour en faire le confident et le converti de la profession de foi a eu toutes les erreurs de Rousseau; il en a aussi les qualités. Le vicaire, quoique Rousseau en fasse un sage ou un apôtre, tient aussi des défauts de Rousseau, et on dirait que l'auteur s'est partagé lui-même entre ces deux personnages, voulant être à la fois l'apôtre et le prosélyte des vérités qu'il va annoncer. « J'apprenais à le respecter chaque jour davantage, dit le disciple parlant du vicaire, et tant de bontés m'ayant tout à fait gagné le cœur, j'attendais avec une curieuse inquiétude le moment d'apprendre sur quel principe il fondait la paix de sa vie uniforme. » Mais le maître ne trouvait pas le disciple encore assez préparé de cœur à goûter la vérité. « Ce qu'il y avait en moi de plus difficile à détruire, dit le disciple ou plutôt Rousseau avec un retour évident sur son caractère, était une orgueilleuse misanthropie, une certaine aigreur contre les riches et les heureux du monde, comme s'ils l'eussent été à mes dépens, et que leur prétendu bonheur eût été usurpé sur le mien. » Peu à peu le bon prêtre apprend au jeune homme à mieux comprendre le mystère de la vie humaine. « L'homme qui fait le plus de cas de la vie est celui qui sait le moins en jouir, et

celui qui aspire le plus avidement au bonheur est toujours le plus misérable. — Ah! (s'écrie alors le disciple) s'il faut se refuser à tout, que nous a donc servi de naître? et s'il faut mépriser le bonheur même, qui est-ce qui sait être heureux? — C'est moi, répondit un jour le prêtre d'un ton dont je fus frappé. — Heureux, vous, si peu fortuné, si pauvre! Exilé, persécuté, vous êtes heureux! et qu'avez-vous fait pour l'être? — Mon enfant, reprit-il, je vous le dirai volontiers. »

La profession de foi est la révélation de ce grand secret du bon prêtre. Pauvre et persécuté, il s'est fait une âme qui croit en Dieu et en sa propre immortalité; voilà d'où lui vient son bonheur. Ajoutez-y la pratique des devoirs du prêtre qu'il remplit avec un zèle scrupuleux. Il ne faut pas seulement en effet que l'âme soit convaincue, il faut aussi que la vie soit occupée aux choses même dont l'âme est pénétrée. Cette harmonie fait le bonheur du vicaire. Il a douté, il a vacillé, mais enfin il a ressaisi d'une main ferme la foi en Dieu et en l'immortalité de l'âme (1), de douteur devenu croyant, de croyant devenu pieux, mais croyant et pieux à sa manière.

Le vicaire savoyard n'est pas le seul prêtre que nous connaissions, éprouvé par le doute et par le malheur, revenu à Dieu et à la religion, et qui trouve dans l'humble exercice de ses pieuses fonctions la seule paix et le seul bonheur que puissent goûter les âmes troublées. Le Jocelyn de M. de Lamartine est de la famille du vicaire savoyard. Comme le vicaire, il a souffert, il a douté, il a aimé, il a été aimé, il a vu le monde et ses orages, et après cette vie de trouble et de passion, revenu à Dieu et à l'église, il cherche la paix dans l'accomplissement de ses fonctions, il l'y trouve :

> Et j'instruis les enfans du village, et les heures
> Que je passe avec eux sont pour moi les meilleures.....
> Je me dis que je vais donner à leur esprit
> L'immortel aliment dont l'ange se nourrit,
> La vérité, de l'homme incomplet héritage,
> Qui descend jusqu'à nous de nuage en nuage,
> Flambeau d'un jour plus pur.... (2).

Remarquons-le bien, ce qui fait la paix de Jocelyn et du vicaire savoyard, ce n'est pas seulement la résignation de leur âme, c'est leur vie occupée au bien, c'est l'exercice de la charité pastorale, les malades consolés, les enfans enseignés, Dieu invoqué dans le sacrifice de la messe avec une foi tremblante encore des atteintes du doute. Les grandes idées qu'ils ont retrouvées les élèvent; mais leurs hum-

(1) Livre IV, p. 156.
(2) *Jocelyn*, IXe époque.

bles fonctions les soutiennent, et ce qu'ils font vient en aide à ce qu'ils pensent. Il n'y a point de résignation sans occupation, et la patience du cœur a besoin de l'activité de l'esprit ou des mains. Quand vous souffrez, priez et agissez. Ceux qui souffrent ont beau invoquer Dieu; s'ils n'agissent pas, ils arriveront promptement à l'aigreur et au désespoir, et ils perdront par l'oisiveté ce qu'ils auront gagné par la prière.

Il y a donc dans Jocelyn et dans le vicaire savoyard un philosophe qui médite et un prêtre qui remplit les fonctions de son ministère, l'un soutient l'autre; mais n'allons pas nous imaginer que les méditations du vicaire savoyard soient des méditations profanes, et que sa profession de foi soit une révélation mystérieuse. Le caractère de la profession de foi est d'être un lieu-commun sublime; rien de nouveau, rien de singulier, rien qui s'éloigne des vérités que l'homme a de tout temps accueillies comme sa consolation ici-bas. Faut-il énumérer quelques-uns de ces grands lieux-communs qui servent de rendez-vous à tous les esprits et à toutes les âmes qui ne se sont pas corrompues volontairement par le sophisme, — l'existence de Dieu, — l'immortalité de l'âme, et par conséquent son immatérialité, — la puissance de l'esprit sur le corps, — nos passions maîtrisées par la raison, et souvent aussi la maîtrisant, — l'homme esclave par ses vices et libre par ses remords, — l'espoir en la justice divine et en un monde meilleur naissant de la vue même de l'injustice qui règne parmi les hommes, — la conscience enfin, « cet instinct divin, immortelle et céleste voix, guide assuré que Dieu nous a donné pour nous avertir du chemin et pour redresser nos pas, » la conscience, que Rousseau célèbre comme notre lumière divine, et dont il fait presque ce que les théologiens font de la grâce? « Ce n'est pas assez en effet, dit Rousseau, que ce guide existe; il faut savoir le reconnaître et le suivre... La conscience se rebute à force d'être éconduite; elle ne nous parle plus, elle ne nous répond plus, et après de si longs mépris pour elle, il en coûte autant de la rappeler qu'il en coûta de la bannir. » Qui ne reconnaît ici ce que Corneille dit de la grâce dans *Polyeucte!*

. . . . . La grâce
Ne descend pas toujours avec même efficace;
Après certains momens que perdent nos langueurs,
Elle quitte ces traits qui pénètrent les cœurs;
Le nôtre s'endurcit, la repousse, l'égare :
Le bras qui la versait en devient plus avare,
Et cette sainte ardeur qui doit porter au bien
Tombe plus rarement ou n'opère plus rien.

Conformer sa volonté aux inspirations de la conscience ou de la grâce, voilà le véritable but de la vie humaine, et voilà en même

temps la préparation de l'homme à la vie qui lui est réservée au sein même de Dieu. Ce sont là, je l'avoue de grand cœur, les lieux-communs éternels de la morale et de la religion. Rien d'inventé en effet, rien d'étrange et de merveilleux, rien qui prétende être une révélation dans cette première partie de la profession de foi; mais c'est pour cela même que je l'estime et que je l'admire. Ces lieux-communs que Rousseau a mieux aimé recueillir de la bouche de tous les siècles que de les remplacer par je ne sais quel Alcoran vaniteux sorti de son cerveau, comme ont fait depuis tant de révélateurs de club ou d'école, ces lieux-communs n'ont pas seulement pour eux le témoignage de tous les temps et de tous les lieux; ils ont à mes yeux une sanction plus sainte encore. Ils viennent consoler l'humanité, toutes les fois que l'humanité se sent abattue et désespérée. Ils ne sont pas seulement le refuge des justes qui sont persécutés sur la terre : il y a des siècles malheureux où le mal semble triompher insolemment du bien, où la conscience du genre humain se trouble et se déconcerte, où la liberté veut dire l'anarchie, où l'ordre veut dire la tyrannie, où la religion veut dire l'hypocrisie, où la sagesse et la philosophie veulent dire l'impiété; c'est dans ces heures de confusion et d'abâtardissement moral que ces grands et secourables lieux-communs arrivent pour rendre à l'humanité l'espoir et le courage dont l'homme a besoin pour supporter les tristesses et les dégoûts de la vie. Non que ces lieux-communs soient jamais absens de ce monde, ils vivent toujours au fond de l'âme humaine dont ils font la force; mais quand ils se sentent attaqués et la conscience humaine atteinte avec eux, alors ils s'animent, se redressent, prennent une allure et un accent nouveaux, et disent non plus seulement aux individus, mais aux nations, de laisser passer comme de fugitives images du mal ces triomphes du crime, de ne point s'en soucier plus que de l'orage ou de la maladie d'hier, et de ne désespérer ni de Dieu ni de la vertu.

Voyez! voici Athènes qui, après la guerre du Péloponèse, semble s'affaisser sous le poids de la corruption et de l'anarchie; les dieux s'en vont bafoués par Alcibiade et surpassés par Socrate : que va devenir l'âme humaine? où prendra-t-elle sa force? Le *Phédon* arrive et donne à cette âme troublée l'immortalité pour se raffermir. Lieu-commun ! oui, ou assistance divine! Rome maîtresse du monde succombe sous ses vices : que vont devenir tous ces généreux esprits qui respiraient l'air de la liberté? N'y a-t-il plus pour l'homme que la servitude et le plaisir? Non : en attendant la divine régénération de l'Évangile, voici venir Cicéron qui tombe orateur et se relève philosophe pour léguer à Rome *le Songe de Scipion* et qui place l'immortalité de l'âme humaine sous la recommandation de cette autre im-

mortalité que les grands noms se font dans la mémoire des hommes. Fiction toute romaine, mais qui soutient les âmes; lieu-commun encore si vous voulez, ou plutôt assistance divine! Faut-il se rapprocher des temps modernes? Voyez la France à la fin du XIVe siècle et au commencement du XVe, déchirée par les factions, livrée à l'étranger, sans roi et sans patrie, ravagée, désolée, désespérant d'elle-même et de Dieu! Qui la soutiendra et qui la relèvera? Un livre et une femme : l'*Imitation de Jésus-Christ* et Jeanne d'Arc; le mysticisme le plus pur et le plus sublime, c'est-à-dire l'abandon à Dieu et le souverain oubli des choses de la terre; le mysticisme, qui, se changeant en patriotisme dans Jeanne d'Arc, fit d'elle la libératrice et la martyre de la France. Admirable travail de l'âme humaine sur elle-même! Un peuple allait disparaître de l'histoire, s'ensevelissant dans ses dissensions et dans ses malheurs. Dieu alors lui fait retrouver un de ces lieux-communs qui relèvent toutes les faiblesses, celles des peuples comme celles des individus, l'abandon à Dieu, l'abnégation de la terre. Et à mesure que l'homme abdique la vie terrestre, il se sent plus fort, plus hardi, plus confiant même pour défendre cette terre qu'il reniait quand elle s'appelait le monde, qu'il se prend à aimer quand elle s'appelle la patrie et qu'elle exprime un devoir sacré, si bien qu'il la reconquiert pied à pied, au prix de son sang et de sa vie, et qu'il finit par retrouver une patrie en récompense d'avoir d'abord retrouvé Dieu.

Voyez enfin le XVIIIe siècle : il s'affaissait dans l'incrédulité religieuse et dans l'insouciance morale, énervé par les délices de la civilisation, comme la France du XVe siècle l'était par le malheur. Qu'est-ce qui est venu le tirer de cet engourdissement moral et lui rendre l'inquiétude religieuse, sinon la croyance? Ce sont encore ces antiques lieux-communs de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'âme, de la conscience et de la liberté, c'est-à-dire la profession de foi du vicaire savoyard. Ne médisons donc pas de ces lieux-communs qui viennent de temps en temps régénérer et raffermir l'âme humaine. Attachons-nous à ces nobles doctrines qui retardent la chute des nations en relevant la faiblesse des individus. A qui ne peut vivre, c'est quelque chose de mourir plus tard. J'entends bien les railleurs qui disent que Sénèque n'a point empêché Néron, quoiqu'il l'eût élevé, et que la profession de foi du vicaire savoyard n'a point empêché les horreurs de 93. Le bien, je le sais, ne germe pas vite dans le monde, et ses moissons sont lentes à venir, mais elles viennent. Le stoïcisme ne s'est point découragé de prêcher, et Rome a eu son siècle des Antonins. Otez du monde ces philosophes que raillaient les beaux esprits de la cour de Néron, que Domitien persécutait et qui n'en continuaient pas moins à avertir et à raffermir les âmes, vous

passerez de Domitien à Commode; vous n'aurez ni Nerva, ni Trajan, ni Adrien, ni Antonin, ni Marc-Aurèle. Qu'y aura gagné le monde?

Otez des âmes du XVIIIe siècle ce doute dans l'incrédulité que Rousseau y a déposé par sa profession de foi, laissez l'impiété sans contradiction; croyez-vous que les âmes seront mieux préparées à la réforme morale et religieuse que notre siècle a sans cesse essayée et qu'il a souvent réussi à faire? Comme il a plu à Dieu de ne point faire de miracles pour rappeler les hommes à la foi chrétienne, comme il a voulu que cette régénération se fît par les voies humaines, par l'ébranlement des consciences, par le regret des erreurs, par le retour progressif à la vérité chrétienne, tout a concouru à ce grand travail : l'horreur de la persécution révolutionnaire, le sang des martyrs chrétiens, les doutes précurseurs du vicaire savoyard, la vénération pour l'Évangile, vénération salutaire qui mène à la foi, quoiqu'elle n'y arrive pas elle-même. A Dieu ne plaise que je fasse un chrétien du vicaire savoyard! j'ai horreur de ces travestissemens; mais j'ose dire qu'entre les hommes de son temps, le vicaire a un grand mérite. Ils ne sont plus chrétiens; le vicaire, au contraire, ne l'est pas encore; il est du côté de l'avenir au lieu d'être du côté du passé. Ah! si vous prenez la foi chrétienne pour le but que veut atteindre le vicaire, il en est loin, bien loin; mais si vous prenez l'impiété et l'athéisme pour point de départ, il en est plus loin encore, car il s'en éloigne. Tout est là. Ne mesurez pas les distances, voyez les intentions; il n'y a de loin de la religion que ceux qui s'en éloignent; tous ceux qui s'en rapprochent en sont près, à quelque distance qu'ils soient encore du but. Le vicaire est-il de ceux qui s'éloignent ou de ceux qui se rapprochent? Voilà la question, et cette question nous amène naturellement à la seconde partie de la profession de foi du vicaire, car c'est dans cette seconde partie que Rousseau essaie de déterminer à quelle distance il veut rester du christianisme.

Fénelon disait que les apologistes de la religion devaient s'appliquer d'abord à convertir les athées en déistes, puis les déistes en chrétiens, et enfin les chrétiens en catholiques. Rousseau a suivi cette méthode jusqu'au premier degré. Il a dans la première partie de la profession de foi du vicaire fait de l'athée un déiste. Ira-t-il plus loin? Le déiste deviendra-t-il chrétien? Voilà ce qui fait l'intérêt de la seconde partie de la profession.

IV.

Il y a dans cette seconde partie deux points importans que je veux traiter rapidement : — les doutes en faveur du christianisme, — les doutes contre le christianisme.

« Je ne vous ai rien dit jusqu'ici que je ne crusse pouvoir vous être utile et dont je ne fusse entièrement persuadé, dit le vicaire; l'examen qui me reste à faire est bien différent : je n'y vois qu'embarras, mystère, obscurité; je n'y porte qu'incertitude et défiance, je ne me détermine qu'en tremblant, et je vous dis plutôt mes doutes que mon avis. Si vos sentimens étaient plus stables, j'hésiterais de vous exposer les miens; mais dans l'état où vous êtes, vous gagnerez à penser comme moi (1). » Incertitude et défiance, voilà donc ce que le vicaire nous promet. Il n'est pas difficile de trouver des doctrines plus assurées; mais le vicaire s'inquiète de sa croyance plus que de sa logique. Les intolérans de l'incrédulité et les intolérans de la religion attaqueront cette réserve. Ceux qui se souviennent de la parole de Jésus-Christ : *Sunt plurimæ mansiones in domo patris mei*, et qui croient que, même dans le sein du christianisme il y a plusieurs degrés dans la croyance, sinon dans le dogme, mais qu'il n'y en doit point avoir dans la sincérité, ceux-là me pardonneront de savoir gré au vicaire des pas qu'il fait vers le christianisme. Ces pas sont encore incertains et même défians, comme il le dit; qu'importe? Je ne sais rien au monde de plus touchant que cet acheminement à la fois volontaire et involontaire d'une âme vers la foi.

Je commence d'abord par rejeter une idée de Rousseau qui gâte l'intérêt qu'inspire l'état de cette âme inquiète et pieuse qui n'exagère ni ses doutes ni ses croyances. Rousseau prétend que, le culte n'étant qu'une affaire de police, on peut pratiquer celui qu'impose l'état, sans qu'on soit pour cela obligé de croire ce qu'exprime le culte public : doctrine détestable, qui ôte à la conscience humaine sa dignité, c'est-à-dire sa sincérité, et qui autorise l'hypocrisie, sous prétexte d'obéissance aux lois (2)! Si le vicaire, au lieu de l'homme sincère et pieux que je veux écouter, n'est plus qu'un indifférent qui prend des mains de la loi le culte qu'il plaît à la loi de décréter, qu'ai-je affaire de sa profession de foi? Et que m'importe l'expression d'une pensée toujours prête à se déguiser et à se cacher? J'admire le martyr qui proclame sa foi au milieu des tourmens, et une foi ainsi attestée est pour moi la vérité; mais comment croire à la vérité d'une croyance qui n'a pas le sceau de la sincérité? Qu'est-ce que cette conscience qui met ses scrupules à chicaner avec Dieu sur le dogme et qui consent à tout avec les hommes sur la forme du dogme? Le sentiment religieux est celui qui engage le plus la conscience de l'homme, et où la sincérité par conséquent semble d'obligation étroite. Si je ne suis pas sincère en ma foi, où le serai-je?

(1) *Émile*, livre IV.

(2) Nous retrouverons cette doctrine dans *le Contrat social*. C'est là que Rousseau la développe à loisir, et c'est là que nous l'examinerons.

Si je me déguise sur Dieu, sur quoi ne me déguiserai-je pas? Je sais bien que vous vous déguisez par dédain : je n'aime pas que le dédain aille jusqu'à l'hypocrisie; il y perd ce qu'il a de fier et de périlleux; il y prend ce que l'hypocrisie a de bas et de commode. Ne serait ce même que par indifférence que vous vous déguiseriez, cela ne vaudrait pas mieux, selon moi. Toutes les indifférences sont mauvaises. L'homme ne vaut que par le prix qu'il met à ses sentimens. L'indifférence a un grand air dont je ne suis pas dupe; au fond, c'est faiblesse et mesquinerie de cœur. Qu'est-ce que la patrie? qu'est-ce que la famille? qu'est-ce que la religion? dit l'indifférent. — Les noms de conventions sociales qui ne touchent à l'âme de l'homme qu'autant que l'âme veut bien y donner prise. — Essayez d'ôter à l'âme ces prises qu'elle donne sur elle-même, l'âme ne vit plus. Ce que vous appelez les concessions de l'âme, ce sont les causes mêmes de sa vie. Plus il y a de choses à quoi l'homme est indifférent, moins il est homme, et chaque fois qu'il met en doute un de ses sentimens et de ses affections, il s'affaiblit et s'anéantit lui-même.

Laissons donc de côté cette indifférence systématique qui me gâte le vicaire et qui lui ôte sa dignité en lui ôtant sa sincérité. Venons aux doutes, à ses doutes sincères et scrupuleux, doutes contre le christianisme et doutes pour le christianisme. Ici l'homme est ouvert; point de déguisement, point d'indifférence : l'Évangile l'attire et le domine; mais dans l'Évangile aussi que de choses qui le déconcertent! Jamais la confession d'une âme sincère et pieuse où le doute est entré et d'où la foi ne veut pas sortir n'a été plus expressive et plus éloquente. « J'avoue que la majesté des Écritures m'étonne; la sainteté de l'Évangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe; qu'ils sont petits près de celui-là! Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si simple soit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire? Quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs! quelle grâce touchante dans ses instructions! quelle élévation dans ses maximes! quelle profonde sagesse dans ses discours! quelle présence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses! quel empire sur ses passions! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir sans faiblesse et sans ostentation! Quand Platon peint son juste imaginaire, couvert de tout l'opprobre du crime et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ. La ressemblance est si frappante, que tous les pères de l'église l'ont sentie et qu'il n'est pas possible de s'y tromper. Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il pas avoir pour comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie! Quelle distance de l'un à l'autre!

Socrate mourant sans douleur, sans ignominie, soutient aisément jusqu'au bout son personnage, et si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douterait si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un sophiste... La mort de Socrate philosophant tranquillement avec ses amis est la plus douce qu'on puisse désirer; celle de Jésus expirant dans les tourmens, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate prenant la coupe empoisonnée bénit celui qui la lui présente et qui pleure; Jésus, au milieu d'un supplice affreux, prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu (1)! »

Non-seulement Rousseau a des momens où il se rapproche volontairement du christianisme, mais même, quand il semble vouloir s'en écarter, il y penche par une sorte de disposition naturelle. Je lis à la fin de la première partie de la profession de foi : « Je médite sur l'ordre de l'univers, non pour l'expliquer par de vains systèmes, mais pour l'admirer sans cesse, pour adorer le sage auteur qui s'y fait sentir. Je converse avec lui, je pénètre toutes mes facultés de sa divine essence, je m'attendris à ses bienfaits, je le bénis de ses dons, mais je ne le prie pas. Que lui demanderais-je? qu'il changeât pour moi le cours des choses, qu'il fît des miracles en ma faveur?... » Quelle idée a donc le vicaire de la prière, s'il croit ne pas prier « en conversant avec Dieu, en s'attendrissant à ses bienfaits, en le bénissant de ses dons? » Bizarre distinction! Admirez Dieu et adorez-le sans cesse, mais ne le priez pas! Ne dites pas : *Sanctificetur nomen tuum.* Écriez-vous, si vous voulez : « Source de justice et de vérité, Dieu clément et bon! dans ma confiance en toi, le suprême vœu de mon cœur est que ta volonté soit faite; » mais ne priez pas et ne dites pas : *Fiat voluntas tua, sicut in cœlo et in terrâ!* — Vous pouvez demander à Dieu de « redresser votre erreur si vous vous égarez, et si cette erreur est dangereuse; » mais vous ne devez pas lui dire : *Et ne nos inducas in tentationem, sed libera nos a malo!* Rousseau,

(1) Livre IV. — Rousseau n'est pas le premier qui ait comparé ainsi Socrate à Jésus-Christ pour faire ressortir tout ce qu'il y a d'humain dans Socrate et de divin dans Jésus-Christ. Je lis dans les *Réflexions morales* de Nicole sur les épîtres et les évangiles le passage suivant à propos de l'Évangile du dimanche de la Passion : « Qu'on examine tous les hommes que nous pouvons connaître par les livres, et qu'on voie s'il y a rien en eux de ce caractère. Socrate, qui paraît le plus singulier de tous, est un homme tout rempli de petites idées et de petits raisonnemens qui ne regardent que la vie présente, un homme qui prend plaisir à discourir de vérités pour la plupart inutiles et qui ne tendent qu'à éclairer l'esprit à l'égard de quelques objets humains; mais on ne voit rien ni dans lui ni dans aucun des autres hommes du caractère de Jésus-Christ, de cette élévation au-dessus du monde présent et de toutes les choses de la terre, et de cette application unique à ce qui regarde l'autre vie. » (Nicole, t. XI, p. 159.)

en vérité, a l'air d'entendre la prière comme l'entendent les petites filles, qui demandent à Dieu de leur donner une robe ou un ruban. Jamais les docteurs chrétiens n'ont entendu la prière de cette façon mesquine et frivole. « Nous vous avertissons et nous vous exhortons, mes frères, au nom de notre Seigneur, dit saint Augustin, que vous ne demandiez jamais rien à Dieu des choses mortelles et périssables de ce monde, mais seulement ce qu'il sait être le plus utile pour le salut de votre âme, car certainement vous ne savez ce qui vous est bon (1). « Entre Rousseau, qui veut que l'homme ne paie pas, mais qu'il s'abandonne à la volonté de Dieu, et saint Augustin, qui veut que l'homme prie, mais qu'il ne demande à Dieu aucun des biens ou des plaisirs d'ici-bas, Dieu sachant mieux que l'homme ce qu'il faut à l'homme, où est la différence? Ce sont les mêmes argumens et les mêmes motifs, si bien que l'abandon sans prière que Rousseau impose, et la prière avec abandon que prescrit saint Augustin, se ressemblent trait pour trait. C'est ainsi que Rousseau se rapproche de la doctrine chrétienne, même quand il croit ou qu'il veut s'en éloigner.

La péroraison du vicaire savoyard, et surtout la note jointe à cette péroraison, exprime admirablement le sens et l'intention de Rousseau, car c'est là surtout qu'il s'éloigne des philosophes du temps, et qu'il réprouve énergiquement leurs doctrines; c'est là enfin qu'il montre avec une force singulière que la morale, quoiqu'elle procède de l'âme humaine et n'ait pas besoin d'être révélée, ne peut pourtant point se passer d'une croyance surnaturelle pour fin et pour sanction. « Fuyez ceux qui, sous prétexte d'expliquer la nature, sèment dans les cœurs des hommes de désolantes doctrines, et dont le scepticisme apparent est cent fois plus affirmatif et plus dogmatique que le ton décidé de leurs adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchantes, et prétendent nous donner pour les vrais principes des choses les inintelligibles systèmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reste, traversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la dernière consolation de leur misère, aux puissans et aux riches le seul frein de leurs passions; ils arrachent du fond des cœurs le remords du crime, l'espoir de la vertu, et se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain.... Les mahométans disent, selon Chardin, qu'après l'examen qui suivra la résurrection universelle, tous les corps iront passer un pont appelé *poul Serrho*, qui est jeté sur le feu éternel... Les Persans sont fort infatués de ce pont, et

(1) Saint Augustin, sermon sur le psaume 53.

lorsque quelqu'un souffre une injure dont, par aucune voie ni dans aucun temps, il ne peut avoir raison, sa dernière consolation est de dire : « Eh bien! par le Dieu vivant, tu me le paieras au double au dernier jour. Tu ne passeras point le *poul Serrho* que tu ne me satisfasses auparavant; je m'attacherai au bord de ta veste et je me jetterai à tes jambes. » J'ai vu beaucoup de gens éminens et de toutes sortes de professions qui, appréhendant qu'on ne criât ainsi *haro* sur eux au passage de ce pont redoutable, sollicitaient ceux qui se plaignaient d'eux de leur pardonner... Croirai-je que l'idée de ce pont, qui répare tant d'iniquités, n'en prévient jamais? Que si l'on ôtait aux Persans cette idée, en leur persuadant qu'il n'y a ni *poul Serrho*, ni rien de semblable, où les opprimés soient vengés de leurs tyrans après la mort, n'est-il pas clair que cela mettrait ceux-ci fort à leur aise, et les délivrerait du soin d'apaiser ces malheureux?... Philosophe, tes lois morales sont fort belles; mais montre-m'en, de grâce, la sanction; cesse un moment de battre la campagne, et dis-moi nettement ce que tu mets à la place du *poul Serrho* (1) ! »

En relisant ces belles et fortes paroles dans mon cabinet, je me reporte malgré moi à la lecture que j'en faisais à la Sorbonne, aux impressions que mon auditoire en recevait, aux explications qu'il me demandait, aux lettres qu'il m'écrivait, enfin à toute cette communication d'idées et de sentimens qui est la plus grande utilité du professorat, et qui en est aussi le charme et l'honneur. J'ai toujours eu l'habitude de combattre les préjugés que je pense trouver dans mon auditoire, et je n'avais garde d'y manquer le jour où je commentais l'éloge que Rousseau fait du *poul Serrho* ou de la nécessité des croyances surnaturelles pour servir de sanction à la morale privée et publique. Je représentais donc qu'il y a deux sociétés : l'une qui a des croyances surnaturelles, c'est-à-dire des scrupules, des remords, des expiations, des pénitences, où l'homme relève surtout de sa conscience, et où le pouvoir de la conscience dans le monde est représenté par le culte et par les ministres du culte; l'autre qui n'a pas de croyances surnaturelles, qui croit que tout finit avec cette vie, et qui ne craint par conséquent de châtimens que ceux de la loi. Je cherchais à personnifier ces deux sociétés entre lesquelles il faut que l'homme choisisse : celle de la conscience et celle du code pénal, et, pour type de l'une, je prenais le prêtre, dont le devoir est de s'adresser aux consciences, et qui souvent même remplace celles qui sont muettes et insensibles; pour type de l'autre, je prenais le gendarme, qui repousse le mal par la force. Il faut choisir, disais-je, entre le prêtre et le gendarme! Je vis aussitôt au mouvement de

(1) Fin de la profession de foi du vicaire savoyard.

l'auditoire que le mot semblait dur. Bon, me dis-je, j'aurai des lettres demain. Elles ne manquèrent pas, quelques-unes spirituelles, d'autres déclamatoires, presque toutes se ressentant de l'agitation qui régnait encore à ce moment dans les esprits; c'était en 1851. Je ne reculai pas, et c'est ainsi que la question du *poul Serrho* ou de la nécessité des croyances surnaturelles fut débattue plus longtemps que je n'avais voulu le faire.

— Prenez garde, disais-je aux adversaires du *poul Serrho* ou des croyances surnaturelles, plus il y a de scrupules dans une société, moins il y a besoin de gendarmes, et, par contre, tout ce que vous ôtez à la conscience, vous le donnez à la police. Il faut une règle et un ordre dans une société. Toute la question est de savoir d'où viendra cette règle et cet ordre : de la conscience ou de la force? Je ne déteste pas le gendarme, je l'estime même fort; mais enfin il représente la force dans la société. Je n'admire pas toujours le prêtre, je puis même le blâmer parfois; mais enfin il représente la conscience dans la société. Il n'y a des églises et des prêtres que parce que l'homme a autre chose qu'un corps, parce qu'il a des idées morales. Il n'y a une force publique et des gendarmes que parce que les idées morales ne suffisent pas à maintenir l'ordre dans la société. Cette distinction entre la conscience et la force, entre la peur du péché et la peur du châtiment, est vieille comme le monde. Quand Démosthènes gourmandait l'indolence des Athéniens, il leur disait aussi qu'il y avait dans ce monde deux nécessités, celle des hommes libres et celle des esclaves : la nécessité des hommes libres, c'est la nécessité de l'honneur, du courage, de l'amour de la patrie. « Obéissez à cette noble et sainte nécessité, disait l'orateur, sans quoi vous obéirez à la nécessité des esclaves, c'est-à-dire à celle des coups et des mauvais traitemens; car Philippe vous battra et vous dépouillera comme des esclaves si vous ne vous défendez pas comme des hommes libres. » Ces deux nécessités, celle d'obéir à la conscience et à l'honneur et celle d'obéir à la force, seront toujours dans le monde. Laquelle devons-nous choisir. Prendrons-nous pour règle le scrupule ou le châtiment? Toute la question est là : d'un côté la conscience ou le prêtre, de l'autre la force ou le gendarme.

Deux cités se partagent le monde et ont chacune leurs formes de gouvernement, la cité de Dieu et la cité des hommes, la cité de l'âme et la cité du corps, la cité qui se gouverne par le scrupule et celle qui se gouverne par la force. Quant à moi, entre ces deux cités, mon choix est fait, quand même devrait dégénérer un jour celle que je choisis. J'aime mieux le gouvernement qui s'adresse à mon âme que celui qui s'adresse à mon corps; j'aime mieux celui qui veut me persuader, dût-il mal me guider, que celui qui me con-

traint, dût-il bien me conduire. Avec l'un je me sens homme encore, avec l'autre je ne suis qu'un animal apprivoisé.

Ai-je, en parlant ainsi, persuadé mes contradicteurs? Je n'en sais rien; ce dont je suis sûr, c'est que ces libres et familiers entretiens n'ont pas diminué dans mon auditoire le respect de la conscience humaine, le culte de l'ordre moral, le goût du spiritualisme, le penchant vers la religion, et que de cette façon j'ai commenté la profession de foi dans le sens et dans l'esprit même de Rousseau. Je n'ai point prêché la religion, cette autorité ne m'appartenait pas; j'ai montré seulement comment Rousseau s'approchait du christianisme, tantôt le voulant, tantôt ne le voulant pas, et combien il pouvait aider à nous y ramener. Je ne fais point, encore un coup, de Rousseau un apologiste de la foi chrétienne; ce serait une fraude dangereuse, car les dévots qui sur ma parole iraient y chercher de nouveaux motifs de croire y trouveraient des motifs de douter; mais je n'en fais point non plus un ennemi du christianisme : ce serait une plus grave erreur. Prise en son temps, la profession de foi du vicaire savoyard est un événement important dans l'histoire des idées; elle marque la fin du mouvement qui emportait le XVIIIe siècle vers l'impiété et le commencement du retour aux idées religieuses. Prise dans son sens général et sans plus tenir compte de la date, la profession de foi, je l'avoue, donne peu à la foi chrétienne; mais ce peu a ce qu'il faut pour devenir beaucoup, si l'âme qui le reçoit se met en état de le vouloir : « Mon fils, dit le vicaire en finissant, tenez votre âme en état de désirer toujours qu'il y ait un Dieu, et vous n'en douterez jamais. » C'est cette disposition salutaire de croire à Dieu, de souhaiter d'être chrétien et de demander à la foi l'appui nécessaire à la morale qu'inspire la profession de foi, et je ne puis mieux exprimer cette disposition qu'en citant cette phrase de saint Augustin dont Rousseau semble s'être inspiré sans la connaître, tant elle résume exactement, selon moi, les intentions du vicaire savoyard : « *Restat igitur in hac mortali vitâ, non ut homo impleat justitiam cùm voluerit, sed ut se supplici pietate convertat ad eum cujus dono eam possit implere.* — Que reste-t-il donc à l'homme ici-bas? Il lui reste non pas d'accomplir la justice, même quand il le veut, mais de se tourner avec une piété humble et suppliante vers celui qui peut lui donner la force de l'accomplir (1). »

SAINT-MARC GIRARDIN.

(1) Saint Augustin, *ad Simplicium*.

ÉTUDES

SUR

L'ART EN ITALIE

LE CORRÈGE.

Vasari, qui publiait pour la première fois ses biographies vingt-huit ans après la mort d'Antonio Allegri, vulgairement appelé le Corrège, a recueilli sur ce peintre éminent plusieurs traditions populaires qui sont aujourd'hui démenties par des monumens authentiques. Tiraboschi, Pungileoni, Affò, ont interrogé avec une persévérance qu'on ne saurait trop louer les archives des couvens et des églises pour lesquels Antonio avait travaillé; ils ont compulsé avec une patience monastique tous les recueils d'actes publics ou privés où figure son nom, et l'on peut croire qu'ils ont épuisé toutes les sources d'information. S'ils n'ont pas fait une riche moisson, s'ils n'ont pas pleinement contenté la curiosité légitime qui s'attache aux hommes de génie, ils ont du moins redressé plus d'une erreur, et les anecdotes qu'ils ont glanées dans le champ du passé ne sont pas sans intérêt. Il n'est guère probable que les biographes futurs parviennent à faire de nouvelles découvertes sur ce terrain fouillé avec tant d'ardeur et de soin, et nous devons renoncer à l'espérance de connaître dans tous ses détails la vie d'Antonio Allegri. Les trois écrivains que j'ai nommés ont poursuivi leur tâche avec un dévouement patriotique. Considérant à bon droit la gloire d'Allegri comme une partie de la

gloire nationale, ils n'ont regretté ni temps ni veilles pour recueillir tous les documens qui pouvaient jeter quelque jour sur le caractère et sur les travaux de ce grand homme. Malheureusement leur labeur est trop souvent demeuré stérile. Ne trouvant pas ce qu'ils espéraient trouver, ils ont rassemblé sans se décourager les actes mêmes qui pour nous, dans l'état présent de nos connaissances, n'ont pas de signification. Ils pensaient sans doute que ces documens inanimés s'animeraient un jour sous la volonté d'un investigateur plus heureux. Il ne faut donc pas les blâmer d'avoir enregistré des faits qui pour nous demeurent sans importance. Nous devons au contraire leur savoir gré de n'avoir rien négligé pour réunir tous les élémens de la vérité. S'ils ne sont pas arrivés à reconstruire la vie tout entière d'Allegri, ils ont préparé des matériaux précieux pour ceux qui voudront entreprendre cette tâche délicate.

Cette tâche en effet offre plus d'un écueil. Il ne s'agit pas seulement d'apprécier les travaux d'un génie de premier ordre, qui se place, dans l'histoire de l'art, après le Vinci, le Buonarroti, le Sanzio, le Vecelli, c'est-à-dire après les noms les plus glorieux de l'Italie; il s'agit de marquer les origines de ce talent si pur, si gracieux et en même temps si puissant, car Allegri, qu'on ne s'y trompe pas, réunit dans ses œuvres la grâce et la puissance. Nous autres ultramontains, comme disent les Italiens, nous ne connaissons qu'une seule face de ce talent si varié. Les galeries de Dresde et de Paris, qui possèdent des ouvrages admirables de ce maître éminent, n'offrent pourtant que des renseignemens incomplets sur l'étendue et la portée de ses facultés; c'est à Parme seulement qu'il est permis de les embrasser d'un regard. Quiconque n'a pas vu la coupole de San-Giovanni, la coupole de la cathédrale, le réfectoire du couvent de Saint-Paul, ne connaît tout au plus qu'une moitié du Corrège. Il admire la délicatesse de son pinceau, la mollesse des contours, la vérité des chairs, qui signalent ses moindres tableaux à l'estime des connaisseurs; il ignore une autre face de son génie, il ne peut pas même l'entrevoir. L'*Antiope* et *le Mariage mystique de sainte Catherine* ne sauraient révéler à l'esprit le plus clairvoyant la puissance et l'audace du Corrège, et pourtant, par les pendentifs de San-Giovanni et de la cathédrale, il se place tout simplement à côté de Michel-Ange. Ses apôtres et ses pères de l'église rappellent les prophètes de la Sixtine. S'il y a diversité dans les styles, si le Buonarroti et l'Allegri interprètent la forme chacun selon la nature de son génie, par la grandeur de l'expression, par la hardiesse des attitudes, ils appartiennent à la même famille. Or les documens réunis avec tant de patience par Tiraboschi, Pungileoni et Affò sont loin de résoudre toutes les questions soulevées par les œuvres d'Antonio Allegri. La première

qui se présente se rapporte aux études de sa jeunesse, aux maîtres qui lui ont ouvert la voie, et sur ce point capital ses laborieux biographes n'ont jeté qu'un jour incomplet. A proprement parler, ils n'ont guère formulé que des solutions négatives. Ils ont victorieusement réfuté les erreurs accréditées depuis trois siècles, sans établir avec évidence la vérité qui doit les remplacer. Nous savons à merveille maintenant ce qu'il nous est défendu de croire : nous sommes très loin de connaître aussi bien la croyance qui nous est permise, la seule que la raison puisse avouer. Par les documens mis sous nos yeux, nous sommes amenés à comprendre qu'Antonio Allegri n'a pu apprendre les premiers élémens de son art dans l'atelier d'Andrea Mantegna : le rapprochement des dates suffit pour le démontrer. Le chef de l'école de Parme est né en 1494, et Andrea Mantegna est mort en 1506. Les leçons qu'aurait pu recevoir un enfant de douze ans ne sauraient être considérées comme la véritable origine de son style. Veut-on que le Corrège ait étudié dans l'atelier de Francesco Mantegna, fils d'Andrea? Les leçons d'un tel maître, si on en juge d'après ses œuvres, ne pouvaient avoir une grande autorité. Nous sommes donc obligés de renoncer aux deux Mantegna; mais quel fut le premier maître du Corrège? Les investigations les plus récentes tendent à démontrer qu'Antonio eut pour premier guide dans le maniement du crayon et du pinceau son oncle paternel, Lorenzo Allegri. En admettant comme vraie cette dernière affirmation, nous sommes encore fort embarrassés : Lorenzo Allegri ne jette pas grande lumière sur le style du Corrège.

La tradition place la naissance du Corrège en 1494, mais sans désigner ni le jour ni le mois, et les investigations les plus patientes n'ont pu fournir aucun document positif à cet égard. Son père s'appelait Pellegrino Allegri, et sa mère Bernardina Piazzoli. Le nom qu'il porte dans l'histoire de la peinture est celui de sa ville natale, Correggio, dans le duché de Modène. Sa famille, sans posséder de grandes richesses, n'était cependant pas réduite à la condition précaire dont parle Vasari. Nous savons en effet par les nouveaux documens publiés à Parme en 1817 et 1818 que le jeune Antonio fut initié à la littérature par Giovanni Berni de Plaisance, par Marastoni de Modène, et à la philosophie par Lombardi de Correggio. Or ces trois hommes, bien qu'ils ne jouissent pas d'une renommée européenne, s'étaient acquis l'estime de leurs concitoyens par l'étendue de leur érudition, par la pureté de leur goût, par l'élévation de leur pensée. Pour confier l'éducation d'Antonio Allegri à de tels maîtres, il fallait que sa famille fût à l'abri de la pauvreté. Si Pellegrino Allegri eût été obligé de subvenir par un travail quotidien aux premiers besoins de la vie, il n'aurait pas songé à développer d'une manière générale

l'intelligence d'Antonio avant de choisir pour lui une profession. Il vivait modestement d'un petit négoce, et avait sans doute amassé quelques économies pour l'éducation de ses enfans.

Quoi qu'il en soit, il demeure établi qu'Antonio, avant de manier le pinceau, avait étudié les poètes, les historiens, les philosophes. Aujourd'hui, chez nous, les jeunes gens qui se destinent à la peinture sont loin de suivre la même voie. Toute leur attention se concentre sur l'étude spéciale du métier; c'est un fait malheureusement trop facile à constater. A l'École des Beaux-Arts de Paris, l'enseignement littéraire n'existe pas. La philosophie n'a jamais figuré sur le programme des leçons. Quant à l'histoire, bien qu'elle ne soit pas bannie de l'école, les élèves ne s'en occupent guère, car l'histoire n'entre pour rien ni dans les examens ni dans les concours. Il est donc tout naturel que les élèves ne lui attribuent qu'une importance très secondaire. La vie des grands hommes qui se sont illustrés dans les arts du dessin prouve surabondamment qu'avant de se consacrer tout entiers à leur profession, ils ont sondé la plupart des problèmes qui excitent la curiosité de notre intelligence. C'est une route bien longue, me dira-t-on; si avant d'aborder la peinture il faut parcourir le cercle entier des connaissances humaines, la vie sera trop courte pour l'accomplissement d'une pareille tâche. Les adversaires de l'enseignement littéraire à l'École des Beaux-Arts se font la partie trop belle en exagérant l'étendue et la durée de cet enseignement. Il ne s'agit pas en effet d'imposer aux jeunes peintres l'étude approfondie de la littérature, de l'histoire, de la philosophie, mais de leur donner sur ces trois sujets des notions élémentaires qu'ils puissent agrandir et développer par eux-mêmes. Les partisans exclusifs de l'enseignement technique nous rappellent sans cesse Giotto gardant les moutons, quittant son troupeau pour l'atelier de Cimabuë, et prenant place parmi les maîtres les plus éminens de son art. Ils oublient que Giotto, à peine familiarisé avec le maniement du pinceau, comprit la nécessité d'étudier la philosophie et la littérature de son temps. Toutes ses œuvres sont là pour attester l'étendue et la variété de ses connaissances. Depuis la charmante église de Padoue connue sous le nom de Sainte-Marie-All'-Arena jusqu'à l'Incoronata de Naples, il n'y a pas une de ses fresques où ne resplendissent les trésors d'une intelligence cultivée. Citer Léonard, Michel-Ange et Raphaël pour établir les avantages des études littéraires serait affirmer l'évidence. Chacun sait en effet que ces trois hommes, dont le nom est devenu le symbole du génie, interrogeaient avidement tous les écrivains qui pouvaient féconder leur pensée, et ne bornaient pas leur tâche à l'étude technique de leur profession.

Antonio Allegri, dont les œuvres se placent naturellement entre

la Sixtine et les chambres du Vatican, est un exemple de plus qu'on peut citer en faveur de l'enseignement littéraire appliqué aux arts du dessin. Avant d'interroger les œuvres d'Andrea Mantegna, il s'est initié à l'expression de tous les sentimens par la lecture des poètes, des historiens et des philosophes. Berni, Marastoni et Lombardi n'ont pas été pour le développement de son génie des auxiliaires moins utiles que les tableaux et les statues qui plus tard déterminèrent le caractère de son style. Je ne crains pas d'insister sur ce point. La vérité sur laquelle je veux appeler l'attention des jeunes peintres, devenue depuis longtemps un lieu commun pour tous les hommes qui prennent la peine de réfléchir, a besoin d'être souvent rappelée pour entrer dans le domaine de la pratique. Il n'est pas hors de propos de signaler les avantages d'une éducation générale pour le maniement du pinceau ou de l'ébauchoir: la connaissance la plus complète du métier ne suppléera jamais à l'exercice préliminaire de l'intelligence sans aucun parti pris, sans aucun but déterminé. Avant de peindre ou de modeler, apprenez d'abord à penser, et sachez bien que c'est la méthode la plus sûre pour vous illustrer dans l'art que vous avez choisi. Les hommes de talent ne manquent pas, les hommes qui pensent et savent donner à leur talent une direction sérieuse sont, hélas! très peu nombreux. C'est pourquoi il ne faut négliger aucune occasion de remettre en lumière l'importance de l'éducation générale dans les arts mêmes qu'on est convenu d'appeler arts d'imitation. Pellegrino Allegri, obscur marchand de Correggio, l'avait compris par lui-même ou par ses amis, et son fils Antonio dut songer plus d'une fois avec reconnaissance aux études de ses premières années.

Les historiens de la peinture ne s'accordent pas sur le nom du premier maître d'Antonio Allegri. Le nom d'Andrea Mantegna étant éliminé par une date sans réplique, il faudrait choisir entre Lorenzo Allegri, Bartolotti et Bianchi. Les deux premiers vivaient modestement de leur métier dans la petite ville de Correggio, le troisième s'était acquis à Modène une sorte de célébrité. A vrai dire, aucun de ces trois noms n'expliquerait le style d'Antonio Allegri: il faut donc chercher ailleurs les auxiliaires de son génie. Or nous savons qu'il a travaillé pour le duc de Mantoue, qui possédait une collection de sculptures antiques. Francesco Mantegna et Begarelli avaient réuni dans leurs ateliers des plâtres moulés sur les marbres grecs et romains et des dessins exécutés d'après les originaux. C'est dans ces trois collections, selon toute vraisemblance, que le Corrège puisa les premiers élémens de sa manière. Begarelli s'était acquis une grande réputation dans l'art de modeler; quelques historiens pensent qu'Antonio Allegri a travaillé chez lui, et qu'il doit à ses conseils le rare

talent qu'il a porté plus tard dans les draperies et dans les raccourcis. On a trouvé dans les combles de la cathédrale de Parme quelques maquettes en cire qui avaient été faites par le Corrège pour lui servir de renseignemens pendant l'exécution de ses peintures. Enfin, sans pouvoir le prouver, plusieurs écrivains affirment qu'Antonio a vu ce qu'ils appellent les *choses* de Léonard. La nature même de cette dénomination démontre qu'ils ne possèdent à cet égard aucun document précis. Sans doute les *choses* de Léonard ne pouvaient demeurer sans action sur l'intelligence d'Antonio; mais où et quand les aurait-il vues? C'est une question à laquelle il n'est pas facile de répondre. Antonio n'a jamais visité ni Florence ni Milan; or ces deux villes étaient les seules où il pût rencontrer les œuvres de Léonard, très peu nombreuses, comme chacun le sait. Il n'a renoncé au séjour de Correggio que pour le séjour de Parme. Son voyage à Mantoue est le seul dont on retrouve la trace. Quant au voyage de Rome, c'est une pure invention qui ne soutient pas l'examen. Les écrivains qui ont imaginé ce voyage se fondaient sur des analogies de style entre la coupole de la cathédrale de Parme et *le Jugement dernier* de la Sixtine; mais à l'époque désignée par eux, *le Jugement dernier* n'était pas même commencé. Il faut donc renoncer à chercher dans ce voyage le secret du talent d'Antonio.

On a beau fouiller le passé, on ne réussit pas à trouver un maître illustre, et la discussion des témoignages nous amène à penser qu'Allegri doit à lui-même, à ses études solitaires, à ses facultés primitives, le style qui lui assigne un rang si élevé dans l'histoire de son art. Puisqu'il a fait de si grandes choses sans le secours de Rome, que n'eût-il pas fait avec un tel secours! La question du voyage à Rome est maintenant abandonnée en Italie; personne ne croit plus que le Corrège ait vu les œuvres de Michel-Ange et de Raphaël. S'il est entré dans cette glorieuse famille de grands hommes dont l'Italie est si justement fière, c'est à la puissance créatrice de son génie et non aux œuvres de ces maîtres qu'il doit l'honneur de figurer près d'eux. Mais s'il n'a pas vu Rome, s'il n'a pu contempler de ses yeux les marbres et les peintures réunis dans cette ville privilégiée, il a connu, il a étudié les œuvres de l'art antique. Quoique le moulage le plus parfait ne remplace jamais les originaux, le moulage, pour un esprit clairvoyant, est un enseignement fécond. Certes les marbres du Parthénon placés dans le Musée britannique ont un charme que le plâtre le plus fidèle ne possédera jamais; cependant, sans quitter Paris, on peut se faire de Phidias une idée à peu près complète. Antonio trouvait dans l'atelier de Francesco Mantegna ou de Begarelli les leçons que trouvent au Louvre les jeunes peintres qui veulent connaître les Panathénées sans passer la Manche, et pour tout homme qui prend

la peine d'étudier l'ensemble des œuvres du Corrège, il est évident qu'il doit beaucoup aux monumens de l'art antique. Je n'entends pas contester l'originalité de son génie, mais je pense qu'il a trouvé dans le passé un puissant auxiliaire.

Ni Lorenzo Allegri, ni Bartolotti, ni Bianchi, ne pouvaient lui enseigner la grâce et la majesté que nous admirons dans ses œuvres. Ces maîtres obscurs ne lui ont appris tout au plus que la partie matérielle de son art. C'est aux débris mutilés de la Grèce qu'il a demandé le secret de la beauté suprême. Pour comprendre tout ce qu'il doit à la statuaire antique, il suffit de regarder le réfectoire du couvent de Saint-Paul. Si la coupole de San-Giovanni se rattache par plus d'un point aux traditions de l'école attique, le souvenir de l'antiquité ne se révèle nulle part avec plus d'éclat que dans le réfectoire de Saint-Paul. Si le Corrège eût fait le voyage de Rome, il aurait trouvé des enseignemens plus nombreux et plus attrayans; la tâche qu'il a si glorieusement accomplie lui serait devenue plus facile; mais il n'est pas douteux que les plâtres de Francesco Mantegna et de Begarelli lui ont appris la meilleure partie des secrets que Rome lui eût révélés. L'insistance que je mets à établir les services rendus au Corrège par l'art antique étonnera peut-être plus d'un lecteur. Les gens du monde sont trop souvent disposés à confondre le style antique avec le style académique. Or une telle confusion est la négation même de la vérité. Le style académique n'est qu'une interprétation erronée de la tradition. Au nom de la tradition même, envisagée directement, la raison et le goût réprouvent le style académique, avec lequel Antonio Allegri n'a rien de commun. S'il consulte les monumens de l'art antique, il ne consulte pas moins souvent la nature. Quand il a vu comment les statuaires d'Athènes exprimaient la vie, il interroge la vie elle-même, et c'est à ce double conseil qu'il doit l'alliance de la grandeur et de la souplesse.

On a beaucoup parlé de la pauvreté d'Antonio Allegri. Une anecdote racontée par Vasari sur la foi d'une tradition populaire, et souvent répétée après lui par les historiens de la peinture, nous le montre expirant dans un accès de fièvre, exténué de fatigue, pour avoir rapporté sur ses épaules, de Correggio à Parme, une somme de soixante écus qui lui avait été payée en *quattrini*, c'est-à-dire en cuivre. Un poète danois, OEhlenschlæger, s'est emparé de cette anecdote et en a fait le sujet d'un drame émouvant. Aujourd'hui, grâce aux recherches de Tiraboschi et de Pungileoni, nous savons ce que vaut cette historiette. Aucun document ne vient à l'appui du récit de Vasari. Le voyage à pied de Parme à Correggio est une fable imaginée à plaisir, acceptée sans examen par la crédulité publique, et transmise d'âge en âge, mais qui ne résiste pas à l'analyse. Les

pièces que nous possédons sur la condition matérielle du Corrège, quoique peu nombreuses, ne permettent pas d'ajouter foi à son dénûment. Je n'irai pas jusqu'à dire avec Lanzi qu'il reçut en dot de sa femme une somme importante, car cette dot, dont nous connaissons le chiffre, s'élève à 251 ducats, soit 2,510 francs, et tout en admettant qu'une honnête médiocrité se prête merveilleusement au développement du génie, je ne saurais voir dans une dot de cent louis une somme importante. Cependant, pour rester dans la vérité, pour estimer équitablement la condition du Corrège à l'époque de son mariage, il faut se rappeler que, dans les premières années du XVIe siècle, cent louis représentaient un bien-être très supérieur à celui qu'on pourrait se procurer aujourd'hui en échange de la même somme. D'après les calculs les plus modérés des économistes, il faut au moins tripler la dot d'Antonio Allegri pour se faire une juste idée des avantages que cette dot lui apportait. Soyons généreux et quadruplons; nous arrivons à dix mille francs. Quelque modeste qu'on le suppose dans ses goûts, dans ses habitudes, de bonne foi ce n'est pas là une fortune. Qu'on lui prête toutes les vertus imaginables, qu'on ajoute même à la dot de sa femme toutes les richesses morales dont Frosine entretient Harpagon pour le décider au mariage, on ne parviendra pas à lui donner l'opulence; mais il faut avouer pourtant qu'il se trouve à l'abri de la pauvreté, si la maladie ne vient pas arrêter ses travaux.

Lorsque Antonio Allegri se maria, il avait vingt-six ans, et la jeune fille qu'il épousait, Girolama Merlini, n'en avait que seize. La dot de Girolama était en terres, circonstance dont il faut tenir compte, si l'on veut estimer à sa juste valeur l'opinion de Lanzi, car chacun sait que le revenu de la terre est inférieur à l'intérêt des capitaux engagés dans l'industrie. Avec une fortune ainsi constituée, ce qu'on gagne en sécurité, on le paie par l'abandon approximatif de 50 pour 100. Plus d'un lecteur sans doute ne pourra s'empêcher de sourire en lisant ces évaluations minutieuses. Il est impossible pourtant de ne pas les aborder dès qu'il s'agit de la condition matérielle d'Antonio Allegri. Or en 1530, c'est-à-dire dix ans après son mariage, il achetait une terre de Lucrezia Pusterla, de Mantoue, veuve de Giovanni Cattania. Veut-on savoir quel était le prix de cette acquisition? 195 écus. Admettons qu'il s'agisse d'écus d'or, de ducats : nous n'obtiendrons encore qu'une somme bien modeste, 1,950 francs. N'oublions pas qu'à cette époque, parvenu à l'âge de trente-six ans, le Corrège avait exécuté la plupart de ses grands travaux. Nous sommes donc forcé de croire, malgré l'optimisme de Lanzi, que ces travaux, dont nous dirons tout à l'heure le prix, ne l'avaient pas enrichi. Il avait pourvu aux besoins de sa famille, ce

qui n'était pas une tâche facile, car il avait quatre enfans, mais il n'était pas en mesure de leur laisser un brillant héritage.

Quant au dessin conservé aujourd'hui dans la bibliothèque Ambrosienne et annoté par Resta comme représentant la famille du Corrège, il ne saurait être invoqué comme un argument en faveur de l'anecdote rapportée par Vasari, car ce dessin représente un homme d'un âge avancé, une femme encore jeune, une jeune fille et trois garçons pieds nus. Or nous savons par Pungileoni que le Corrège n'a jamais eu qu'un fils, et que ses trois autres enfans étaient des filles. On ne peut donc citer ce portrait de famille comme un document sérieux.

Par cette rapide discussion, nous sommes amené à conclure qu'Antonio Allegri n'a connu ni la misère ni la richesse. Il n'est pas mort exténué de fatigue pour avoir porté un fardeau dont il aurait dû charger une bête de somme, il a vécu de son travail, et grâce à son énergie il a pu soutenir sa famille; mais il n'a jamais connu les douceurs du loisir, la joie du repos après la tâche accomplie. Toute sa vie n'a été qu'un labeur sans relâche, tous les documens relevés par Tiraboschi et Pungileoni nous autorisent à l'affirmer. Si l'on compare le nombre et l'importance des œuvres qu'il a exécutées à la durée de sa vie, on arrive à comprendre qu'il n'a jamais dû mériter le reproche d'oisiveté. Une fois engagé dans la carrière qu'il avait librement choisie, il ne s'est pas arrêté un seul jour. Son unique délassement était la variété même de ses travaux. Il renouvelait ses forces en appliquant son imagination et son pinceau à des sujets tantôt graves, tantôt gracieux, tantôt chrétiens, tantôt païens. Il n'a jamais eu l'occasion de se laisser énerver par le bien-être, par la perspective d'une longue suite de jours assurés à sa famille sans qu'il fût obligé de se remettre à la besogne. Son génie ne s'est jamais endormi dans l'inaction. Quant à sa vie domestique, nous n'en savons rien. Nous aimons à croire que Girolama Merlini n'a rien fait pour troubler la vie de son mari.

Nous connaissons le chiffre des sommes reçues par Antonio Allegri pour ses travaux les plus importans. Ces documens sont de nature à prouver aux plus incrédules que l'anecdote racontée par Vasari ne repose sur aucun fait réel. Ceux qui ne savent pas les variations survenues dans la valeur de l'argent trouveront sans doute que les travaux de ce peintre éminent ont été rémunérés d'une manière misérable; mais cette opinion s'évanouit devant un examen attentif: il est désormais démontré que le Corrège n'a jamais ressenti les angoisses de la détresse. La coupole de San-Giovanni lui fut payée 472 sequins, somme très modique assurément, si on la compare au prix actuel des travaux de peinture; mais cette somme si modique

valait, dans les premières années du XVIe siècle, trois fois au moins ce qu'elle vaut aujourd'hui, c'est-à-dire trois fois 4,720 francs, ou 14,160 francs. Pour la peinture de la frise dans la même église, le Corrège reçut 60 sequins. On s'étonne à bon droit des modestes conditions acceptées par ce maître illustre, quand les peintures de l'abside dans l'église de la Madeleine à Paris ont été payées 80,000 fr., car, même en triplant le salaire d'Antonio, nous n'arrivons pas à trouver le quart de cette somme. A l'époque où vivait le Corrège, les peintres ne rêvaient pas l'oisiveté des grands seigneurs; pour eux, le travail n'était pas seulement un moyen de subvenir aux besoins les plus impérieux de la vie, c'était aussi un bonheur. Ils se contentaient volontiers d'un salaire modique dans l'espérance d'obtenir bientôt des travaux plus importans. Ce fut là sans doute la raison qui décida le Corrège à peindre la coupole de San-Giovanni pour 472 sequins, et son espérance ne fut pas trompée, car on lui offrit 1,100 sequins pour peindre la coupole du dôme, c'est-à-dire de la cathédrale de Parme, somme qui représenterait aujourd'hui 33,000 fr. Pour estimer l'importance réelle de ces peintures murales, il convient de savoir que, dans l'église de San-Giovanni, le Corrège peignit, outre la coupole proprement dite, les pendentifs et les piliers de cette coupole, ainsi que la tribune, ce qui pour les Italiens signifie l'abside. Il devait pareillement dans la cathédrale peindre la coupole et la tribune; mais, justement blessé dans son orgueil par les railleries impertinentes d'un marguillier, il abandonna la seconde partie de sa tâche. Le facétieux marguillier ne voyait dans la coupole de la cathédrale qu'un plat de grenouilles. Ce bon mot charmant, qui égaya les fabriciens, nous a privés d'un chef-d'œuvre. Aujourd'hui parmi nous il se trouve encore des marguilliers facétieux, mais les peintres ne se laissent pas décourager par une plaisanterie, si triviale qu'elle soit: ils comptent sur les gens d'esprit pour les venger des sots, et c'est à coup sûr le parti le plus sage; cependant la colère et le découragement du Corrège ne doivent pas nous étonner.

Parmi les tableaux dont le prix nous est connu, il nous suffira d'en citer trois qui jouissent à bon droit d'une renommée européenne : *la Vierge au bas-relief*, le *Saint Jérôme* et *la Naissance du Christ*. Le premier de ces tableaux, que les Italiens appellent *la Vierge au saint Antoine*, fut exécuté pour l'église de San-Francesco à Correggio et payé 100 sequins. Il représente la Vierge assise sur un trône entre des colonnes d'ordre ionique. Au pied du trône sont placés saint François, sainte Catherine d'Alexandrie, saint Jean-Baptiste et saint Antoine de Padoue. C'est aujourd'hui un des plus beaux ornemens de la galerie de Dresde. Le *Saint Jérôme*, qui se voit encore dans le musée de Parme et qui porte le nom de ce grand

docteur, quoiqu'il représente une *sainte famille*, fut payé 80 sequins. Cette dénomination s'explique par la présence de saint Jérôme, qui offre ses écrits au Christ placé dans les bras de la Vierge. A ce tableau se rattache une anecdote assez singulière, dont je n'entends pas garantir la parfaite authenticité, mais racontée par des écrivains sérieux et dignes de foi. Donna Briseide Colla, veuve d'Orazio Bergonzi, qui avait commandé le *Saint Jérôme*, fut tellement satisfaite de cet ouvrage, qu'elle voulut faire un cadeau à l'auteur pour lui témoigner sa reconnaissance. Après avoir acquitté le prix convenu, elle lui envoya deux chariots de bois, quelques mesures de froment et un porc. C'est là sans doute une étrange manière d'encourager le génie, mais il ne paraît pas que le peintre se soit trouvé offensé de ce singulier cadeau. Comme le *Saint Jérôme* était destiné à l'église de Saint-Antoine, peut-être les beaux esprits du temps voyaient-ils dans le porc donné au Corrège par donna Briseide une allusion délicate.

La Naissance du Christ, qui se voit à Dresde, et connue dans toute l'Europe sous le nom de *la Nuit*, fut payée 47 sequins 1/2. Elle avait été commandée par Alberto Pratonero pour une chapelle de famille dans l'église de San-Prospero, de Reggio. Les historiens ne font mention d'aucun cadeau supplémentaire. Alberto Pratonero, après avoir compté 47 ducats 1/2, se crut quitte envers l'auteur.

Ainsi *la Vierge au bas-relief*, le *Saint Jérôme* et *la Nuit* ont valu au maître 227 sequins, 2,370 francs. Ces trois tableaux, sans posséder un mérite égal, représentent aujourd'hui une somme immense. S'ils étaient mis en vente, il est impossible de prévoir jusqu'où monteraient les enchères. Il ne faut pourtant pas croire qu'Antonio Allegri eût à se plaindre de donna Briseide et d'Alberto Pratonero. Lors même qu'il n'eût pas reçu de donna Briseide deux chariots de bois, quelques mesures de froment et un porc, il ne l'eût pas accusée de lésinerie. Remarquons en passant que les franciscains ont été plus généreux que les premiers acquéreurs du *Saint Jérôme* et de *la Nuit;* ils ont déboursé 100 sequins. Il faut croire qu'ils appréciaient plus justement le génie du Corrège. Leur clairvoyance n'étonnera pas ceux qui connaissent l'histoire de la peinture.

Le réfectoire du couvent de Saint-Paul est le premier travail qui doive nous occuper, non qu'il soit le début du Corrège dans la peinture à fresque, mais parce qu'il présente un ensemble de compositions où le génie du maître s'est librement déployé. Il avait fait ses premiers essais en ce genre dans sa ville natale. Avant le mémoire publié par le père Affò, on avait peine à s'expliquer le caractère païen de ce réfectoire; aujourd'hui l'énigme est résolue. Nous savons que l'abbesse de ce couvent n'était pas astreinte à la clôture, et, pour

nous servir de l'expression consacrée, vivait *dans le siècle*. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'elle ait demandé au Corrège pour la décoration de son réfectoire *la Chasse de Diane*, des faunes, des satyres et des nymphes. Hâtons-nous d'ajouter qu'il n'y a rien dans ces compositions dont puissent s'alarmer les esprits les plus scrupuleux : c'est la mythologie païenne prise du côté gracieux, mais non du côté lascif. Le goût le plus pur n'a pas un reproche à exprimer. *La Chasse de Diane*, qui forme le sujet principal, est une scène ingénieuse et animée, où respire le sentiment le plus vrai de l'antiquité. En contemplant la chaste déesse sur les murs du couvent de Saint-Paul, on croit avoir devant ses yeux un des tableaux dont Pline l'Ancien nous a transmis la description dans le trente-cinquième livre de son *Histoire*. Il y a dans ce poème païen tant d'abondance et de spontanéité, que les noms de Parrhasius et de Timanthe se présentent au souvenir du spectateur. Il semble que l'invention de cette fresque vivante n'ait rien coûté à l'imagination de l'auteur. Il faut la regarder à plusieurs reprises pour comprendre tout ce qu'il y a de savant et de médité dans le choix des attitudes et des vêtemens, dans l'expression des physionomies. Antonio n'avait que vingt-quatre ans lorsqu'il peignit *la Chasse de Diane* dans le réfectoire de Saint-Paul, et pourtant il y a dans cette composition une élégance, une sévérité qui révèlent un savoir consommé. Pour concevoir, pour exécuter une telle scène, il faut évidemment quelque chose de plus que la pratique matérielle du métier; il faut avoir cultivé son esprit d'une manière générale, et s'être préparé à l'accomplissement de cette tâche délicate par des études littéraires. Lanzi croit que le Corrège, pour décorer le réfectoire de Saint-Paul, eut recours aux conseils d'Orselini, dont la fille demeurait au couvent. Il me paraît plus naturel de penser qu'Antonio trouva dans sa propre mémoire tous les renseignemens dont il avait besoin. L'éducation qu'il avait reçue le dispensait d'appeler à son secours l'érudition d'Orselini. Quant au reste de la décoration, je ne crains pas de la recommander à tous les peintres comme le type du goût le plus pur, de la sobriété la plus exquise. Les têtes d'enfans et de jeunes filles imaginées par Antonio étonnent et ravissent tous les yeux par l'éclat de la couleur et la vivacité du regard. Il est impossible de rêver des physionomies plus riantes, des lèvres plus fraîches, des joues plus vermeilles : c'est la vie même prise sur le fait et reproduite avec un rare bonheur.

Au-dessus de ces figures charmantes, dont le souvenir ne s'efface pas, et qui sont vues à mi-corps, le Corrège a placé des scènes païennes qui rappellent à tous les esprits éclairés le style des pierres gravées que la Grèce et l'Italie antiques ont léguées à notre admiration. Quoiqu'il n'eût pas visité Rome, il est évident qu'il s'était nourri avec

empressement des plus belles œuvres du génie païen. Les faunes, les satyres et les nymphes de Saint-Paul attestent chez l'auteur un commerce familier, un commerce assidu avec les monumens les plus sévères, avec les débris les plus précieux qui ornent aujourd'hui les musées d'Europe. Ce qui caractérise particulièrement les fresques de Saint-Paul, ce qui leur assigne une place à part dans l'histoire de la peinture, c'est leur extrême simplicité, et c'est par là surtout qu'elles se rattachent au génie d'Athènes. Le Corrège a prouvé mainte fois la puissance et la variété de son imagination. Je ne crois pas qu'il ait jamais concilié d'une manière plus heureuse l'élégance et l'érudition, car il ne faut pas hésiter à le ranger parmi les peintres érudits. Quand on prend la peine d'analyser ces compositions, on s'étonne à bon droit du petit nombre d'élémens qui s'y trouvent réunis : elles sont faites à peu de frais, avec si peu de chose, qu'on les dirait improvisées; mais cette première pensée s'évanouit bientôt. Pour agir ainsi sur l'imagination du spectateur, il est hors de doute que le Corrège a réfléchi longtemps et n'a rien livré au hasard. J'ai dit que ces scènes rappellent le style des pierres gravées; il est impossible en effet de se dérober à ce souvenir, mais dans ces gracieuses idylles tracées par le pinceau d'un maître ingénieux, l'imitation de l'antiquité n'a jamais rien de servile. On reconnaît partout l'interprétation libre et hardie des plus admirables modèles. On voit que le Corrège, malgré la nécessité qui le confinait dans sa terre natale, s'était nourri de l'antiquité, et lui demandait des inspirations sans jamais la copier. C'est de fait la seule manière de mettre à profit la tradition. Il ne transcrit pas ses souvenirs, il les interroge, et les transforme après les avoir interrogés. L'étude attentive du réfectoire de Saint-Paul suffirait à démontrer les immenses avantages de l'éducation littéraire pour la pratique de la peinture. Un artiste obligé de recourir à l'érudition d'un lettré n'eût jamais imaginé *la Chasse de Diane*. Son pinceau eût vainement cherché les faunes et les nymphes qui nous ravissent et nous étonnent. Pour inventer avec une telle liberté, il est indispensable de travailler sur son propre fonds. Jamais les conseils les plus éclairés, les renseignemens les plus précis recueillis dans la conversation des érudits les plus consommés ne pourront remplacer l'étude directe et personnelle de l'antiquité. Le réfectoire de Saint-Paul offre l'union constante de la vérité la plus savante avec la beauté la plus exquise, et cette union ne se rencontre que dans les œuvres spontanées, c'est-à-dire conçues par un esprit armé de toutes pièces.

De toutes les peintures murales d'Antonio Allegri, la coupole de San-Giovanni est peut-être celle qui permet de juger le mieux l'étendue et la souplesse de son talent. Le sujet principal, *l'Ascension du*

Christ, remplit tout le champ de la coupole. Sur les pendentifs sont représentés les quatre évangélistes et les quatre saints protecteurs de l'église. Dans la tribune se trouvait figuré *le Couronnement de la Vierge;* mais cette partie de l'église ayant été abattue pour l'agrandissement du chœur, la Vierge et le Christ furent heureusement sauvés, et sont aujourd'hui placés dans la bibliothèque de Parme. La décoration de la tribune nouvelle fut confiée au pinceau d'Aretusi. Je ne m'arrêterai pas à louer l'expression fervente des apôtres suivant d'un regard ébloui le Christ qui remonte au ciel. Je n'appellerai pas l'attention sur les myriades d'anges qui encadrent cette dernière scène. Ce qui me frappe, ce qui me paraît un éternel sujet d'admiration et d'étude, c'est le style des évangélistes et des saints protecteurs; c'est là que le génie d'Antonio se révèle dans toute sa puissance, dans toute sa maturité. Ces huit figures sont à mes yeux la partie capitale de la composition. Si le temps nous les eût enviées, nous n'aurions des facultés d'Antonio qu'une notion très incomplète. Si *l'Ascension* était ruinée, cette perte, si regrettable qu'elle fût, ne laisserait pas dans l'histoire de la peinture une lacune aussi affligeante. L'attitude des apôtres exprime admirablement le caractère du prodige dont ils sont témoins. Les chérubins et les séraphins sont à bon droit réputés comme l'expression la plus vraie de l'allégresse; mais le Christ, c'est-à-dire le personnage principal, n'a peut-être pas toute la grandeur, toute la sérénité dont l'imagination et la foi se plaisent à le revêtir. Il semble qu'en peignant cette figure, Antonio n'ait eu d'autre préoccupation que la perspective verticale. Tous les hommes du métier reconnaissent d'une voix unanime qu'il a résolu victorieusement ce problème difficile. C'est là sans doute un glorieux éloge. Cependant la difficulté vaincue ne saurait être acceptée comme le but suprême de la peinture. Aussi *l'Ascension du Christ* de San-Giovanni me paraît-elle plus digne d'étonnement que d'admiration.

A ne considérer que la question de géométrie descriptive, c'est une merveille; si l'on oublie la science pour ne songer qu'à la beauté, la surprise fait place au désappointement. On regrette de ne pas trouver dans le fils de Marie le caractère surnaturel qui lui appartient : ce n'est plus qu'un homme ordinaire vu de bas en haut. Les apôtres et les saints protecteurs défient l'examen le plus attentif. Plus on les étudie, plus on est forcé de les admirer. Toutes les parties de ces étonnantes figures sont traitées avec le même soin, rendues avec la même vérité. Les têtes se recommandent par une physionomie originale, les pieds et les mains sont modelés avec une fermeté magistrale; quant aux draperies, elles sont bien conçues et n'ont rien de capricieux; elles plaisent aux yeux par le choix et la vérité des plis, et contentent l'intelligence en expliquant la forme

du corps, c'est-à-dire qu'elles réalisent la perfection idéale dans cette partie de l'art. Quiconque n'a pas vu, n'a pas contemplé à loisir les évangélistes de San-Giovanni, ne peut se flatter de connaître le génie d'Antonio Allegri. Il y a dans ces figures une énergie, une simplicité qu'on chercherait en vain dans ses autres compositions. S'il fallait trouver dans l'histoire de la peinture un terme de comparaison, nous serions forcé de nommer les prophètes de la Sixtine. Les prophètes en effet sont les seules créations du pinceau moderne qui réunissent au même degré que les évangélistes de San-Giovanni la puissance et la simplicité; c'est d'ailleurs la seule parenté qui les rapproche, car lors même que nous ne saurions pas qu'Antonio n'a jamais vu la Sixtine, nous serions obligé de confesser que le style des évangélistes n'a rien de commun avec le style des prophètes. S'il arrive au Corrège d'éveiller en nous le souvenir de Michel-Ange, il ne lui arrive jamais de se confondre avec lui et de perdre son originalité.

La coupole, les pendentifs et la tribune de San-Giovanni furent peints de 1520 à 1526. Ainsi Antonio avait vingt-six ans lorsqu'il commençait cet immense travail, et il le terminait à l'âge de trente-deux ans. Un fait singulier, qui n'est pas à négliger puisqu'il sert à caractériser l'esprit du temps, c'est qu'Antonio dut au réfectoire de Saint-Paul la protection des moines du Mont-Cassin, et obtint par leur entremise la décoration de San-Giovanni. Le génie de la renaissance avait envahi jusqu'aux moines du Mont-Cassin; *la Chasse de Diane* flattait leurs goûts érudits, et la coupole d'une église chrétienne récompensait le talent païen d'Antonio.

Quant à l'exécution matérielle des travaux dont je viens de parler, il convient de l'étudier non pas dans la coupole même, à moins qu'on ne prenne la peine de monter dans les combles de l'église, mais dans la bibliothèque de Parme. Le Christ et la Vierge de la tribune de San-Giovanni suffisent amplement pour nous édifier sur les procédés techniques de l'auteur. Il est impossible d'imaginer quelque chose de plus simple et de plus sûr. Il y a dans le maniement du pinceau une régularité que les ignorans pourraient appeler froideur. Pour tous ceux qui ont regardé attentivement *le Couronnement de la Vierge* détaché de la tribune de San-Giovanni, il demeure évident qu'Antonio transcrivait ses cartons comme un praticien met au point le modèle, et n'avait plus d'autre souci en face de la muraille que le mélange et la fusion des couleurs. Il n'y a pas un coup de pinceau qui révèle la moindre hésitation. On comprend toute la justesse du mot attribué à Michel-Ange : « La fresque est la seule peinture qui offre à l'homme une tâche digne de ses forces. »

La coupole de la cathédrale de Parme, décorée par Antonio Allegri de 1526 à 1530, n'offre pas un intérêt moins puissant que la cou-

pole de San-Giovanni, mais peut-être ne réunit-elle pas au même degré l'élégance, le savoir, l'élévation et la pureté. C'est parmi les historiens de la peinture une opinion accréditée, que ce dernier travail est supérieur au premier. Cependant je crois qu'il est permis de ne pas se rallier à cette opinion, et qu'on peut, sans tomber dans le paradoxe, maintenir les droits de San-Giovanni. Ce n'est pas que je prétende signaler un affaiblissement dans le talent de l'auteur entre les années 1526 et 1530, une telle prétention ne saurait se justifier; mais je ne trouve pas dans la coupole de la cathédrale une seule figure qui me semble comparable aux évangélistes et aux docteurs de San-Giovanni : c'est à ces termes que se réduit ma pensée. J'admire, comme tous les hommes de bonne foi, l'abondance et la variété qui éclatent dans la coupole de la cathédrale, je reconnais avec tous les esprits éclairés qu'un génie de premier ordre a pu seul enfanter une telle composition; mais quelle que soit la vivacité de mon admiration, je suis bien obligé de confesser qu'Antonio n'a pas conçu *l'Assomption de la Vierge* aussi simplement que *l'Ascension du Christ*. Le regard le plus attentif ne suit pas sans effort l'ordonnance de ce poème. A parler franchement, il semble même que l'auteur n'ait pas songé à l'ordonnance. Pour ma part, je ne crois pas qu'il l'ait négligée; toutefois il faut reconnaître qu'il n'a pas mis dans l'expression de sa pensée la clarté qui ajoute tant de prix aux plus beaux ouvrages. Les anges, les docteurs et les martyrs qui reçoivent la Vierge dans le ciel offrent aux peintres d'innombrables sujets d'étude. Envisagée au point de vue technique, la coupole de la cathédrale ne saurait être louée trop vivement. L'auteur a multiplié les problèmes les plus ardus pour se donner le plaisir de les résoudre; il ne recule devant aucune difficulté. Je reconnais, avec tous les hommes du métier, que son audace lui porte bonheur; il se joue des obstacles et paraît à peine en avoir conscience, tant il demeure puissant et varié; mais ces figures si facilement inventées n'offrent pas toujours des lignes heureuses. Il y a d'ailleurs dans les raccourcis une ostentation qui frappe tous les yeux. Je laisse aux érudits en cette matière le soin de décider si le Corrège a surpassé Melozio dans la perspective verticale; je me contente de déclarer que la science et l'art ne sont pas pour moi une seule et même chose. En peinture comme en statuaire, la science est un moyen de toucher le but, et non le but même. Or, dans la coupole de la cathédrale, le Corrège me paraît avoir confondu plus d'une fois le but et le moyen. Cependant, malgré ces réserves, je comprends sans peine l'admiration et la sympathie qui s'attachent à *l'Assomption* de Parme; car si l'on consent à ne pas se préoccuper de l'ordonnance, on se laisse facilement séduire par la beauté des visages, par la grâce des attitudes, par le choix et l'harmonie des tons. Si je préfère les pendentifs de

l'Ascension à la coupole de la cathédrale, je comprends très bien qu'on préfère *l'Assomption* à *l'Ascension*. L'invention que l'auteur a prodiguée dans le premier de ces deux poèmes explique cette prédilection.

Ces deux coupoles, qui ont soulevé tant de questions dans le domaine purement poétique, ont suscité aussi de très vives discussions dans l'ordre technique. Le parti adopté par Antonio à l'égard de l'architecture, en agrandissant le champ de la peinture, réduit l'architecture à néant. Antonio, au lieu de respecter la surface solide offerte à son pinceau, prend plaisir à la trouer. Il dispose dès lors d'un espace illimité, et c'est à la faveur de cet agrandissement qu'il multiplie les raccourcis. Son exemple a trouvé de nombreux imitateurs, qui ont pris soin d'en démontrer tous les dangers. Pour tous ceux qui ont pris la peine de méditer sur ce problème délicat, il est aujourd'hui hors de doute qu'il vaut mieux en pareille occasion respecter les divisions de l'architecture et ne pas trouer la surface offerte au pinceau. Toutefois il ne serait pas juste d'imputer au génie d'Antonio toutes les extravagances commises en son nom. Les périls de son exemple ne sauraient lui être comptés comme une faute personnelle.

Ce qui demeure établi, c'est qu'il a fait de la perspective verticale un emploi plus hardi que ses devanciers, et que dans son ardeur pour cette nouveauté savante, il n'a pas su s'arrêter à temps. Il a trop souvent procédé comme un homme égaré par le désir de montrer son habileté. Pour le juger en toute équité, il faut oublier les fruits de son enseignement et considérer son œuvre en elle-même. Or les deux coupoles de Parme occupent dans l'histoire de l'art une place considérable, et méritent une attention aussi assidue, aussi profonde que les grands travaux de Rome et de Florence. Si elles ne satisfont pas à toutes les conditions exigées par le goût et indiquées par l'étude de l'antiquité, elles excitent vivement l'imagination et révèlent une singulière puissance. Pour se tromper comme s'est trompé Antonio, il faut posséder des facultés de premier ordre, et les erreurs d'un tel génie ne doivent être signalées qu'avec respect. D'ailleurs, quelques reproches qu'on puisse lui adresser, les évangélistes et les docteurs de San-Giovanni rachètent amplement toutes ses fautes. C'est ce que ne doivent jamais oublier les esprits les plus sévères.

Après avoir parlé des peintures murales du Corrège, il nous reste à examiner les tableaux de galerie qui jouissent en Europe d'une légitime et universelle renommée. J'essaierai d'abord de caractériser les tableaux qui se trouvent à Parme. Les plus célèbres sont le *Saint Jérôme* et *la Vierge à l'écuelle*. Le premier de ces tableaux a séjourné pendant quelques années en France. Il est d'ailleurs connu

par la gravure de Strange, qui, sans être d'une fidélité irréprochable, en reproduit cependant les principaux mérites. Or ces deux tableaux se recommandent surtout par la naïveté. La *sainte famille* connue sous le nom de *Saint Jérôme* est une composition dont la grâce n'a jamais été dépassée. On ne saurait imaginer une scène plus simplement conçue et rendue avec moins d'artifice. Et quand je parle ainsi, il est bien clair que j'entends parler de l'artifice apparent, car pour atteindre à cette simplicité, il ne s'agit pas de posséder la naïveté des temps primitifs : il s'agit de concilier les progrès de la science avec la simplicité de l'expression. Le *Saint Jérôme* et *la Vierge à l'écuelle* réalisent admirablement le programme que je viens d'indiquer. Dans ces deux compositions, on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, de la science déployée par l'auteur dans la forme des corps, ou de la vérité des physionomies. L'ange qui présente au Christ les écrits de saint Jérôme est dessiné avec un rare bonheur. Le visage du Christ, tout à la fois souriant et sérieux, justifie dans une certaine mesure tout ce qu'il y a d'étrange dans cette présentation. Il est assez difficile en effet de concevoir saint Jérôme offrant ses écrits au Christ: mais il serait puéril de chicaner l'auteur sur cet anachronisme, car il pourrait invoquer l'exemple de ses plus célèbres contemporains.

Ce qu'il faut surtout admirer dans le *Saint Jérôme*, ce qui assigne à ce tableau un rang à part dans les œuvres du Corrège et dans l'histoire de la peinture, c'est la beauté du personnage principal, je veux dire de celui qui donne son nom au tableau. L'illustre docteur de l'église à qui nous devons la traduction latine des saintes Écritures nous offre dans le tableau du Corrège, je ne dirai pas seulement l'alliance de la vieillesse et de la majesté, ce que d'autres maîtres ont plus d'une fois réalisé, mais l'alliance de la vieillesse et de l'élégance. Cette *sainte famille* doit compter parmi les œuvres les plus savantes, les plus vraies et les plus naïves de la peinture, et une composition de cet ordre suffit pour classer l'homme qui l'a signée de son nom. Aussi tous les compatriotes du Corrège s'empressent-ils de la montrer aux étrangers comme un titre de gloire nationale. La poitrine et les membres de saint Jérôme sont rendus avec une vérité au-dessus de tout éloge. L'affaissement des chairs est exprimé franchement, mais sans pauvreté. C'est la nature acceptée sans hésitation, librement interprétée. Ce que je dis de ce tableau, je ne pourrais que le répéter à propos de *la Vierge à l'écuelle*. Ici peut-être la naïveté est-elle poussée plus loin; l'expression du Christ est peut-être plus enfantine, le regard de la Vierge a peut-être plus de tendresse. Cependant je ne place pas *la Vierge à l'écuelle* au-dessus du *Saint Jérôme*, et je pense que les hommes du métier partagent mon avis. Ce qu'il y a de certain, c'est que le

Saint Jérôme et *la Vierge à l'écuelle* suffisent pour ranger l'auteur parmi les maîtres les plus éminens de son art.

J'arrive à *la Nuit*, c'est-à-dire à la Nativité, que tous les voyageurs s'empressent d'aller voir dans la galerie de Dresde, et qui mérite en effet l'admiration dont elle est entourée. Il est juste pourtant, il est nécessaire de contrôler cette admiration, et d'affirmer que, légitime dans sa source, elle se produit sous une forme exagérée. Sans doute *la Nuit* est un admirable ouvrage, sans doute il y a dans cette composition une prodigieuse dépense de savoir et d'habileté; mais il ne faut pas se méprendre sur la valeur et la portée des moyens employés par l'auteur. Ce qui éblouit la foule n'est pas toujours ce qui contente les esprits éclairés. Or l'artifice employé par Antonio Allegri ne se rattache pas directement aux lois suprêmes de l'art. En quoi consiste en effet la magie de ce tableau, vanté par les touristes comme le dernier mot de la peinture? Dans la lumière qui émane de la tête du Christ au lieu de l'éclairer. Lanzi, qui accepte sans la discuter la célébrité européenne de ce tableau, propose de l'appeler *le commencement du jour*. Le nom n'y fait rien : il s'agit de savoir si l'artifice employé par Antonio satisfait ou non aux plus hautes conditions de la peinture, si c'est là une manière sérieuse d'envisager le sujet, ou tout simplement une ruse destinée à séduire les ignorans. Or, pour peu qu'on prenne la peine de réfléchir, on ne tarde pas à se convaincre de la puérilité de cet artifice. On voit à la chartreuse de San-Martino, à deux lieues de Naples, un tableau de Guido Reni qui représente le même sujet, et qui reproduit le même artifice. Je ne veux établir aucune comparaison entre Guido Reni et Antonio Allegri; je me contente de remarquer qu'un maître secondaire a pu, à l'aide de cet artifice, obtenir une admiration que le goût ne ratifie pas.

Il y a dans la galerie de Dresde plusieurs tableaux qui ne jouissent pas de la même renommée que *la Nuit*, et qui cependant méritent une attention plus sérieuse. Je ne veux pas parler de la *Madeleine pénitente*, qui réunit au plus haut point l'élégance et la tristesse : cette admirable figure, si justement populaire, soulèverait plus d'une objection, car elle est plus voluptueuse que pénitente; elle appelle le désir plutôt qu'elle n'exprime le repentir. Comment trouver pourtant le courage de la blâmer? Son adorable beauté désarme les esprits les plus sévères. Il y a dans ses paupières abaissées tant d'humilité, dans son corps tant de souplesse, dans ses membres tant d'élégance, dans le vêtement qui l'enveloppe tant de grâce et d'harmonie, qu'il est bien difficile de la condamner. Les deux compositions dont je veux parler sont *la Vierge au saint Antoine* et *la Vierge au saint George*. La première de ces deux compositions remonte à l'année 1512. Antonio Allegri n'avait donc que dix-huit

ans lorsqu'il la conçut et l'exécuta. Or, de l'avis unanime de tous les hommes compétens, ce tableau est le plus pur, le plus élégant, le plus sévère qu'il ait jamais signé de son nom, et pourtant il ne jouit pas de la même célébrité que *la Nuit*. Il y a dans *la Vierge au saint Antoine* une précision de contours, une majesté d'attitude que l'auteur n'a jamais surpassées, je pourrais dire qu'il n'a jamais retrouvées. Je reconnais volontiers toute l'excellence de ce morceau; cependant je ne voudrais pas placer toutes les œuvres postérieures d'Antonio au-dessous de cet admirable poème. S'il n'a pas retrouvé, je n'hésite pas à le déclarer, la pureté qui nous ravit dans *la Vierge au saint Antoine*, il a montré des qualités que ce tableau ne révélait pas, une tendresse que Raphaël n'avait pas connue, que Léonard avait indiquée sans la manifester pleinement. C'en est assez pour ne pas voir dans les œuvres postérieures à 1512 un signe de décadence. C'est en pareille occasion surtout qu'il faut se défier de l'opinion des puristes. Trop souvent en effet les hommes d'un goût éclairé se laissent entraîner à proscrire des œuvres d'une incontestable valeur au nom d'un type absolu dont ils ne veulent pas s'écarter. C'est ce qui est arrivé pour *la Vierge au saint Antoine*, dont le mérite défie d'ailleurs toute discussion.

On a dit, et je transcris exactement une opinion accréditée, que le Corrège eût été plus grand, qu'il occuperait dans l'histoire de son art un rang plus élevé, s'il fût demeuré fidèle au style de ce tableau. Pour ma part, je n'en crois rien. Tout en reconnaissant, tout en proclamant l'élégance et la pureté de cette composition, je suis forcé d'avouer qu'elle tient à la fois de Mantegna et de Léonard, c'est-à-dire qu'elle n'appartient pas en propre à Antonio. Or, pour signifier quelque chose dans l'histoire, il faut avant tout être soi-même, vivre d'une vie individuelle, se manifester sous une forme nouvelle, et ces conditions ne se trouvent pas réalisées dans *la Vierge au saint Antoine*. Quant à *la Vierge au saint George*, il faut en parler en d'autres termes. C'est une œuvre savante, une œuvre pure, une œuvre originale. Si le souvenir de Mantegna et de Léonard s'y fait encore sentir, il y règne cependant une indépendance de manière qui frappe tous les yeux. A ce tableau se rattache une touchante légende dont je n'entends pas garantir l'authenticité, mais que j'ai plaisir à rappeler, parce qu'elle s'accorde merveilleusement avec le caractère de la composition. On assure qu'une jeune femme, se promenant un jour dans un jardin avec Antonio, lui offrit une rose en lui disant : « Vous avez beau faire; malgré tout votre talent, vous ne concevrez jamais une composition aussi fraîche que cette fleur. » Antonio se piqua au jeu, et composa *la Vierge au saint George*. Si l'on veut tenir compte de la légende en examinant ce tableau, on y trouve la tige, le calice et la corolle. La Vierge, placée

dans la partie supérieure du tableau, a tant de grâce et de fraîcheur, tant de tendresse et de sérénité, qu'Antonio nous paraît avoir gagné la gageure.

A Paris, nous possédons plusieurs compositions du Corrège, parmi lesquelles il me suffira de citer *le Mariage de sainte Catherine* et l'*Antiope*. *Le Mariage de sainte Catherine*, excellent sous le rapport de l'expression, laisse quelque chose à désirer dans le modelé; les contours n'ont pas toute la précision qu'on pourrait souhaiter. C'est pourtant un tableau de premier ordre, qui ferait l'ornement du plus riche musée.

L'*Antiope* est et sera toujours pour les hommes studieux un sujet d'émulation et de surprise. Il est impossible en effet d'imaginer une peinture plus franche, plus hardie. Tous ceux qui connaissent les difficultés que présente une figure modelée en pleine lumière s'extasient à l'envi devant cette nymphe, dont les contours splendides et voluptueux sont accusés sans le secours des ombres portées. C'est une merveille que la parole doit renoncer à célébrer. Dans la solution de ce problème difficile, la peinture n'est jamais allée plus loin. Les membres et le torse de l'*Antiope* sont rendus avec une vérité qui n'a jamais été dépassée, et l'étonnement redouble quand on prend la peine d'examiner les procédés employés par l'auteur. Il nous a montré la forme d'Antiope sans recourir à aucun des artifices familiers à ses devanciers; il a modelé comme aurait pu le faire un statuaire sans rappeler aucune des lignes de la sculpture antique.

Quel rang faut-il donc assigner à cet homme prodigieux? Quelle est sa place dans l'histoire de l'art? Je ne m'arrêterai pas à la pensée émise par quelques historiens italiens; je ne dirai pas, après eux, qu'il a *clarifié* la manière de Léonard, quoique l'*Antiope* puisse leur donner raison, puisque Léonard condensait l'ombre pour augmenter le relief. Je vais tâcher de trouver pour ma pensée une forme plus simple et plus facile à saisir. Léonard, Michel-Ange et Raphaël avaient exprimé la forme, la grâce et l'harmonie; il semblait qu'il ne restât plus rien à faire, et qu'ils eussent épuisé le champ de la peinture. Antonio cependant trouva quelques épis à glaner dans le champ visité par ces puissans moissonneurs. Pour la forme, il ne peut lutter ni avec Léonard, ni avec Michel-Ange; pour la grâce, il peut soutenir la comparaison même avec Raphaël. S'il ne possède pas au même degré que lui l'harmonie linéaire, il se place près de lui par la suavité des contours, par la tendresse de l'expression; quelquefois même il lui arrive de le dépasser dans le domaine de la grâce : il me suffira de citer la *Madeleine pénitente*. Cette gloire suffit à son nom. Antonio Allegri compte parmi les sept princes de la peinture.

GUSTAVE PLANCHE.

L'ÉPOPÉE NATIONALE

DES RUSSES

D'APRES LES TRAVAUX DES PHILOLOGUES ALLEMANDS.

On sait quel développement ont pris depuis un demi-siècle les études philologiques en Allemagne. L'ancienne poésie russe a eu sa part dans ce vaste mouvement de recherches, et la récente publication faite à Berlin d'un des textes les plus précieux pour l'étude de ses origines est un nouveau témoignage de l'intérêt avec lequel l'érudition germanique interroge et discute les monumens primitifs du génie slave. M. Boltz, professeur de langue russe à l'école militaire de Berlin, ne s'est pas borné, comme quelques autres savans, à traduire le *Poème sur l'expédition d'Igor*, ce remarquable document, cette espèce d'épopée russe dont la découverte, il y a cinquante ans à peine, fit une si grande sensation dans le monde slave. Il en a reproduit le texte original, imprimé avec beaucoup de soin en caractères cyrilliques, d'après les meilleures éditions russes, et il a joint à ce texte des notes, des commentaires pleins d'intérêt. Une grammaire raisonnée du dialecte russe dans lequel le *Poème d'Igor* est composé, un vocabulaire de tous les mots qu'on y rencontre avec leurs différentes acceptions, complètent ce petit traité de philologie slave, où le sujet, exposé sous toutes ses faces, est approfondi dans les moindres détails. Sans nous arrêter cependant à la partie essentiellement philologique du travail de M. Boltz, nous voudrions surtout donner ici une idée du poème pris en quelque sorte par le savant allemand pour texte de ses curieuses recherches : c'est la restitution d'un antique monument littéraire qui appelle sur la publication de M. Boltz un intérêt général, et qui la désigne particulièrement à l'attention du public français.

En 1795, un bibliographe fort estimé, M. Moussine-Pouchkine, découvrit le *Poème d'Igor* dans un manuscrit intitulé *Chronographe*, qu'il avait acheté à un moine du couvent de Space-Yaroslavski; il le présenta comme une

production écrite en *langue vulgaire* par un auteur russe du XIIe siècle, et à ce titre comme le plus ancien monument de la littérature nationale (1). Cette assertion trouva bientôt des contradicteurs. Quelques érudits assurèrent même que l'œuvre était apocryphe. Il s'engagea une discussion très vive, dans laquelle prévalut l'avis d'un juge très compétent en matière de bibliographie slave, le savant Schloetzer, qui reconnut hautement l'authenticité du document découvert par M. Moussine-Pouchkine. Il y a vingt ans néanmoins, un petit groupe d'écrivains, disciples d'Ewers (2), cherchèrent à porter de nouveau le doute là où l'érudition de Schloetzer avait fait pénétrer la lumière. Non-seulement ils récusaient la valeur historique du *Poème d'Igor*, mais ils niaient l'authenticité de la plupart des anciennes chroniques du pays. C'est au milieu de cette polémique, qui dure encore, mais en s'apaisant, que s'est produite la publication de M. Boltz.

Si nous acceptons le *Poème d'Igor* comme un document authentique, il nous reste encore une question à résoudre. Dans quel dialecte est écrit ce poème? — La *Société des amis de la littérature slave* mit cette question au concours. — Le texte publié par M. Moussine-Pouchkine n'étant qu'une copie, il importait de préciser l'époque à laquelle remonte ce manuscrit, afin de le purger des locutions que le copiste aurait pu y introduire. On l'étudiait à ce point de vue, lorsque l'incendie de Moscou, en 1812, détruisit le précieux document avec beaucoup d'autres. De 1794 à 1812, dix-huit années s'étaient écoulées, et pendant cet espace de temps assez long, personne, il faut bien le dire, n'avait songé à examiner attentivement le manuscrit du *Poème d'Igor*. « On ne sait même point, dit M. Boltz, si le papier des feuillets était de fil ou de

(1) Depuis la fin du Xe siècle jusqu'au règne de Pierre le Grand, il y eut en Russie deux langues, l'une vulgaire et l'autre écrite. Cette dernière, qui est le slavon, idiome adopté pour la liturgie par les fondateurs du culte gréco-slave, fut longtemps à se fixer. C'est à Kief qu'elle prit peu à peu la forme sous laquelle on la retrouve dans les livres d'église actuellement en usage. A Novgorod, elle se rapprocha beaucoup plus du russe vulgaire. Plus tard, ces deux branches de l'idiome littéraire se répandirent dans le reste du pays, et y donnèrent naissance aux dialectes provinciaux contemporains. Ceux-ci se décomposent en deux groupes : l'un comprend les dialectes parlés au centre de l'empire, dans les districts de Moscou, de Vladimir et de Novgorod, l'autre ceux qui sont en usage plus au nord, dans les districts d'Arkhangel, de Zavolojsk et dans toute la Sibérie. Chacun de ces dialectes compte plusieurs variétés; celui de Moscou, qui est le plus répandu, sert aujourd'hui de langue écrite. Dans les autres provinces slaves de l'empire, l'idiome vulgaire est mélangé de polonais.

(2) Ewers est un érudit allemand dont l'influence s'est exercée en Russie parmi les professeurs de l'université de Moscou. Esprit éminemment critique, Ewers écarta comme fabuleux les renseignemens fournis par le premier chroniqueur russe, Nestor, sur les temps antérieurs au XIe siècle. Il rompait ainsi avec l'opinion qui avait prévalu jusqu'à lui, représentée par Muller, Schloetzer, etc., et qui acceptait ces renseignemens comme véridiques. Les professeurs formés à l'école d'Ewers ont poussé plus loin que lui le scrupule historique; ils ne font dater l'histoire de Russie que du XIVe siècle. Une tendance exagérée vers le cosmopolitisme, partagée un moment par les hautes classes de l'empire, explique ces théories si peu indulgentes pour les partisans de l'ancienneté de la puissance russe. Aujourd'hui on en revient à une appréciation plus équitable et plus sérieuse de la question.

coton. » Cependant il eût été bon de s'en assurer; on aurait pu tirer de ce renseignement quelques inductions, car le papier de fil n'est devenu commun en Russie qu'au XVIe siècle, tandis que le papier de coton l'avait été quatre siècles plus tôt. Une pareille négligence est vraiment impardonnable; mais n'oublions pas qu'autrefois les auteurs russes ne voyaient guère dans les questions littéraires qu'une sorte de passe-temps mondain. Ajoutons que les renseignemens les plus précis sur l'ancienneté de cette pièce eussent encore été fort insuffisans pour déterminer le dialecte de l'œuvre originale. On ne pourra évidemment se prononcer à cet égard d'une manière positive que lorsque l'on aura conféré entre eux plusieurs exemplaires de cette étrange production. Tout porte à croire qu'il en existe quelques-uns dans les nombreuses bibliothèques des couvens russes, et on finira sans doute par les découvrir. En attendant, la plupart des philologues, et M. Boltz est du nombre, s'accordent sur un point : c'est que la langue du poète a beaucoup d'analogie avec celle des chroniques de Nestor (1) et de quelques autres anciennes compositions nationales, à cela près toutefois que l'antagonisme du slavon et de l'idiome vulgaire y est beaucoup plus marqué. Le poète se serait servi du dialecte que l'on parlait à la fin du XIIe siècle dans les provinces méridionales du pays.

Quoique écrit en prose, le *Poème d'Igor* était évidemment destiné à être chanté comme les psaumes et d'autres morceaux de littérature slave; mais il est difficile d'en déterminer le rhythme, l'accent prosodique de la langue russe ayant dû nécessairement se modifier depuis le XIIe siècle. On a pourtant essayé de le marquer; rien ne prouve qu'on y ait réussi. Au reste ce n'est point assurément par sa forme que cette œuvre est digne d'attention; elle présente de nombreuses lacunes, le style en est incorrect, et jusqu'à présent les critiques les plus sagaces n'ont pas réussi à en expliquer certains passages. Cette obscurité ne doit pas être attribuée exclusivement à l'infidélité du copiste; elle tient aussi, il est permis de le croire, à l'ignorance où l'on est encore des anciens usages russes et des mythes auxquels le poète fait sans doute allusion dans la plupart des métaphores dont le sens nous a échappé. Quelque défectueuse qu'elle soit à beaucoup d'égards, cette antique composition n'en est pas moins très digne d'être étudiée avec soin. On retrouve dans les sentimens que l'auteur y exprime tous les traits poétiques qui caractérisaient anciennement le génie national du peuple russe : une sensibilité naïve, une profonde vénération pour le côté mystérieux de la nature, et surtout une ardeur patriotique que le christianisme n'est pas encore venu modérer. A défaut d'autres témoignages, ces fragmens littéraires, miraculeusement parvenus jusqu'à nous, suffiraient à prouver qu'au XIIe siècle les Russes étaient moins barbares qu'on ne serait tenté de le supposer. Leur histoire du reste abonde à cet égard en faits irrécusables, et il n'est pas inutile de les rappeler. Quelques sceptiques n'ont pas craint d'avancer qu'au XIIe siècle la Russie était encore beaucoup trop inculte pour

(1) Les chroniques de Nestor sont du XIe siècle; mais on n'a point retrouvé non plus jusqu'à présent le manuscrit original. La plus ancienne copie que l'on en possède est de l'année 1377, et date par conséquent d'une époque où le slavon littéraire était déjà fort altéré.

que le *Poème d'Igor* datât de cette époque. Qu'ils parcourent cependant le tableau généalogique des premiers descendans de Rurik, ils les verront s'allier avec les principales familles régnantes des contrées occidentales (1). Ce rapprochement s'explique aisément, car depuis l'introduction du christianisme jusqu'à la période d'anarchie qui précéda l'invasion mongole-tatare (1237), la plupart d'entre les descendans de Rurik s'efforcèrent à l'envi d'éclairer la Russie. Le grand prince Vladimir fonda des écoles où l'on enseignait aux enfans du peuple à lire et à écrire. Cet exemple fut suivi par Yaroslaf son fils, esprit éclairé, qui appela à sa cour des écrivains étrangers, fit traduire des ouvrages grecs en slavon et composa plusieurs livres destinés à l'enseignement. On affirme même qu'une école d'enseignement supérieur, instituée pour former des prêtres et des administrateurs, fut ouverte par ses ordres dans la ville de Novgorod, et que les cours en étaient suivis par trois cents jeunes gens des meilleures familles. Une institution du même ordre existait à Smolensk; on y avait formé une bibliothèque qui comprenait, à la fin du XIIe siècle, plus de mille volumes d'ouvrages grecs, et il paraît qu'indépendamment de cette langue et du slavon, on y enseignait aussi le latin. Il est certain encore que le commerce russe entretenait dès lors d'actives relations avec les peuples orientaux, ainsi que le prouvent les monnaies que l'on a retrouvées dans les environs de Kief, de Novgorod, de Tchernigof et de beaucoup d'autres villes. Tels étaient les rapports maritimes entre la Russie et Constantinople, que le Dniéper avait reçu le nom de *Chemin de la Grèce*, et la Mer-Noire celui de *Mer des Russes*. Les annales du temps attestent que les lois en vigueur étaient déjà rédigées sous forme de code, et, chose bien digne de remarque, tout homme libre était affranchi des peines corporelles. Enfin les auteurs contemporains appellent Kief, alors capitale du pays, l'émule de Constantinople. Tout semblait annoncer que la Russie allait hériter des richesses littéraires et scientifiques dont la Grèce se montrait indigne. Malheureusement les guerres civiles et l'invasion tatare devaient arrêter ce rapide essor. La Russie était destinée à perpétuer jusqu'à nos jours en Europe les instincts grossiers et les vertus primitives qu'une civilisation raffinée tend à effacer de plus en plus parmi les autres peuples.

Le *Poème d'Igor* nous transporte à la fin de cette période de civilisation précoce si brusquement interrompue. L'expédition militaire d'Igor contre les Polovtsi nous place en 1185. Le puissant empire dont Rurik avait jeté les fondemens s'est écroulé : la Russie n'a plus de centre; elle est divisée en provinces rivales dont les chefs prennent arbitrairement le titre de *grands-princes*, et se font reconnaître en cette qualité par les princes apanagés qui se trouvent dans leur dépendance. Ainsi démembrée, la Russie était nécessairement hors d'état de résister longtemps à la pression incessante des peuplades sauvages qui la bornaient à l'orient. Par un aveuglement fatal, les princes russes et particulièrement ceux de Tchernigof ne craignaient point, dans les guerres qu'ils se faisaient entre eux, d'appeler à leur aide ces redou-

(1) Une des filles du grand prince Yaroslaf épousa Henri Ier, roi de France. Le prince Vladimir Monomaque, mort en 1125, fut marié en premières noces avec une fille d'Harold, roi d'Angleterre; mais c'est surtout avec les princes et les princesses des cours de Constantinople et de Hongrie que ces alliances étaient communes.

tables voisins; ils semblaient avoir pris à tâche d'encourager leur audace.

La plus puissante de ces tribus nomades était celle des Polovtsi, dont l'auteur du poème parle avec un profond dédain. Au IXe siècle, ils s'étaient répandus des gorges de l'Oural dans les plaines que les farouches Petchenègues occupaient à l'embouchure du Volga, et pouvaient mettre, assure-t-on, près de six cent mille hommes sous les armes. A peine descendus de l'Oural, les Polovtsi se firent redouter des Grecs par de fréquentes invasions. Malheureux dans ces tentatives, ils regagnèrent les bords du Volga, s'emparèrent de quelques villes fondées par les Khozars et s'y établirent. Leur première incursion en Russie remonte, suivant Nestor, à l'an 1055 ou 1066, et jamais ils n'y furent plus redoutés qu'à la fin du XIe siècle. Cependant, longtemps après et peut-être même à l'époque où se passe l'action qui fait l'objet du *Poème d'Igor*, ils possédaient encore Tmoutorakane (1) et presque toute la Crimée.

Le portrait que le chantre d'Igor nous fait des Polovtsi et les termes de colère qu'il leur applique ne sont nullement exagérés. A l'époque où ce poème fut composé, les Polovtsi étaient plongés dans la plus profonde barbarie, et Nestor assure même qu'ils se nourrissaient d'animaux morts. Ce peuple avait d'ailleurs la plupart des qualités militaires qui distinguent de nos jours les Kosaks, ses descendans (2); aussi les princes russes les prenaient-ils volontiers pour auxiliaires. Le héros du poème, le prince Igor, eut maintes fois recours à eux dans ses nombreuses campagnes; mais le plus souvent les Polovtsi, oubliant et leurs alliances et leurs sermens, se jetaient inopinément sur les provinces russes et les dévastaient pour leur propre compte. Ils infestaient surtout les bords du Dniéper, et les caravanes de marchands qui descendaient annuellement ce fleuve pour se rendre en Grèce avaient toujours à repousser quelque attaque de ces audacieux pillards.

Les princes russes dont les possessions souffraient le plus du voisinage des Polovtsi se bornèrent pendant longtemps à les repousser, mais plus tard ils ne se firent pas faute d'aller châtier ces indomptables ennemis au fond de leurs déserts. Quelque terribles qu'elles fussent, ces représailles n'amenaient d'autre résultat que des pertes réciproques. Peu de temps avant l'expédition d'Igor, plusieurs princes, commandés par Sviatoslaf de Kief, réunirent leurs forces

(1) Le lieu où était située la principauté de Tmoutorakane, dont le nom disparaît des annales russes dès les premières années du XIIe siècle, a été longuement discuté. Il paraît que l'on appelait ainsi anciennement l'île de Taman, dans la Mer-Noire, et qu'un prince russe y régnait encore à la fin du XIe siècle. Ce qui le prouve, c'est une inscription trouvée dans les ruines de Taman ou Phanagrie, sous le règne de Catherine II; mais les Russes n'avaient point conservé ce territoire, car, lorsqu'en 1016 ils abandonnèrent à la Grèce leurs anciennes possessions en Crimée, il fut stipulé que Tmoutorakane leur appartiendrait; ils en furent chassés par les Polovtsi au siècle suivant.

(2) Lorsqu'en 1223 les Tatars parurent pour la première fois dans les plaines du Don, les Polovtsi, refoulés par eux dans les déserts, furent réduits à s'attaquer et à s'entre-dévorer. Ils se réfugièrent dans les marais à l'embouchure du Dniéper, du Volga et du Don. Plus tard, des Russes et des hommes de toutes les tribus qui erraient dans ces contrées se joignirent à eux. Telle est l'origine des Kosaks; mais l'élément russe a fini par effacer presque complétement, au sein de ces associations guerrières, l'esprit et les mœurs qui les avaient d'abord caractérisées.

pour marcher contre les Polovtsi. L'historien russe Karamsine parle de cette guerre, et donne même à ce propos des renseignemens que nous ne saurions passer sous silence, car ils font connaître les mœurs étranges au milieu desquelles le poète russe va nous transporter.

Ayant franchi le Dniéper, les princes coalisés se mirent à la recherche des Polovtsi; ils ne parvinrent à les rencontrer que le cinquième jour. Le combat s'engage; les Russes, suivant leur habitude, se précipitent avec fureur sur l'ennemi, les archers en tête et les lanciers au second rang. Les Polovtsi soutiennent ce choc; mais la *drougina* (1) du prince Vladimir les charge à son tour si vigoureusement, qu'ils prennent la fuite et rentrent dans leurs steppes. Les Russes leur firent sept mille prisonniers, et dans le nombre se trouvaient quatre cent dix-sept petits princes (2). Tels sont les événemens qui précèdent le fait d'armes célébré dans le *Poème d'Igor*. Suivons maintenant le récit du conteur russe.

A la nouvelle de l'éclatante victoire remportée par les princes russes sur les Polovtsi, le prince Igor de Novgorod, jaloux de la gloire et du riche butin que Sviatoslaf de Kief vient de recueillir, décide plusieurs membres de sa famille à l'accompagner, et prend la route du Don avec un corps de troupes assez considérable (3), suivi de nombreux chariots portant les armes. Les Russes approchent du Donetz, lorsque tout à coup, et quoiqu'il n'y ait pas un seul nuage au ciel, le jour s'obscurcit. C'est une éclipse de soleil, et ce phénomène leur paraît d'un mauvais augure. Cependant ils poursuivent leur route et passent le fleuve. A peine sur le sol ennemi, ils s'arment à la hâte, endossent leurs cuirasses, et, formés en colonnes par régimens, ils se portent avec rapidité dans la direction de l'ennemi. Les Polovtsi, sans attendre leur attaque, s'avancent à leur rencontre en bandes innombrables. « — Prince, disent prudemment les vieux boyards de la suite d'Igor, les ennemis sont nombreux, retirons-nous. — On se rira de nous, répond le prince; plutôt la mort que la honte! » Cet élan courageux porte bonheur aux Russes; ils battent les Polovtsi et s'emparent de leur camp, où leurs femmes et leurs enfans se croyaient à l'abri de tout danger. Les vainqueurs, dans l'enivrement de ce premier succès, se précipitent à la poursuite des fuyards; mais ceux-ci, arrivés sur les rives de la Kaïala (4), tournent bride. Les Russes, assaillis de tous côtés, s'arrêtent, plantent leurs larges boucliers dans le sol, et pendant quelque temps se bornent à lancer des flèches contre leurs adversaires. Ils attendent des renforts. Le soleil est d'une ardeur dévorante, et

(1) Comme les anciens chefs germains, les princes russes avaient en tous temps une garde spéciale nommée *drougina*, et composée de guerriers expérimentés, de porte-glaives et de pages d'armes. Aucune solde n'était attachée à ces fonctions, qui donnaient seulement droit à une part dans le butin.

(2) Lorsqu'ils se convertissaient au christianisme, tous les petits dignitaires tatars réclamaient le titre de prince; c'est pourquoi il est si commun parmi la noblesse russe.

(3) Les armées russes étaient alors moins nombreuses qu'au XIe siècle; elles ne dépassaient guère cinquante mille hommes. Cette diminution s'explique naturellement par la division du pays en petites principautés rivales.

(4) Petite rivière qui porte aujourd'hui le nom de Kayalnik; elle traverse le pays des Kosaks du Don, qui ont sur ses bords une grande *stanitsa* ou établissement militaire.

ils manquent de vivres et d'eau. Dans cette cruelle extrémité, ils prennent la résolution de se frayer un passage à travers les rangs ennemis. Leurs chevaux épuisés ne peuvent plus se soutenir et tombent au milieu de la mêlée; le cheval d'Igor est le seul qui résiste, et ce prince intrépide continue à encourager les siens de la voix et du geste, quoiqu'il soit couvert de blessures. Son frère Vsevolod, dont la bravoure était renommée, le seconde puissamment; mais sa lance et son épée se brisent, il reste sans armes. Les Russes se défendent longtemps; le nombre finit cependant par l'emporter, et leur déroute est complète. Ceux qui survivent au carnage essaient en vain d'échapper; ils sont entraînés par leurs farouches vainqueurs et réduits en captivité. La nouvelle de la défaite n'est apportée en Russie que longtemps après, par des marchands étrangers. Lorsque le prince Sviatoslaf de Kief apprend ce désastre, il rassemble ses boyards et se dispose à marcher sur le Don. Toutefois il ne donne point suite à ce projet, et les Polovtsi en profitent pour faire irruption dans le pays et le ravager. Le prince Vsevolod, Igor et son fils Vladimir, qui avaient été faits prisonniers, sont traités par le khan Kontchak avec beaucoup d'égards. Le khan accorde à Igor l'autorisation d'avoir un prêtre, des serviteurs, et même lui permet de se livrer à la chasse au faucon, passe-temps favori des grands personnages de l'époque. Le prince ne se croit point engagé par ces faveurs; un des hommes qui l'approchent lui facilite bientôt les moyens de prendre la fuite. La nuit venue, il monte à cheval et il échappe avec son guide à la surveillance des Polovtsi, qui dorment enivrés de *koumis* (1). Après cinq jours de marche, il arrive heureusement sur les bords du Don, et gagne bientôt le territoire russe. Quant à son fils Vladimir, il reste avec Vsevolod parmi les Polovtsi. La fille de Kontchak consent à recevoir le baptême; Vladimir lui donne le nom de *Svoboda* (liberté) et l'épouse. Enfin, après deux années de captivité, il rentre avec son oncle en Russie et vient rejoindre son père.

Tel est, en quelques mots, l'épisode que le poète russe a choisi. Quoique l'œuvre dans laquelle il l'a retracé ait été mutilée par le temps, il est facile, comme on va le voir, de retrouver dans ces poétiques débris les circonstances principales de la relation que nous venons d'emprunter aux chroniqueurs.

Après un court exorde, dans lequel il regrette de ne pouvoir se livrer à ses inspirations comme le grand poète Boïane (2), le chantre d'Igor donne la parole à son héros, qui se dispose à entrer en campagne. Le prince est au milieu de ses soldats; mais tout à coup le soleil s'obscurcit. Ce sinistre présage ne l'ébranle point, il persiste à marcher contre les Polovtsi. — « Frères et *drougina*, s'écrie-t-il fièrement, il vaut mieux être morts que prisonniers; montons sur nos chevaux agiles, et dirigeons-nous vers le Don aux flots azurés. Allons rompre une lance dans les plaines des Polovtsi; je veux y reposer ma tête, ou boire toute l'eau du Don avec mon casque. » — Le poète interrompt ici son récit; il adresse une nouvelle invocation à Boïane, et regrette modes-

(1) Boisson des Tatars et des autres tribus nomades de ces contrées : elle est faite de lait de jument fermenté.

(2) On suppose généralement que Boïane était un poète slave très célèbre qui vivait au XIe siècle. Quelques critiques ont prétendu que ce mot était un terme générique et qu'il signifiait *chantre* ou *barde*.

tement que ce « rossignol du vieux temps » ne puisse redire à sa place les exploits du jeune prince; puis il reprend en ces termes :

« Les chevaux hennissent derrière la Soula, les trompettes sonnent à Novgorod (1), les drapeaux flottent à Poutivle; mais Igor attend son doux frère, Vsevolod, le taureau sauvage. Celui-ci paraît et lui dit : — « Frère unique, mon unique lumière, ô Igor! nous sommes fils du même père. Prépare tes chevaux agiles; les miens sont sellés d'avance à Koursk; partons, mes Kouriens sont, tu le sais, des hommes intrépides; leurs mères les ont emmaillottés au son des trompettes; ils ont été bercés à l'ombre des casques et nourris sur la pointe d'une pique. Aucun sentier ne leur est étranger; ils connaissent tous les précipices; leurs arcs sont bandés, leurs carquois ouverts, leurs sabres aiguisés; ils courent dans la plaine comme des loups gris, en quête d'honneur pour eux et de gloire pour leur prince. »

« A ces mots, le vaillant Igor met le pied dans son étrier d'or, et les Russes s'avancent dans la plaine ouverte; mais le soleil s'obscurcit de nouveau, et l'ombre éveille les oiseaux aux chants sinistres; les bêtes féroces hurlent dans les champs; le *dive* (2) jette son cri du haut des arbres pour avertir les pays inconnus, les bords du Volga, et ceux de la mer, de la Soula, du Souroj, Khorsoun, et l'idole de Tmoutorakane.

« A l'approche des Russes, les Polovtsi accourent par des routes non frayées; leurs chariots nocturnes crient comme une bande de cygnes effarouchés. Le prince marche vers le Don, mais les animaux pressentent le malheur qui attend son armée. En la voyant passer, les loups hurlent dans les ravins, les renards glapissent, les aigles battent des ailes sur les ossemens et appellent les bêtes fauves; mais la nuit vient peu à peu, le brouillard a couvert la campagne, le chant du rossignol s'est tu, et le bavardage des pies a cessé. Les Russes s'arrêtent au milieu d'une vaste plaine et l'entourent de leurs boucliers rouges; ils se préparent à acquérir des honneurs et à donner de la gloire à leur prince.

« Le combat s'engage dès l'aurore; les rangs des Polovtsi maudits sont foulés aux pieds; les Russes se répandent dans la plaine comme des flèches; ils s'emparent de belles filles polovtsiennes et d'une foule d'objets précieux. Les *ortma* (3), les manteaux, les fourrures et beaucoup d'autres vêtemens qu'ils recueillent leur servent à faire des ponts sur les marais et les fondrières. Un étendard rouge, un guidon blanc, une écharpe rouge, un bâton d'argent, reviennent de droit au fils de Sviatoslaf; puis son intrépide couvée

(1) Il y a en Russie trois villes de Novgorod, et on les distingue par des surnoms : Novgorod-Veliki (la grande), située au nord; Nijnei-Novgorod (la basse) à l'est, et Novgorod-Severskoï (septentrionale) dans le midi, ainsi nommée parce qu'elle se trouve au nord de Kief. Il est question, bien entendu, de cette dernière, qui était le chef-lieu de la principauté à laquelle Igor commandait.

(2) Oiseau fabuleux qui était le symbole du malheur chez les Slaves; il en était de même du corbeau. Les peuples de cette race ont eu de tout temps un respect particulier pour les oiseaux. Ils pensaient qu'après la mort les âmes prenaient la forme de pigeons blancs. Les hommes du peuple ont encore, en Russie, une sorte de vénération pour les pigeons.

(3) Pièce d'habillement.

s'endort dans la plaine. — « Ah! elle est venue s'abattre bien loin pour rencontrer un triste sort, remarque l'émule de Boïane, — et cependant elle n'était pas née pour le malheur, ni pour le faucon, ni pour le vautour, ni pour toi, corbeau noir, impur Polovtsien! » Mais d'autres hordes de Polovtsi vont paraître; « le khan Gzak s'avance comme un loup gris; Kontchak le suit, et tous deux se dirigent vers le grand Don. »

Le lendemain, une aurore sanglante annonce le jour; des nuages noirs s'élèvent de la mer, et des éclairs bleuâtres les sillonnent; le tonnerre gronde, une nuée de traits partent des bords du fleuve. Les Russes prennent les armes; le combat recommence plus terrible que la veille, les lances se brisent, les casques résonnent dans la vaste plaine que traverse la Kaïala. « — O Russie! reprend le chantre d'Igor soudainement inspiré, tu n'es plus à Chélomia (1)! Les vents, petits-fils de Stribog (2), soufflent une grêle de flèches sur les braves soldats d'Igor; la terre tremble, les rivières se troublent, la poussière s'élève en tourbillons, et les étendards frémissent. Les Polovtsi accourent de tous côtés, ils enveloppent les Russes; puis ces enfans du démon se retranchent dans la plaine en poussant de grands cris. Les braves Russes dressent leurs boucliers rouges. » — Le poète célèbre ensuite le courage que déploie le frère d'Igor. — « O Vsevolod! — taureau sauvage! s'écrie-t-il, tu vomis des flèches contre l'ennemi, tu le frappes de ton épée redoutable; le sol est couvert de maudites têtes polovtsiennes, les casques sont fendus par ton sabre d'acier. O Vsevolod! taureau puissant! quel vaste champ pour ta valeur! Frères, il a oublié la gloire et l'existence, la ville de Tchernigof, le trône d'or de ses pères, et la bien-aimée, la belle Glébovna, et le charme qu'elle répand autour d'elle. »

Le poète abandonne pour un moment la scène de carnage que son sujet l'amène à décrire, pour rappeler les sanglantes rencontres des siècles passés. Après les avoir rapidement esquissées, il ajoute : « Tels étaient les guerres et les guerriers d'autrefois, mais jamais on n'avait entendu parler d'une mêlée comme celle-ci. » — Le combat continue en effet, et c'est une lutte à mort; mais les Russes vont succomber. « Depuis le matin jusqu'au soir et du soir au matin, les flèches aux dards trempés volent, les sabres retentissent, les lances durcies résonnent dans ces plaines inconnues. Le sol est noirci par le piétinement des chevaux; il est couvert d'ossemens et inondé de sang russe, prédestiné au malheur. Mais qu'est-ce que j'entends? quel est ce bruit qui retentit au loin dès l'aube? C'est Igor, qui ramène ses bataillons pour secourir son doux frère Vsevolod. On combat encore un jour et le suivant; mais au milieu du troisième les drapeaux d'Igor s'abaissent. Les deux frères se quittent sur les bords de la rapide Kaïala. Le vin sanglant est épuisé, les Russes ont terminé le festin, leurs convives sont rassasiés, et ils ont succombé eux-mêmes pour la Russie. L'herbe s'incline tristement, et les arbres se penchent vers le sol. »

Accablé de douleur en repassant dans sa mémoire le malheur de la patrie,

(1) Lieu inconnu : on suppose qu'il se trouvait près des frontières.

(2) L'Éole des Slaves : il avait à Kief un temple célèbre où l'on immolait des victimes humaines.

l'émule de Boïane ajoute : « Ah! le faucon étend son vol au loin; il chasse les oiseaux devant lui vers la mer... Les braves guerriers d'Igor ne ressusciteront pas. » Mais les Polovtsi vont franchir les frontières; l'éloquent narrateur nous l'apprend. « Les khans Karna et Jlia, nous dit-il, jettent un cri; ils courent vers la terre russe et y secouent les brandons d'une corne enflammée. » A la vue des Polovtsi, les femmes russes fondent en larmes et se disent : « Il ne nous sera plus permis de penser à nos époux, ni de rêver à eux, ni de les contempler de nos yeux, et nous n'aurons en outre ni or ni argent. »

Pendant que la Russie se défend contre ses agresseurs, Igor est emmené captif; il est devenu le prisonnier de Koschteï, khan des Polovtsi. Bientôt le poète s'arrache à ces tristes souvenirs. Nous sommes à Kief, dans le palais de Sviatoslaf. Ce prince vénéré raconte aux boyards de sa suite un songe sinistre qu'il vient d'avoir, et se demande s'il n'enverra point de troupes contre les Polovtsi. Les boyards l'y engagent; ils lui apprennent que ces barbares, enhardis par leur récent succès, parcourent de nouveau les plaines du pays « comme une couvée de panthères » et s'y gorgent de butin. « La gloire, ajoutent-ils douloureusement, s'est changée en honte; la misère a succédé à l'abondance, et le *dire* a dévasté la terre. Les filles des Goths (1) entonnent leurs chants sur les bords de la Mer-Bleue; elles font résonner l'or russien, elles célèbrent le règne de Bous (2) et vantent la vengeance de Charakan (3). Et à nous, *drougina*, il nous faut du bonheur! »

Le grand Sviatoslaf « laisse tomber de sa bouche des paroles d'or entremêlées de larmes. » Puis dans son désespoir il interpelle les plus renommés des princes russes. L'émule de Boïane retrace à cette occasion les victoires qui ont illustré leur nom et la puissance dont ils disposent; quoique ces invocations patriotiques soient pleines d'images allégoriques dont le sens nous échappe, elles ne manquent point de grandeur. Le poète reproche amèrement aux princes de vivre dans la discorde; il les conjure en termes éloquens de cesser leurs querelles intestines et de s'unir pour marcher contre les païens qui dévastent le sol russe. Comme contraste à ces viriles invectives, viennent ensuite les plaintes de la tendre Yaroslavna, l'épouse d'Igor, dont le sort vient d'être connu à Novgorod. Il y a là un touchant passage que nous essaierons de rendre textuellement.

« La voix de Yaroslavna se fait entendre, comme un coucou caché, dès l'aube du jour; elle dit : Je vais m'envoler vers le Danube comme le coucou; je tremperai ma manche de castor dans la Kaïala, j'essuierai les plaies sanglantes qui couvrent les membres aguerris de mon prince.

« Yaroslavna pleure dès l'aurore sur les murs de Poutivle et s'écrie : O vent! mon doux vent! pourquoi, seigneur, souffler si fort? pourquoi porter sur tes ailes légères les flèches du khan vers l'armée de mon époux? Borne-

(1) Il existait encore des Goths en Crimée au milieu du xve siècle. Le tsar de Russie Jean III envoya des présens à leur prince Issaïko en 1467; c'étaient des Goths tétraxites, de religion grecque, successivement tributaires de tous les peuples qui depuis le ive siècle avaient dominé en Crimée; mais ils étaient gouvernés par leurs propres chefs.

(2) On suppose que Bous était un ancien chef des Polovtsi.

(3) Ville des Polovtsi, près de laquelle, en 1111, les Russes furent surpris par leurs adversaires.

toi à chasser les nuages le long des rives, à balancer les navires sur la mer azurée. Pourquoi, seigneur, glaces-tu mes joies dans l'herbe de la steppe?

« Yaroslavna pleure dès le matin sur les murs de Poutivle et dit : O Dniéper renommé, tu as percé les montagnes rocheuses du pays des Polovtsi; tu as porté les navires de Sviatoslaf jusqu'aux hordes de Kobjak. Ramène-moi mon époux, ô seigneur, afin que mes larmes matinales ne coulent plus vers la mer.

« Yaroslavna pleure dès l'aube sur les murs de Poutivle et dit : O soleil trois fois lumineux, tu es réjouissant et beau pour tout le monde; pourquoi, seigneur, dardes-tu tes rayons brûlans sur les guerriers de mon époux? Au milieu de la plaine aride, leurs arcs sont desséchés par la chaleur, et l'angoisse a fermé leurs carquois. »

Le poète russe nous ramène sur les bords du Don. « Il est minuit, et la mer bouillonne; des colonnes d'eau s'élèvent; Dieu va montrer au prince Igor la route qui conduit de la terre des Polovtsi aux frontières de Russie, vers le trône d'or de son père. Le crépuscule s'est éteint; Igor repose, mais il se réveille, et parcourt dans ses pensées les plaines qui s'étendent du grand Don au petit Donetz... A minuit, un cheval l'attend; Ovlour a sifflé sur l'autre bord pour avertir le prince, et celui-ci disparaît

« La terre résonne et tremble, l'herbe frémit, les tentes des Polovtsi se ferment; mais Igor s'est élancé comme une hermine dans les roseaux, il nage comme un *gogol* blanc (1); il monte à cheval sur le rivage; il descend et se dirige comme un loup agile vers les plaines du Donetz; il vole comme le faucon dans les ténèbres, abattant des oies et des cygnes pour son déjeuner, son dîner et son souper. »

Pendant qu'Igor vole comme un faucon, Ovlour le suit comme un loup trempé par la froide rosée du soir. Leurs chevaux sont accablés par cette course rapide; ils atteignent cependant les rives du Donetz. « Prince Igor, dit le Donetz, ta gloire est grande; Kontchak est irrité, et la Russie va être dans la joie. » Igor lui répond : « A toi l'honneur de bercer un prince sur tes flots, d'étendre pour lui une herbe verdoyante sur tes rives argentées, de l'envelopper de chaudes vapeurs à l'ombre des arbres verts, de le veiller comme le gogol sur l'eau, la mouette sur les vagues, le canard dans les airs!

« Ce n'est pas ainsi, ajoute-t-il, qu'a fait la Stougna (2), rivière aux eaux perfides, qui engloutit les ruisseaux lointains et brise les esquifs dans les buissons. Aussi le Dniéper a-t-il fermé ses sombres bords au jeune prince Rostislaf, que sa mère a si longtemps pleuré. Les fleurs se flétrirent de douleur, les arbres se penchèrent tristement vers la terre, et les pies cessèrent de jaser.

« Mais Gzak et Kontchak se sont élancés à la poursuite d'Igor. A cette heure, les corbeaux ne croassent point, les geais se taisent, les pies ne bavardent plus. Le pic noir indique cependant par ses coups de bec le chemin de la rivière, et déjà le chant joyeux du rossignol annonce le jour. « Puisque le

(1) Sorte de canard sauvage.

(2) Le jeune prince Rostislaf s'était noyé en 1093 dans cette rivière en voulant gagner le Dniéper pour échapper aux Polovtsi.

faucon regagne son nid, dit Gzak, tuons le fauconneau avec nos flèches d'or.» Kontchak répond à Gzak : « Puisque le faucon vole vers son nid, enlaçons le fauconneau avec une fille jeune et belle (1). — Si nous l'enchaînons avec une jeune fille, reprend Gzak, ni lui ni elle ne nous resteront; ils tueront les oiseaux de nos plaines. »

Le chantre d'Igor adresse une dernière pensée à Boïane, puis il revient à son héros : « Le soleil brille dans les cieux, nous dit-il; — Igor est sur le sol de la Russie. Les jeunes filles chantent aux bords du Danube, et le son de leurs voix est porté sur la mer jusqu'à Kief. Le prince se rend par Boritchevo (2) vers la sainte Vierge de Pirogochtch. Les campagnes et les villes sont dans la joie; elles célèbrent d'abord les vieux princes, et ensuite les jeunes. Chantez la gloire d'Igor Sviatoslavitch, du taureau puissant Vsevolod et de Vladimir Igorévitch. Salut aux princes et à la *drougina* qui ont combattu les armées païennes au nom des chrétiens! Gloire au prince et à sa *drougina!* — *Amen.* »

Telle est dans son ensemble l'œuvre remarquable que M. Boltz a étudiée avec tant de soin. On le voit, malgré les lacunes et les incorrections qui la déparent, elle présente encore nombre de traits qui annoncent un grand poète. Nous avons pris pour guide l'élégante traduction dont M. Boltz vient d'enrichir la littérature allemande. Avant de quitter le poème russe, nous ne saurions nous dispenser d'apprécier la version que M. Eichof en a fait paraître il y a quelques années. Les nombreux commentaires qui ont été consacrés à expliquer le *Poème d'Igor* facilitent singulièrement la tâche des traducteurs; il ne leur est plus permis de s'égarer. Les deux versions que nous avons sous les yeux présentent néanmoins quelque différence; il est évident que les traducteurs n'ont point puisé aux mêmes sources, et nous devons dire que dans le choix des textes à étudier, c'est M. Boltz qui nous paraît avoir montré le plus de tact.

L'œuvre du poète russe renferme, nous l'avons déjà dit, un grand nombre de passages qui sont encore lettre close pour les commentateurs, et dont nous n'aurons peut-être jamais la clé. Tel est le songe que Sviatoslaf raconte à ses boyards; il contient plusieurs phrases dont le sens a complétement échappé jusqu'à présent aux plus habiles philologues. En voici une entre autres que M. Eichof a rendue comme il suit : « Et d'un carquois vidé par la magie païenne, vous répandîtes dans mon sein une grosse perle, *en me frottant.* » L'image est assurément fort étrange; mais le traducteur n'a-t-il point ajouté quelque peu à cette bizarrerie? Consultons M. Boltz; il fait dire à Sviatoslaf : « De l'ouverture en carquois d'une conque païenne, vous avez laissé tomber une grosse perle sur mes genoux *pour m'honorer.* » Cette version nous paraît préférable. Le verbe *niégouiout*, que M. Eichof a exprimé par « en me frottant, » a pour racine le mot *niéga*, qui signifie actuellement, comme nous l'apprennent tous les dictionnaires, *mollesse*, *délicatesse*, et s'il ne répond pas précisément au mot d'*honneur* qu'a choisi M. Boltz, il est encore

(1) Ce passage se rapporte évidemment à Vladimir, fils d'Igor, et à la fille de Kontchak, que le jeune prince épousa pendant sa captivité.

(2) Colline située à Kief, sur laquelle s'élève aujourd'hui l'église de Saint-André.

plus éloigné de correspondre à celui de *frottement* que M. Eichof a cru devoir adopter. Ce qui nous fait d'ailleurs incliner pour la traduction allemande, c'est que les Tatars et probablement aussi d'autres peuples orientaux avaient la coutume de répandre des pièces d'or et des pierres précieuses sur la tête de leurs chefs en signe de respect. — Voici un autre exemple. En parlant des chariots des Polovtsi, le poète russe ajoute : « Ils criaient comme une troupe de cygnes qui se dispersent. » Comment M. Eichof a-t-il traduit cette phrase? « Leurs chariots retentissent dans la nuit; on dirait de cygnes dispersés. » Le commentateur que suit M. Eichof n'a évidemment point compris le poète russe. L'image qu'il nous présente est fort bien choisie. Quelques tribus tatares avaient pour point d'honneur de ne jamais graisser les roues de leurs *kibitka*, afin de ne pas donner à croire qu'elles cachaient leur marche à l'ennemi, et le son aigu que rendaient ces chariots est de tous points semblable aux cris d'une bande d'oies sauvages; mais il est vrai que pour le savoir il faut connaître le bruit que font souvent les longues files de *telega* (1) qui sillonnent en été les plaines de la Russie. Nous remarquons encore dans la traduction de M. Eichof quelques autres passages que M. Boltz nous paraît avoir rendus avec plus de fidélité. Parmi les notes que M. Eichof a placées dans sa notice, il en est plusieurs aussi qui nous semblent peu exactes. Est-il vrai, par exemple, qu'Igor soit fils de Sviatoslaf, grand-prince de Kief? Nous ne le pensons pas; ce dernier, qui est mort en 1196, était son cousin. Quant au père d'Igor, il a fini ses jours en 1166 dans la principauté de Tchernigof, dont il était possesseur; mais il est permis de se tromper lorsqu'on parle de ces temps d'anarchie : l'usage qu'ont tous les Slaves de se donner les noms de père, de fils et de frère, sans qu'il existe entre eux le moindre degré de parenté, est très propre d'ailleurs à induire en erreur sur leur généalogie.

Ce que nous avons dit du *Poème d'Igor* et des questions qu'il soulève suffit pour faire apprécier l'intérêt du travail de M. Boltz. En terminant, nous devons adresser aux écrivains russes un reproche mérité. M. Boltz nous apprend que malgré toutes ses instances il lui a été impossible d'obtenir d'eux aucun des renseignemens qui lui étaient nécessaires. Ce n'est pas la première fois qu'une accusation de ce genre est portée. Comment expliquer le peu d'empressement que mettent les écrivains russes à entrer en rapport avec les savans étrangers? Est-ce de leur part dédain ou indifférence? L'un et l'autre peut-être, mais dans tous les cas le travail dont nous venons de parler atteste que l'on peut fort bien se passer d'eux pour traiter à fond les questions qui intéressent le plus leur littérature nationale.

H. DELAVEAU.

(1) Chariots de paysan.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 décembre 1854.

On a vu comment se sont déroulés jusqu'ici les événemens, avec quelle terrible et impérieuse logique s'est développée la crise qui est venue précipiter l'Europe dans les difficultés et les émotions d'une lutte formidable. A chaque période de cette crise, il y a toujours eu un moment de halte en quelque sorte où l'on a pu se demander si on approchait d'un dénoûment pacifique, ou si on allait se trouver de plus en plus en face de cette nécessité obstinée de la guerre. Seulement, à mesure que ces périodes se succédaient, les complications s'aggravaient, les antagonismes prenaient des proportions plus sérieuses, les solutions devenaient plus difficiles. C'est ainsi qu'on est passé du conflit diplomatique soulevé par la mission du prince Menchikof à la guerre entre la Russie et la Turquie, de la médiation représentée par la conférence de Vienne à une intervention plus directe et plus active, d'une paix de quarante ans entre tous les grands états de l'Europe à une rupture déclarée entre la Russie d'une part, la France et l'Angleterre de l'autre, — la Prusse et l'Autriche restant encore à la tête de l'Allemagne spectatrices d'une lutte dans laquelle les attirait la responsabilité de leurs premiers engagemens. Nous touchons aujourd'hui à ce qu'on peut considérer comme la dernière période de cette lutte restreinte, à la limite extrême au-delà de laquelle la guerre s'étendra nécessairement à toutes les puissances, si l'empereur Nicolas, éclairé par une lueur de sagesse, n'obtempère pas aux conditions dans lesquelles l'Europe a placé la garantie de sa sécurité. Cette limite, c'est le traité signé le 2 décembre à Vienne qui la pose en réunissant l'Autriche, la France et la Grande-Bretagne sur un terrain commun, sous la sanction d'une alliance plus étroite et plus effective. *Le Moniteur* annonçait le succès de cette négociation le lendemain même. Il y a deux jours, la reine d'Angleterre notifiait cette transaction nouvelle au parlement assemblé. Les ratifications sont échangées à l'heure qu'il est; le traité du 2 décembre est un fait accompli; il domine tout en ce moment. Or dans quelles conditions ce grand

acte diplomatique trouve-t-il le continent? Quelle est sa portée, sa signification? Quel est son caractère, non-seulement au point de vue des circonstances actuelles et du but déterminé qu'il se propose, mais encore au point de vue de la situation générale de l'Europe?

Que le traité du 2 décembre ait surpris ceux qui prétendaient retenir l'Autriche dans les liens d'une inerte temporisation ou d'une neutralité impossible, cela est fort simple. Il suffit cependant d'observer la politique de l'Autriche depuis un an pour voir que le traité actuel n'est que le couronnement de tout un système suivi avec une patience et une habileté singulières. Dès le moment où s'est élevée cette question par laquelle le tsar semblait aller au-devant d'un conflit, l'Autriche a clairement avoué sa politique. Sans rompre avec la Russie, elle ne lui a point laissé ignorer qu'elle ne seconderait pas ses desseins, qu'elle y voyait au contraire un fait menaçant pour leurs relations. En même temps qu'elle refusait de se lier avec l'empereur Nicolas, elle acceptait la solidarité des actes et de toute la politique des puissances occidentales. Le jour où il a été avéré que la force allait seule trancher ce débat, l'Autriche, sans entrer encore directement en lutte, s'est alliée avec la Turquie pour lui garantir la possession des principautés du Danube, occupées par les Russes, et d'un autre côté elle associait l'Allemagne à cette défense de l'intégrité de l'empire ottoman, en s'assurant à elle-même un secours et une garantie. Puis, comme il était dès lors évident que la guerre devait avoir son prix, elle n'hésitait plus à fixer dans les notes du 8 août, avec l'Angleterre et la France, des conditions nouvelles de paix, — conditions très différentes de celles qui réglaient jusque-là les relations de la Russie et de l'empire ottoman. Qu'on le remarque bien : l'Autriche avait à faire face à des difficultés diverses; elle avait à mener de front sa situation particulière en Allemagne et sa situation vis-à-vis des puissances occidentales. Le jour où elle a eu vaincu tous les obstacles en Allemagne, où elle est sortie les mains libres d'une négociation dans laquelle s'étaient concentrés tous les efforts de partisans avoués ou clandestins de la Russie, en un mot le jour où a été signé l'article additionnel à la convention du 20 avril, par lequel la Prusse s'engage à la soutenir contre toute agression de l'armée russe, — ce jour-là l'Autriche a repris son œuvre collective avec l'Angleterre et la France, et elle a contracté avec elles l'alliance du 2 décembre. Le cabinet de Vienne n'a fait aujourd'hui que ce qu'il a toujours fait depuis l'origine de ce grand conflit : il a cherché à concilier son double rôle de puissance germanique et de puissance européenne. Il a attendu, si l'on nous passe ce terme, que l'Allemagne se fût remise à son pas avant de faire lui-même un pas décisif de plus avec l'Angleterre et la France.

Intimement rattaché au protocole du 9 avril et aux notes du 8 août dont il est le corollaire, le traité du 2 décembre est pour l'Autriche le préliminaire nécessaire, invincible d'une intervention plus nette et mieux définie. Quant au sens et aux dispositions principales de cet acte diplomatique, ils ressortent naturellement des circonstances. Ainsi il est évident que l'Autriche s'engage envers l'Angleterre et la France, comme elle s'est engagée déjà, envers la Turquie, à défendre les principautés contre la Russie, sans que sa présence sur le Danube puisse entraver les opérations des armées alliées.

L'intérêt essentiel du traité, on le conçoit, est dans les bases de paix qu'il pose comme le point de départ de l'alliance. Ces bases sont les garanties du 8 août. Seulement, comme il eût été assez inutile de stipuler de nouveau ces conditions sans aucune sanction, si la Russie ne les a point acceptées d'ici au 1er janvier, non comme base de négociations, mais purement et simplement, les puissances contractantes devront convenir des moyens les plus efficaces afin de poursuivre le rétablissement de la paix, ce qui ne peut signifier qu'une chose en d'autres termes : c'est que l'Autriche, l'Angleterre et la France uniront leurs forces pour dompter les résistances de la Russie. C'est là, nous le croyons, le sens réel du traité du 2 décembre. L'alliance offensive et défensive peut n'y être point explicitement formulée, elle en est la conséquence naturelle dans le cas où la Russie n'accepterait point la question telle que l'Europe la pose aujourd'hui. Il se peut encore sans doute que l'Autriche n'agisse point à jour dit et à heure fixe : l'importance du fait n'en subsiste pas moins. En signant un traité qui consacre sa solidarité avec les puissances de l'Occident, qui rompt une alliance de quarante ans, qui s'élèvera toujours entre elle et la Russie, — qui pourrait dire que l'Autriche n'a point accompli un acte sérieux au point de vue de sa propre politique comme au point de vue de la politique générale de l'Europe? Ainsi, en lui-même, eu égard aux circonstances actuelles, le traité du 2 décembre a toute la gravité d'un pas nouveau fait par l'Autriche dans la voie d'une action collective; il fixe une date où cette action deviendra un fait nécessaire, et en fixant cette date très rapprochée, il précise, pour ainsi dire, l'heure où finit ce qu'on pourrait appeler la phase des garanties du 8 août. Cette heure passée, ce sera l'œuvre de la guerre de déterminer la mesure des concessions qui pourront être réclamées de la Russie.

C'est donc de ces conditions du 8 août, ainsi qu'on le voit, que tout dépend aujourd'hui, dans ce court intervalle laissé entre une guerre déjà cruelle et une lutte qui peut prendre un caractère plus ardent et plus général. On sait en quoi consistent ces garanties générales; il reste à les interpréter, et les puissances signataires du traité du 2 décembre n'en sont point sans doute à s'entendre sur la valeur de ces stipulations, qui ont formé la base de leur alliance. Ce que veut l'Europe, c'est que la prépondérance exclusive de la Russie dans les principautés et sur les bouches du Danube cesse d'exister; c'est que le protectorat russe sur les populations chrétiennes de l'Orient, d'où est née la guerre actuelle, disparaisse en même temps. Ce qu'elle veut en outre, c'est la révision du traité de 1841, dans la pensée de garantir plus efficacement l'équilibre général du continent. Il suit de là que tous les traités anciens qui liaient la Russie et l'empire ottoman sont virtuellement abolis. Il suit de là encore qu'il reste à créer dans la Mer-Noire un état de choses tel qu'il réalise la pensée formulée dans la proposition du 8 août. Comment cet état sera-t-il créé? Ce ne peut être évidemment par l'abolition pure et simple du traité de 1841, ce qui n'aurait d'autre effet que d'ouvrir à la Russie les portes de la Méditerranée. Sera-ce par la réduction des forces navales russes, par la présence d'une force européenne dans l'Euxin, par la destruction de Sébastopol? Toujours est-il que ce qu'on a entendu et ce qu'on entend encore, c'est la limitation de la puissance de la Russie dans la Mer-Noire.

C'est sur ces divers points que l'Autriche, la France et l'Angleterre ont dû nécessairement se mettre d'accord, outre que les puissances belligérantes ont réservé leur droit d'y joindre telles conditions additionnelles qu'elles pourraient juger utiles; mais en ne prenant que les conditions primitives du 8 août dans leur vrai sens, dans leur portée réelle, la Russie les accepterat-elle comme la juste rançon qu'elle doit à la sécurité de l'Europe, si profondément troublée? Elle a paru un moment y souscrire, on le sait. La publication récente d'une dépêche de M. de Nesselrode à M. de Budberg a montré quel sens le cabinet de Pétersbourg attachait à ces garanties. La grande concession de la Russie consistait à laisser substituer le protectorat collectif de l'Europe à son protectorat exclusif, soit dans les principautés, soit en ce qui touche les populations chrétiennes. Or c'est ce protectorat qu'on ne veut sous aucune forme. Quant à la liberté de la navigation du Danube, la Russie protestait qu'elle n'y avait jamais apporté aucune entrave. Le cabinet de Saint-Pétersbourg éludait soigneusement enfin la véritable signification de l'article qui concerne l'état de la Mer-Noire. Depuis ce moment, il est vrai, l'envoyé russe à Vienne, le prince Gortchakof, avait accepté sans restriction le principe des garanties du 8 août. Il est permis seulement de se demander si cette acceptation, produite peu avant le 2 décembre, n'avait point pour unique objet de faire avorter les négociations d'où allait sortir le traité nouveau. Dans tous les cas, la Russie est aujourd'hui dans l'alternative de souscrire à ces garanties qu'elle a donné le droit de prendre contre sa politique, ou de s'obstiner dans la lutte. Si elle refuse d'accepter la paix aujourd'hui, le traité du 2 décembre produit toutes ses conséquences; il devient un fait permanent, il crée des relations, des solidarités nouvelles, et c'est ce qui fait sa gravité. Pour l'Autriche, c'est l'affranchissement d'une vieille et onéreuse alliance; pour la France particulièrement, c'est la cessation d'un état qui remonte à 1815, que quarante ans de paix n'avaient pu détruire. Ni la restauration avec ses déférences, ni la monarchie de juillet avec sa modération et sa sagesse, n'avaient pu briser ce réseau formé au nord contre son influence. Il s'est trouvé un intérêt élevé et puissant pour réaliser cette transformation, que n'avait pu accomplir la sagesse des hommes et des gouvernemens, pour changer tout un système d'alliances, pour modifier toutes les situations, en mettant à nu l'antagonisme profond, menaçant de l'Occident et de la Russie.

Là est la valeur de l'acte diplomatique du 2 décembre à différens points de vue. C'est le gage sérieux d'une politique nouvelle, préservatrice et libérale. C'est ce qui explique aussi l'impression immense et très diverse que le traité signé à Vienne a produite en Allemagne; il a été une déception véritable pour les partisans de la Russie, qui espéraient encore que l'Autriche ne prendrait point une résolution si nette; ils comptaient du moins ajourner cette résolution. L'article additionnel consenti par la Prusse avait ce sens à leurs yeux, et peut-être n'avaient-ils pas perdu toute confiance de voir se réveiller dans les conseils de l'Allemagne le vieil esprit de 1813. C'était là l'idéal proposé à la jeunesse de l'empereur François-Joseph. S'allier avec la Russie, ou tout au moins s'enfermer dans une neutralité qui eût été une abdication, voilà le résumé de cette politique. Le traité du 2 décembre a été le dernier

coup porté à ce teutonisme russe, qui se débat depuis si longtemps pour neutraliser tout acte décisif. La surprise et l'embarras où le dénoûment de cette négociation a jeté les partisans d'une politique plus favorable au tsar ou moins prononcée contre lui se seraient traduits, assure-t-on, par des incidens singuliers à Vienne. A la première réception de M. de Buol qui a suivi la signature du traité, plusieurs représentans d'états allemands, les envoyés de Prusse, de Saxe, de Bavière, de Wurtemberg, n'auraient pas paru. L'envoyé russe lui-même, le prince Gortchakof, n'a pu dissimuler la vivacité de son désappointement, et a laissé percer, dit-on, le sentiment de la situation impossible qui lui était faite. On aurait pu conclure de quelques-unes de ses paroles que son acceptation des quatre garanties antérieure au traité n'avait point un caractère bien sérieux et bien sincère au fond. Pour le moment donc, et en attendant qu'ils se soient rattachés à quelque tactique nouvelle, les partisans avoués ou déguisés de la Russie en Allemagne ont amèrement ressenti le coup; ils y ont vu le signe visible de leur défaite. Parmi les esprits libéraux au contraire, l'impression, sans être moins profonde et moins forte, a été complétement favorable. Pour tous ces esprits, le traité du 2 décembre a été un point de ralliement au milieu des incertitudes de l'Allemagne, l'acte viril d'une politique décidée à garantir à la puissance germanique l'influence qui lui est due dans cette grande question. Les partis libéraux en Allemagne inclinent naturellement vers les puissances occidentales, comme les partis féodaux et absolutistes inclinent vers la Russie. Il s'est produit un fait remarquable, qui montre les tendances véritables de l'opinion allemande. Beaucoup d'hommes qui depuis longtemps s'étaient accoutumés à voir dans la Prusse l'âme, la tête et le bras de l'Allemagne, se tournent vers l'Autriche, qu'ils proclament aujourd'hui la seule puissance comprenant et servant avec intelligence les intérêts germaniques.

Si l'on observe la politique de l'Autriche dans ses actes récens, dans ses effets, dans les alliances qu'elle rencontre, dans les intérêts qu'elle satisfait, on peut y voir tous les caractères d'une politique prévoyante et libérale, qui marque sa place dans la coalition des forces occidentales contre la prépondérance menaçante de la Russie. Le traité du 2 décembre n'a pas seulement une portée extérieure, il a une signification tout intérieure pour l'Autriche : il est le signe manifeste du travail qui s'est accompli depuis 1848, qui a fait prévaloir d'autres tendances, d'autres hommes. C'est un esprit nouveau qui se fait jour et gagne lentement, qui s'atteste par des vues de gouvernement intérieur très différentes des traditions anciennes, et qui a aussi ses tendances, ses affinités dans la politique internationale. C'est cet esprit, se manifestant sous un double aspect, qui rallie aujourd'hui bien des sympathies. Ne serait-il point quelque peu puéril de chercher le secret de la politique de l'Autriche ailleurs que dans cette transformation, par exemple dans le dépit et l'amour-propre blessé de quelques-uns des conseillers de l'empereur François-Joseph, notamment d'un des hommes les plus éminens, M. Alexandre Bach, que l'empereur Nicolas aurait taxé légèrement de ministre sorti des barricades de 1848?

Mais la Prusse suivra-t-elle l'Autriche sur ce terrain nouveau, où l'a placée le traité du 2 décembre? On n'a pu évidemment ignorer à Berlin les né-

gociations d'où est sortie l'alliance nouvelle contractée à Vienne. On dit même qu'au dernier moment le roi de Prusse a tout fait pour en suspendre la conclusion. Il aurait supplié, au nom du ciel, par le télégraphe, qu'on ne signât pas; on a signé néanmoins. Le jour de l'ouverture des chambres prussiennes, le roi Frédéric-Guillaume disait dans son discours que sa mission était de soutenir la paix, la modération, mais que s'il se voyait obligé de donner une expression plus marquée à l'attitude de la Prusse, il comptait que son peuple fidèle saurait supporter les sacrifices inévitables qui en seraient la suite. On ne pourrait en conclure absolument que le cabinet de Berlin fût décidé à suivre l'Autriche dans la voie où celle-ci allait entrer. C'est là cependant ce qui est le plus probable. En accédant, comme il le fera sans doute, au traité nouveau, le cabinet de Berlin cédera à l'impulsion universelle, à cette force des choses qui semble le dominer et le guider dans ses résolutions. C'est là en effet le malheur de la Prusse de se laisser conduire là où elle aurait pu si aisément prendre une initiative utile pour elle, efficace pour l'Europe, d'être devancée partout et de n'avoir nulle part l'influence que donne une politique prévoyante et forte. Maintenant la situation de l'Allemagne se résume dans deux faits : d'un côté, c'est l'article additionnel par lequel la Prusse s'engage à soutenir l'Autriche dans les principautés et sur son propre territoire, — article qui se trouve étendu à toute l'Allemagne par une décision récente de la diète de Francfort; — de l'autre côté, c'est le traité signé à Vienne entre l'Autriche, l'Angleterre et la France. Et ce qui achève de caractériser cette situation, c'est que la diète de Francfort s'est approprié l'article additionnel du 26 novembre, lorsque le traité du 2 décembre était déjà conclu, c'est-à-dire en pleine connaissance des conséquences qui pouvaient résulter des engagemens nouveaux de l'Autriche.

Ainsi se poursuit et se dessine ce travail diplomatique qui vient aboutir, du moins en ce moment, à un acte dont la portée peut se faire promptement sentir, et pendant ce temps nos armées continuent leur campagne héroïque en Crimée. Elles n'ont point eu depuis quelques jours à livrer de nouveaux combats à l'armée russe, mais elles ont eu à combattre les élémens. Les soldats de l'Angleterre et de la France ont eu à poursuivre leurs opérations sous des pluies torrentielles; nos escadres ont eu à soutenir le choc d'une tempête effrayante, durant laquelle plusieurs de nos vaisseaux ont sombré. C'est là le côté lugubre de la guerre, comme aussi un des plus tristes et des plus douloureux épisodes de cette lutte est l'atteinte que le duc de Cambridge paraît avoir reçue. Le duc de Cambridge avait été violemment impressionné par le carnage terrible d'Inkerman, où la canonnade surpassait celle de Waterloo, selon le témoignage de lord Raglan; il avait eu à supporter en mer la tempête du 14 novembre; il s'est trouvé hors d'état de rester sur ce champ de bataille, où il s'était distingué. La guerre d'ailleurs ne se concentre point uniquement en Crimée. Tandis que nos soldats débarquaient sur le sol russe, presque le même jour où ils gagnaient la bataille de l'Alma, nos vaisseaux attaquaient le port et les défenses extérieures du port de Petropolowski, dans l'Océan-Pacifique. La seule, la grande question qui se dégage de cet ensemble de faits diplomatiques et militaires, c'est celle de

savoir si la paix va redevenir possible, ou si cette guerre, déjà poursuivie dans des proportions si vastes, va s'étendre encore.

Nous n'avons pas la prétention, on le conçoit, de trancher une telle question. Il faudrait connaître le secret de trop de conseils et de trop de volontés. Il suffit de préciser la situation actuelle de l'Europe dans sa simplicité terrible et dans sa grandeur. Si la Russie refuse de souscrire aux conditions qui sont devenues le dernier mot des cabinets réunis, il n'est point douteux que les puissances se trouvent en présence d'une guerre dont le but, la durée, les proportions et les moyens restent nécessairement indéterminés. Quant à la Russie elle-même, elle ne saurait ignorer les conséquences d'un refus dans les circonstances actuelles. Elle n'aura point seulement à soutenir le choc des puissances déjà engagées; l'Allemagne tout entière ne peut manquer aujourd'hui de suivre l'impulsion de l'Autriche. Dans peu de temps peut-être, la Suède sentira le besoin de prendre position dans cette lutte. En Danemark, l'opinion publique s'est soulevée contre un ministère qui passait pour représenter l'absolutisme et l'influence russe. Des élections où s'est révélé un esprit unanime ont mis le roi dans l'heureuse obligation de choisir un nouveau cabinet. Ainsi la Russie se trouvera pressée, cernée par une coalition formidable de toutes les forces, de toutes les opinions, de tous les intérêts. Il y a là de quoi faire réfléchir l'empereur Nicolas dans cette courte trêve laissée à la sagesse, de même que la perspective d'une guerre longue et acharnée est de nature à borner les vœux actuels de l'Europe à ce qui est juste, à ce qui est nécessaire pour sa sécurité et pour son repos.

Au milieu de ces puissantes et émouvantes diversions, il reste infiniment moins de place, comme on le comprend, pour les préoccupations ordinaires d'une vie politique intérieure, déjà assez débarrassée de toute cause de mouvement et d'agitation. C'est dans les actes des pouvoirs publics que tout se résume, soit qu'ils s'appliquent aux intérêts matériels du pays, soit qu'ils pourvoient aux nécessités financières et administratives des grandes choses qui s'accomplissent, soit qu'ils touchent au choix des hommes, si important surtout quand il s'agit de la représentation de la France au dehors. Il s'est opéré récemment un certain mouvement dans le corps diplomatique par suite de l'entrée au sénat de M. de Béarn, ministre dans le Wurtemberg. C'est M. de Ferrière Le Vayer, esprit fin et habile, qui est envoyé à Stuttgart. D'un autre côté, M. Forth-Rouen, dont la position était devenue peut-être difficile en Grèce depuis qu'il avait été obligé de parler avec fermeté, va en Saxe remplacer M. Mercier, qui passe lui-même à Athènes. C'est un échange de postes diplomatiques. A ces choix vient se joindre une série d'avancemens réguliers, de déplacemens ou de nominations nouvelles.

La vie intérieure, bornée à ces actes administratifs ou au travail permanent des intérêts matériels, serait peu de chose, si sous ce calme apparent elle ne cachait au fond ces fermentations religieuses, morales, intellectuelles qui se traduisent de temps à autre par des signes et des incidens caractéristiques. On voit aujourd'hui un de ces incidens. L'église catholique offre pour ainsi dire le spectacle d'une émission nouvelle de doctrine. Le souverain pontife érige en dogme la croyance religieuse, libre jusqu'ici, à l'immaculée conception. Nous ne sommes point des théologiens; seulement, en accom-

plissant un acte de cette nature, le souverain pontife a dû se demander sans nul doute si l'heure était opportune, s'il n'y a point toujours quelque danger à toucher à l'immutabilité de la foi, à représenter le catholicisme comme incomplet dans son symbole depuis tant de siècles, enfin à transformer en dogme une croyance religieuse, fût-elle universelle. Toutes ces questions ont dû se présenter à l'esprit du chef de l'église. Si elles se sont réveillées tout à coup, si elles ont été jetées dans la discussion, c'est peut-être qu'elles se lient à un mouvement étrange, à tout un effort d'opinion et de passion pour faire prévaloir les doctrines les plus absolues. Il est des hommes pour qui la liberté et la modération sont d'éternelles ennemies; ils veulent l'absolutisme dans la religion comme dans la politique. Et quel est le plus clair résultat de ces tendances passionnées et exclusives? C'est de compromettre la religion elle-même, de jeter la division dans le clergé en partageant ses membres en deux camps, les ultramontains et les gallicans, de réveiller toutes ces luttes où un prélat chargé d'années, l'ancien évêque de Chartres, Mgr Clausel de Montals, intervient à son tour en dénonçant au souverain pontife ce qu'il appelle une cabale artificieuse répandue en Italie et en France. Dans une brochure sous le titre de *Coup d'œil sur la constitution de la religion catholique et sur l'état présent de cette religion dans notre France*, Mgr Clausel de Montals s'élève avec une vigueur singulière contre ces docteurs nouveaux qui prétendent flétrir les grandes traditions de l'église de France, qui persécutent les opinions les plus consacrées, qui veulent tout transformer et tiennent même à donner la couleur ultramontaine à l'habit du prêtre. Quand on s'efforce de supprimer les traditions gallicanes, quand on veut pousser la religion dans cette voie de l'absolutisme universel, il y a cependant deux choses à considérer : c'est que l'église de France est certainement une des plus dignes par les lumières comme par les vertus, et qu'elle s'est formée justement sous l'empire de ces traditions qu'on répudie; il n'est pas moins vrai que si la religion a retrouvé un juste et légitime ascendant sur les âmes, c'est sous les régimes qu'on décrie et par la liberté qu'elle s'est relevée, au point de voir une révolution s'arrêter désarmée devant elle. C'est à l'abri de la liberté des opinions et des consciences qu'une réaction religieuse spontanée s'est produite. Il reste à savoir ce que la religion et l'église pourront gagner dans les routes périlleuses, où l'on prétend les ramener.

Ces questions toujours graves et délicates, parce qu'elles touchent aux plus secrets ressorts de l'âme humaine, laissent suffisamment apercevoir ce qui s'agite de notre temps dans le monde religieux. Elles ne peuvent évidemment s'élever à un égal degré dans les affaires de l'intelligence et de la littérature, qui ne sont pas peut-être d'un gouvernement plus simple, mais qui dans tous les cas ont une autre manière d'intéresser et de passionner. Les affaires de l'intelligence intéressent par toutes les manifestations de l'esprit, par les œuvres qui se succèdent, par le travail des imaginations, par la révélation des talens nouveaux, aussi bien que par la disparition des talens éprouvés. L'Académie y a sa place naturelle certainement, et peut-être cette place pourrait-elle être plus grande encore. L'Académie a perdu, il y a quelques jours, un de ses membres les plus distingués, M. de Sainte-Aulaire, dont le nom avait marqué dans la politique autant que dans les lettres. Long-

temps ambassadeur, homme d'un grand monde, M. de Sainte-Aulaire a laissé une *Histoire de la Fronde* qui avait été son titre académique, et qui mérite de lui survivre par l'habileté avec laquelle est pénétrée et dépeinte cette époque de la minorité de Louis XIV. Esprit cultivé, M. de Sainte-Aulaire réunissait en outre deux conditions essentielles pour écrire l'histoire avec simplicité et avec vérité : il savait le monde, et il connaissait les affaires. Ainsi l'Académie se trouve avoir en même temps à remplacer M. de Sainte-Aulaire et M. Ancelot, qui est mort également il y a quelques mois.

Quels seront les nouveaux élus? Les candidats ne manquent point, on le pense; il y en a de tous les genres, il y a ceux qui ont fait une tragédie et ceux qui n'ont rien fait, ceux qui ont eu de tout temps la vocation académique et ceux pour qui l'Institut est une sorte de refuge dans la tempête. Par malheur, il est souvent difficile de savoir quelle pensée dirige l'Académie dans ses choix. Une élection est un champ de bataille où se déploie la plus savante stratégie. Ce n'est pas trop de tout le génie des combinaisons électorales; il faut peser les nuances, faire la part du monde et celle des lettres, compter avec les influences, choisir parmi les écrivains, non d'après leur talent, mais d'après certaines convenances. Quoi qu'il en soit, M. Ponsard semble devoir être un des candidats favorisés de l'Académie dans les prochaines élections. La tragédie, on le voit, porte bonheur, même quand elle se présente sans un trop grand génie d'invention, sans ces qualités puissantes d'une vigoureuse et originale poésie. Certes, bien que M. Ponsard se soit plaint quelquefois de la critique, il y aura eu peu de carrières plus faciles et moins remplies; mais M. Ponsard représente la tragédie, et cela suffit. Dans toutes ces élections où elle déploie tant de tactique, où la politique elle-même trouve sa place, l'Académie atteint-elle toujours son but? Exerce-t-elle l'influence qu'elle pourrait naturellement exercer par ses choix et par ses exemples? C'est par ce double moyen surtout qu'elle pourrait rappeler sans cesse les conditions supérieures de la vie intellectuelle, maintenir l'autorité des grandes traditions de l'art et de la pensée au milieu de la liberté permise à tous les efforts et à toutes les entreprises de l'esprit littéraire d'un temps.

Il est donné à la littérature, dans la variété complexe de ses manifestations, de toucher à tout et de tout remuer, d'ouvrir tous les domaines de l'imagination et de la pensée, ou d'éclairer d'un jour étrange quelques-uns des côtés les plus saisissans de la vie contemporaine. Dans ce mouvement des lettres, il est même parfois des livres qui se confondent avec certains épisodes dramatiques de la réalité, qui en sont en quelque sorte la continuation ou le commentaire, ainsi qu'il arrive aujourd'hui de ce récit vigoureux laissé par le comte Gaston de Raousset-Boulbon, — *une Conversion*. Étrange destinée de cette œuvre et de celui qui l'a écrite, qui l'avait oubliée peut-être! C'est la mort hasardeuse et tragique de l'auteur qui a fait songer à mettre au jour *une Conversion*. Nous savons ce qu'on peut dire de cette vie si tristement dénouée; il n'est pas moins vrai qu'il y avait dans cet homme, jeune encore, le fonds d'une nature valeureuse et chevaleresque. Autrefois M. de Raousset-Boulbon eût été aisément un chef remarquable, un de ces hardis et intrépides aventuriers qui se précipitaient vers le Nouveau-Monde. Aujourd'hui il n'a réussi qu'à mener une existence déclassée, portant partout sa fierté de gentil-

homme, assiégé par des rêves impossibles, attaquant des gouvernemens, se heurtant au droit public, et finissant par périr fusillé comme un soldat. Qu'était-il allé faire au Mexique? Il avait été attiré par l'inconnu, par l'éclat des fortunes merveilleuses. Un jour il lui était arrivé, en allant s'établir dans l'état de Sonora, de battre tout simplement avec une poignée d'hommes un corps d'armée mexicain, et cela ne laissait point de lui donner un relief singulier. Le nouveau gouvernement qui surgissait alors au Mexique, celui du général Santa-Anna, cherchait à l'attirer à Mexico, soit pour traiter avec lui, soit pour tromper son énergique activité, et le vainqueur d'Hermosillo devenait l'objet de toutes les curiosités dans la capitale mexicaine, où il passa quelques mois. Il fut question de bien des projets, d'une vaste entreprise de colonisation, de l'organisation d'une légion étrangère dont M. de Raousset-Boulbon aurait été le chef. On finit par lui offrir le grade de colonel dans l'armée mexicaine. Imaginez ce qu'était ce grade de colonel pour lui, qui aspirait à commander, qui rêvait peut-être la conquête du Mexique! Il partit en faisant le serment d'Annibal, roulant dans sa tête son plan de vengeance, organisant une expédition nouvelle qu'il méditait de lier à un mouvement national. Quand il revint, ce fut pour être fait prisonnier dans le premier combat, à Guaymas, après avoir été abandonné par les siens et avoir refusé de les abandonner par la fuite. Tout cela était étrange à coup sûr. A l'heure de la mort cependant, M. de Raousset-Boulbon retrouvait cette virile simplicité d'un homme fait pour une meilleure fin. Il n'argumentait pas sur sa position, il ne subtilisait pas, on l'a vu récemment dans ses lettres; il acceptait sa mort comme une expiation de sa vie, il demandait simplement à finir en chrétien et en soldat. Il y a comme un reflet de cette nature dans ce récit d'*une Conversion*, si singulièrement mêlé à l'un des plus bizarres épisodes de notre temps. C'est l'œuvre d'un homme en qui l'instinct de race lutte sans cesse avec les instincts de notre siècle. Il y a de la politique dans *une Conversion* juste ce qu'il en faut pour faire ressortir les caractères. Il y a peu de composition, mais ces figures ont on ne sait quoi de vivant et qui parle à l'esprit. Cette jeune fille, Berthe de Langenais, qui vit avec ses ancêtres, qui se retranche fièrement dans son idéal, n'est-ce pas l'image poétique et forte du passé? Saint-Lambert, ce type de l'élégance sceptique et dépravée, Louis Monot, ce parvenu avide de jouissances, n'ont pas un caractère moins saisissant. Quant au héros même, Robert de Langenais, l'auteur avait mis peut-être son idéal dans ce jeune homme qui, après une vie livrée à toutes les passions, se reprend au bien et à la règle par une alliance qui l'apaise et qui l'épure, en comblant les vœux de son cœur et en le rendant au respect de son nom. Ainsi éclate le plus dramatique contraste entre ce dénoûment créé par l'imagination et cet autre dénoûment que la réalité est venue donner à la vie de l'auteur.

Les événemens, les spectacles contemporains ne sont point, à coup sûr, sans une secrète et forte poésie qui s'exhale par instans comme une pénétrante émanation, et qu'il est plus facile de sentir que d'exprimer. La poésie, elle est partout, elle est dans toutes les régions visibles et invisibles; elle est dans ces luttes engagées par la puissance de l'homme dans le monde, dans les épreuves sociales, dans le travail permanent et mystérieux de la vie, dans les tragédies solennelles de l'histoire comme dans le mouvement

actif et obscur de l'existence familière et domestique. Et s'il se trouve quelque rare esprit pour ressaisir cette pure et immortelle essence des choses en l'enveloppant d'une forme rajeunie, notre siècle dans sa vieillesse, notre siècle lui-même, indifférent et blasé, cédera encore à ce charme d'une grande et originale inspiration. Le difficile est d'atteindre à ce degré où la poésie véritable se révèle. Dans cette foule de poètes de tous les temps, combien d'essais inconnus se sont produits! combien peu survivent! Il ne reste que l'inspiration vraie, l'expression heureuse et accomplie d'un sentiment ou d'une pensée réellement poétique. De tous les genres littéraires, la poésie est celui où la médiocrité compte le moins. Ce n'est pas un motif cependant pour ne point observer sans cesse toutes ces bonnes volontés qui cherchent parmi nous la poésie sous toutes ses formes, qui multiplient leurs essais, imitant souvent, répétant ce que d'autres ont dit, se perdant dans bien des puérilités d'imagination et parfois aussi trouvant un accent vrai et sincère. Dans ses *Prières et Souvenirs*, M. Octave Ducros se montre fidèle à une inspiration religieuse qui se répand dans toutes les pages et donne à ses vers une certaine élévation épurée. Le chrétien se retrouve dans le poète, soit dans les strophes qu'il adresse *à la Jeunesse*, soit dans les fragmens sur *une Vallée des Alpes*, sur *une Avalanche*, sur *la Solitude*. La poésie de ces morceaux a de l'abondance et de la couleur sans atteindre au dernier degré de l'originalité. M. Octave Ducros ne s'est point arrêté là; il a mis *la Messe* en vers, et là est son erreur de penser que dans la messe ou dans la communion spirituelle il y a le thème d'un développement poétique. Il ne suffit pas en effet de paraphraser la collecte, l'épître et l'offertoire. — L'auteur d'*un Mois au Presbytère* n'est point un novice en poésie; M. N. Martin est l'auteur de plus d'un fragment gracieux, il s'est heureusement inspiré souvent des poètes de l'Allemagne. Le sujet semblait promettre ici. Un mois au presbytère! que de peintures trouvaient leur place dans ce cadre simple et à demi rustique! Seulement le sujet promet plus qu'il ne tient; l'auteur raconte en vers plus faciles que poétiques les tribulations de la servante du presbytère et les embarras du pauvre curé bouleversant sa maison pour recevoir dignement sa mère, — la veuve d'un procureur du roi! Et c'est ainsi que M. N. Martin se perd en des détails puérils, au lieu de tracer ces tableaux d'une poésie vraie et simple, dont il éveillait la pensée par le titre de son petit récit.

Cette poésie vraie, simple, domestique, réelle, telle que l'imagination de Cowper l'a créée en Angleterre, telle qu'elle a été essayée en France, cette poésie a certainement de quoi tenter plus d'un esprit bien inspiré; elle peut ouvrir encore à l'imagination des voies inexplorées. Un poète nouveau, M. Charles Des Guerrois, s'est dévoué tout entier à cette inspiration intime et réelle, et il l'a développée dans plusieurs ouvrages, — *Sous le Buisson*, les *Paysages de Champagne*, — auxquels vient même se joindre un recueil de prose qu'il appelle les *Pensées de l'art et de la vie*. Dans le premier de ces livres, selon l'auteur, c'est l'expression de la vérité du cœur au point de vue des sentimens personnels; dans le second, c'est la vérité de la nature; dans les *Pensées*, c'est la vérité morale. Ainsi la vérité se révélerait sous un triple aspect, et cela certes suffirait à la gloire d'un homme! Les vers de M. Des

Guerrois ont un mérite réel souvent; ils expriment avec sincérité les impressions les plus intimes, bien que l'auteur multiplie les expressions d'une même pensée, et bien qu'il se trompe peut-être sur le degré de nouveauté de son entreprise. La poésie de M. Charles Des Guerrois est évidemment la fille très-directe et très-légitime des *Consolations;* mais voyez le malheur ou le piége! on croit avoir créé une poésie nouvelle; on veut aussitôt forcer toutes les portes de la gloire, et si ces portes ne tombent pas subitement devant vous, on s'arme en guerre un peu contre tout le monde, contre le siècle, contre le public, contre les critiques surtout. Quant aux critiques, il faut l'avouer, M. Des Guerrois les réduit complétement en poudre. Ce sont des égoïsmes féroces, prétendant accaparer la gloire, et ne voulant laisser tomber miette de leur festin; ils n'ont que « la supériorité de l'insignifiance. » Des critiques, de leurs opinions et de leurs jugemens, il ne restera pas même « un peu de poussière pour danser dans un rayon de soleil. » Après quoi l'auteur des *Paysages de Champagne* se fait lui-même sa place. « Je veux mon rang, dit-il, je l'attends, je l'aurai; je l'aurai, quoique je ne fasse courbette à aucun journaliste grand ou petit, quoique j'aie entre mes idées qu'un poète est quelque chose de plus qu'un critique payé pour l'être... » Ainsi parle M. Des Guerrois avec un mépris superbe, colletant quelque peu cette gloire rétive, et disant leur fait aux critiques. Qu'ont-ils fait cependant, ces critiques? Ils n'ont rien dit; que serait-ce s'ils avaient parlé! Amusante et naïve irritation d'une nature poétique inquiète, douloureuse, à qui le silence pèse! M. Des Guerrois a trop le goût des préfaces oiseuses. Sans ses préfaces, ses vers ne seraient pas meilleurs, mais ils apparaîtraient mieux dans leur grâce voilée, modérée, discrète, et on ne serait point tenté de leur demander s'ils sont au niveau de l'ambition qui les inspire.

Les choses contemporaines, disons-nous, ont leur poésie secrète et forte, et elles ont aussi leur ironie. C'est cette vive et profonde ironie qui ressort du jeu secret des événemens humains, des passions, des vices, des ridicules, des vénalités et des transactions de la conscience, des hypocrisies et des fraudes déguisées en vertus. Vices, passions, ridicules changent de forme suivant les temps; ils restent les mêmes au fond, inépuisable aliment de la satire et de la comédie. Certes c'est un aliment qui ne manque pas de nos jours; le poète de l'ironie manquerait plutôt, outre que pour bien des raisons les Aristophanes ne sont pas de toutes les époques. M. Paulin Limayrac a essayé de se saisir de cette arme de l'ironie; il n'a point eu tort de puiser dans les mœurs modernes le sujet du tableau satirique auquel il donne le nom de *la Comédie en Espagne;* il a seulement cédé à une pensée singulière en identifiant ces vices et ces ambitions qu'il peint avec les habitudes d'un régime politique qui n'existe plus, car enfin ne serait-ce que sous le régime parlementaire qu'il y a des cupidités de pouvoir, des écrivains qui trafiquent de leur plume, des servilités intéressées? M. Limayrac a transporté en Espagne, il est vrai, la scène de son drame, se rappelant où Beaumarchais avait placé Figaro. Un député, un industriel, un écrivain réunis par une même pensée, celle d'arriver à tout prix, tous ces personnages s'appuyant les uns les autres, et cherchant par la fascination de leur nom à se ménager une alliance opulente, tels sont les élémens avec lesquels M. Limayrac a composé son tableau sati-

rique, semant les traits hardis, animant parfois ces scènes rapides de mots heureux et d'une verve mordante. Une des scènes les plus amusantes de cette comédie, qui est moins une comédie qu'une satire, c'est celle où le grand écrivain reçoit la visite d'un honnête provincial qui vient saluer son génie, et qui connaît bien mieux ses livres qu'il ne les connaît lui-même. Le grand écrivain est pris en flagrant délit d'ignorance de ce que contient un de ses livres, et alors il se rejette sur son secrétaire, lequel n'est pas lui-même l'auteur, si bien que le roman finit par être de père inconnu. Comment finit la comédie de M. Limayrac? Elle finit par une révolution. C'est beaucoup pour le dénoûment d'une comédie; c'est une grande erreur si l'auteur croit que les révolutions sont la fin des ambitions, des cupidités et des hypocrisies; elles ne font au contraire que leur communiquer un redoublement sinistre; elles créent une issue nouvelle à toutes les défections de la conscience, et quand elles s'inaugurent, et quand elles viennent à se clore. Le monde moderne est plein de ces leçons, et la politique contemporaine porte la trace de toutes ces blessures au milieu du mouvement plus régulier qui se poursuit aujourd'hui.

Pour le moment, un des traits de la politique actuelle en Europe, c'est la réunion simultanée des parlemens de divers pays. En même temps, ou à peu de jours de distance du moins, s'ouvraient les chambres d'Angleterre, de Prusse, de Piémont, les plus anciennes et les plus nouvelles. La reine d'Angleterre, dans son discours, payait un juste tribut d'éloge et de sympathie à ces intrépides armées qui combattent en Crimée. Elle semblait d'ailleurs nourrir peu d'espérances de paix. Il n'est point douteux que les esprits sont divisés en Angleterre : il y a ceux que la passion anime contre la Russie, qui ne reculent point devant les perspectives d'une guerre ardente, extrême, infatigable, et il y a aussi les hommes qui, mesurant les intérêts engagés, seraient prêts à faire la paix à des conditions suffisantes. Ces divisions se retrouvent visiblement dans les deux chambres anglaises, mais elles s'effacent et disparaissent dans un sentiment commun de patriotisme. Les premières discussions qui se sont engagées ne portent point un autre caractère. Quant au parlement prussien, les affaires extérieures ne pouvaient y trouver place. Les chambres de Berlin ne discutent point d'adresse en réponse au discours du chef de l'état. Le roi Frédéric-Guillaume d'ailleurs réserve avec une extrême jalousie sa prérogative quant à la direction de la politique extérieure. C'est donc au point de vue intérieur que les premières opérations du parlement prussien peuvent avoir surtout une signification, et à ce point de vue tous les avantages restent au parti libéral. Dans la seconde chambre, c'est le comte de Schwerin, candidat de ce parti, qui a été élu président; c'est M. Bethmann-Hollweg, l'un des chefs du libéralisme prussien, qui a été élu vice-président. La première chambre, qui, comme on le sait, a été récemment reconstituée, a vu se produire un incident singulier. Les princes médiatisés qui en font partie ont semblé dédaigner de venir prendre place dans une assemblée délibérante, et le roi n'est point sans avoir ressenti ce procédé peu courtois. Il s'est étonné, dit-on, que ces princes, qui étaient trop heureux en 1848 de faire appel à l'armée prussienne, trouvent aujourd'hui au-dessous d'eux de siéger dans une chambre de Berlin. Les travaux du parlement vont

maintenant commencer sans doute, et alors, quelque soin que prenne le roi de soustraire les affaires extérieures à l'examen des chambres, il est difficile qu'il ne s'élève point quelque discussion sérieuse. Une proposition a même été déjà faite dans ce sens, sans trop de succès, il est vrai. Les affaires extérieures de l'Europe ont eu leur retentissement même dans le parlement piémontais, ouvert depuis un mois. A quelle occasion cette question a-t-elle pu être évoquée dans les chambres de Turin? C'est au sujet du passage accordé sur le sol piémontais à un de nos régimens de cavalerie venant de Rome et retournant en France. M. Brofferio a cru devoir interpeller le gouvernement sur ce fait, dans lequel il voyait, avec une touchante sollicitude pour la Russie, une violation de la neutralité du Piémont. C'est là du reste une singulière et triste faiblesse de beaucoup de libéraux italiens et piémontais. Leurs tendances naturelles les inclinent forcément vers les puissances occidentales; mais on dirait qu'ils craignent d'avouer leurs sympathies, parce que l'Autriche ne se sépare point de l'Angleterre et de la France, et parce que dès lors l'occasion d'attaquer l'Autriche deviendra moins facile. Au milieu des grands et universels intérêts qui se débattent, ils songent à leur intérêt particulier, à leur passion, au risque de mettre cet intérêt et cette passion en contradiction avec le but que l'Europe poursuit en commun. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que le cabinet de Turin n'obéit point à ces suggestions. Tout en maintenant la neutralité matérielle, que le passage d'un régiment ne peut violer à cette distance du théâtre de la guerre, il n'a point hésité à manifester toutes ses sympathies pour la cause soutenue par l'Angleterre et la France.

Parmi tous ces pays, l'Espagne est le seul encore qui, en dehors des affaires générales, trouve dans les difficultés d'une situation mal apaisée de légitimes sujets de préoccupation. Un député disait récemment aux cortès qu'après la guerre d'Orient la révolution espagnole était l'événement le plus important du moment, le plus propre à fixer l'attention de l'Europe. Oui, certes il en est ainsi, l'Espagne le sait bien, et peut-être, si on la consultait, ne tiendrait-elle pas essentiellement à conserver ce privilége. Elle trouverait de plus sérieux avantages dans un état calme, régulier, où ses intérêts pussent se développer librement. Cet état est-il prêt à renaître pour l'Espagne après cet interrègne de tout ordre régulier pendant quelques mois? Toutes les difficultés sont loin d'être vaincues sans nul doute; il semble toutefois maintenant que la situation de la Péninsule tende à se simplifier et à se dégager des inextricables complications où elle a paru un moment plongée. Le fait le plus sérieux, le plus caractéristique aujourd'hui à ce point de vue, c'est que le congrès, abordant enfin cette grande question de la monarchie qu'on semblait tenir suspendue sur l'Espagne, l'a résolue nettement, simplement, en déclarant à une quasi-unanimité que la monarchie d'Isabelle II et de sa dynastie était une des bases fondamentales de l'ordre politique espagnol. La Péninsule a eu un grand malheur depuis quelques mois; les passions factices se sont substituées à la réalité au-delà des Pyrénées; c'est de là qu'est née cette mise en question de la monarchie, qui a tout tenu en suspens. C'était, on peut le dire, un véritable fantôme, non pas que les fantômes ne soient très dangereux; on finit par y croire, pour peu que le rêve se prolonge. Le rêve,

c'est une révolution. Qu'est-il arrivé cependant le jour où la révolution s'es un peu calmée en Espagne et où la réalité a repris son empire? La monarchie a retrouvé sa place, marquée par le sentiment le plus invincible du pays. Tandis qu'on déclamait encore, le président des cortès se rendait tout naturellement au palais pour offrir ses hommages à la reine. L'un des membres du cabinet qui passait pour nourrir des idées républicaines, le général Allende Salazar, faisait ouvertement devant le congrès une profession de foi monarchique, et depuis même il s'est défendu avec énergie du triste mérite qu'on lui avait fait d'avoir parlé avec peu de respect à la reine au mois de juillet. Ainsi la réalité retrouvait sa puissance, et le jour où la question a été posée et discutée solennellement dans l'assemblée, combien s'est-il rencontré de voix contre la monarchie? Il y a eu 20 votes contre 200. Le général Prim a eu la conscience d'avouer que s'il n'avait point été nommé député dans les premières élections à Barcelone, c'est qu'il avait publié un manifeste où son sentiment monarchique n'éclatait pas avec assez de vivacité.

C'est donc là un élément d'incertitude de moins dans la situation de l'Espagne. Malheureusement l'incertitude reste encore dans le congrès et dans le pouvoir ministériel, et ici encore on pourrait être trompé par les apparences dans un sens inverse. En apparence, le duc de la Victoire est certainement le maître de la situation de la Péninsule, et même dans une certaine mesure il en est ainsi. Espartero a été nommé président de l'assemblée constituante. Ce vote de confiance à peu près unanime le désignait naturellement au choix de la reine, qui l'a chargé de nommer un nouveau cabinet. En réalité, le nouveau ministère était le même que le précédent, sauf M. Pacheco, qui a été remplacé aux affaires étrangères par M. Luzurriaga, et M. Alonzo, qui a eu pour successeur à la justice M. Aguirre. Le général O'Donnell restait dans le conseil, dont Espartero était le chef. Le duc de la Victoire paraissait indubitablement investi de la confiance universelle. Qu'arrivait-il pourtant? Deux jours après, le congrès, au milieu de toute sorte de propositions incohérentes, votait, malgré les efforts du ministre des finances, l'abolition d'un impôt qui rapporte au trésor une somme de près de 200 millions de réaux. Une nouvelle crise ministérielle surgissait, et l'assemblée avait à raffermir le cabinet par un nouveau vote de confiance. Que voulons-nous prouver ici? C'est que l'incertitude est partout, la direction nulle part. Une chose est claire cependant au milieu de cette incertitude, l'élément libéral modéré domine dans l'assemblée espagnole. Là est le point d'appui d'Espartero, et il paraît le comprendre aujourd'hui, puisque le ministère semble devoir se fortifier dans ce sens. Nous ne disons pas que toutes les difficultés seraient écartées ainsi, mais du moins une force politique serait créée, une direction serait imprimée au gouvernement de l'Espagne.

CH. DE MAZADE.

REVUE MUSICALE.

L'année qui aura bientôt fini son cours n'aura produit rien de remarquable dans l'empire de la fantaisie, et particulièrement dans l'art musical : tout est morne et silencieux dans cette Europe naguère si bruyante et si vivace, et, sous la main de Dieu qui nous conduit sans doute où il lui plaît, on ne voit guère s'agiter, au lieu de vrais musiciens, que des talens médiocres et de pauvres ouvriers de la pensée, comme on disait du temps où les sophistes parlaient, en 1848. L'Italie, l'Allemagne et la France, les seules contrées où la musique moderne a pris naissance et s'est développée sous les trois principales formes qui la caractérisent,—la mélodie vocale, la symphonie et l'art dramatique,— se taisent, languissent, et attendent qu'il vienne un de ces hommes prédestinés chargés d'annoncer la *bonne nouvelle*. D'où surgira-t-il cet élu du Seigneur? *Non si sa*. Mais, qu'il vienne du levant ou du ponant, il sera le bienvenu, s'il nous délivre de cette tourbe de médiocrités vaniteuses qui nous assourdissent de leurs insolentes clameurs. Au milieu de cette Gomorrhe ravagée par le péché, il nous reste d'ailleurs encore quelques justes qui ont conservé la foi en le Dieu d'Israël, et en première ligne l'auteur de *Robert* et des *Huguenots*.

Un nouveau changement s'est opéré dans la direction de l'Opéra. M. Crosnier, ancien directeur du théâtre de l'Opéra-Comique, a été nommé administrateur général de l'Académie impériale de musique, avec pleins pouvoirs d'agir comme il l'entendrait. M. Crosnier aura fort à faire s'il veut redonner un peu de vie à ce grand corps qui tombe et à cette voix qui s'éteint. Pour le moment, nous n'avons à signaler que la réapparition à l'Opéra de Mlle Cruvelli, qui est revenue comme elle s'en était allée, sans rime ni raison. Le public, c'est-à-dire les auditeurs, car il n'y a plus de véritable public dans aucun théâtre de Paris, ont fait semblant de ne pas la connaître et l'ont laissé chanter le rôle de Valentine des *Huguenots* aussi gauchement que par le passé. M. Gardoni, cet agréable et jeune ténor qui fut enlevé jadis comme la belle Hélène, et dont la conquête a failli brouiller la France avec l'Autriche, est revenu aussi pour quelques mois seulement à l'Opéra, où il n'a jamais obtenu qu'un succès d'estime. Sa voix plus gracieuse que forte, et dont les sons grêles et fiévreux inquiètent constamment l'oreille, n'a gagné ni en volume ni en flexibilité. Il a chanté convenablement le rôle de Fernand de la *Favorite*, où Mme Stoltz retrouve, au quatrième acte, les inspirations d'autrefois. On prépare la mise en scène d'un opéra en cinq actes, de la composition de M. Verdi. Ce sera un événement qui ne peut manquer d'intéresser les partisans aussi bien que les adversaires du trop célèbre *maestro*.

Au théâtre de l'Opéra-Comique, les choses vont toujours

Pian, pianino,
Per la porta del giardino.

C'est toujours *le Pré aux Clercs* et *l'Étoile du Nord*, entremêlés de quelques opérettes en un acte, parmi lesquels *l'Épreuve villageoise*, de Grétry, n'est pas celui qui a le plus vieilli. On voudrait entendre quelque chose de nouveau, ne fût-ce qu'une voix de ténor et qu'une voix de soprano bien caractérisées; l'absence de ces voix se fait vivement sentir au théâtre de l'Opéra-Comique. Quant au Théâtre-Italien, comme un vaisseau battu par des vents contraires, il oscille sur sa quille et n'avance qu'assez péniblement. Après *Mathilde de Shabran*, qu'on a donné trop rarement peut-être, puisque c'est le seul ouvrage que le public ait paru accueillir avec faveur, on a représenté *Tre Nozze*, opéra bouffe en trois actes, de M. Alary, qui ne manque pas de mérite et qui renferme plusieurs morceaux heureusement venus. On nous promet une grande fête, c'est-à-dire un opéra de M. Verdi, *il Trovatore*, où doit débuter un nouveau ténor, M. Beaucarde. Nous souhaitons vivement que l'opéra aussi bien que le virtuose obtiennent le succès qu'on leur promet d'avance.

Au Théâtre-Lyrique, où Mme Cabel règne et gouverne, les succès sont aussi nombreux que les étoiles du ciel. Toutefois *le Bijou perdu*, de M. Adam, et *la Promise*, de M. Clapisson, se disputent toujours la première place dans la faveur de ce public naïf et constant. *Le Billet de Marguerite*, de M. Gevaërt, a fait un peu diversion à l'enthousiasme contenu qu'excitent toujours les deux opéras que nous venons de citer; et puis voici un petit ouvrage en un acte, le *Roman de la rose*, qui n'empêchera pas M. Adam de dormir, mais qui, par cela même, est digne de fixer l'attention de la critique. Le sujet du libretto n'a rien de commun avec le fameux roman ou poème du XIVe siècle, qui est l'un des premiers monumens de la langue française. Il s'agit ici d'un pauvre jeune homme qui est devenu fou par désespoir d'amour et qui s'éprend d'affection pour une rose. Sur ce thème un peu trop élégiaque et parfois monotone, M. Prosper Pascal a composé une musique élégante qui n'a d'autres défauts que ceux de la jeunesse et de l'inexpérience de la scène. L'ouverture, conçue sur de trop grandes proportions pour un cadre aussi modeste, renferme quelques détails heureux, qui auraient beaucoup gagné à être resserrés sur une idée-mère plus saillante. Le premier duo pour basse et soprano, entre le jardinier et la soubrette, est fort joli, très-bien coupé, mais un peu long; le duo pour deux voix de femmes qui vient après est tout à fait charmant, c'est un délicieux madrigal tout imprégné de la fraîcheur et de la senteur des bois, et Mme Meillet le chante avec goût; les couplets *pauvres amoureux*, de la baronne, sont bien venus, mais semblent aussi un peu longs, parce que la mélodie ne tranche pas assez avec les morceaux précédens. Le quatuor pour basse et trois voix de femmes était fort difficile à bien traiter, et le jeune compositeur s'en est tiré à son honneur; mais nous reprocherons à ce morceau, comme à presque tous les autres, de trop prolonger une situation pénible et de ne point varier suffi-

samment la donnée première par des incidens de rhythme et de modulation. Nous ferons aussi remarquer à M. Prosper Pascal que dans l'accompagnement de ce quatuor, comme dans son ouverture, il affecte d'isoler les instrumens à cordes des instrumens à vent. Son orchestre se trouve ainsi coupé en deux tronçons, et manque par conséquent de corps et d'homogénéité. Le duo entre la baronne et son amant est encore de la même couleur élégiaque et se prolonge plus qu'on ne voudrait. Nous sommes de l'avis du public, qui préfère à ce duo langoureux celui pour soprano et basse entre le jardinier et la soubrette. Il est vif, d'une mélodie élégante et facile, bien rhythmé et parfaitement approprié à la situation des deux personnages. N'oublions pas de signaler encore dans cette partition le récitatif mesuré que chante le pauvre fou au milieu des éclairs et de l'orage. Il y a là quelques détails d'un style vraiment élevé. En somme, le début de M. Prosper Pascal est des plus heureux, et le jeune compositeur doit être d'autant plus fier de son succès qu'il est de bon aloi et pur de tout alliage, ce qui n'est pas un mince éloge par le temps qui court. M. Prosper Pascal, qui porte peut-être dans ses veines quelques gouttes du sang de l'immortel auteur des *Provinciales*, est élève de M. Maleden, homme modeste, érudit, scrutateur patient des secrets de l'art et l'un des bons professeurs d'harmonie et de composition qu'il y ait à Paris. Nous sommes heureux, pour notre part, d'avoir à constater le succès du disciple et celui du maître.

La société Sainte-Cécile, comme la plus jeune et la plus hardie des sociétés consacrées au culte de l'art musical, a ouvert bravement la saison des concerts. Il y avait d'autant plus de courage à braver ainsi les préoccupations de l'opinion publique, que la société Sainte-Cécile vient de subir une petite révolution qui a failli compromettre son existence. M. Seghers, qui a créé et mis au monde la société Sainte-Cécile, a déposé le bâton du commandement qu'il tenait si bien et s'est retiré d'une œuvre qu'il a eu tant de peine à édifier. Sans vouloir entrer dans les débats intérieurs qui ont amené cette scission regrettable, nous dirons cependant que le comité de la société Sainte-Cécile aurait pu être plus reconnaissant pour un chef aussi dévoué que M. Seghers, et nous sommes d'autant plus désintéressé que l'ancien chef d'orchestre était souvent en désaccord avec les tendances bien connues de nos doctrines; mais M. Seghers rachetait ses défauts s'il en avait, et sa faiblesse pour la nouvelle école allemande, pour les Wagner, les Schumann et autres compositeurs de ce calibre, par la ténacité, la patience et la passion, qui, comme le feu, purifie tout, et sans laquelle on ne fait rien de durable. Si quelque chose pouvait nous consoler du départ de M. Seghers, c'est la nomination de M. Barbereau comme chef d'orchestre de la société Sainte-Cécile. Ancien grand prix de Rome, ancien chef d'orchestre du Théâtre-Italien, M. Barbereau est non-seulement un musicien et un harmoniste éminent, c'est un savant, un philosophe quelque peu pythagoricien qui ne vise à rien moins qu'à formuler la loi de la tonalité. Ce n'est point ici le moment d'entrer dans cette grande question de la science musicale, et de dire par quel enchaînement de théorèmes M. Barbereau arrive à nier l'existence de toute autre série de sons que celle qui constitue notre gamme diatonique

moderne: M. Barbereau prépare un mémoire où cette question sera débattue devant l'Institut. En attendant, M. Barbereau a dirigé avec beaucoup de précision et de chaleur le premier concert que la société Sainte-Cécile a donné le dimanche 26 novembre 1854. Il se composait de l'ouverture de *Guillaume Tell* de Rossini, dont l'exécution a laissé à désirer, particulièrement pour les instrumens à vent, et de la symphonie en *ut mineur* de Beethoven. La séance s'est terminée par le mélodrame de Weber, *Preciosa*, qui a été, sans contredit, la partie saillante du concert. Dans cette œuvre exquise, pleine d'imagination, de tendresse et de charme, on a entendu une jeune cantatrice, Mlle Camille Berg, qui a dit avec émotion et un excellent style la ballade adorable : *Jusqu'ici ta douce image*. Mlle Camille Berg, dont la voix de mezzo soprano peut aller, au besoin, jusqu'au *si* aigu, est élève de M. Gustave Héquet, un des rares écrivains de la presse parisienne qui parlent bien de ce qu'ils savent. C'est un homme plein de préjugés que M. Gustave Héquet, car il pense que la musique est de tous les arts le plus difficile à bien juger, et il croit que tout l'esprit de Stendhal n'a pu l'empêcher d'écrire des énormités sur l'œuvre de Rossini. Hélas! nous partageons les préjugés de M. Héquet.

Au nombre des sociétés particulières où l'on cultive avec zèle la musique de chambre et particulièrement le quatuor, il faut citer les matinées de M. Gouffé, contre-bassiste à l'Opéra. Dans l'une de ces matinées, qui ont lieu tous les mercredis chez l'artiste distingué que nous venons de nommer, nous avons entendu un fort joli sextuor pour piano, deux violons, alto, violoncelle et contre-basse, de la composition de M. Salvator. M. Salvator, qui vit presque sous le toit de M. Augustin Thierry, qui aime la musique comme un grand artiste qu'il est dans son genre, est un jeune homme qui s'est lancé dans la carrière de la composition, il y a quelques années, comme un romantique pur qui ne compte que sur les hasards de la spontanéité. Il s'est aperçu, un peu tard peut-être, que cela ne suffisait pas, et qu'il manquait à ses improvisations l'art d'en tirer un bon parti. Après quelques hésitations douloureuses que l'on conçoit de reste, M. Salvator a pris, comme on dit, son courage à deux mains, et il est allé trouver M. Barbereau, qui lui a administré le baptême et l'a mis sur le droit chemin. Le sextuor que nous avons entendu est le premier fruit de cette régénération de M. Salvator. Il y a du talent, des idées vraiment musicales, et si toutes les parties qui le composent ne portent pas l'empreinte d'une conception suffisamment homogène, il est juste de reconnaître qu'il y a de la grâce dans le *scherzo* et une certaine fougue passionnée dans le finale. M. Salvator n'a qu'à développer ces bonnes qualités, et il arrivera à se conquérir la seule réputation que doive ambitionner un véritable artiste.

Dans un autre de ces petits sanctuaires où la bonne musique trouve des adorateurs éclairés, nous avons entendu un hautboïste italien, M. Paggi, de Florence, dont l'exécution nous a émerveillé. M. Paggi, qui a parcouru l'ancien monde et le nouveau, a transformé le hautbois, instrument champêtre aux accens plaintifs et élégiaques, et lui a imprimé un caractère énergique d'une puissante sonorité. Il chante, il pleure, il rit sur cet instrument

magique, et produit les effets les plus compliqués, les plus étonnans. Peut-être le hautbois de M. Paggi est-il plus approprié au talent d'un virtuose qui exécute des solos qu'il ne serait utile dans un orchestre, dont il troublerait l'harmonie. Le son nous a paru d'un timbre complexe et composé de trois nuances, celles du hautbois proprement dit, de la clarinette et du cor anglais. Il résulte de ce mélange de timbres divers que les sons aigus de l'instrument de M. Paggi sont parfois d'une clarté trop *blanche* et manquent de couleur ou de mordant; mais ce qui est hors de toute contestation, c'est le talent remarquable du virtuose italien.

Et maintenant, seigneur, expliquons-nous tous deux.

Ceci s'adresse à M. Berlioz, qui vient encore de faire des siennes. Il n'a pas voulu que l'année s'achevât tranquillement; en conséquence il a réuni dans la salle Herz une troupe de symphonistes et de chanteurs qui ont exécuté une trilogie sacrée intitulée *l'Enfance du Christ*, dont les paroles et la musique sont de M. Berlioz. C'est dimanche, le 10 décembre, qu'a eu lieu la représentation de ce pieux mystère, qui doit faire le bonheur de M. l'abbé Gaume, s'il l'entend jamais, car il trouvera comme nous que l'œuvre nouvelle de M. Berlioz n'est pas du tout piquée du *ver rongeur* de la renaissance. C'est par-delà Giotto et Cimabuë, au temps où régnaient la foi et les types byzantins, avant la décadence dont Raphaël vint donner le signal, que nous transporte l'imagination de M. Berlioz! Aussi l'historien de *Sainte Élisabeth de Hongrie*, M. de Montalembert, a-t-il dû tressaillir d'aise et de contentement, s'il a assisté à cette pieuse cérémonie, qui donne pleine raison à sa grande théorie de l'histoire de l'art. Il n'y avait que M. Berlioz qui, par sa complète innocence de toute science musicale moderne, fût en état de nous transporter en ces temps fortunés où

De pèlerins, dit-on, une troupe grossière
. . . . . .
Jouait les saints, la Vierge et Dieu par piété.
Le savoir, à la fin dissipant l'ignorance,
Fit voir de ce projet la dévote imprudence.

Boileau en parlait bien à son aise au milieu du grand siècle, qui n'avait pas prévu la théorie du progrès indéfini d'une part, et de l'autre le mal que devait opérer le *ver rongeur* de la renaissance.

La trilogie de M. Berlioz est divisée, comme de raison, en trois parties : *l'Enfance du Christ*, *la Fuite en Égypte* et *l'Arrivée de la sainte famille* à Saïs, *ville depuis longtemps réunie à l'empire romain*, dit le poème de M. Berlioz, qui ne le cède pas à la musique en naïvetés primitives. Nous renonçons à décrire l'incroyable fouillis de sons et de bruits discordans avec lesquels M. Berlioz a illustré la première partie de son libretto. C'est à la fois puéril et insensé, et nous n'avons pu saisir dans ce chaos de l'impuissance qu'une petite phrase du duo que chantent Joseph et la vierge Marie avec les paroles suivantes :

Ils sont heureux de tes dons (les agneaux), cher enfant;
Vois leur gaîté, vois leurs jeux, vois leur mère
Tourner vers toi son regard caressant!

La deuxième partie commence par une petite ouverture qui vise à la peinture des jours d'innocence et de paix, et qui n'est en réalité qu'une symphonie agreste dans le genre de celle que jouent les *pifferari* de Rome à la Noël; c'est tristement puéril, ce n'est nullement un effet de l'art. Le chœur des bergers qui vient après ne serait pas remarqué partout ailleurs; mais dans une œuvre aussi étrange on l'applaudit, parce qu'il contient une phrase commune, mais enfin saisissable. *Le Repos de la sainte Famille*, que nous avons déjà entendu à l'un des concerts de la société Sainte-Cécile, est le meilleur morceau de toute la trilogie. Cette scène se compose d'un récit dont la couleur mélodique est d'un bon sentiment, et dans lequel nous avons particulièrement remarqué la phrase toute gracieuse qui accompagne ces paroles de Marie :

Voyez ce beau tapis d'herbe douce et fleurie :
Le Seigneur pour mon fils au désert l'étendit.

Signalons encore dans cette même scène, car il faut être plus que juste avec les pauvres, la phrase que chante toujours le même récitant :

Les sacrés voyageurs quelque temps sommeillèrent,
Bercés par des songes heureux,

ainsi que la réponse du chœur d'anges invisibles : *Alleluia! alleluia!* Il y a dans toute cette petite scène un sentiment poétique d'un noble caractère. Quant à la troisième partie, elle dépasse tout ce que l'on peut imaginer en fait de grotesque et de galimatias. On nous avait beaucoup parlé d'un trio pour deux flûtes et harpe exécuté dans l'intérieur de la maison du père de famille par de jeunes Ismaëlites. Ce morceau en effet nous a paru digne de servir d'exercice aux élèves du Conservatoire qui veulent concourir pour le prix de flûte; mais il n'a pas d'autre mérite. Si l'on cherche un beau morceau pour deux flûtes avec accompagnement de voix de soprano, qu'on aille entendre le troisième acte de *l'Étoile du Nord*. Si nous revenons souvent à parler de M. Berlioz, c'est qu'il est un exemple curieux du genre d'industrie qui caractérise éminemment notre époque, l'art de se faire prôner. Voilà vingt ans qu'il escompte avec son feuilleton la fiction d'une prétendue gloire musicale qui n'existe que dans une demi-douzaine de cerveaux fêlés. Toutes les fois que le vrai public a été admis à entendre quelque chose des essais bouffons de M. Berlioz, il s'est sauvé en riant aux éclats, comme on l'a vu au dernier concert.

Revenons à la musique sérieuse en signalant aux amateurs une publication extrêmement intéressante, l'œuvre de piano de Domenico Scarlatti, revue et doigtée par Zerny de Vienne. Fils d'Alexandre Scarlatti, le chef de

l'école napolitaine, Domenico a été le claveciniste le plus célèbre et le plus remarquable de l'Italie pendant la première moitié du XVIIIe siècle. Il est mort à Madrid en 1757, où il est resté vingt-sept ans, et où il a composé la plus grande partie de ses délicieuses sonates. Il y a de la grâce, de l'esprit, de la gaieté, du rhythme, et toujours de la mélodie dans ces charmantes compositions de Domenico Scarlatti, qui sont, avec les fugues de Sébastien Bach, son contemporain, la musique la plus difficile à bien exécuter sur le piano qu'on puisse encore aborder de nos jours. Les fugues et pièces de piano de Sébastien Bach, les sonates de Philippe-Emmanuel Bach, son fils, et les sonates de Domenico Scarlatti, forment une œuvre classique que doit étudier tout artiste qui aspire à sortir de la foule innombrable des pianistes contemporains. C'est une préparation nécessaire avant d'aborder la musique d'Haydn, de Mozart, de Clementi, de Weber et de Beethoven.

Avant de terminer ce court aperçu des faits et gestes des derniers mois de l'année 1854, qu'on nous permette d'élever notre voix contre les nombreux larcins dont nous sommes la victime depuis quelque temps. Plusieurs journaux étrangers reproduisent constamment les travaux que nous publions dans cette *Revue* sans daigner citer notre nom, et quelquefois sans même indiquer la source où ils les puisent. La *Gazette d'Augsbourg*, l'*Écho musical* de Berlin, deux ou trois autres journaux prétendus de musique, qui se publient dans les provinces rhénanes, nous ont fait l'honneur, tout récemment, de nous emprunter l'étude sur Rubini insérée dans la *Revue*, en oubliant d'indiquer le nom de l'auteur. Un recueil qui se publie à Turin a reproduit dans ses colonnes un chapitre d'un livre que nous avons publié en 1849 (*Critique et littérature musicales*), et donne ce travail comme un produit tout récent dont il aurait acquis la propriété exclusive. Un mauvais journal de Milan, qui s'intitule modestement l'*Italia musicale*, donne une suite d'articles intitulés : *Il cavaliere Sarti, storia musicale*, sans indiquer ni la *Revue*, où est pris ce travail, encore inachevé, ni le nom de l'auteur ! La direction de la *Revue* saura bien défendre ses intérêts contre cette piraterie clandestine; quant à nous, humble serviteur de la bonne cause, nous demandons simplement justice. Si vous êtes obligé de rendre à César ce qui lui appartient, parce que César porte une épée pour défendre son droit, ne refusez donc pas au prêtre du Seigneur le bénéfice bien léger de ses prières. P. SCUDO.

ESSAIS SUR AGRIPPA D'AUBIGNÉ, SUR HENRI ESTIENNE, etc.; par M. Léon Feugère (1). — Entre nos trois grands siècles littéraires, il est permis d'avoir des préférences et de placer, par exemple, dans ses affections, le XVIIe siècle, ou même le XVIIIe, avant ce XVIe siècle si étrange et si turbulent; mais ce dont chacun conviendra sans doute en dépit de ses prédilections philosophiques ou littéraires, c'est que de ces trois siècles, le plus vivant, le plus tragique, le plus amusant à étudier, c'est celui de Rabelais et de Montaigne,

(1) 2 vol. in-18, chez Delalain, rue des Mathurins.

de Calvin et de Montluc. Aussi ne doit-on pas s'étonner qu'il ait repris faveur de nos jours, et que de laborieux érudits, tels que M. Léon Feugère, s'en soient particulièrement occupés. Parmi les physionomies si expressives et si variées de cette époque si fertile en types divers, l'une de celles qui ont le plus éveillé l'attention de notre temps et qui la méritent le mieux, c'est Agrippa d'Aubigné. De ses mémoires, complétés et contrôlés à l'aide de l'*Histoire universelle* du même auteur, M. Feugère vient de tirer une étude pleine de curieuses recherches et de judicieuses observations. Nous regrettons seulement qu'en quelques points l'écrivain ait cru devoir adoucir le caractère de d'Aubigné. C'est là un penchant qui semble naturel à M. Feugère, car nous l'avions remarqué dans quelques-uns de ses précédens travaux, notamment dans son étude sur La Boétie. Pour préciser notre critique par un exemple, nous citerons un passage où M. Feugère, racontant d'après d'Aubigné une de ses nombreuses querelles avec Henri IV, atténue singulièrement la portée du récit original. D'Aubigné raconte dans ses *Mémoires* que « le roi son maître... forma la résolution de le faire poignarder et jeter ensuite dans la rivière pour en ôter la connaissance. » — « Ce qu'ayant appris, ajoute-t-il, je le fus trouver, et lui tins ce langage en bonne compagnie : « Quoi! sire, vous avez pu penser à la mort d'un serviteur que Dieu a choisi pour être l'instrument de la conservation de votre vie? etc. » — M. Feugère parle vaguement de *menaces* qu'Henri IV aurait faites à son écuyer, menaces auxquelles d'Aubigné se serait contenté de répondre : « Quoi! sire, avez-vous pu penser à *maltraiter* un serviteur que Dieu a choisi pour être l'instrument de la conservation de votre majesté? » Poignarder un homme en secret et le faire jeter à la rivière, c'est là ce que M. Feugère désigne sous ce mot vague, *maltraiter!* Peut-être a-t-il douté un peu de l'exactitude de l'anecdote rapportée par d'Aubigné, et en effet il n'y aurait rien de surprenant que ce fût là une de ces imaginations auxquelles cette nature fougueuse et visionnaire était sujette; mais encore faudrait-il le dire et ne pas se contenter de dénaturer entièrement l'anecdote sans en prévenir le lecteur.

A cette étude, si instructive d'ailleurs, nous préférons le travail de M. Feugère sur Henri Estienne et sur Scévole de Sainte-Marthe. Nous en dirons autant de son étude sur Mlle de Gournay. On n'avait guère parlé, jusqu'à présent, de cette docte fille que pour s'en moquer d'après Tallemant des Réaux : M. Feugère nous prouve que, par son caractère et par son esprit, la *fille d'alliance* de Montaigne méritait plus d'égards. En vivant au milieu de ces savans personnages, M. Feugère semble avoir contracté quelques-unes de leurs habitudes d'érudition abondante et discursive. Ce n'est point du tout ici une critique que nous prétendons lui adresser; nous croyons au contraire que c'est là le seul moyen de nous bien faire connaître une époque qui se présente sous des aspects si divers et si changeans. EUGÈNE DESPOIS.

V. DE MARS.

TABLE DES MATIÈRES DU HUITIÈME VOLUME.

SECONDE SÉRIE DE LA NOUVELLE PÉRIODE. — OCTOBRE. — NOVEMBRE. — DÉCEMBRE.

LORENZO BENONI, LES CONFESSIONS D'UN RÉVOLUTIONNAIRE ITALIEN, par M. ÉMILE MONTÉGUT 5

L'EMPIRE ET SES HISTORIENS. — LE ROI JOSEPH ET SES MÉMOIRES, par M. LOUIS DE CARNÉ 54

LITTÉRATURE POPULAIRE DE LA GRANDE-BRETAGNE. — ROBIN HOOD ET LES BALLADES DU CYCLE DU FRANC-ARCHER, par M. ÉTIENNE 89

LE GOUFFRE-GOURMAND, REMINISCENCES DE LA VIE REELLE, par M. MAX BUCHON. 114

LA MÉTÉOROLOGIE EN 1854 ET SES PROGRÈS FUTURS. — DES INFLUENCES MÉTÉOROLOGIQUES SUR LA SANTÉ DES HOMMES ET DES ANIMAUX ET SUR LES PRODUCTIONS AGRICOLES, par M. BABINET, de l'Institut 170

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE 183

MÉLANGES. — M. OZANAM ET UN PÈLERINAGE AU PAYS DU CID, par M. LOUIS DE LOMÉNIE 197

RUBENS, SA VIE ET SES ŒUVRES, par M. GUSTAVE PLANCHE 209

UN MISSIONNAIRE FRANÇAIS EN CHINE (*l'Empire chinois*, de M. Huc), par M. CHARLES LAVOLLÉE 241

LA LITTÉRATURE ESPAGNOLE EN EUROPE ET SES HISTORIENS AU XIXe SIÈCLE, par M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER 278

LES BUVEURS D'EAU. — III. — LAZARE, par M. HENRY MURGER 318

LA MISSION DE BABYLONIE ET L'ART BABYLONIEN, par M. FRÉDÉRIC MERCEY 364

HISTOIRE MUSICALE. — RUBINI, par M. P. SCUDO 381

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE 391

THÉATRES. — LA COMÉDIE-FRANÇAISE ET Mlle RACHEL, par M. G. PLANCHE 403

LES FILS ET SUCCESSEURS D'ATTILA. — II. — LES TRIBUS HUNNIQUES APRÈS ATTILA ET LA COALITION HUNNO-SLAVE CONTRE L'EMPIRE D'ORIENT, par M. AMÉDÉE THIERRY, de l'Institut 409

HISTOIRE RELIGIEUSE. — DES HALLUCINATIONS DU MYSTICISME CHRÉTIEN. — LA STIGMATISATION ET LES STIGMATISÉS DEPUIS SAINT FRANÇOIS D'ASSISE, par M. ALFRED MAURY 454

UN MISSIONNAIRE DE LA CITÉ DE LONDRES (*The Deus of London*, by R. W. Vanderkiste). — DU SAUVAGE DE LA CIVILISATION, par M. ÉMILE MONTÉGUT .. 483

UN POÈTE BOURGEOIS AU XVe SIÈCLE. — II. — LA VIE ET LA POÉSIE DE GUILLAUME COQUILLART, par M. CHARLES D'HÉRICAULT 508

LE LIVRE DE LAZARE, par M. HENRI HEINE 538

Géographie physique. — Quilleboeuf, excursions et études météorologiques a l'embouchure de la Seine, par M. BABINET, de l'Institut..... 559
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire..... 582
De la Réaction absolutiste en Danemark..... 596
Revue Musicale, par M. P. SCUDO..... 602

Poètes et Romanciers de l'Amérique du Nord. — Henry Wadsworth Longfellow. — Tendances de la Poésie américaine, par M. Arthur DUDLEY. 617
La Peinture en Angleterre a propos des Expositions de 1854, par M. W. H. DARLEY..... 647
De la Littérature historique dans notre siècle (*Histoire de la Réunion de la Lorraine à la France*, de M. d'Haussonville), par M. VILLEMAIN, de l'Académie Française..... 668
Les Sociétés d'histoire naturelle en Belgique. — Des Jardins zoologiques pour l'acclimatation des animaux, par M. ESQUIROS..... 688
Le Roman et les Romanciers en Italie. — L'École de Manzoni, le Roman démocratique et le Roman intime, par M. F.-T. PERRENS..... 717
Les Fils et Successeurs d'Attila. — III. — L'Empire des Avars. — Baïan fondateur du second empire hunnique, par M. Amédée THIERRY, de l'Institut. 749
Les Finances de la Guerre. — Ressources financières de la Russie, par M. TEGOBORSKI..... 792
Réponse a M. Tegoborski, par M. Leon FAUCHER..... 808
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire..... 818
Revue des Théatres, par M. G. PLANCHE..... 828
Une Discussion a propos de Véronèse et de Rubens..... 834

Charles Fox et ses Mémoires, par M. Charles de RÉMUSAT, de l'Académie Française..... 841
Scènes de la Vie et de la Littérature américaines. — Le Roman de Moeurs, *The Lamplighter*, de miss Cumming, par M. Émile MONTÉGUT..... 876
Histoire contemporaine. — La Prusse, la Cour et le Cabinet de Berlin dans la Question d'Orient, par M. V. de MARS..... 912
La Bastarda, Scènes de la Vie sicilienne, par M. P. de MUSSET..... 961
Poésie. — Symphonie alpestre, par M. Victor de LAPRADE..... 986
Géographie physique. — La Méditerranée, par M. BABINET, de l'Institut.. 1001
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire..... 1025
La Presse allemande sur la Guerre d'Orient, par M. BAMBERG..... 1041

Mademoiselle de Malepeire, première partie, par Mme Charles REYBAUD... 1049
Channing et le Mouvement unitaire aux États-Unis, par M. Ernest RENAN.. 1085
La Physique depuis les recherches d'Herschel. — I. — Melloni et ses Travaux sur la Chaleur rayonnante, par M. Jules JAMIN..... 1108
Jean-Jacques Rousseau, sa Vie et ses Ouvrages. — XI. — Rousseau et L'Émile, par M. Saint-Marc GIRARDIN, de l'Académie française..... 1142
Études sur l'art en Italie. — Le Corrège, par M. Gustave PLANCHE.... 1198
L'Épopée nationale des Russes, par M. H. DELAVEAU..... 1219
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire..... 1232
Revue musicale. — *Tre Noze* de M. Alary, etc. — *L'Enfance du Christ*, de M. H. Berlioz, par M. P. SCUDO..... 1247

FIN DE LA TABLE.

59
92
96
93

17

47

68

88

717

749

792
808
818
828
834

841

876

912
961
986
001
025
041

1049
1085

1108

1142
1198
1219
1232

1247